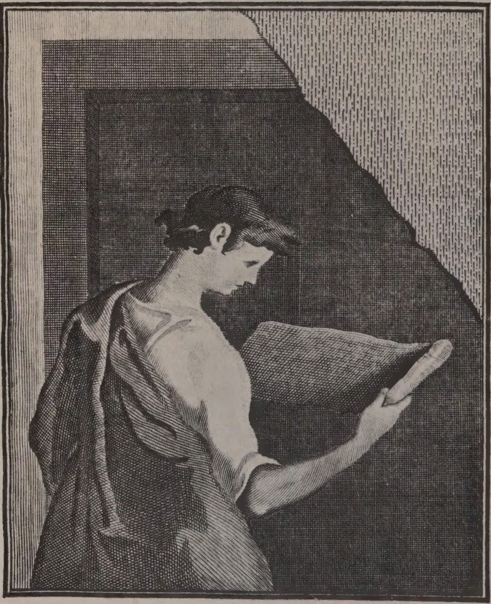

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Avril 1746. I. Vol.

2

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dediés à Son Altesse Serenissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Avril 1746. I. Vol.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	1733.	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	13.	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	4.	v.

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE des Sciences & des beaux Arts.

Avril 1746. I. Vol.

ARTICLE XXXI.

EXTRAIT DE TROIS LETTRES de M. le Cardinal Querini : deux imprimées à Rome, & une à Bresse. *La premiére de XVI. La seconde de LVI. La troisiéme de XXXVI. pages* in-4°.

UN de nos beaux esprits* disoit, il y a plus de 150 ans, au Cardinal du Perron, qu'il ressembloit en tout à Mercure,

* Scævole de Sainte Marthe.

qu'il avoit comme lui le talent de la parole, le génie ſublime, le fond de doctrine inépuiſable.

Te finxit natura parens, doctiſſime præſul,
Omnia Mercurio ſimilem :
Cumque paris linguæ cœleſtia dona dediſſet
Quâ fluvios ventoſque tenes ;
Cum mentem ætheriam quâ, ceu talaribus, auras
Findis, & aſtra ſuper veheris,
Pro virgâ, Stygiis quæ ſedibus evocet umbras,
Doctrinam Geniumque dedit.

Qu'auroit dit le Poëte, ſi ſon Prélat eut été curieux de produire, de raſſembler, de répandre des nouveautés Littéraires, trois fonctions qui conviennent ſi bien à Mercure ?

Nous avons aujourd'hui un Cardinal qui remplit toute l'étendue de cette comparaiſon Poëtique, & ſi nous écrivions en Vers, comme Sainte-Marthe, nous en détaillerions toutes les convenances.

On ſent tout d'un coup que nous parlons de M. le Cardinal

Querini. Les Lettres l'accompagnent par tout. Son dernier voyage de Bresse à Rome fut pour lui un tems d'étude, disons plutôt une saison de récolte & de largesses, car il rassembloit, sur la route, toutes les richesses de la Littérature, & il les distribuoit sur le champ à pleines mains. La belle Edition de *Polus* restoit toujours sur le métier, comme ces grands tableaux ausquels les Maîtres de l'art donnent quelques coups de pinceau quand ils sont en humeur; mais dans l'intervalle de cette course rapide, d'autres entreprises d'érudition, de critique, de Poësie saisissoient tous les plus petits moments de S. E.

Nous parlerons ici de trois Lettres, deux du mois d'Octobre, & une du mois de Novembre. M. le Cardinal Querini écrit la premiére à M. Mazzochi, Chanoine de Naples. La seconde aux Académiciens de Cortone. La troisiéme aux Auteurs des Mémoires de Trévoux.

M. Mazzochi nous étoit déja connu par une Dissertation curieuse sur l'*origine des Toscans*, elle est imprimée dans le troisiéme volume des Mémoires Académiques de Cortone; une infinité de connoissances se développent dans ce seul morceau de Littérature, & il est peu de Sçavans parmi nous qui pussent le disputer en ce genre au Docte Italien. M. le Cardinal Querini nous le désigne encore par d'autres traits. D'abord S. E. le prend pour juge dans le petit démêlé qui est entre elle & M. *Saxi*, Bibliothécaire de Milan, au sujet de la Littérature de cette derniére Ville comparée avec celle de Bresse. Il est question de sçavoir laquelle des deux, au tems de la restauration des Lettres, entreprit la premiére d'*éditionner* les bons Auteurs. M. le Cardinal est pour Bresse, M. *Saxi* pour Milan, & tout ceci se traite avec l'amenité & la politesse qui fait le caractere de M. Querini. Si nos anciens

Littérateurs revenoient au monde, ils ſeroient étonnés de ne plus remarquer ici l'air bruſque & contentieux qui animoit les diſputes de leur tems : s'ils étoient de bonne humeur, ce qui leur arrivoit rarement, ils avoueroient qu'en comparaiſon de nos aimables Controverſiſtes d'aujourd'hui, ils ne furent que des *Pandoures* Littéraires. Car leur méthode fut de faire beaucoup de vacarme ſans ſçavoir combattre, & de vomir des torrens d'injures, au lieu de donner des raiſons.

M. Mazzochi travaille actuellement à l'explication d'un monument trouvé à Naples il y a plus de cinq ans; & c'eſt encore M. le Cardinal Querini qui nous apprend cette anecdote ; c'eſt même ce qui donne lieu à la Lettre dont nous faiſons l'Extrait. Ce monument eſt un marbre chargé de toute la ſuite d'un Calendrier Latin, mais preſque tout rempli de Saints de l'Egliſe d'Orient, ce qui

ſert déja à confirmer que Naples fut anciennement dans l'Ordre Ecclésiaſtique, comme dans le Civil, une Colonie Grecque.

M. le Cardinal en donne ici une nouvelle preuve. Il envoye à M. Mazzochi les quatre premiers mois d'un Menologe Grec où les Saints ſont en bien des endroits les mêmes que ceux du marbre Napolitain. Ce Menologe eſt une acquiſition que fit autrefois M. le Cardinal dans l'Iſle de Corfou, lorſqu'il en étoit Archevêque. Car telle eſt ſa maniére d'acquérir & de théſauriſer : bien de la Science, des Antiques, des Manuſcrits ; c'eſt tout ce qu'il a ſçû rapporter de l'ancienne Grece. Quelle différence entre lui & ces avides Romains qui rempliſſoient leurs Palais des vaſes d'or & d'argent, des tréſors immenſes, des meubles précieux qu'ils avoient enlevés des Provinces ; mais auſſi quelle différence entre un Prélat & un Proconſul, entre M. le Car-

dinal Querini & Verrès ou Lucullus !

On doit s'attendre que M. Mazzochi tirera de grands avantages de la comparaiſon du Menologe de Corfou avec le Calendrier trouvé à Naples, & nous verrons quelque jour ſur cela une Diſſertation circonſtanciée. Le reſte de la Lettre de M. le Cardinal eſt une petite excurſion ſur le Calendrier de Breſſe, où l'on voit un très-grand nombre de ſaints Evêques qui ont gouverné cette Egliſe. Quatre d'entre eux ont ajouté le mérite de la Doctrine à celui de la ſainteté. Ce ſont S. Philaſtre, S. Gaudence, le B. Rampert & le vénérable Adelman. On a réuni tous leurs Ouvrages dans une Edition faite ſous les yeux de M. le Cardinal. Ce ſera une des attentions de la poſtérité de pouſſer juſqu'à nos jours le Catalogue des Grands & des Sçavans Evêques de Breſſe. On reconnoîtra que le gouvernement de cette Egliſe n'a point

dégénéré, & le Recueil de tous les Ouvrages de M. le Cardinal Querini fera douter, si les tems postérieurs n'auront pas été plus féconds & plus heureux que les premiers siécles.

La seconde Lettre dont nous devons parler s'adresse aux Académiciens de Cortone ; c'est une sorte de reconnoissance que S. E. leur témoigne du choix qu'ils ont fait d'elle pour présider à leurs Assemblées. Cette qualité de Chef de l'Académie de Cortone est exprimée en style sçavant par le terme antique de *Lucumon*, & M. le Cardinal joint actuellement ce titre à toutes ses autres illustres dénominations. Or, comme sa maniére est d'accompagner toujours ses Lettres de quelque présent Littéraire, on trouve ici une grande & belle Dissertation de M. *Vulpi*, Professeur de Padoue sur le *Diptyque* célébre du Vatican. Ce Diptyque est encore un présent de M. le Cardinal, car il le possedoit au-

paravant, & il ne l'a transporté dans la Bibliothéque de l'Eglise, que pour le faire connoître davantage & en procurer la conservation. Il y a eu une infinité de conjectures sur ce monument; il semble que M. le Cardinal préfére celle de M. *Vulpi* à toutes les autres, & c'est pour cela qu'il en fait part à l'Académie de Cortone.

Il nous faudroit un grand détail pour exposer toute l'érudition que renferme l'Ouvrage du Professeur de Padoue : comme nous sommes forcés d'abréger beaucoup, voici en peu de mots l'objet de ses recherches. D'abord, si quelqu'un de nos Lecteurs n'étoit pas au fait du terme de *Dyptiques*, il apprendra de nous qu'on appelloit ainsi, chez les anciens, des Tablettes d'yvoire ou d'une autre matiére solide, elles se replioient l'une sur l'autre, ce qui fondoit l'étymologie du mot de *Diptyques*; elles portoient en dedans l'empreinte de quelque Histoire, fable, ou fait

illuſtre, & ſur les bords extérieurs, on gravoit, tantôt des noms de Conſuls, tantôt des Liſtes d'Evêques; & quelquefois on n'y traçoit aucun nom. Toutes ces différences faiſoient qu'il y avoit des *Diptyques* Conſulaires, des Diptyques *Sacrés*, & des Diptyques qu'on peut appeller *Anonimes*. Ces derniers étoient d'ordinaire des monuments de galanterie, parce qu'on y remarque les traits de quelque intrigue paſſionnée.

Pour les *Diptyques Sacrés*, on leur donna dans l'Egliſe une très-grande étendue, car on appella ainſi le Tableau ou la Liſte des Evêques, des Conciles, des Fideles pour qui l'on prioit au S. Sacrifice, des nouveaux Baptiſés, des Pauvres entretenus par l'Egliſe, &c.

On trouve en quelques endroits, comme à Bourges & à Liege, des *Diptyques* qui avoient été originairement *Conſulaires*, & dont on ſe ſervit dans la ſuite pour écrire les noms des Evêques de ces Egliſes.

On peut voir ſur cela les Peres *Withelmius* & *Roſvveyd*, Jéſuites, avec Meſſieurs *Baluze* & *du* Cange.

Le *Diptyque* du Vatican, ſur lequel a travaillé M. *Vulpi*, eſt anonime. On voit ſur une de ſes faces intérieures, la figure d'un jeune homme ſans draperie, lequel offre un Livre à une femme; au deſſus le Dieu Cupidon porté en l'air préſente à la même ſon flambeau, & au deſſous eſt un chien qui paroît lui faire des careſſes. Sur l'autre face, eſt auſſi un jeune homme, mais vêtu & appuyé ſur un bouclier, à côté eſt une femme qui lui preſſe les levres du bout de ſon doigt. Il y a eu comme nous diſions un très-grand nombre de conjectures ſur ce morceau d'antiquité. Les uns l'ont rapporté aux avantures de Pâris & d'Helene, d'autres à la Fable de Diane & d'Endymion, quelques-uns à celle d'Atys & de Cibelle; ou de Venus & d'Adonis, ou de Meleagre & d'Atalante. Il y en a

quì ont cru y voir des faits plus Historiques, c'eſt, ſelon eux, le monument de l'alliance contractée entre l'Empereur Antonin, le Philoſophe, & Fauſtine, fille d'Antonin le Pieux. Selon d'autres Antiquaires, on a voulu repréſenter là Tite & Berenice, ou bien Honorius & Marie, fille de Stilicon.

Enfin M. Mazzochi, qui reparoît encore dans cette difficile controverſe, croit que c'eſt ſimplement un préſent ou une promeſſe de nôces, ſans déſigner perſonne en particulier. M. *Vulpi* a connu tous ces ſentimens. Il les apprécie, il les compare, & il n'en approuve aucun. Il aime mieux expliquer ce *Diptyque* du mariage de *Ptolemée Evergete*, & de ſa ſœur Berenice, l'un & l'autre enfans de *Ptolemée Philadelphe*, Roi d'Egypte. Ainſi, ſelon ce ſiſtême, ſur la premiére face du *Diptyque*, le jeune homme ſans draperie eſt le génie de Ptolemée Evergete, qui recherche ſa propre ſœur en mariage,

ſuivant la coutume qui régnoit alors chez les Egyptiens; la femme eſt Berenice elle-même, recherchée par ſon frere, le Livre que tient le génie eſt un Mémoire où ſont contenues les belles actions de cette Princeſſe; car Berenice étoit une Héroïne, un eſprit ſupérieur, une Reine propre à faire le bonheur d'un Empire. *Le petit chien*, animal domeſtique, marque l'alliance contractée dans la même Maiſon. Sur l'autre côté du *Diptyque*, c'eſt Ptolemée lui-même, qui ſe prépare à une expédition militaire. Il porte une lance à la main, il eſt appuyé ſur un bouclier, ſymboles des combats. Berenice paroît encore près de lui, elle a l'air affligé du départ de ſon frere & de ſon époux, elle lui preſſe la bouche de ſon doigt, comme pour empêcher les ordres qu'elle craint d'entendre & qui l'obligeroient de reſter en Egypte, tandis que Ptolemée iroit à la guerre.

Avril 1746.

Voilà donc l'abregé des pensées de M. *Vulpi* sur ce monument. Il les expose toutes dans un grand détail, il cite en confirmation bien des Vers, de la Prose, du Grec même. Il paroît que ses plus forts arguments sont le témoignage que rend l'Antiquité aux vertus de Berenice, & le trait du départ de Ptolemée aussitôt après son mariage ; tout le reste dépend de ces deux faits Historiques. C'est aux défenseurs des autres systêmes à voir s'il leur est possible de trouver quelque chose dans la Fable ou dans l'Histoire, qui favorise également leurs opinions. Il semble au coup d'œil que cela ne surpasse point les forces d'un bon Antiquaire, d'un Commentateur érudit, d'un Scholiaste profond. Mais faisons comme M. le Cardinal Querini, qui laisse le jugement de ce point Littéraire à l'Académie de Cortone.

La troisiéme Lettre de S. E. est pour les *Auteurs des Mémoires de Avril* 1746.

Trévoux. On avoit fait au mois d'Août dernier l'Extrait de l'Edition de *Polus*. M. le Cardinal Querini y étoit comparé aux Prélats qui rétablirent les Lettres en Italie, il y a deux ſiécles ; on lui donnoit un rang parmi ces illuſtres Mecenes, on y diſoit quelque choſe de ſon ardeur Littéraire, de ſon affabilité, ſurtout de cet air d'aiſance qu'il prend avec tous les Sçavans de l'Europe, & qu'il veut auſſi qu'on prenne avec lui ; c'étoient de petits tableaux, de légéres eſquiſſes, & le Journal ne peignoit point en grand. Cependant le Prélat en a ſçu gré, comme ſi ç'eut été un chef-d'œuvre, une compoſition finie. Il a témoigné ſa complaiſance, ſa gratitude même, s'il eſt permis de parler ainſi, par une Lettre imprimée à Breſſe le 25 de Novembre 1745 &, pour faire toujours des largeſſes ſelon ſa coutume, il a inſéré dans cette Lettre la Traduction preſque entiére du *Poëme de Fon-*

tenoi ; tout cela orné d'anecdotes Littéraires, de traits d'érudition, de compliments tournés en cent maniéres, toutes également fines & délicates. Tel est en bref le présent très-signalé ; disons même très-singulier que M. le Cardinal fait aux *Journalistes de Trévoux*. Nous n'en dirons pas davantage sur cet article, parce que la reconnoissance ne peut s'énoncer par un Extrait.

ARTICLE XXXII.

TRAITÉ DE LA CULTURE des Pêchers. A Paris, chez Antoine Boudet, rue S. Jacques, à la Fontaine d'Or. I. Vol. in-12. 160 *pages, sans la Table & la Préface. M. DCC. XLV. Avec Approbation & Permission.*

QUand un Observateur habile ne donne ses propres découvertes qu'après vingt années d'expérience, sur un sujet qu'il a tou-

jours étudié par choix & par inclination, on peut sûrement compter sur ses lumiéres, & prendre sans scrupule ses instructions pour guide dans la même route.

Tel est le Livre dont nous donnons aujourd'hui l'Extrait. L'Auteur ne l'a écrit qu'après une longue suite d'observations, constamment vérifiées par la pratique. C'est un Philosophe Jardinier qui ne donne que des régles également sûres & éprouvées. Il a fait par lui-même toutes les opérations qui étoient à sa portée, il a mis la main à tout, il a planté, semé, taillé, palissé, greffé; son esprit a encore plus travaillé que sa main, les Amateurs ont goûté son Ouvrage, il a passé dans les mains des plus curieux, & c'est à leur sollicitation que l'Auteur a bien voulu le communiquer au Public.

La nature du Pêcher, les différentes espéces de Pêches, le choix qu'on doit faire des meilleures & la maniére de les transplanter;

l'exposition & la nature du sol que demandent les Pêchers ; la maniére de préparer les terres, celle de planter les arbres, de les habiller, de raccourcir, & de rafraichir les racines; le treillage, la taille, l'ébourgeonement & le palissage dont ils ont besoin, les insectes & les maladies dont il faut les préserver, les intempéries de l'air contre lesquelles il faut les défendre, c'est-à-dire, tout ce qui regarde en général la nature & la culture du Pêcher, est l'objet de ce Traité & ce que l'Auteur développe avec tant d'élégance & d'amenité, qu'il inspire, sans le vouloir, à tous ses Lecteurs son goût & son inclination pour le jardinage. Pressons le détail.

La Pêche, dit notre Auteur, est un des plus excellens fruits de l'Europe ; on en convient assez communément : mais c'est peut-être aussi celui de tous qui demande le plus de soins, & peu de personnes sçavent l'art de le cultiver.

C'eſt ce qu'on apprend ici à peu de frais & avec ſuccès.

L'Auteur veut qu'entre les différentes eſpéces de Pêchers, qui ſont en grand nombre, on n'en choiſiſſe que quinze ou même ſix ou ſept des meilleures, telles que ſont la *Mignone*, la *Violette hâtive*, la *Galande*, la *Pourprée*, l'*Admirable*, & la *Nivette*; ce ſont de toutes les eſpéces de Pêches, celles qui réuſſiſſent le mieux, du moins aux environs de Paris, où l'Auteur a fait ſes expériences. Il veut de plus qu'on les plante dans l'ordre qu'elles ſont nommées ici; ſoit parce que leurs fruits mûriſſant à peu près dans cet ordre, on peut les cueillir commodément, ſans parcourir l'eſpalier d'un bout à l'autre; ſoit pour éviter les longueurs du travail, quand il faut ou les arroſer ou leur donner quelqu'autre façon.

Mais il ne ſuffit pas de connoître quelles eſpeces de Pêches méritent la préference; il faut en-

core sçavoir faire un bon choix des arbres dans les pepinnieres. L'Auteur donne ici des instructions également utiles & nécessaires, dont la plus sûre est d'y aller soi-même, au défaut d'un ami fidele & intelligent, & de faire soi-même son choix & son marché.

Les pepinnieres les mieux fournies aux environs de Paris sont celles de Vitry, de Fontenay aux-Roses, & du Pré-saint-Gervais, il est bon de s'y transporter dès la mi Octobre, parce que les premiers venus sont toujours les mieux partagés. Il faut se faire représenter le catalogue de la pepinniere que les Marchands accredités ne manquent point d'avoir, en parcourir les rangs & s'arrêter, non aux tiges les plus grosses, ni les plus minces qui ont chacune leurs défauts; mais aux moiennes, pourvû toutes fois qu'elles ayent de bons yeux au dessous de la taille, qu'elles soient droites, unies, claires, point mousseuses, & qu'elles ayent

à peu près un pouce de diamêtre. Les basses tiges se vendent communement 5 s. piece, les demi-tiges 10 ; & 15, les hautes tiges ; les payer plus cher, n'est pas sélon notre Auteur un moyen sûr de les avoir meilleures. Il y a des charlatans dans cette profession, comme dans tous les états de la vie.

Le choix des arbres étant déterminé, & les arbres transportés, il n'est plus question que de leur trouver une exposition avantageuse. La plus favorable au Pêcher, du moins pour nos climats, est le midi & le levant. Le sol pour être propre à le recevoir, demande aussi des préparations, il doit avoir été défoncé par un beau tems à 6 ou 8 pieds du mur, & à 2 ou 3 pieds de profondeur, si le Tuf ou le Roc ne s'y opposent pas, auquel cas, il faut ne pas aller plus avant, & n'y mettre que des Pêchers entés sur pruniers, qui ne poussent pas en profon-

deur comme les autres. Il faut aussi rapporter des terres neuves, pour recouvrir le pied des arbres, ou du moins ameliorer les anciennes; choisir pour cette opération un tems où les terres ne soient ni trop seches ni trop humides, & observer plusieurs autres précautions qu'on peut voir dans le Livre même.

Vos arbres ainsi plantés, ne demandent plus pour remplir vos espérances, que des murs bien entretenus, & de bons treillages avec une culture assez médiocre. Sur les deux premiers articles, l'Auteur donne des leçons d'économie, que tout amateur doit sçavoir & que tout décorateur de Jardin ne doit pas ignorer. Après le treillage, la taille du Pêcher est ce qu'il y a de plus important, elle doit se faire selon notre Auteur, dès le mois de Fevrier & avant que l'arbre ait dissipé dans des branches inutiles une partie considérable de ses sucs nourriciers,

qu'on ne peut trop soigneusement conserver aux fruits. La raison en est évidente, mais il ne faut jamais tailler l'arbre qu'après l'avoir dépalissé, & bien nétoyé de toutes les immondices qui peuvent servir de retraite aux insectes : c'est le seul moyen de lui faire prendre une belle figure, & de conserver son fruit parfaitement beau, dont les Limaçons sont si friands.

L'ébourgeonement n'est pas moins nécessaire aux Pêchers que la taille même, son utilité est de procurer au fruit la beauté, la sureté, & sur-tout une nourriture abondante, en empêchant la dissipation des sucs nourriciers dans des branches surnumeraires : il se fait ordinairement vers la mi-Mai, les bourgeons alors sont assez formés pour fixer notre choix, c'est aussi le tems de *pincer* & *d'arrêter* plusieurs branches nouvelles qui pourroient ou affoiblir l'arbre ou lui faire prendre une mauvaise

figure, ce qui ſe corrige aiſément par le paliſſage qui doit ſuivre de près ; cette opération achevée, il faut faire de tems en tems une petite revuë à ſes eſpaliers, ſoit pour découvrir peu à peu les fruits à meſure qu'ils groſſiſſent, ſoit pour détourner ce qui pourroit les endommager, ſoit pour les mettre enfin tout à fait à découvert, lorſqu'ils approchent de leur maturité. Quand une fois l'ébourgeonement eſt bien fait, rien n'eſt plus facile que de bien paliſſer, c'eſt-à dire, attacher proprement & avec ordre les branches nouvelles au treillage, tout conſiſte à bien eſpacer les branches, à les bien étendre & à leur faire prendre le tour qu'elles demandent, pour former un agréable plein dans toute l'étenduë de l'arbre

Notre Auteur obſerve que le petit jonc vert de marais, eſt le meilleur pour paliſſer ; celui de Marſeille fut-il trempé dans l'eau chaude eſt encore trop dur, &

n'attache pas si solidement ! la paille dont quelques-uns se servent fait un très vilain effet & arrête mal les branches.

Telles sont en abregé les regles que l'Auteur donne sur la culture des Pêchers. Voici maintenant les remedes qu'il nous fournit contre les Insectes, les intemperies de l'air, & les maladies internes qui les font souvent perir.

De tous les Insectes ennemis, ou si vous voulez, trop amis du Pêcher, le plus dangereux est sans contredit la Fourmi. Le seul moyen efficace de le défendre de ce fleau, est de bien nétoyer l'arbre, après l'avoir dépalissé, d'arracher toutes les feuilles, où cet Insecte aura déposé ses œufs, de pratiquer au tour du tronc un petit canal de cire, qu'on tient toujours plein d'eau, ou de l'entourer d'un gros cordon de filasse, ou de coton bien imbibé d'huile d'aspic ; par là on empêche la Fourmi qui ne se pique pas de nager,

de monter plus haut ; elle se retire à l'aspect de l'eau & l'arbre se remet.

Les fruits ont aussi leurs ennemis & leurs destructeurs : de ce nombre sont les Loires, les Rats, les Mulots & les autres animaux de cette espece, qui ruinent quelquefois un espalier entier, de maniere que le maître n'a souvent pas le plaisir de gouter une seule Pêche avant eux. Ce qu'il y a de mieux à faire alors, est de bien boucher tous les trous du mur, de tendre des pieges, & de présenter des appas empoisonnés à tous ces Insectes qui se mêlent de manger nos Pêchers ; les Mouches guêpes ne sont pas moins dangereuses, il n'est pas permis de leur parler de trop près, il faut passer de distance en distance, sur les treillages, des Pêches entamées par d'autres animaux, elle s'y arrêtent & par-là vous préservez vos espaliers.

Il n'est pas moins important de

défendre les arbres contre les chaleurs excessives de l'été, que de les garantir des gélées, des brouillards, & du froid des hyvers. On prévient le premier accident, en arrosant la terre de tems en tems; en jettant au pied de l'arbre beaucoup de litiere pour y entretenir la fraicheur, & en envéloppant les tiges de longue paille qu'on lie avec des osiers. Pour le second, il est un peu plus difficile à parer; on le prévient cependant du moins en partie, en plaçant au dessus de l'espalier en forme de toit, de petits paillassons de 2 pieds de largeur sur 12 ou 13 de longueur, soutenus sur des potences de bois leger, posées de six pieds en six pieds le long du mur, & arrêtées au treillage par des osiers. Ces paillassons doivent rester ainsi placés, depuis le mois de Janvier jusqu'à la fin de Mars ou d'Avril, c'est de tous les moyens employés jusqu'ici pour garantir le Pêcher de la gélée, le plus facile, le moins

couteux & le plus ſûr : double raiſon de le préferer aux autres. L'invention de cette pratique eſt dûë à M. Girardot ancien Mouſquetaire du Roi ; & la perfection à notre Auteur.

Il nous reſte à dire un mot des maladies internes des Pêchers ; heureuſement elles ne ſont pas en grand nombre, la principale eſt la *Cloque*, cette maladie du Pêcher ſi fréquente dans nos climats, eſt l'effet d'un mauvais vent qui fait d'abord recroqueviller les feuilles : elles s'épaiſſiſſent enſuite, & ſi on ne les arrache promptement, le mal ſe communique bien-tôt aux branches, qui ne tardent pas à former une touppe déſagréable à la vue, le plus ſûr eſt de retrancher juſqu'au vif tout ce qui en eſt atteint. La ſeconde eſt une eſpece de *Lepre* qui rend d'abord les fruits noirs & gluans, elle paſſe bien-tôt juſqu'aux extrémités de l'arbre & de là à tout l'eſpalier, ſi l'on ne prend ſoin de l'arracher

promptement & de faire enduire de chaux vive l'endroit du mur qui lui est opposé ; c'est un malade qu'il faut sacrifier, ou vous risquez de perdre tous les plans de votre espalier.

Enfin la troisieme maladie qui afflige le Pêcher, c'est la *Gomme*, le remede le plus prompt, est de retrancher la partie qui en est attaquée, ou même d'arracher tout à fait l'arbre, si le ravage s'étend dans toutes ses branches.

Mais un arbre arraché laisse un vuide désagréable dans un espalier, il faut promptement lui donner un successeur ; un amateur prévoyant doit toujours avoir en reserve des plans tout prêts pour regarnir ses espaliers, ce qui prouve la nécessité de faire une petite pepiniere pour remplacer les arbres morts.

Il doit aussi connoître les labours qu'il convient de donner à ses arbres, & le tems propre pour les renouveller. Toute terre

qui n'eſt pas façonnée, ne fera jamais que de maigres eſpaliers, il ne faut pas non plus manquer de les fumer au moins de 4 ans en 4 ans, & même plus ſouvent ſur-tout ſi les arbres ſont vieux & le terrain maigre. Le ſentiment de M. de la *Quintinie* eſt formellement oppoſé à cette pratique, mais il ne ſçauroit prévaloir contre l'expérience qui en démontre conſtamment l'utilité.

Les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de nous étendre plus au long ſur un Livre qui n'eſt lui-même que trop court pour ſa bonté. Ce n'eſt, dit modeſtement l'Auteur, qu'un premier eſſai qu'il a hazardé à la ſollicitation de ſes amis, dans le deſſein de continuer d'écrire ſur les autres eſpeces d'arbres fruitiers, ſi le public étoit content de ce premier Ouvrage. Nous pouvons l'aſſurer que la condition eſt remplie de la part du Public, & qu'il ne ſçauroit trop ſe preſſer de remplir ſes

engagemens, parce qu'on ne ſçauroit jouir trop tôt d'un bon Livre.

ARTICLE XXXIII.

RELATION ABREGÉE d'un Voyage fait dans l'interieur de l'Amerique Meridionnale, depuis la côte de la Mer du Sud, jusqu'aux côtes du Breſil & de la Guyane, en deſcendant la Riviere des Amazones, lue à l'aſſemblée de l'Academie des Sciences le 28 Avril 1745, *par M.* DE LA CONDAMINE *de ladite Academie, avec une Carte du Maragnon, ou de la Riviere des Amazones, levée par le même. Volume in-*12. *pages* 216. *A Paris, chez la veuve Piſſot, Quay de Conti, à la Croix d'or,* 1745.

IL n'eſt nullement douteux que de tous les Fleuves, dont le cours entier eſt connu, le Marañon ne ſoit celui, qui traverſe une plus grande étendue de Pays,

ni auquel un plus grand nombre de Rivieres de la premiere grandeur rendent hommage de leurs eaux. Mais a-t-on des regles bien sûres pour distinguer la veritable source d'un Fleuve, dont les eaux reçoivent tant de rivieres, parmi lesquelles il y en a, qui ne lui sont inferieures en rien avant leur réunion? Il paroît qu'il ne devroit y en avoir qu'une, mais qu'on ne suit pas toujours, & que c'est souvent le hazard, ou le caprice, qui en décide. Cette regle devroit-être ce semble, que de deux Rivieres d'égale grandeur, qui se joignent, celle, qui ne change point de direction, & qui fait changer la direction de l'autre, doit être censée la recevoir dans son lit, & l'absorber. Nous sçavons qu'on s'y est conformé pour le Marañon, pour le Micissipi, & pour quelques autres; mais on s'en est éloigné quelquefois, & c'est ainsi que le Paraguay, qui vient du Nord, perd son nom après sa jonction avec

le Parana, plus large à la vérité à son confluent, mais moins profond, quoique ces deux Rivieres n'en faisant plus qu'une, continuent à suivre la direction de la premiere.

Au reste il ne sera point question dans cet Extrait de ce qui appartient à la figure de la Terre. Quoique M. de la Condamine n'ait jamais perdu cet objet de vûe, en descendant le Marañon, ce qui resulte des observations, qu'il a faites pendant ce long & penible voyage, doit être reservé, dit il lui même, » pour l'Histoire de notre mesure de la Terre; c'est-à-dire, de nos observations Astronomiques, & de » nos opérations trigonometriques dans la Province de Quito; Ouvrage dont nous sommes » rédevables à l'Académie & au » Public, puisque c'est pour ce » travail, que nous avons été envoyés.

M. de la Condamine, avant que

de partir pour le Perou, avoit jugé qu'on pouvoit épargner au Roi la meilleure partie de la dépenſe, & aux Académiciens preſque toute la fatigue du Voyage. Il avoit propoſé à l'Académie ſon projet & après avoir deſcendu l'Amazone, & réiteré ſes opérations à Para & à Cayenne, il en trouva l'exécution encore plus facile; qu'il n'avoit cru. Car » il » eſt clair, dit-il, qu'en partant » de Cayenne par cinq dégrés de » latitude Nord, on auroit pû » meſurer commodément deux, » trois & peut-être quatre dégrés » du Méridien, ſans ſortir des ter- » res de France, & reconnoître » chemin faiſant cet intérieur des » Terres, qui ne l'a pas été juſ- » qu'ici: enfin, ſi l'on eut voulu, » on eut pû, avec des paſſeports » des Portugais, pouſſer la meſu- » re juſqu'au parallele de *Macapa*, » c'eſt-à dire, juſqu'à l'Equateur » même. Mais on croyoit trouver » plus de facilité à Quito, & ce

» n'eſt que par l'inſpection des
» lieux, qu'on pouvoit s'aſſûrer
» que ce que je propoſois, étoit
» pratiquable.

Quoiqu'il en ſoit, les fatigues de M. de la Condamine ſont paſſées, *& hæc olim meminiſſe juvabit.* On pourra, quand on voudra, reconnoître l'intérieur des Terres de la Guiane Françoiſe, à meſure que la Colonie de Cayenne, qui en eſt la Metropole, ſe peuplera, & que les Miſſionnaires ſeront en état d'y faire des excurſions, & nous avons une connoiſſance du cours de l'Amazone, que nous n'aurions pas, ſi nos Académiciens n'euſſent point été au Perou. Il eſt vrai que, pour ne point tromper l'attente de ceux, qui ne cherchent dans une rélation de voyage, que des évenemens extraordinaires & des peintures agréables de mœurs étrangeres, & de coûtumes inconnues le Voyageur avertit qu'on ne trouvera dans la ſienne, que peu de

quoi les ſatisfaire, qu'il n'a eu en vûe, que de lever la Carte du cours d'un Fleuve, qui traverſe de vaſtes Pays preſqu'inconnus à nos Géographes, & d'en donner une idée dans un mémoire deſtiné pour être lû à l'Académie, par conſéquent qu'il devoit moins ſonger dans ſa relation à amuſer qu'à inſtruire. Mais il nous donne plus qu'il ne nous promet: la Carte, qu'il a miſe à la tête de ſa relation, outre le cours de l'Amazone, marque encore la Topographie de la Province de Quito, priſe de celle des triangles de la méridienne des obſervateurs, de la deſcription des côtes de la même Province, de la route de Quito à Lima, & de Quito à Popayan, de ſes Voyages particuliers & de ceux de M. Bouguer.

Laët s'eſt trompé, & l'autorité d'un auſſi habile homme a induit en erreur plus d'un Géographe, en faiſant deux Rivieres du Marañon & de l'Amazone. An-

toine Herrera & Garcilasso de la Vega, dont Laët s'autorisoit, ignoroient sans doute que dès l'année 1513 les Espagnols appelloient Marañon la Riviere qu'Orellane reconnut en 1539, & sur laquelle il rencontra, dit-il, des Amazones Il est vrai qu'au Perou on ne connoissoit le Marañon, que jusqu'à l'endroit, où il change de cours, & qu'Orellane y étoit entré par une Riviere, qui s'y décharge au dessous de ce changement de direction. Ainsi pendant plus d'un siecle & demi, on ignoroit dans une partie du Perou l'embouchure du Marañon, & sa véritable source dans l'autre. On ne parloit en Europe que du grand Fleuve des Amazones, mais ce n'étoit que sur la relation d'Orellane, & sur celle du P. Christophe d'Acuña, qui l'avoit descendu jusqu'à la Mer, laquelle fut traduite en François en 1682, par M. de Gomberville de l'Académie Françoise. Sanson en publia

de son côté une Carte fort défectueuse, & comme on fut longtems sans avoir rien de mieux, cette Carte fut copiée, avec toutes ses fautes, par les Géographes suivans, & on ne s'avisa point de douter que la source de ce fleuve ne fût aux environs de Quito.

Enfin en 1717, il parut à Paris dans le *XII Recueil des Lettres édifiantes & curieuses* une Carte gravée à Quito dix ans auparavant, & dressée en 1690, par le P. Samuel Fritz, Jesuite Allemand, Missionnaire sur les bords du Marañon, qu'il avoit peut-être le premier parcouru dans toute sa longueur, & on apprit par cette Carte que le *Napo*, qui avoit passé jusques là pour la vraie source de l'Amazone, n'étoit qu'une Riviere subalterne, qui lui rendoit hommage de ses eaux, & que l'Amazone sortoit sous le nom de Marañon du petit lac de *Lauricocha* près de Guanuco, à 30 lieues au Nord Est de Lima, par les on-

ze dégrés de latitude auſtrale ; couloit d'abord près de cent lieues au Nord & enſuite à l'Eſt juſqu'à la Mer ; la Carte de M. de la Condamine eſt conforme à celle du Miſſionnaire, quant à ces deux directions. Dans le détail elle s'en écarte ſouvent, & pour en faire ſentir la difference, l'Académicien François a eu ſoin de ponctuer le cours du fleuve, tel qu'il eſt dans la Carte du Jeſuite Allemand. Il ne ſeroit pas fort étonnant que celui-ci n'eût pas donné à la ſienne toute la juſteſſe poſſible », car, dit M. de » la Condamine, un Miſſionnaire » ſans pendule, ſans lunettes, avec » un petit cercle de bois de trois » pouces de rayon, n'a pû dé- » terminer aucun point en longi- » tude. D'ailleurs il étoit malade, » quand il deſcendit le fleuve juſ- » qu'à Para, & pluſieurs autres » obſtacles, marqués dans ſon » Journal, ne lui permirent pas » de faire les obſervations néceſ-

» faires pour rendre fa Carte exac-
» te, furtout vers la partie infé-
» rieure du fleuve.

C'eft auprès *de Jaën de Bracamora:*, que le Marañon commence de décliner à l'Eft, & M. de la Condamine n'y eft entré qu'en cet endroit, d'où il coule prefque parallelement à la ligne Equinoctiale jufqu'au Cap du Nord, où il entre dans l'Ocean fous l'Equateur même; jufqu'à Jaën, il n'eft point navigable, quoique, dans l'étenduë de fix dégrés de latitude, il ait déja reçu un affez grand nombre de Rivieres, ou plûtôt de ruiffeaux. De Jaën jufqu'à la Mer on compte en droite ligne 30 dégrés en longitude, qui fous cette latitude font 750 lieues communes, évaluées par les détours à mille ou onze cents lieues. Le nombre des Rivieres qu'il reçoit, eft prodigieux, plufieurs ont cinq ou fix cents lieues de cours, & quelques-unes ne font point inférieures au Danube & au Nil. Ses bords

étoient peuplés d'un grand nombre de Nations, qui se sont retirées dans l'intérieur des terres à la vûë des Européens; on n'y rencontre plus que quelques Bourgades des Naturels du Pays, tirés de leurs bois par les Missionnaires Espagnols & Portugais, dont les premiers sont établis dans la Partie supérieure, & les seconds dans l'inférieure.

Trois chemins conduisent de la Province de Quito à celle de Maynas, qui donne son nom aux Missions Espagnoles du Marañon. Les Missionnaires Jesuites, les seuls Européens, qui fréquentent ces Contrées, prennent les deux premiers & n'ont de communication avec la Province de Quito, d'où ils partent, que par la Cordilliere, qui n'est pratiquable que pendant quelques mois de l'année, & où il faut tout faire passer sur les épaules des Indiens. Le troisiéme est par Jaën, le seul par où l'on puisse conduire les bêtes

de charge & de monture. Il est cependant le moins fréquenté, tant à cause du long détour, & des pluyes continuelles, qui rendent les chemins presqu'impraticables dans la plus belle saison de l'année, que par la difficulté & le danger d'un détroit appellé *le Pongo*; mais ce fut précisement ce qui le fit choisir à M. de la Condamine, curieux de connoître par lui-même ce passage, dont on ne parloit à Quito, qu'avec une admiration mêlée de frayeur, & pour comprendre dans sa Carte toute l'étenduë navigable du fleuve. Il partit l'onzieme de Mai 1743 de *Tarqui*, terme austral de la Meridienne des Académiciens, à cinq lieues au Sud de Cuença. Nous ne sçavons pourquoi l'Auteur dit toujours Cuenca; c'est peut être une négligence de l'Imprimeur.

Il falloit avoir tout le courage, que peut inspirer une forte envie de perfectionner les Scien-

ces, pour entreprendre un tel voyage. La ſeule deſcription des Ponts, ſur leſquels il faut traverſer d'aſſez larges Rivieres, eſt capable de faire frémir. Malgré toutes ces incommodités, l'illuſtre Academicien ne perdoit pas une occaſion d'obſerver, & l'embarras d'une telle route ne l'empêcha point de mettre en caiſſe, & de tranſporter à Cayenne de jeunes plantes de *Quinquina* du coteau de Caxaauma, à deux lieues au Sud de Luxa où croît le meilleur de tous, dans l'eſpérance d'en enrichir le Jardin du Roi à Paris. La plûpart des Villes, où il paſſa, n'en ont plus que le nom, & la même choſe, dit-il, eſt arrivée à la plûpart de celles du Perou, qui ſont éloignées de la Mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagene à Lima. Arrivé à Jaën, qui n'eſt plus qu'un mauvais Village, il lui fallut faire encore quatre lieues ſur une petite Riviere, ou plûtôt un Torrent, qu'il paſſa

21 fois à gué, & il se rendit à *Sant-Yago*, qui n'est plus qu'un hameau, situé à l'embouchure d'une Riviere du même nom. Le Pongo est entre cette Ville, & celle de *Borja*, qui ne vaut guere mieux, quoique Capitale de la Province de Maynas.

Pongo vient de *Punçu*, qui dans la langue du Perou signifie Porte, & ce nom se donne à tous les détroits, mais par excellence au *Pongo de Manseriché*. c'est un chemin, que le Marañon tournant à l'Est, s'ouvre au milieu de la Cordilliere. Quelques Soldats Espagnols l'ayant découvert, se hazarderent à le franchir, & furent suivis de près par deux Jesuites. Ce qui rend ce detroit si dangereux, c'est que les eaux s'y précipitent, & heurtent contre les Rochers avec un bruit qui effraye. Les Indiens ne s'y exposent que rarement, & vont par terre jusqu'à Borja; pour M. de la Condamine, après avoir attendu à S. Yago que

les eaux du Fleuve fussent plus basses, il les franchit généreusement. Il n'attendit pas même longtems, car en trente-six heures le Fleuve diminua de 35 pieds. Il passa sur un radeau par une Galerie étroite & profonde, taillée en talus dans le Roc, & en quelques endroits à plomb. Il fit de cette sorte en moins d'une heure les trois lieuës, que suivant l'estime commune, on compte de Sant-Yago à Borja; mais il observa que sa Voiture, qui ne tiroit pas un demi pied d'eau, & qui par le volume de sa charge présentoit à la résistance de l'air une surface sept à huit fois plus grande, qu'au courant de l'eau, n'en pouvoit pas suivre toute la vîtesse, que cette vîtesse même diminuë considérablement à mesure que la Riviére s'élargit, & dans l'endroit le plus étroit, il jugea qu'il faisoit deux toises par secondes: d'où il conclut qu'on se trompe en comptant trois lieuës de Sant-Yago à Bor-

ja, & en diſant qu'on fait ce trajet en un quart d'heure. Ce ſont là de ces Obſervations fines d'un Homme attentif, à qui rien n'échape. Que d'erreurs éviteroient les Géographes, s'ils travailloient toujours ſur les Relations de pareils Voyageurs !

Le Canal du Pongo, dit M. de la Condamine, creuſé par les mains de la Nature, commence une petite demie lieuë au deſſous de Sant-Yago, & va en ſe rétréciſſant, de ſorte que de 250 toiſes au moins, il parvient à n'en avoir que 25, dans ſon plus étroit. « J'ai » compté à ma montre, ajoûte-t-il, » 57 minutes depuis l'entrée du » Détroit juſqu'à Borja & tout » combiné.... quelqu'effort que » je faſſe pour me rapprocher de » l'opinion reçûë, j'ai peine à trou» ver deux lieuës de 20 au dégré » de Sant-Yago à Borja. » Arrivé dans cette derniére Ville, car elle en porte encore le nom, il ſe trouva dans un nouveau monde, éloi-

gné de tout commerce humain, ſur une mer d'eau, au milieu d'un labyrinthe de Lacs, de Riviéres & de Canaux, qui pénétrent en tout ſens une Forêt immenſe, qu'eux ſeuls rendent acceſſible. De nouvelles Plantes, de nouveaux Animaux : « ſes yeux accoûtumés » depuis ſept ans à voir des Mon» tagnes ſe perdre dans les nuës, » ne pouvoient ſe laſſer de faire » le tour de l'Horiſon, ſans autre » obſtacle que les ſeules Collines » du Pongo, qui ne tarderent » point à diſparoître.

Il remarque encore, que pendant 4 à 500 lieuës, une pierre, un ſimple caillou eſt auſſi rare, qu'un diamant; qu'on foule la terre aux pieds, ſans la voir, parce qu'elle eſt ſi couverte d'herbes touffuëes, de plantes & de brouſſailles, qu'il faudroit un aſſez long travail pour en défricher l'eſpace d'un pied. Les Langues du Pays lui ont paru fort pauvres; il prétend qu'on n'y trouve pas un mot

propre, qui exprime *vertu*, *justice*, *liberté*, &c. & il ne peut concilier cela avec ce que Garcilasso de la Vega rapporte de la Police, de l'Industrie, des Arts, du Gouvernement, & du génie des anciens Peruviens. "Si l'amour de la Patrie, „ dit-il, ne lui a pas fait illusion, „ il faut convenir que ces Peuples „ ont bien dégénéré de leurs An-„ cêtres. „ Mais il faut ici remarquer deux choses. 1°. Si la Langue des Peruviens est aussi pauvre, que le dit notre Auteur, qui a eu le tems de l'apprendre, on peut lui répondre, en avouant qu'il y a effectivement bien de la différence entre la situation présente d'un Peuple réduit depuis 200 ans à la servitude, & ce qu'il étoit lorsqu'il vivoit en liberté, gouverné par ses Princes naturels, & selon ses Loix. 2°. S'il parle des Peuples, qui habitent les bords de l'Amazone, ce sont des Sauvages presque toujours errants, sans Loix, sans Société; il est bien naturel, qu'ils ayent

perdu les mots de leur Langue, qui ne tombent point dans leurs diſcours, ou qui ſignifient des choſes, dont ils n'ont point l'uſage: mais pour s'aſſûrer qu'ils les ayent effectivement perdus, ou qu'ils n'y ſuppléent point par des équivalents, il faut bien ſçavoir leur Langue, & un Voyageur, qui paſſe, qui tous les jours rencontre des Nations, dont les Langues ne ſont pas les mêmes, que celles de leurs voiſins, la peut-il ſçavoir?

Ce que M. de la Condamine ajoûte, que quelques mots des anciennes Langues d'Orient, qui ſemblent avoir paſſé avec de legers changemens dans la plûpart de celles d'Europe, ſont communs à un grand nombre des Langues de l'Amérique, a déja été obſervé par bien des Voyageurs, & a fondé plus d'une conjecture ſur l'origine des Amériquains Nous penſons avec lui, que la comparaiſon des Langues eſt le moyen le plus ſûr pour découvrir la véritable origi-

ne des Peuples du nouveau Monde. Nous l'avons déja remarqué dans nos Mémoires, au sujet du Journal de l'Auteur de l'*Histoire de la Nouvelle France*, qui a établi ce principe, en traitant le même sujet, dans une Dissertation préliminaire.

Un Missionnaire Jésuite, qui attendoit M. de la Condamine à Borja, lui fit présent, outre plusieurs curiosités d'Histoire Naturelle, d'une Carte, qu'il avoit faite des Missions Espagnoles de Maynas, & d'une Description des Mœurs & Coûtumes des Nations voisines. Il estime cet Ouvrage, & nous en fait espérer une Traduction Françoise. Il parle ensuite d'une Riviére du *Tigre*, qui vient du Nord, & qui pourroit bien être aussi grande que le Tigre de l'Asie, mais qui moins heureusement placée, se perd dans une foule de Rivieres beaucoup plus considérables; le lendemain, qu'il l'eût passée, il se trouva vis-à-vis l'*Ucaya-*

le, qui vient du Sud, & dont la Carte du P. Fritz place la ſource dans un petit Lac, ſitué environ à 15 lieuës à l'Eſt de Lima, & à 20 au Sud-Eſt de celui, d'où ſort le Marañon. Il eſt vrai que cette Riviere vient encore de plus loin, que l'Amazone, que ſes ſources ſont plus abondantes, qu'elle raſſemble les eaux de pluſieurs Provinces du Haut Perou, & que par la même latitude, où le Marañon n'eſt encore qu'un torrent, elle eſt déja une grande Riviére. Il eſt vrai encore, qu'à ſon embouchure elle a plus de largeur que le Marañon, qu'on ne l'a jamais ſondée pour s'aſſûrer qu'elle eſt moins profonde, & qu'en ſe joignant au Marañon, elle le repouſſe, & lui fait changer ſa direction. Pourquoi donc, demande M. de la Condamine, perd-elle ſon nom plutôt que lui? Nous répondons, qu'en ſuivant le principe, dont nous avons parlé au commencement de cet Extrait, c'eſt parce

qu'encore qu'elle repouſſe d'abord un peu au Nord le Marañon, celui-ci reprend bientôt ſa direction, & que l'Ucayale prend entiérement la ſienne, qui le conduiſoit au Nord-Nord-Eſt.

Tous ceux, qui juſqu'ici ont parlé de l'Amazone, mettent au nombre des richeſſes des Pays, qu'elle arroſe, les Plantes ſinguliéres qu'on y trouve. M. de la Condamine croit bien que l'ignorance & le préjugé ont beaucoup exagéré cet article; mais la grande utilité connuë & averée de pluſieurs ne lui permet pas de douter qu'il n'y eût ici de quoi exercer pluſieurs années le plus laborieux Botaniſte, & occuper plus d'un Deſſinateur. Pour lui, tout ce qu'il a pu faire a été de recueillir des graines toutes les fois qu'il l'a pu. Le genre de Plantes, qui l'a le plus frapé, ſont les Lianes, dont il n'y a aucune eſpéce, à laquelle on n'attribuë quelque propriété particuliére. On en connoît déja plu-

ſieurs, & telle eſt l'Ypecacuana. Les Gommes, les Réſines, les Baumes, tous les ſucs enfin, qui découlent par inciſion des Arbres, & les différentes Huiles, ſont ſans nombre. On y trouve ſurtout la fameuſe Réſine *Cahutchu*, qui eſt fort commune à Cayenne.

Environ 35 lieuës plus bas, que l'Ucayale, le Marañon reçoit du côté du Nord le *Napo*, qu'on a cru d'abord la véritable Amazone, & qui eſt depuis long tems un grand ſujet de procès entre les Eſpagnols & les Portugais : les Miſſions Eſpagnoles en ont beaucoup ſouffert, & les Portugaiſes n'en ont point profité. Il eſt triſte que ces prétentions pour les bornes du Domaine de deux Nations Catholiques ne ſe ſoûtiennent qu'aux dépens du ſalut des Infideles. Les Eſpagnols ont cependant encore une Miſſion à *Pevas* à douze ou quinze lieuës au deſſous du Napo ; la premiére Miſſion Portugaiſe n'eſt qu'à ſept journées de marche plus bas,

& se nomme *S. Paul.* Rien de plus pauvre, dit M. de la Condamine, que les Missions Espagnoles du Marañon desservies par les Jésuites, à qui il n'est presque pas possible de fournir les commodités de la vie, à cause de la difficulté des chemins ; au lieu qu'il est très-aisé aux Religieux du Mont Carmel, qui sont en possession des Missions Portugaises, de tirer du Bresil tout ce dont ils ont besoin. Aussi la différence des unes & des autres paroît-elle au premier coup d'œil.

Le nom des Amazones, donné au Marañon, est-il fondé sur une chimere, ou sur quelque chose de réel ? Un Académicien Géographe & Voyageur n'avoit garde de manquer à discuter ce point d'Histoire, & M. de la Condamine le fait en peu de mots avec beaucoup de justesse. Après avoir raproché ses propres recherches de tous les témoignages non suspects des Auteurs & des Voyageurs, qui s'ac-

cordent à attester la réalité de cette République de Femmes guerrieres, il conclut ainsi. « Je sçai
» que la plûpart des Indiens de
» l'Amérique Méridionnale sont
» menteurs, crédules, entêtés du
» merveilleux ; mais aucun de ces
» Peuples n'a jamais entendu par-
» ler des Amazones de Diodore
» de Sicile & de Justin : cepen-
» dant il étoit déja question d'Ama-
» zones parmi les Indiens du cen-
» tre de l'Amérique, avant que
» les Espagnols y eussent pénétré,
» & il en a été mention depuis
» chez des Peuples, qui n'avoient
» jamais vû d'Européens. Croira-
» t-on que des Sauvages de con-
» trées éloignées se soient accor-
» dés à imaginer sans aucun fon-
» dement le même fait, & que
» cette prétenduë Fable ait été
» adoptée si uniformément à May-
» nas, à Para, à Cayenne, à Ve-
» nezuela parmi tant de Nations,
» qui ne s'entendent point, & qui
» n'ont entr'elles aucune commu-
» nication ? »

Mais où étoient, & où sont ces Héroïnes ? Il est bien à remarquer que tandis que les diverses Relations les placent, les unes vers l'Orient, les autres au Nord, d'autres à l'Occident, toutes concourent à désigner leur retraite au centre de la Guyane, & dans un canton, où, ni les François de Cayenne, ni les Portugais de Para n'ont encore pénétré. M. de la Condamine a néanmoins quelque peine à croire qu'elles y fussent encore, sans qu'on eût de leurs nouvelles plus positives de proche en proche, & soupçonne qu'elles pourroient bien avoir changé de demeure, ou avoir été subjuguées, ou enfin s'être lassées de leur solitude.

Le P. Fritz fait courir Nord & Sud la Riviére Noire, une des plus considérables de celles, que reçoit l'Amazone, & M. Delille l'a suivi en cela : mais notre Auteur prétend, que le P. Fritz n'est jamais entré dans *Rio Negro*, & nous as-

ſure d'après ceux, qui l'ont remonté, qu'il vient de l'Oueſt & court à l'Eſt, en inclinant un peu vers le Sud. « Je ſuis témoin par » mes yeux, dit-il, que telle eſt » ſa direction pluſieurs lieuës au » deſſus de ſon embouchure dans » l'Amazone, où elle entre ſi pa- » rallelement, que ſans la tranſ- » parence de ſes eaux, qui l'ont » fait nommer *Rivière Noire*, on » la prendroit pour un bras de » l'Amazone ſéparée par une Iſle.» Il y a plus d'un ſiécle que *Rio Negro* eſt fréquenté par les Portugais, qui y font un grand commerce d'Eſclaves, & c'eſt à l'occaſion de ce commerce, qu'on eſt parvenu à s'aſſûrer de la communication de l'*Orenoque* avec le Marañon. M. de la Condamine a vû une Indienne des Miſſions Eſpagnoles de l'Orenoque, & le témoignage de cette Femme eſt confirmé par une Lettre du Recteur des Jéſuites de Para, laquelle eſt ſans réplique. L'Auteur de l'*Ore-*

noque illustré, qui en 1741 traitoit cette communication de chimere, a depuis assûré à M. Bouguer, qu'il rencontra à Carthagene, qu'elle ne pouvoit plus être révoquée en doute.

Quant à la maniére, dont elle se fait, voici les conjectures de M. de la Condamine, fondées sur les diverses notions, qu'il a recueillies, & comparées aux Relations, Mémoires & Cartes qu'il a pu découvrir, & sur les récits des Missionnaires & des Navigateurs les plus intelligens. Il résulte, dit-il, de tout cela « qu'un petit Village Indien » de la Province de *Mocoa*, à l'O- » rient de celle de *Pasto* par un » dégré de latitude Nord, donne » son nom de *Caquera* à une Ri- » viere, sur les bords de laquelle » il est situé. Plus bas, cette Ri- » viére se partage en trois bras, » dont l'un coule au Nord-Est, & » c'est le fameux Orinoque . . . . » L'autre prend son cours à l'Est, » déclinant un peu vers le Sud, &

» c'eſt celui, qui plus bas eſt nom-
» mé *Rio Negro* par les Portugais.
» Un troiſiéme bras, encore plus
» incliné vers le Sud, eſt l'*Yupara.*
» qui ſe ſubdiviſe en pluſieurs au-
» tres.... L'Yupara une fois re-
» connu pour branche du Caque-
» ra..... tout ce qu'a dit le P.
» d'Acugna du Caquera & de l'Yu-
» para, devient facile à entendre,
» & à concilier.

C'eſt dans cette Iſle, la plus grande du monde connu, ou plutôt dans cette nouvelle Méſopotamie, ſelon notre Auteur, qu'on a long-tems cherché le prétendu Lac doré de *Parimé*, & la Ville imaginaire de *Manoa del Dorado*, recherche qui a coûté la vie à Walter Raleig & à tant d'autres: c'étoit en effet un apas bien ſéduiſant, qu'une Ville dont les toits & les murailles étoient couverts de lames d'or, qu'un Lac dont le ſable étoit du même métal. Le raiſonnement de M. de la Condamine ſur l'origine de cette Fable, mérite d'être lu.

Autre découverte, qui n'est guére moins curieuse. Un peu au dessous de l'embouchure de *Rio Negro* dans l'Amazone, on trouve du côté du Sud celle de *Rio de la Madera* (Riviére du Bois) fort fréquentée par les Portugais, qui en 1741 l'ont remontée jusqu'aux environs de *Sancta Cruz de la Sierra*, Ville Episcopale du Haut Perou. Cette Riviere porte dans sa partie supérieure le nom de *Mamoré*, & c'est là que sont les fameuses Missions des *Moxes*, dont les Jésuites de la Province de Lima ont donné en 1713 une Carte, qui a été insérée dans le douziéme volume des Lettres édifiantes & curieuses. La source, dit M. de la Condamine, la plus éloignée de cette Riviere est voisine des Mines du *Potosi*, & peu distante de l'origine du *Pilco Mayo*, qui va se jetter dans Rio de la Plata. Cela est vrai, si le *Pirapiti*, lequel après avoir changé plusieurs fois de nom, en faisant un grand demi cercle

par le Nord à l'Oueſt, avant que de ſe joindre au *Mamoré*, eſt regardé comme une de ſes ſources, ce qui ne paroît point par l'inſpection de la Carte du Paraguai, où la véritable ſource de cette grande Riviére eſt marquée à plus de 40 lieuës au Nord de *Chuquiſaca*. Or Chuquiſaca, Capitale de la Province *de los Charcas*, où eſt le Potoſi, eſt aſſez loin de la ſource du Pilcomayo & de celle du Pirapiti; mais ces deux Riviéres ne ſont pas éloignées l'une de l'autre, & la communication de l'Amazone avec *Rio de la Plata* n'eſt pas bien difficile.

C'eſt au deſſous de *Rio de la Madera*, que les Portugais commencent à donner à notre grand Fleuve le nom des Amazones; plus haut ils l'appellent *Rio de Salimoës*, ou Riviére des Poiſons, apparemment à cauſe des fleches empoiſonnées, dont ſe ſervent les Habitans de ſes bords. En effet un peu plus bas que la Riviére des

Bois on rencontre à main gauche celle de *Jamundas*, que le P. d'Acugna nomme *Cunuris*, & où il dit, qu'Orellana fut attaqué par les Amazones. Le Fleuve ſe reſſerre en cet endroit dans un détroit de 905 toiſes de large, où le Flux & le Reflux parviennent, quoiqu'il ſoit à 200 lieuës de la Mer, & même à 360, ſelon le P. d'Acugna. Les Portugais ont ſur ce détroit un Fort, au deſſous duquel ils en ont un ſecond ſur le bord de la Riviére des *Topayos*, laquelle vient du Breſil. Ces Topayos ſont les reſtes de la vaillante Nation des *Tupinombas*, que nous appellons mal à propos *Toupinambous*, dominante, il y a deux ſiécles, dans le Breſil, où ils ont laiſſé leur Langue. Au reſte c'eſt chez les Topayos, qu'on trouve aujourd'hui plus aiſément de ces pierres vertes, ou pierres des Amazones, auſquelles on a attribué de grandes vertus contre la pierre, la Nephrétique & l'Epilepſie, & dont

on a fait un Traité sous le nom *de Pierre Divine*. M. de la Condamine dit qu'elles ne diffèrent ni en couleur, ni en dureté, du Jade Oriental, qu'on n'en connoît point l'origine, qu'elles résistent à la lime, & qu'on n'imagine point par quel artifice les anciens Américains ont pu les tailler & leur donner diverses figures d'animaux : car il traite de fable ce qu'on a publié, que cette pierre n'est autre chose, que le limon de la Riviere, auquel on donnoit la forme qu'on vouloit, & qui acqueroit ensuite à l'air cette extrême dureté.

Après avoir passé la Riviére des Topayos, on apperçoit bientôt au Nord à douze ou quinze lieuës dans les Terres les Collines antérieures d'une chaîne de Montagnes, qui s'étend de l'Est à l'Ouest, & dans les sommets desquelles sont les points de partage des eaux, qui forment les Riviéres de la Guiane & de celles, qui se jettent dans l'Amazone. La tradition du

Pays eſt qu'elles abondent en Mines de divers Métaux, & que les Amazones s'y ſont retirées. Une troiſiéme fortereſſe des Portugais s'appelle *Curupa*, & notre Auteur dit, qu'elle a été bâtie par les Hollandois, lorſqu'ils étoient les maîtres du Breſil : il a voulu dire d'une partie du Breſil, d'où l'on ſçait qu'ils ont été chaſſés par les Portugais, qui avoient conſervé l'autre partie.

C'eſt principalement par rapport à l'embouchure de l'Amazone, que la Carte de M. de la Condamine étoit néceſſaire. Elle nous donne ſurtout une idée bien juſte de la grande Iſle Marayo, fort défigurée dans toutes les autres Cartes. L'Auteur nous explique auſſi très-bien la ſituation de la Ville de Para. Il nous donne enſuite un petit eſſai de l'Hiſtoire des Poiſſons, des Quadrupedes, des Reptiles, des Oiſeaux les plus communs ſur les bords de l'Amazone : mais on voit bien qu'il avoit

quelque chose de mieux à faire, en descendant ce Fleuve, qu'à s'occuper de ces objets, qui demanderoient, dit-il, un plus long séjour dans ce vaste Pays, & fourniroient la matiére d'un grand Ouvrage.

La description de la Ville de Para est fort curieuse. Les Observations & les Expériences qu'il y fit, & dans toute sa route jusqu'à Cayenne, n'appartiennent plus à l'Amazone, & trouveront mieux leur place ailleurs. Nous ne l'avons considéré ici que comme Voyageur Géographe sur un des plus grands Fleuves du monde, nous nous bornons à la Description, qu'il en fait, d'autant plus que pour le suivre de Para à Cayenne, il faudroit presque le copier mot à mot.

ARTICLE XXXIV.

DISSERTATION Hiſtorique ſur l'état du Soiſſonnois ſous les enfans de Clotaire premier : qui a remporté le Prix propoſé par l'Académie Françoiſe de Soiſſons, pour l'année 1744. *Par M. Gouye* de Longuemare, *Greffier au Bailliage Royal de Verſailles.* A Paris, *chez Chaubert, à l'entrée du Quai des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence* 1745 *in*-12. pag. 158.

ON ne peut trop ſçavoir gré à l'Académie Françoiſe de Soiſſons du zéle qu'elle fait paroître pour l'éclairciſſement des points les plus obſcurs, & des faits les plus reculés de notre Hiſtoire. Les Prix qu'elle propoſe & qu'elle diſtribue avec équité, font éclore chaque année des Diſſertations ſçavantes, également utiles à ceux

qui entreprendront dans la ſuite d'écrire une nouvelle Hiſtoire de France, & à ceux qui veulent la ſçavoir profondément. Elles épargneront aux uns & aux autres bien de la peine & bien du travail, & ils y apprendront en peu de tems ce qui, faute de ce ſecours, demanderoit la lecture de pluſieurs volumes. On ſouhaiteroit ſeulement que les ſujets de ces Diſſertations fuſſent auſſi intéreſſans pour le reſte de la France, qu'ils le ſont pour les Habitans de Soiſſons & du Soiſſonnois. Les matiéres que l'on y traite ne regardent guéres que ce pays & ſes environs. Il eſt naturel ſans doute d'aimer à connoître avant toutes choſes le lieu de ſa naiſſance, & les différentes révolutions dont il a été le théatre; l'on eſpere que lorſque cette Compagnie ſçavante aura accordé à ſa Patrie tout ce qu'elle croit lui devoir, le reſte du Royaume deviendra l'objet de ſon attention & de ſes recherches,

Avril 1746.

On désireroit encore qu'elle voulût se rapprocher un peu plus de notre tems : la premiére race de nos Rois qui est celle à laquelle nous prenons le moins de part, est néanmoins celle qui semble l'occuper uniquement : la seconde & la troisiéme fourniroient cependant des faits bien dignes de notre curiosité, si l'on avoit soin de les tirer des ténébres où ils demeurent ensevelis.

Quoiqu'il en soit, on ne peut qu'applaudir au jugement que cette Académie vient de porter en faveur de l'Auteur de la Dissertation que nous annonçons. M. *Gouye de Longuemare*, accoutumé à vaincre dans ce genre de combat, avoit déja été couronné l'année précédente, lorsqu'il fixa l'étendue donnée au Royaume de Soissons par le partage fait entre les enfans de Clovis.

Voici les questions proposées & discutées cette année-ci.

PREMIERE QUESTION.

ARTICLE PREMIER.

De quelles Provinces ou Cités étoit composé le Royaume de Soissons, lorsqu'il échut en partage à Chilperic?

ARTICLE II.

Quelles furent les augmentations ou diminutions du Royaume de Soissons, depuis qu'il échut en partage à Chilperic, jusqu'à ce que Clotaire II. eut réuni en sa personne toute la Monarchie Françoise?

ARTICLE III.

Quel fut en particulier le sort de la Ville de Soissons? Quels furent les différens partis qu'elle suivit, les Siéges qu'elle soutint, & les principaux événements qui peuvent la regarder?

S'il étoit vrai, comme le prétend M. l'Abbé le Beuf, que le Royaume de Soissons, lorsqu'il échut en partage à Chilperic, renfermoit le même pays que lorsqu'il fut donné à Clotaire I. il ne faudroit, pour résoudre le premier Article, que consulter la Dissertation de l'Année précédente, qui marquoit l'étendue du Royaume de ce dernier. Mais les paroles de Grégoire de Tours, qui semblent favoriser ce sentiment, ne signifient autre chose, selon M. de Longuemare, sinon que la Ville de Soissons, qui avoit été la Capitale du Royaume de Clotaire, fut aussi celle de celui de Chilperic. L'Auteur assigne ensuite les frontiéres des Royaumes de Paris, d'Orleans & d'Austrasie, & par ce moyen, il détermine précisément l'étendue du Royaume de Soissons.

Pour répondre au second Article, qui a pour objet les augmentations & les diminutions de ce

Royaume, M. de Longuemare eſt obligé d'entrer dans un détail aſſez long des guerres entrepriſes & ſoutenues par Chilperic & par Clotaire ſon ſucceſſeur. Ces deux Princes virent les limites de leurs Etats plus ou moins reſſerrées, ſelon que les armes leur avoient été plus ou moins favorables. Il étoit peu d'années où il n'y eût quelques nouveaux changemens, que nous n'entreprendrons point de rapporter ici; ce détail qui peut convenir dans une Diſſertation, ne pourroit manquer d'ennuyer dans un ſimple Extrait.

L'Auteur pour ſatisfaire au troiſiéme Article, rend compte des différens événemens arrivés à Soiſſons : cette Ville poſſedée, tantôt par le Roi de Soiſſons, tantôt par celui d'Auſtraſie, changea ſept fois de Souverains dans l'eſpace de vingt-neuf ans. Pendant ce tems là, on apperçut pluſieurs fois dans le Ciel des parélies, des lumiéres boréales, des cométes & des éclip-

ses de Soleil, mais M. de Longuemare reconnoît que ces phénoménes ne furent pas particuliers au Soissonnois ; cela est très-certain, du moins quant aux éclipses de Soleil, & aux Cometes.

SECONDE QUESTION.

ARTICLE PREMIER.

Quelles étoient les limites du Territoire de Soissons, regardé comme Cité.

ARTICLE II.

Quelles étoient les limites du Territoire de Soissons, gouverné par les Ducs Rauchin & Magnovalde.

On fait voir d'abord, sur le premier Article de cette Question, que le nom de Cité se donnoit principalement aux Villes Episcopales, & qu'il comprenoit même tout le Territoire qui en dépendoit, c'est-à-dire, tout le Diocèse. On exa-

mine ensuite les bornes qui séparoient alors l'Evêché de Soissons de ceux de Rheims, de Laon, de Noyon, de Senlis, de Meaux, de Troyes & de Châalons, & l'on trouve que la Cité de Soissons renfermoit à peu près ce qui en fait aujourd'hui le Diocèse.

Dans le second Article, on prouve par plusieurs raisons, que le Soissonnois, quoique gouverné pendant quatre ans par les Ducs Rauchin & Magnovalde, n'a cependant jamais été réduit en Duché, mais qu'il a toujours conservé son titre glorieux de Royaume. Après avoir ainsi rendu à Soissons la gloire qu'un Historien avoit paru lui enlever, M. de Longuemare fixe les limites de ce pays, dans lequel étoient comprises alors les Cités de Cambray & de Meaux, le Vermandois, la Tierrache & le Laonnois.

TROISIEME QUESTION.

Article Premier.

Quel est le lieu nommé Rossontensis *dans le Traité d'Andelot ?* Greg. Tur. L. 9. C. 20.

Article II.

Quel est le lieu nommé Truccia *ou* Trucciago *dans le pays Soissonnois, où se livra la Bataille donnée entre Frédegonde & les Généraux de Childebert.* Gest. Franc. Cap. 36.

Article III.

Quel est le lieu nommé Latofao, *où Frédegonde avec son fils Clotaire défit l'Armée des enfans de Childebert ?* Fredeg. 17. *Est-ce le même que celui nommé* Lufao ? Gest. Franc. 46. *où Martin & Pepin furent défaits par Thierry & Ebroin,*

Avril 1746.

& qu'un Auteur moderne dit être Lafaux entre Laon & Soissons ?

Cette derniére Question est traitée avec la briéveté convenable à l'intérêt que l'on peut y prendre ; &, si les réponses de M. de Longuemare ne portent pas toutes le caractére de l'évidence, le Lecteur s'en console aisément, les trois Articles qui en sont l'objet, n'ont rien qui doivent piquer beaucoup sa curiosité. Il résulte cependant par les conjectures de l'habile Dissertateur, que le lieu nommé *Rossontensis* dans le Traité d'Andelot, doit être le Gatinois ; & que le *Latofao* de Fredegaire est *Lafaux* entre Laon & Soissons. Quant au lieu nommé *Truccia* ou *Trucciago*, qui fait le sujet du deuxiéme Article de cette question, les conjectures de M. *de Longuemare* peuvent souffrir quelques difficultés. En effet, à ne considérer que la dénomination, on ne s'imaginera pas aisément que de *Truccia-*

go, ſoit venu le nom de *Bruil*, Village à trois lieuës de Rheims. N'eſt-il pas plus naturel de croire que *Trucciago* n'eſt autre choſe que *Droiſſy*, Paroiſſe à cinq lieuës de Soiſſons, & non *Troiſſy* près de Dormans, comme M. de Longuemare le fait dire à M. l'Abbé le Beuf? Ce dernier, qui eſt extrêmement exact, & ſcrupuleux même ſur les faits, s'eſt juſtifié depuis peu dans une Lettre qu'on trouve (*ſecond Vol. du Mercure de Dec.* 1745) Au reſte, dans toute cette Diſſertation, qui découvre un homme judicieux & extrêmement verſé dans l'Hiſtoire, M. de Longuemare procéde avec tant d'ordre, de clarté & de méthode, qu'il ſe fait lire avec plaiſir, par ceux mêmes qui prennent le moins de part aux affaires du Soiſſonnois.

ARTICLE XXXV.

PSYCHOLOGIE, ou Traité sur l'Ame, contenant les connoissances que nous en donne l'expérience. Par M. *Wolf.* *A Amsterdam, chez Pierre Mortier ; & à Paris, chez* Cavelier *pere, rue S. Jacques. Vol.* in-12. 1745. *Pag.* 339.

MOnsieur *Wolf*, Membre de plusieurs Académies, qui ont rendu justice à son mérite & à ses talents, a composé un Traité de l'Ame, dont on trouve ici l'abregé. Cet Ouvrage étant écrit en Latin, il n'étoit pas à la portée d'un grand nombre de personnes, qui n'ont jamais appris, ou qui ont totalement négligé cette Langue.

De plus il faut *être fait à la fatigue en matiére de lecture*, pour soutenir celle d'un volume considérable, surtout quand le sujet demande une application conti-

nuelle. Les connoiſſances les plus précieuſes, on ne veut pas les acheter à ce prix. L'Abréviateur dont nous mettrions ici le nom avec plaiſir, ſi nous le ſçavions, ayant réſolu de faire connoître à ſa Patrie le Traité de l'Ame de M. *Wolf*, & de l'y faire gouter, n'a point entrepris de le traduire en entier : il a mieux aimé raſſembler dans un petit volume toute la Doctrine du Profeſſeur Allemand, ſur ce qui concerne l'Ame.

Il n'eſt pas autant aiſé qu'on penſe d'être un bon abréviateur, & on mérite de juſtes louanges quand on réuſſit dans cette eſpéce de travail. Il eſt certain qu'un bon *Epitomiſte* rend un vrai ſervice au Public : mais en rend-il un à l'Auteur quand l'abregé eſt tellement fait, qu'on n'eſt pas tenté de lire l'Ouvrage entier?

Quoiqu'il en ſoit, tous les Journaliſtes, ſous quelque titre que paroiſſent leurs Ecrits, doivent déſirer d'avoir ce talent, & comme

il n'eſt pas tel qu'on ne puiſſe l'acquérir par ſes ſoins, il ne faut pas qu'ils les épargnent pour en venir à bout.

Voici la méthode que l'Auteur a ſuivie dans cet abregé. C'a été, 1°. De s'en tenir à l'emplacement que M. *Wolf* avoit choiſi, ſans s'écarter des lignes qu'il a tracées, & de donner à tous les matériaux qui entreroient dans l'édifice, la place & l'ordre qui leur ſont aſſignés par le Maitre. 2°. De tranſporter, mais avec réſerve, ſur le même fonds quelques matériaux que le Lecteur eut été obligé d'aller chercher ailleurs & dans les endroits qui étoient indiqués. Il étoit à propos d'épargner cette incommodité au Public.

Autant que l'Auteur s'eſt attaché à la Doctrine & à la méthode de M. *Wolf*, autant s'eſt-il éloigné de ſon ſtile. Tout le monde ſçait que ce grand Philoſophe, occupé d'objets plus ſolides, négligeoit le choix des termes & tous les orne-

mens du diſcours. Son Ouvrage eſt un champ partagé en compartimens, mais qui ne préſente partout que des ſables, des rochers, des épines. A cet aſſemblage peu gracieux & de plus hériſſé d'expreſſions Grecques & Latines, on a ſubſtitué le ſtile ſimple & uni de la converſation. Cette forme a paru d'autant plus avantageuſe, qu'elle donne la liberté d'entrer dans le détail des plus petites choſes, ce qu'une autre forme ne comporteroit pas. Tout ce que nous venons de dire appartient à la Préface : entrons à préſent dans le corps du Traité.

Nous parvenons à connoître l'Ame ou par la force du raiſonnement, en dévelopant tout ce que la raiſon nous en apprend, ou par l'expérience, en obſervant avec attention, ce qui ſe paſſe en nous. La premiére de ces méthodes eſt la *Pſychologie raiſonnée*, & la ſeconde eſt la *Pſychologie empirique* ou pour uſer d'un terme

plus intelligible, la *Psychologie expérimentale*; c'est à celle-ci que M. *Wolf* s'est attaché. On peut dire que c'est une espéce de labyrinte où il est entré courageusement, il faut tâcher de saisir le fil qu'il présente à ses Lecteurs, pour marcher en sûreté sur ses traces.

Nous ne sçaurions douter sérieusement de notre existence; nous sentons que nous pensons, que nous avons des idées; si nous en doutions, nous sentirions du moins ce doute, & le sentiment de ce doute, aussi bien que celui de notre pensée, seroit toujours une preuve certaine de notre existence; ce dégré de certitude est si grand qu'on n'en conçoit point un autre qui soit supérieur: & il doit se trouver dans toutes les propositions dont les vrayes démonstrations sont composées.

Il est donc certain à chacun de nous qu'il pense, qu'il a des *perceptions* & des *apperceptions*, pour parler comme Messieurs de Leib-

nitz & Wolf. Ils entendent par *apperception*, la connoiſſance réfléchie que l'ame a qu'elle penſe, qu'elle a des idées; c'eſt ce que M. Deſcartes appelle en Latin *conſcientia.*

L'Auteur aime mieux ſe ſervir du mot de *ſentiment*, dans un ſens différent de celui qu'on a coutume d'y donner; mais les Philoſophes peuvent uſer de cette liberté, pourvû que ce ſoit avec modération, & qu'ils en avertiſſent.

Si la perception que nous avons d'un objet eſt telle, que nous le diſtinguions aiſément de tous les autres objets, que nous percevons en même tems, cette perception eſt claire; mais ſi nous ne l'en diſtinguons pas aiſément, c'eſt une perception obſcure.

Toute perception claire ou obſcure eſt une action de l'entendement même, qui ſe repréſente un objet; car il faut bien diſtinguer la perception de l'idée, qui eſt l'image produite par la perception:

de maniére que toutes les fois qu'un objet est représenté à l'esprit, on peut y distinguer trois choses. 1°. L'action de l'esprit, par laquelle se fait cette représentation, & c'est la *perception.* 2°. La représentation ou l'image de l'objet, & c'est l'*idée.* 3°. Le sentiment que l'Ame a de ce qui se passe en elle dans ce moment : c'est l'*apperception.*

L'image de l'objet conserve toujours le nom d'idée, tant qu'elle ne représente qu'un objet particulier, sans considérer ce qu'il peut avoir de commun avec les autres objets de la même espéce ; mais si cette idée vient à représenter cet objet & ce qu'il a de commun avec les autres *individus* de son espéce, l'idée s'appelle *notion.* Comme M. de Leibnitz, qui a le premier saisi toutes ces nuances des idées, & M. Wolf après lui, se servent très-fréquemment du mot de *notion*, il est à propos d'y faire une attention particuliére.

C'est par les sens que nous ac-

quérons les notions des objets qui ſont hors de nous, celles de la lumiére & des couleurs, par la vue; celles des ſons, par l'ouie, &c. Pour avoir une notion claire, il faut conſidérer attentivement les images que les ſens nous retracent, & obſerver avec ſoin par où l'objet qu'elles repréſentent convient avec d'autres objets, & par où il en eſt différent. Si après avoir écarté ce qu'il y a de ſemblable, on connoît diſtinctement les différences de l'objet repréſenté, la notion qu'on en a eſt une notion claire. Si après avoir comme mis à part toutes les reſſemblances, nous ne ſommes pas en état de diſtinguer en quoi cet objet differe des autres, la notion ne ſera qu'une notion obſcure. La clarté & l'obſcurité d'une notion peut être plus ou moins grande. On en explique ici les divers dégrés.

DES SENS

Nous avons des perceptions

des objets ſenſibles qui exiſtent dans l'Univers, & nous remarquons que nous n'avons ces perceptions qu'en conſéquence de l'impreſſion que ces objets font ſur nos corps. Par exemple, les objets lumineux affectent l'œil, & nous les percevons dans le moment. Voilà donc deux différents corps: l'un qui fait impreſſion, l'autre qui la reçoit, & il n'eſt pas en notre pouvoir de ne pas ſentir cette différence: il n'eſt pas plus en notre pouvoir de ne pas convenir que le corps, qui reçoit l'impreſſion du corps lumineux, eſt notre corps. Nous avons donc une notion de notre corps, telle qu'elle ſoit, car il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit claire & diſtincte.

De tous les corps, le nôtre eſt le ſeul qui nous ſoit continuellement préſent. Car quoique nous n'y réfléchiſſions pas à chaque inſtant, il n'y en a aucun où nous ne puiſſions nous aſſûrer de ſa préſence. On conclut de cette préſence,

qui n'est jamais interrompue, que ce corps est véritablement le nôtre, puisqu'il nous est toujours présent, sans aucune interruption, pendant que tous les autres corps ne nous sont présens que successivement & par intervales.

Les corps étrangers font sur le nôtre diverses impressions, qui sont accompagnées en nous de la perception des objets matériels & sensibles, produite par ces impressions. Ces perceptions se nomment *sensations*. La faculté d'avoir ces sortes de sensations, se nomme *sens*, & la partie du corps où se passent *les changemens* qui font naître ces perceptions, se nomme *organe*.

Des cinq sens que nous avons, le *toucher* est le plus sûr & le moins délicat. C'est le seul sur lequel les autres corps agissent immédiatement & par eux-mêmes : ils n'agissent sur les autres sens que par le moyen d'un corps interposé. Notre Ame ne connoît la figure des

corps qu'a l'aide des rayons de lumiére qui frappent les yeux ; elle ne reçoit l'impression des corps sonores, que par le frémissement & les vibrations de l'air, qui frappe l'organe de l'ouie : c'est pareillement par les parties subtiles, qui émanent des corps odoriférans, & qui affectent l'organe de l'odorat, que l'Ame les perçoit, & c'est par les particules des alimens, qui, mêlées avec la salive, agissent sur les mamelons de la langue, que l'ame connoît le goût & la saveur de tout ce qui se mange.

Quelque grande que soit l'indépendance de l'Ame, cette indépendance ne va pas, dit M. *Wolf*, jusqu'à changer quelque chose en ses sensations, tandis que l'objet sensible agit sur les sens. On a objecté au Philosophe, que la dépendance où il met l'ame à l'égard des sens est une doctrine préjudiciable à la liberté. Il appelle au Tribunal de la postérité les Auteurs d'une accusation si odieuse : il promet

de dévoiler un jour ce mystere : en attendant il se contente de répondre ici, qu'on n'a qu'à détourner l'organe de l'objet qui le frappe, & on fera cesser par là la sensation. On peut aussi exciter en soi une sensation plus forte, qui empêchera la sensation plus foible que causoit le premier objet.

On avertit ici très-judicieusement le Lecteur de ne pas dédaigner la simplicité de tout ce qu'on a avancé jusqu'ici. Comme du point & de la ligne dans la Géométrie, on voit éclore les vérités les plus sublimes, on verra aussi avec le même étonnement éclore de ces principes si simples en apparence, les connoissances les plus importantes & bien supérieures aux notions communes.

La loi générale ou fondamentale des sensations est, qu'un objet sensible ne sçauroit produire quelque changement dans quelque organe de nos sens, qu'il ne se fasse en même tems dans notre

ame une ſenſation, dont toutes les qualités peuvent être expliquées d'une maniére intelligible par le ſecours ou le moyen de ce changement. Cette loi eſt fondée ſur le grand principe de M. de Leibnitz, qu'on nomme *la raiſon ſuffiſante.*

Comme ce principe *eſt la baſe de toute la ſcience Germanique*, & pour ainſi dire, le mot de ralliement de M. Wolf & de ſes Diſciples, il eſt bon d'en donner du moins une idée. Le voici mot pour mot.

Toute choſe a ſa raiſon ſuffiſante, pourquoi elle eſt, & pourquoi elle eſt telle qu'elle eſt, & non autrement.

Ce principe ne ſera point conteſté; mais pour ſçavoir qu'une choſe eſt telle, parce qu'elle a une raiſon ſuffiſante d'être ainſi, en eſt-on beaucoup plus avancé?

De l'Imagination.

Nous éprouvons à tout moment que l'ame a la faculté de percevoir les objets qui agiſſent ſur nos ſens, & nous éprouvons pareillement, que lors même que ces objets ont ceſſé d'agir ſur nos organes, l'ame peut encore rappeller l'image que ces objets avoient tracée, c'eſt cette faculté qu'on nomme *imagination ;* principal inſtrument de nos biens & de nos maux. M. *Wolf donne à l'idée que produit l'imagination le nom de Phantaſma*, phantôme : mais à cauſe du double ſens que ce mot préſente, notre Auteur aime mieux ſe ſervir du mot d'*image* & de *portrait* ; d'autant plus que l'imagination eſt le plus vif comme le plus habile de tous les Peintres.

Il eſt certain que nous nous repréſentons plus facilement & plus clairement dans l'imagination ce que nous percevons diſtinctement

par les ſens, que ce que nous ne perceyons que confuſément. Mais il eſt encore certain que nous nous repréſentons moins clairement ce que nous nous repréſentons par l'imagination, que ce qui nous eſt repréſenté par les ſens. Les images de la premiére ne ſont pas ſi claires que les idées de ceux-ci. (Le Lecteur a beſoin d'un peu d'attention, ſans quoi il croira trouver ici une eſpéce de contradiction, quoiqu'il n'y en ait aucune.)

On appelle *idée des ſens*, celle qui eſt produite dans l'ame par la ſenſation, c'eſt-à-dire, parce qu'il eſt arrivé tel changement à tel organe; par exemple, l'idée qu'on a du Soleil en le regardant, & qui n'eſt en nous que parce que ſes rayons frappent actuellement l'organe de la vue, eſt une *idée des ſens*. Il faut diſtinguer ces idées des autres idées. On verra dans la ſuite combien cette diſtinction eſt utile.

Quoique nous ne percevions

que confuſément un objet par les ſens, cette confuſion n'empêche pas la clarté, puiſqu'une idée peut être tout enſemble claire & confuſe; comme il paroît par l'exemple de la lumiére & des couleurs, mais nous ne nous repréſentons clairement & ſans confuſion dans l'imagination, que les objets dont nous avons une idée diſtincte : ſi cette qualité manque à l'idée, il arrive que l'idée de l'imagination n'a pas à l'égard du même objet la clarté de celle des ſens. Ainſi ſentons nous que l'imagination ne nous repréſente pas le Soleil auſſi clairement qu'il eſt repréſenté par les ſens.

C'eſt par ces dégrés différents de clarté dans les idées de l'imagination & les idées des ſens, que nous diſtinguons les unes des autres, ſans riſque de nous y méprendre. Un homme qui veille diſcerne aiſément ce qui n'eſt que dans ſon imagination, de ce qu'il perçoit par les ſens. Il arrive pour-

tant quelquefois que les ſenſations ſont aſſez foibles pour être dans une eſpéce d'équilibre avec les idées de l'imagination. Le dégré de clarté ou d'obſcurité eſt égal de part & d'autre, & il n'eſt pas impoſſible que la ſenſation ſoit plus imparfaite que l'idée de l'imagination. Lorſqu'aux approches de la nuit, nous voyons de loin un objet qui nous eſt connu d'ailleurs, nous éprouvons que notre imagination nous le repréſente plus clairement que ne fait cette foible ſenſation.

Pendant le ſommeil, toutes les ſenſations étant ſuſpendues, il ne reſte que les idées de l'imagination, qui régne alors en ſouveraine dans ſon petit empire : elle nous repréſente ſi clairement les objets qui nous occupent, que nous doutons d'abord en nous éveillant, ſi ç'a été un ſonge ou une vérité. Il nous faut du tems & de la réfléxion pour nous déterminer.

L'Auteur ſe propoſe ici une ob-

jection qui ne ſe trouve pas dans M. *Wolf*. Toutes les fois que l'imagination ſera en équilibre avec une ſenſation foible, parce qu'elles auront l'une & l'autre le même dégré de force, ou plutôt de foibleſſe, elles ſe détruiront mutuellement: car il en ſera de ces deux eſpéces de repréſentations comme de deux corps dont les maſſes & les viteſſes ſont égales, & qui ſont pouſſés l'un contre l'autre, ſur une même ligne droite: ces deux corps perdront dans le choc tout leur mouvement & demeureront en repos. Cette comparaiſon eſt dans le goût de M. *Wolf*, qui nous apprend lui-même qu'il faut établir des loix pour l'ame, comme on en a établi pour les corps.

L'Auteur ne voit point d'*iſſue* pour ſortir de cet embarras, ſinon de dire, que ce ſera là un de ces momens où il nous ſemble que l'ame ne penſe pas, momens qui ne ſe rencontrent guéres, parce qu'il eſt extrêmement rare que l'imagination & la ſenſation ayent

le même dégré de force ou de foiblesse. Il nous vient en pensée qu'on pourroit répondre, que dans le cas d'une parfaite égalité de force ou de foiblesse, les deux représentations subsisteront ensemble, tant que l'égalité durera. Les deux corps tels qu'on les a supposés, ne pouvant continuer leur course, s'arrêtent nécessairement; mais rien n'empêche que les deux représentations ne subsistent telles qu'elles étoient. L'analogie qu'on veut trouver entre les opérations de l'ame & les mouvements des corps, répand toujours de l'amenité & quelquefois de la clarté dans la Métaphysique; mais elle n'est pas toujours une régle de vérité.

Il peut arriver aussi que la supériorité passe assez rapidement de l'imagination à la sensation & revienne de même de la sensation à l'imagination, ces deux sortes de représentations perdant tour à tour quelque chose de leur clarté, & recouvrant aussi tour à tour ce

qu'elles en avoient perdu : c'est, selon l'Auteur, ce qui cause les perpléxités de l'ame. Dans cet état elle est incertaine & flotante : ses idées se croisent, se détruisent, périssent & renaissent par des variations continuelles. L'Auteur dit ici agréablement, qu'on croira peut-être qu'il s'est trouvé dans un de ces tourbillons pendant qu'il a parlé de l'inaction & de la perpléxité de l'ame ; il consent qu'on mette parmi les jeux de l'imagination tout ce qu'il a avancé en osant aller plus loin que son *Oracle.*

Nous sommes aussi tentés d'aller plus loin que l'Auteur, comme l'Auteur a été plus loin que M. *Wolf*, l'exemple est contagieux. Seroit-il impossible d'expliquer par ce Méchanisme ces scrupules habituels, qui tourmentent si cruellement ceux qui y sont sujets. Cette incommode disposition ne vient-elle pas de l'opiniatreté avec laquelle les idées de l'imagination & des sensations se combattent ?

On pourra faire encore un pas plus avant, & prétendre que tout le mal vient de ce qu'il y a quelque chose de défectueux dans les organes; il seroit aisé d'entrer sur cela dans un détail peut-être assez curieux, Du reste on ne veut pas contredire ici les Ascétiques, qui enseignent que les scrupules sont quelquefois une épreuve par où Dieu purifie de plus en plus des ames, même avancées dans la perfection. Quelle peine y a-t-il à le croire? Mais il n'en est pas moins certain que parmi les scrupuleux, il y en a plusieurs qui doivent s'en prendre à quelque défectuosité des organes, cause naturelle du déréglement des sensations. Les Médecins peuvent plus en ces occasions que les Directeurs. Il n'en est pas de même des scrupuleux, qui sont par épreuve dans cet état, le Seigneur donnera, quand il lui plaira, aux Directeurs les lumiéres & les connoissances nécessaires pour faire cesser les incertitudes & les perpléxités.

Revenons à la Doctrine de M. Wolf, il a rassemblé plusieurs exemples qui prouvent fortement, que *lorsqu'il nous est arrivé de percevoir ensemble plusieurs objets, la perception* d'un de ces objets suffit dans la suite pour déterminer l'*imagination, & retracer les perceptions de tous les autres.* C'est pour ainsi dire la loi générale qui régle ses opérations & sa marche pendant que nous veillons : il reste à voir comment se forment ces spectacles, si souvent bizarres, dont elle nous amuse ou nous effraye, pendant que nous dormons. Nous commencerons par là l'Extrait suivant. S'il n'est pas permis aux Ecrivains de prodiguer les fleurs dans leurs Ouvrages, il est encore moins permis de prodiguer la Métaphysique. La Nation des Anti-Métaphysiciens est trop nombreuse pour n'être pas respectée ; c'est d'elle principalement que dépend le succès des Journaux. Nous prendrons donc le parti de faire, surtout en

ce genre, des Extraits très-courts & qui n'occuperont que peu de place en chaque Journal. Cependant combien de gens les jugeront encore excessifs ?

ARTICLE XXXVI.

RECHERCHES sur les vertus de l'eau de Goudron, traduit de l'Anglois du Docteur Georges Berkeley, *Evêque de Cloyne. A Amsterdam, chez* Pierre Mortier, 1745; *& à Paris, chez Cavelier pere, rue S. Jacques. Vol.* in-12. *pages* 343.

ON ne s'attend guéres à trouver, sous un titre aussi peu frappant, un mélange curieux de Chimie, de Physique, de Métaphysique & de Morale; & tout cela relevé encore de mille traits choisis d'une profonde érudition. Tel est cependant l'Ouvrage que nous annonçons; aussi est-il intitulé en Anglois *Siris*, c'est-à-dire,

La Préface est toute entiére du Traducteur. On y trouve le style & le ton d'un homme bien capable de travailler d'après lui-même, sans s'assujettir aux pensées d'autrui. C'est d'ailleurs un éloge assez étendu de l'Ouvrage Anglois & de son Auteur ; il seroit étonnant que cela fut autrement. Traduire ou commenter un Ouvrage, c'est l'adopter ; il est donc naturel d'éprouver alors toute la tendresse d'un véritable pere ; conséquemment le cœur parle, & avec d'autant plus d'abondance, qu'on a son propre choix à justifier.

Le Traducteur au reste, pour mieux assûrer le mérite de son Auteur, pouvoit avoir recours aux faits ; il en est assez qui déposent en faveur du Docte Anglois. Voici par exemple un trait qui vaut bien un éloge. Il y a quelques années que M. *Berkeley* ayant osé attaquer dans la Géométrie du grand Newton * *la Méthode des Fluxions*, le

* Bibliothéque Britannique 1734.

péril parut assez grand aux Newtoniens pour les obliger à se mettre tous sur la défensive ; une ligue comme celle là marque combien on jugeoit l'ennemi redoutable.

L'original Anglois n'étant pas entre nos mains, on ne sçauroit prononcer sur l'exactitude de la Traduction ; mais nous osons assûrer qu'il a fallu quelque chose de plus qu'une connoissance assez étendue des deux Langues, pour rendre d'une façon sensible un tissu de recherches où l'on a prétendu approfondir, & rapprocher des idées communes, ce que l'antiquité a imaginé de plus mystérieux en fait de systêmes & d'opinions.

Son goût décidé pour la bonne antiquité, fait encore honneur à l'habile Interpréte. C'est avec raison qu'il loue l'application de son Auteur, à développer les opinions de ces grands hommes qu'on peut appeller à plus d'un titre les oracles des Anciens, mais les Philo-

ſophes modernes un peu maltraités à cette occaſion, pourront bien crier au préjugé ; il nous paroît même qu'ils auroient quelque raiſon de ſe plaindre de je ne ſçais quel enthouſiaſme, auquel on ſe livre à leur préjudice.

Ils méritent ſans doute les traits de la plus vive indignation, ces nouveaux Promethées, qu'on voit travailler méthodiquement ſur l'eſſor d'une imagination auſſi inſenſée qu'impie ; mais tous ces Philoſophes que l'on décore du nom de *Méchaniciens*, ne ſont pas également répréhenſibles. Si l'on reproche, avec raiſon, à quelques-uns « qu'avec leurs vertus attractives & répulſives de divers ordres, leurs tendances au mouvement, leurs forces mortes & vives, enfin ce pénible attirail de propriétés inconcevables & inexplicables qu'ils admettent, ils ont jetté ſur toute la Philoſophie une incertitude étrange ; » Ce ſont après tout les moins méchaniciens, & ceux dont le Docteur Anglois

paroît ensuite se rapprocher davantage. Il faut même convenir que plusieurs modernes, sans rien entreprendre sur les droits sacrés du grand & du souverain Architecte, ont quelquefois assez bien conjecturé; au moins nous ont ils soulagé de quelques erreurs.

Enfin, & c'est la derniére réflexion que nous nous permettons sur la Préface; il est dangereux sans doute de trop accorder à la matiére, mais il n'est pas permis de nier que ce soit une sorte d'être réel existant. Nous ne voyons donc pas dans quel sens on dit « que les » esprits, étant les seuls vrais » Agens, eux seuls sont aussi les » vrais substances; & que le mon- » de corporel n'ayant point une » existence absolue, il ne doit être » regardé que comme un assem- » blage d'apparences. » L'air de systême assez neuf qu'on donneroit à tout cela ne seroit pas un sujet d'éloge pour l'Auteur; mais il est tems de faire connoître le Prélat

Anglois par quelques traits qui ſoient tout à fait de lui.

M. *Berkeley* expoſe d'abord ce qui a pû le déterminer à publier les vertus ſalutaires de l'*eau de Goudron.* La perſuaſion où il eſt du fruit que le Public peut recueillir de cette découverte, l'obligation indiſpenſable où eſt tout homme de travailler pour le genre humain dont il eſt membre, tels ſont les motifs qui ont fait impreſſion ſur lui : motifs bien nobles & bien dignes d'un homme conſacré par état aux beſoins d'une partie conſidérable d'un grand Peuple. Enſuite l'Auteur vient à la façon dont ſe prépare l'*eau de Goudron* en Amérique. Sur une pinte de *Goudron*, on verſe une égale quantité d'eau froide ; le tout ayant été remué, on le laiſſe repoſer, & chaque verre que l'on tire de cette eau clarifiée ſe remplace par un autre verre d'eau : mais par cette méthode l'eau ſe trouve avoir differents dégré de force. Il vaut donc mieux

ſur quatre pintes de *Goudron* verſer quatre pintes d'eau qu'on mêle pendant cinq à ſix minutes avec une cueiller de bois, ou un baton plat. Le vaiſſeau ſe ferme bien; enſuite la liqueur, qu'on laiſſe repoſer deux fois vingt-quatre heures, eſt tirée au clair dans pluſieurs bouteilles qu'on bouche exactement.

Cette infuſion dont on ſe ſert dans les colonies, comme d'un préſervatif contre la petite verole a été employée avec ſuccès en Irlande; & le ſçavant Prélat aſſure que de toutes les perſonnes de ſa connoiſſance, qui en ont uſé, il n'en eſt point qui n'ait échapé à un mal ſi facheux, on peut boire de cette eau auſſi long tems qu'on veut. La regle générale, c'eſt d'en boire une demi pinte le matin deux heures avant de manger; & le ſoir autant, deux heures après ſouper. Il y a au reſte du plus & du moins pour la quantité & la qualité, ſelon que l'eſtomac eſt plus ou moins foible.

L'eau de Goudron s'employe encore avec succès pour toutes les autres maladies causées par la corruption du sang. Elle est amie de l'estomac, guerit les indigestions, & comme elle communique une douce chaleur & une prompte circulation à tous les liquides, elle devient un puissant *désobstruant* dans les maux *Cachectiques* & *Histeriques*. C'est encore un remede contre la gravelle, parce qu'il est fortifiant & *diuretique*; enfin il est arrivé que des Hydropiques même se sont bien trouvé d'en faire usage.

Les faits parlent donc assez en faveur du nouveau specifique, M. *Berkeley*, aussi habile dans la Théorie qu'heureux dans la pratique, découvre dans la matiere même du Goudron, la cause des merveilles qu'il opere. On pouroit s'imaginer que le Goudron étant sulphureux, l'infusion de Goudron seroit capable d'enflammer le sang; c'est au contraire un

baume dont l'eſprit acide eſt réellement volatil, l'eau ne pouvant rien ſur la partie reſineuſe, elle ne doit ſe charger que de l'acide ſalutaire.

L'autorité des Anciens vient encore au ſecours de l'experience & du raiſonnement, ils ont toujours regardé le Goudron, comme une grande reſſource contre les poiſons, les ulceres, la morſure des bêtes venimeuſes, les Paralyſies, les aſthmes &c. On ſçait que les écoulemens réſineux forment depuis long-tems une claſſe parmi les drogues de la Medecine. Pline & Théophraſte font naître des conjectures aſſez bien fondées ſur le grand uſage qu'on faiſoit autrefois de ce que Pline appelle *poix liquide* qui eſt le Goudron: la maniere dont on fait le Goudron dans les colonies de l'Amerique eſt aſſez celle des anciens Macédoniens.

L'Auteur compare enſuite la Terebenthine avec le Goudron,

& ne balance pas à prononcer que l'infuſion de Goudron a toutes les vertus medicinales qu'on connoît dans la Terebenthine ; ce qui donne occaſion de réflechir ſur la folie des hommes accoutumés à ne mettre à prix que ce qui eſt rare, tandis qu'une ſage Providence a voulu que les choſes les plus utiles fuſſent auſſi les plus communes. Il faut en effet qu'elle ſoit bien étrange cette folie, ſi, comme on le prétend, ce baume ſi vanté de Judée & de Galaad qu'on vend ſur les lieux mêmes, le double de ſon poids en argent, n'a à-peu-près que les mêmes qualités du Goudron, qu'on ſçait être au plus vil prix.

Le Goudron étant une eſpece de ſuc reſineux que diſtile le Pin, c'eſt une raiſon, pour le Sçavant Anglois, de s'étendre ſur les differentes ſortes de Pin & de Sapin dont parlent les Naturaliſtes. De-là il dévoile d'une façon ingenieuſe, le Méchaniſme exquis des

arbres & des plantes ; cette admirable varieté des tuyaux capillaires propres à la diſtribution des ſucs néceſſaires à la nouriture de la plante ; ces eſpeces de conduits imperceptibles, mais réels qui repondent aux trachées des animaux aux vaiſſeaux lactés, aux arteres ; (ce qui a fait ſoupçonner à d'habiles Phyſiciens une véritable circulation de la ſeve ;) la compreſſion & l'expanſion alternative de ces mêmes vaiſſeaux, effet de l'action du Soleil, & qui approchent aſſez du mouvement de Siſtole & de Diaſtole, principes de vie dans l'animal.

Cette même action du Soleil, exécute dans toute ſorte de mixte les diverſes opérations de chymie. Elle affine les ſucs groſſiers, volatiliſe les matieres, & remplit l'air d'huiles, de ſels, d'eſprits & d'extraits de tous les corps que nous connoiſſons ; mais il eſt à cet égard une opinion fort ſinguliere dont l'Auteur ne paroît pas éloi-

gné ; comme il eſt, dit-il, aſſez ſenſible par les expériences de Newton que les couleurs virtuellement renfermées dans la Blancheur ne ſe développent que lorſque les rayons ſont ſeparés par les forces attractives ou repulſives des objets, de même les qualités ſpecifiques des plantes ſemblent être virtuellement ou éminemment renfermées dans la lumiere de ce même Aſtre, & ſe développer par la ſéparation que font de ſes rayons les divers tuyaux capillaires qui les attirent ; ainſi cet illuſtre Philoſophe, aſſez déclaré pour tout ſentiment qui ſe raproche un peu de l'antiquité, profite habilement du Méchaniſme le mieux imaginé par les Modernes, pour rétablir un peu plus décemment les qualités occultes fort maltraitées depuis un ſiécle. Il lui ſemble enfin que les formes, les amas ou principes de la vie vegetative ſont dans la lumiere que repand le Soleil ; & comme il eſt conſtant qu'à l'a-

proche de cet Aſtre, toute la nature ſe met en action & qu'elle languit lorſqu'il s'éloigne, le globe terreſtre lui paroît n'être qu'un ſujet convenablement diſpoſé pour être vivifié par les rayons du Soleil, c'eſt donc avec raiſon que dans les hymnes d'Homere, la terre eſt appellée l'Epouſe du Ciel ἄλοχ' οὐρανοῦ ἀστερόεντος.

Après cette eſpece d'écart trop agréable pour déplaire à un Lecteur curieux, quelques reflexions ſur l'inconvenient qu'il y a à forcer la nature dans ſes productions, ramenent notre Auteur à l'infuſion cherie du *goudron.* Comme elle ſe fait dans l'eau froide, on eſt ſûr d'avoir les ſels & les principes actifs ſans aucun mêlange de la partie reſineuſe, cela n'empêche pas que l'infuſion de goudron aſſez chaude ne ſoit d'un bon uſage; elle s'inſinue plus aiſément dans les vaiſſeaux capillaires, & agit non-ſeulement par la vertu du baume, mais auſſi par celle du Vehicule.

L'eau de Goudron délaye & atténue les matieres qui causent quelques obstructions, avec moins de danger que le Mercure dont le poids extrême peut affoiblir les Vaisseaux élastiques & occasionner les mêmes désordres contre lesquels il est employé. Les savons communs, composés de sels lexiviels & d'huiles, sont un remede efficace dans bien des maladies: ce qu'ils ont de bon leur est commun avec *l'eau de Goudron*, elle opére même plus doucement & avec plus d'efficace. Les raisons qu'on en donne sont assez vraisemblables & toujours d'un habile homme. Les eaux Minerales, les cordiaux, la fameuse plante de *Gen-Sing* n'opérent rien de favorable qu'on ne puisse attendre de *l'eau de Goudron*. Elle a même tout l'efficace de l'émetique, dont l'action d'ailleurs est dangereuse, „Puisque selon Platon „ dans son Timée, les vomitifs & „ les purgations sont le plus mau- „ vais exercice du monde. „ Il se-

roit dont assez difficile d'imaginer un remede plus étendu dans son usage & plus salutaire dans ses effets ; c'est ce que fait comprendre un dénombrement de la plûpart des maladies connues, auquelles on oppose la *seule eau de Goudron.*

Le Scorbut étant un des maux les plus communs & la source de bien d'autres, M. *Berkeley* y fait une attention particuliere ; n'ignorant rien de la nature de ce mal & des differentes sortes qu'une triste expérience a fait découvrir, l'air de persuasion avec lequel il prononce en faveur de son specifique est bien capable de faire impression ; en effet l'épreuve est trop aisée à faire, & le maître qui la prescrit trop habile, pour qu'on refuse d'en courir les risques. Delà il n'est pas étonnant de voir conseiller l'infusion de Goudron, comme un preservatif contre la corruption du sang, aux gens de Mer, aux personnes d'étude ex-

posées à respirer un air trop renfermé, aux femmes du plus grand monde qui deviennent trop souvent, comme l'Auteur s'exprime, *les victimes de l'indigestion & des vapeurs.*

L'infusion de *Goudron* est donc un remede assez universel, & la façon dont l'Auteur en parle est d'un Sçavant fort au-dessus du commun. On trouve dans la suite de l'ouvrage bien des traits plus propres encore à nous faire conjecturer jusqu'où s'étend son sçavoir; mais ce sera beaucoup que de toucher assez legerement les endroits les plus marqués par la singularité des opinions qu'on voudroit y développer. En effet comment réünir sous un seul point de vue tout ce que l'Antiquité la plus reculée enfanta de plus transcendant, sur l'essence divine, la nature de l'ame, l'origine des idées, l'existence des corps? car M. *Berkeley* ne parle que d'après les Anciens admirateurs de Pitha-

gore, d'Hermès, de la Science des Egyptiens & des Mages, il est également disciple d'Heraclite & de Démocrite, de Platon & d'Aristote. Toute opinion est la sienne, dès qu'elle est marquée au coin de l'Antiquité, & qu'on la trouve réprésentée dans un texte grec.

Cet ensemble tout à fait singulier est nuancé quelquefois de morceaux de Physique fort heureux. Il est vrai que tout Carthesien rigide pouroit dire que les forces attractives trop souvent employées déparent un peu ce qui d'ailleurs est assez ingenieux; mais l'attraction toute puissante est trop semblable aux *Entelechies* merveilleuses de la Vieille Ecole, pour n'être pas du gout de l'Auteur. Initié aux speculations trop sublimes des Anciens & aux heureuses découvertes des Modernes, le Docteur Anglois ne cache point que son inclination le ramene vers les premiers; c'est assez le penchant de tout Sçavant de profession. Est-ce

donc que la vérité eſt à coup ſûr de ce côté là ? Sans manquer de reſpect pour ces oracles vantés, on peut dire que la choſe eſt aſſez douteuſe, les noms apparemment font illuſion, peut être s'imagine-t on que penſer comme eux, c'eſt leur reſſembler en quelque façon; peut-être auſſi que ne pas marquer une véneration ſcrupuleuſe pour ces Ouvrages qui ont été l'objet d'un étude opiniâtre, ce ſeroit avouer qu'on a bien mal placé ſon tems, une pareille ingenuité couteroit beaucoup à l'amour propre.

Cette attraction que l'Auteur Anglois reconnoît par tout, ne l'empêche pas de ſoutenir que les corps n'ont aucune force, aucun principe intérieur de mouvement; ſelon lui, cet aſſemblage d'apparences qu'on appelle Phenomenes, n'eſt qu'un effet immediat de l'action de Dieu. L'imagination trop vive de l'Auteur, ne le défendant pas aſſez contre tout

air de contradiction, il ajoute peu après que *pour ce seul agent de l'Univers, il y a comme un instrument universel qu'il applique, qu'il dirige, avec lequel il produit tout ce qui est.*

Cet instrument est le feu, ou le pur Ether. Mêlé avec l'air, c'est la pepiniere de tous les principes & de toutes les formes; C'est en quelque façon l'ame de la nature, on doit lui attribuer également les biens & les maux qu'éprouve l'Univers. » Aussi Aristote a t-il » cru que la Divinité incorporel- » le étoit intimement unie au pur » Ether. Avant Aristote, les Ma- » ges avoient enseigné que Dieu » a pour corps la lumiere, & la » vérité pour ame, toutes les Na- » tions se sont accordées à recon- » noître la toute-puissance du feu, » le culte de Vesta n'étoit autre » chose dans Rome que le culte » du feu.

Nec tu aliam Vestam quam vivam intelligé flammam.

„ Les Chinois Lettrés adorent „ le Tien sous l'idée d'un Ether „ vivant & intelligent. „ Ce n'est pas tout encore : M. *Berkeley* va chercher jusques dans l'Ecriture Sainte la tradition qu'il veut établir en faveur du feu ; il en fait cependant l'aveu, tout ce qu'il emprunte des Auteurs Sacrés peut se prendre dans un sens métaphorique: ensuite il fait dire nettement à Diogene Laerce, aux Pythagoriciens, à Ficin que le feu renferme quelque chose de divin, dont la participation fait contracter aux hommes une alliance avec les Dieux ; qu'enfin le feu le plus pur est le Ciel.

On pouroit s'effrayer de voir exalter jusqu'à ce point ce qui n'est que pure matiere, mais au fond, l'Auteur n'a peut être point d'autre systême sur le feu que celui du fameux *Boerhaave*. Seulement il défigure assez étrangement un morceau de Physique bien imaginé en le chargeant de parures an-

tiques. Loin de donner dans le materialiſme, le Docteur Anglois ſeroit plutôt capable d'un excès opposé ; au moins affecte-t'il un peu trop de mettre ſous les yeux du Lecteur les ſentimens d'Ariſtote, de Platon, de Jamblique, peu favorables à la réalité de la matiere. Cela va juſqu'à faire dire à ces Maîtres ſi reſpectables, que le monde corporel ne contient pas l'ame ; mais qu'il y eſt contenu : néanmoins il aſſure ailleurs que l'ame n'exiſte qu'enveloppée d'une eſpece de vehicule & que ce vehicule eſt l'éther. A travers un amas d'opinions qui forment un contraſte des plus bizares, on peut voir que le Docteur Anglois penſe aſſez ſainement ſur l'exiſtence d'un Etre néceſſaire & intelligent. Il s'attache même à purger d'atheiſme quelques anciens qui en ont été ſoupçonnés, mais on ne ſçait à quel deſſein il repete ſi ſouvent que » ſelon les Platoniciens, » l'unité étant immuable & indi-

» visible, elle existe véritablement, » ce qui ne convient aux autres » choses qu'autant qu'elles participent de cet un qui donne à » tout l'unité, la stabilité, la réalité. ... Que l'Etre & l'unité » sont la même chose, que Dieu » seul existe. ... Que nos ames ne » participent à l'existence, qu'autant qu'elles participent à l'unité. »

Il y a dans tout cela un air de profondeur ou d'obscurité qui fait toujours apréhender que l'on ne prenne pas le sens de l'Auteur. Car malgré tous ses efforts, pour faire éclater les vérités lumineuses qu'il apperçoit dans les Anciens, M. *Berkeley* nous paroît presque par-tout un autre Jupiter *assemble-nuages*. Ainsi sans former d'attaque dans les formes, nous osons assurer que la plûpart de ses sentimens mieux dévoilés pouroient être des erreurs bien grossieres; & s'il étoit vrai que c'est le fruit de ses profondes meditations sur les

ouvrages des Anciens, on diroit avec plus de raison que les habitans d'Abdere.

. . . . . . La lecture a gaté Democrite,
Nous l'estimerions plus, s'il étoit ignorant.

Tel est donc à peu près cet ouvrage sur l'infusion de *Goudron*, qu'on nous dit, avoir fait tant de bruit en Angleterre. L'Auteur y paroît d'abord un Médecin expérimenté, quelquefois un Physicien ingenieux, un Chymiste habile, toujours un Sçavant profond, un homme d'une imagination forte, quoique peu reglée; mais on souhaiteroit plus d'ordre & de netteté, une façon d'écrire moins décousue, plus d'exactitude dans des matieres, qui intéressent tout à fait la Religion; & moins de dissonance enfin dans les opinions qu'on peut regarder comme assez indifferentes.

ARTICLE XXXVII.

SAGGI DI DISSERTAZIONI Academiche publicamente lette Nella nobile Academia Etrusca dell'antichissima citta di Cortona. Tomo 2 in-4. p. 228. In Roma, a spese de Pagliarini Mercanti-Librari a Pasquino. C'est-à-dire, *Essays de Dissertations Academiques, lues publiquement dans l'Academie de Cortone. A Rome & se vend à Paris, chez Cavelier Pere, Rue S. Jacques.*

LE second Tome dont nous allons rendre compte au Public, contient douze Dissertations Academiques. M. *Annibal Olivieri* Gentilhomme de Pesaro, nous apprend ses conjectures sur quelques monumens Pelasgiens. Le premier de ces monumens est une table de Bronze, où sont gravées les figures d'Apollon & de Diane. On les reconnoît aisément, le pre-

mier à sa Couronne de rayons & à sa Lyre qu'il tient d'une main ; la seconde au Croissant qu'elle a sur la tête. On lit au haut de la Table *Apollini Clatræ*, & au bas une inscription dont les caractéres sont connus de tous ceux qui sçavent lire, mais les mots sont entendus de très peu de personnes, si même ils sont intelligibles à quelqu'un.

M. *Spon* a mis ce monument dans son livre (*Miscell. erudit. Antiq. editionis Lugdun.*) Un Antiquaire célebre a prétendu que cette table étoit du tems de Romulus, mais il s'est fait à lui-même une forte objection, à laquelle il n'est pas aisé de répondre. Denis d'Halicarnasse assûre que, même sous le Regne de Tullus Hostilius, troisiéme Roi des Romains, il n'y avoit point encore de tables de Bronze. On voit par Tite-Live que le Traité conclu entre Tullus Hostilius & les Albains, ne fut point gravé sur ce metal. Quelle

apparence y a t'il donc qu'on s'en fut servit auparavant pour des choses de beaucoup moindre importance ?

Le même Antiquaire, c'est M. le Marquis Maffei, a jugé que la figure à qui dans la Table on donne le nom d'Apollon, étoit *Osiris*, ce que le boisseau placé sur sa tête rend assez vraisemblable, & que l'autre figure étoit *Isis* : le sistre qu'elle tient d'une main, & la fleur de *Lotos* donnent lieu de le conjecturer, cependant comment se persuader que ces deux Divinités Egyptiennes fussent connues & reverées dans Rome dès ses commencemens ? De plus, ne sçait-on pas combien la Republique fut ennemie de toute Religion étrangere pendant plusieurs siécles ? Tite-Live rapporte quelle fut l'inquietude du Sénat, quand il fut venu à sa connoissance qu'il s'étoit introduit dans la Ville, des Dieux & des céremonies Etrangeres, il ordonna qu'on abolît ces

nouvelles Religions, & qu'on ne souffrit que les Dieux Romains, avec le culte qu'on avoit coutume de leur rendre. Le même Historien déclare que Romulus ne permit le culte d'aucune autre Divinité Etrangere que d'Hercule. L'autorité de *Victor* qui met dans le sixiéme quartier de Rome, un Temple dédié à *Apollon* & à *Clatra* (ce sont les noms des deux figures) n'est pas considérable. Cet Auteur a décrit Rome telle qu'elle étoit de son tems, non telle qu'elle fut du tems de Romulus, & l'on peut assurer que l'ancienne Rome fut moins connue dans le siécle de Victor qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Si la Table de Bronze n'est pas de l'Antiquité de Romulus, de quel tems est-elle donc? Varron cité par S. Augustin, *Liv. 4 de Civit.* nous apprend que les Romains pendant cent soixante & dix ans; n'eurent aucun simulacre de leurs Dieux. Plutarque & Tertullien rendent le même témoigna-

ge, s'il y a eu pendant tout ce tems quelque ſtatue, elle aura été d'un travail bien groſſier & d'une matiere bien commune. Juſqu'à la conquête de l'Aſie, les Romains, nous le ſçavons de Pline, n'adorerent que des Dieux de bois. Le monument en queſtion ſans parler du metal, eſt mieux travaillé.

De plus, dans chacune des deux figures, on a raſſemblé les ſymboles de pluſieurs Divinités. L'Apollon ne tient pas ſeulement ſa lyre d'une main, ce qui eut ſuffi pour le diſtinguer, il tient de l'autre main la foudre, qui déſigne Jupiter; il a ſur la tête le boiſſeau qui appartient à *Serapis*, & plus haut la roue de Néméſis. La ſeconde figure n'eſt pas moins chargée de ſymboles.

N'a-t-on pas droit d'en conclure que cette Table eſt du tems où l'on fit des ſtatues qui repréſentoient pluſieurs Divinités, & qu'on appelle parmi les Antiquaires; *ſigna Panthea*? M. le Senateur

Bonaroti, dans la préface de ses Médaillons, fixe le commencement de cette espece de statue au tems où les Chrétiens insultoient les Philosophes sur leur idolâtrie, & les poussoient vivement sur la multitude de leurs fausses Divinités ; ceux-ci eurent recours aux superstitions des Chaldéens, des Egyptiens, & des Grecs, & essayerent de justifier, par de fréquentes allegories, leur ridicule Théologie.

On fait ici une observation qui rend la Table de Bronze un peu suspecte : les deux inscriptions ne sont pas du même tems. Celle qui est au dessus des figures, *Apollini Clatræ*, convient au siecle d'Auguste, mais celle qui est au bas est d'un stile si barbare qu'elle n'eut pas été moins inintelligible sous Auguste, qu'aujourd'hui. L'Auteur soupçonne que la Table en question pourroit bien être composée de deux lames ou plaques, si adroitement jointes ensemble,

qu'on n'en a pas la moindre défiance. Les deux figures & l'inſcription *Apollini Clatræ* ſont le vrai monument antique, l'inſcription inferieure eſt peut-être une lame de bronze ſi bien unie à la Table qu'on ne s'en apperçoit pas. Les fabricateurs de pareilles fraudes ſont les plus rédoutables ennemis des Antiquaires, des Médailliſtes, des Sculpteurs & de pluſieurs autres artiſtes, qui n'ont rien omis pour ſe mettre en état de diſcerner le vrai du faux. Quand on a eu le malheur de tomber dans le piége de cette eſpece d'impoſteurs, on a le chagrin de voir qu'il en a couté beaucoup, pour faire rire le Public à ſes dépens. On explique dans la même Diſſertation pluſieurs autres monumens. Par-tout la même érudition, la même application, la même ſagacité

La ſeconde Diſſertation eſt du même Auteur que la premiere ; M. *Annibal Olivieri*, Gentilhomme de Peſaro, y explique deux

Médailles qu'il prétend avoir été frappées chez les Samnites, peuples qui habitoient la terre de Labour & la Principauté Ultérieure dans le Royaume de Naples. L'une & l'autre Médaille ont une *tête Casquée* avec une legende en caracteres Etrusques ou Pélasgiens. M. Olivieri est persuadé qu'elles ont été frappées à l'honneur de la même personne, & que ce fut dans le tems de cette guerre sanglante que plusieurs peuples d'Italie alliés ensemble firent aux Romains.

On explique dans la troisiéme Dissertation, qui est de M. le Chevalier *Lorenzo Guazzesi*, une inscription Antique. Parmi un très grand nombre de pierres ornées d'inscriptions, qu'on a déterrées à *Arezzo* sa patrie, & dont on a copié les inscriptions, il y avoit une pierre qu'on a vue long-tems dans la Tribune du vieux Dôme, pendant que cet Edifice subsistoit, & dont l'inscription en caracteres

Etrusques étoit *Lar Cilnius Junonis Sacerdos*. Le Docte Académicien désaprouve les diverses interprétations que d'habiles Critiques ont données du mot Etrusque, *Lar*, il montre aisément que ce mot n'avoit pas le même sens que celui de *Roi*, puisqu'on lit dans Ciceron, dans Plutarque, dans Servius, *Lar Porsena Clusinus Rex*, *Lar Tolumnius Veientium Rex*. Ces Ecrivains auroient ils ajouté le mot *Rex*, si *Lar* eût signifié la même chose ? Tous les tombeaux qu'on a trouvés dans l'Etrurie avec des Epitaphes, où on lit ce mot, seroient les tombeaux d'autant de Rois, il est plus probable que *Lar* étoit un de ces prénoms dont usoient les Romains.

On ne doit pas être surpris qu'il y ait eu dans l'Etrurie des Prêtres de Junon, cette Divinité y étoit très reverée & on y avoit élevé plusieurs Temples à son honneur, sous les noms d'*Argiva*, de *Cupra*, de *Sospita*, de *Feronia* & de *La-*

cinia, les ſtatues & les *Pateres*, eſpece de baſſins deſtinés aux céremonies de Religion, ne permettent pas d'en douter, le nom Etruſque de la Déeſſe étoit Eris, qui reſſemble aſſez à l'ΗΡΑ des Grecs.

La quatriéme Diſſertation eſt encore du Chevalier *Lorenzo Guazzeſi* d'Arezzo, il s'y propoſe de faire connoître les Amphitheatres des Toſcans & principalement celui d'Arezzo, qui fut de la plus grande magnificence, mais que le tems & les hommes ont tellement ravagé, comme à l'envi, qu'il ne ſemble pas poſſible d'en tracer le plan. Pluſieurs ont cru qu'il n'y avoit point eû d'Amphithéatre en cette Ville, avant celui de *Taurus Curion* & de *Ceſar*. Ils ont encore prétendu qu'il n'y avoit jamais eû dans toute l'Italie aucun autre Amphithéatre que ceux de Rome & de Verone. Ces préventions n'ont point arrêté l'Auteur, il n'en eſt pas moins perſuadé que cette

ſuperbe Fabrique, dont il ne reſte aujourd'hui que peu de choſe à Arezzo, eſt l'Ouvrage des Anciens Toſcans, peuple très-puiſſant & qui dominoit par toute l'Italie avant les Romains. Un grand nombre de monumens qu'on admire en divers lieux de l'Etrurie, & dont on ne conteſte pas à ſes anciens Habitans la gloire d'en être les Fondateurs, montrent de quoi ils étoient capables en ce genre.

Si les hiſtoires des Etruſques, leurs livres de Religion, les Tragédies de Volumnius, s'étoient conſervées juſqu'à nous, comme tant d'Hiſtoires Grecques & Latines, nous aurions bien des connoiſſances qui nous manquent; avec le ſecours de ces Ouvrages, malheureuſement perdus, nous ſerions tout autrement inſtruits de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'ancienne Toſcane. La ſeule reſſource qui reſte aujourd'hui aux Académiciens de Cortone, c'eſt de

consulter les monumens qu'on a déterrés & qu'on déterre encore assez souvent, & de rassembler ce que les Ecrivains des peuples voisins nous ont appris d'un Royaume si florissant. Voilà les seuls moyens qu'on ait pour dissiper, du moins en partie, à force de critique & de sagacité, les tenebres répandues sur ces siécles si reculés.

Peut-on conclure de ce qu'il n'est parlé dans aucun ancien Auteur, des Amphithéatres de l'Etrurie, & de ce que les Romains ne commencerent que fort tard, à avoir des Spectacles, qu'il n'y avoit chez les Toscans, ni Spectacles ni lieux où l'on s'assemblât pour y assister? Il est constant que ce fut des anciens Toscans, que les Romains prirent les flûtes, les timbales, plusieurs autres instrumens & généralement toute la Musique propre du Théatre & des Sacrifices. L'an de Rome 389 on fit venir de la Toscane des

Histrions à l'occasion de la peste qui ravageoit cette Ville ; c'étoit disoit-on pour appaiser les Dieux sans doute par des jeux institués à leur honneur, mais on ne sçauroit guere douter aussi, que ce ne fut pour temperer un peu la tristesse & la désolation par l'amusement des Spectacles. On a encore des urnes & des vases de fabrique Etrusque où l'on voit des *Histrions* avec le soc, le cothurne, le masque sur une espece de Théatre, & il paroît par la Grotte nouvellement découverte à *Chiusi* que ces sortes d'Acteurs dans les premiers tems se peignoient le visage, à quoi il faut ajouter qu'on conserve encore aujourd'hui de petites *Planchettes*, qui servoient de billets pour entrer librement dans l'endroit où se donnoit le Spectacle.

Il y a ici beaucoup de recherches curieuses que nous passons à regret pour venir à l'Amphithéatre d'Arezzo. On connoît par les vestiges qui se remarquent encore,

qu'il étoit de figure à-peu-près ovale. L'Auteur n'a pas osé déterminer la grandeur de l'Edifice, parce que plusieurs pans de muraille à quelque distance les uns des autres, font craindre que ce qui est enterré ne soit d'une autre figure que ce qui paroît. On voit encore les arcades & les voutes des corridors par où passoient les Spectateurs & sur quoi, selon les apparences, portoient les dégrés où l'on étoit assis. C'est par nécessité que nous finissons ici brusquement notre Extrait. Mais ce ne sera pas sans rendre à M. *Lorenzzo Guazzesi*, le témoignage qui lui est dû, d'avoir une connoissance très étendue de l'Antiquité: Il est à souhaiter qu'il continue, comme il commence; ses Ouvrages dureront plus & feront plus d'honneur à sa Patrie, que tous les Amphithéatres.

Dans la cinquiéme Dissertation M. Pierre-François *Foggini*, Docteur de Florence, rend compte

d'une *Patere* Etrusque où l'on a représenté la naissance de Pallas, qui sortit de la tête de Juppiter, ce maître des Dieux est entre deux Déesses, dont l'une le soutient & l'autre aide Pallas à venir au monde. On n'a point oublié le Dieu, qui d'un coup de hache contribua à ce merveilleux accouchement. Fut-ce Mercure? Fut-ce Vulcain? C'est ce qu'on discute sur les témoignages des Anciens, aussi bien que plusieurs autres points de la dépendance des Antiquaires.

Dans la sixiéme Dissertation, M. Gregorio *Redi* d'Arezzo s'attache à ce qui concerne les *Dieux Adhérens*. On trouva du tems d'*Ottavio Melchiorri*, à *Cajazzo*, autrefois *Calatia*, un Autel consacré *aux Dieux Adhérens*. Cet Ecrivain en parla dans un Ouvrage qui est devenu très-rare. Jean-Baptiste *Doni* n'oublia pas cette Inscription dans son Recueil, publié par le Docteur Antoine-François *Gori*.

L'auteur est bien persuadé que

c'étoit la coutume de donner aux Dieux les noms de *Prochains*, de *Voisins*, & autres semblables, d'où il se conclut naturellement qu'on les appelloit aussi *Adhérens*, quand le Temple de la Divinité touchoit à quelque maison qui étoit décorée par cette proximité.

Il arrivoit aussi qu'un Quartier, ou du moins plusieurs Maisons de quelque Ville, se mettoient sous la protection du Dieu dont le Temple étoit situé dans le voisinage. C'est ce qu'on prouve suffisament par cette Inscription

Posita spes sum
Felix viciniæ
Dedicatum.

Le célébre Antiquaire, Jean-Baptiste *Doni*, a cru que c'étoit l'Epitaphe de quelque Chrétien; mais il s'est trompé, puisque *Gruter* nous assûre qu'elle se trouvoit sur le côté d'un petit Autel, où l'on voyoit sur le devant *spei Aug. Sacr.*

L'Auteur rapporte ensuite un

grand nombre d'Inſcriptions ſingulieres, parmi leſquelles on en lit une qui ſe conſerve dans le College Royal des Nobles Penſionnaires de Palerme, & qui n'avoit pas encore été communiquée au Public. Le P. Antoine Marie *Lupi*, Jéſuite très eſtimé pour ſa grande application à l'étude de l'Antiquité, la fit connoître à l'Auteur, qui ſoupçonne qu'elle eſt de la façon de ces demi-Idolatres & demi-Chrétiens, qu'on nomma dans leur temps, *Gnoſtiques*, *Valentiniens*, *Baſilidiens.*

M. Louis-Antoine Muratori, ſçavant du premier ordre, Bibliothécaire du Séréniſſime Duc de Modéne, eſt Auteur de la ſeptiéme Diſſertation ſur la hache ſépulcrale des Anciens. On commence par dire quelque choſe de la fameuſe formule, *ſub aſciâ dedicavit*, après quoi on expoſe les divers ſentimens des plus habiles Antiquaires ſur ce ſujet. Ces haches gravées ſur les Sépulcres, n'étoient pas

toutes de la même figure. Les Journalistes de Trévoux, à qui l'on fait l'honneur de les citer ici, en produisirent une dans le mois de Mai 1715, qu'on avoit découverte à Lion, & qui est bien différente des autres.

Il faut donc trouver une explication qui convienne à toutes ces espéces de haches. M. Muratori juge qu'il y a deux opinions plus vraisemblables que les autres. La premiére a déja été proposée par *Pierio Valeriano*, qui prétend qu'on gravoit une hache sur les Sépulcres, comme un signe de priére ou de menace, pour empêcher qu'on ne détruisit les tombeaux : ce qui seroit capable d'abolir la mémoire des morts. M. de Valbonais, premier Président de la Chambre des Comptes à Grenoble, a été de ce sentiment, comme on voit par deux de ses Lettres qu'on cite ici, & que l'on trouve dans les Mémoires de Trévoux aux mois de Mai & de Juin de 1715. Un sçavant

Italien, *Monsignor del Torre*, Evêque d'Adria, qui a travaillé avant lui sur ce sujet, a produit dans son Ouvrage sur *Antium* deux Inscriptions d'Aquilée qui semblent décider la chose. Dans la premiére on lit :

Si quis hanc arcam vendere aut emere,
Aut exacisclare volet, tum pœnæ nomine
Hs. XX. Reipubl. Aquil. dare debebit.

La Seconde Inscription :

Si quis hanc arcam
Aperuerit, aut exacisclaverit,
Et aliud corpus posuerit,
Inferet Fisco, &c.

Il paroît par ces Inscriptions, qu'*Ascia*, d'où vient *Acisculum* & *Exacisclare* étoit un instrument, qui servoit du moins par un de ses côtés aux Maçons, soit pour bâtir, soit pour démolir. M. Muratori est persuadé qu'on gravoit une hache sur les sépulcres, parce qu'on les consacroit *sub Asciâ*, pour avertir les héritiers du lieu où ils

étoient situés, d'en nettoyer les environs de ronces & d'épines, à quoi la hache étoit un instrument propre. De quelque figure qu'elle fut, c'étoit à peu près la même chose.

Le R. P. Jean-François *Baldini*, Clerc Régulier de la Congrégation des Somasques, a entrepris dans la *huitiéme Dissertation* d'expliquer l'usage d'un grand nombre de petits vases de terre, trouvés dans une voute sépulcrale de la vigne de S. Cesaire à Rome, les Antiquaires la liront avec plaisir. Nous ne nous étendrons pas plus sur la neuviéme Dissertation du P. Joseph Roco *Volpi*, Jésuite, car nous craignons extrêmement qu'on ne nous accuse d'acception de personnes. Le P. *Volpi* a travaillé d'après le plan du P. *Kirkher* sur la Maison de plaisance de Manlius Vopiscus, Citoyen Romain, riche, sçavant, & Poëte de réputation; Stace en a fait la description. Nos Poëtes, à moins que le

tems & les talens d'Amphion ne reviennent, n'auront jamais, ni aux Champs, ni à la Ville de pareils Edifices.

M. Antoine *Cocchi*, Florentin, Médecin & Antiquaire *du Sérénissime Duc de Toscane*, a recherché dans la dixiéme Dissertation l'usage extérieur que les Anciens faisoient de l'eau froide sur le corps humain. On a une double obligation aux Sçavans, qui ne se bornent pas dans l'étude de l'Antiquité, à satisfaire la curiosité, mais qui se proposent dans leurs découvertes, d'être utiles à la santé des hommes.

L'onziéme Dissertation qui est de M. Philippe *Venuti*, Chanoine de Cortone, nous instruit de ce qui concerne ces espéces de petits Temples ou Chapelles que les Anciens bâtissoient à différentes occasions.

La douziéme Dissertation est de Monseigneur Juste *Fontanini*, Archevêque d'*Ancire*, sur quelques

Inſcriptions ſingulieres. Il ne nous en coute pas peu de ne pouvoir entrer à notre gré dans un plus grand détail, ſur des ſujets qui feroient du gout de tant d'honnêtes gens.

ARTICLE XXXVIII.

LETTRE AU P. B. J. ſur l'Ouvrage de M. Deparcieux.

La Lettre ſuivante nous a été adreſſée depuis peu, elle contient une objection contre le Livre de M. Deparcieux, dont on a donné l'Extrait au mois de Février. Comme la matiére eſt aſſez intéreſſante, on ſouhaite trouver dans un autre Volume de nos Mémoires la réponſe à cette objection. Nous donnons de ſuite la Lettre que nous avons reçue, hors les cinq ou ſix premiéres lignes, qui ſont un compliment ſur le fond, la maniére, & ſurtout la célérité du Journal de Trévoux. Les Auteurs ſe croiront toujours trop payez de leurs

soins, si le Public trouve, dans les Mémoires de chaque mois, quelque chose qui lui fasse plaisir, quelque chose qui serve à la perfection des Sciences & des beaux Arts.

MON RÉVÉREND PERE,

Dans la lecture de votre Journal du mois de Février, je me suis attaché à l'Extrait que vous nous avez donné de l'Ouvrage intitulé : *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine.* Quoique l'Auteur, qui est un grand Géométre, se soit répandu dans des réfléxions profondes, & des observations laborieuses fort étudiées, & qui paroissent même vraisemblables; j'ai trouvé dans cette matiére une difficulté qui m'a paru un problême difficile à résoudre : je vais prendre la liberté de vous en faire un précis, que je vous prie de faire insérer dans vos Mémoires prochains.

Les moyens qu'il employe pour

parvenir à prouver ſon objet ſont de trois natures, la vie des hommes qui vivent dans le monde ſans être attachés à aucune Compagnie, la vie des Réguliers, & la vie de ceux qui ſont intéreſſés dans les Tontines. Le premier moyen, dénué de tout principe ſûr, doit être totalement rejetté; le ſecond, qui eſt fondé ſur les Nécrologes des Communautés Religieuſes, me paroit équivoque à pluſieurs égards, vû ſurtout la mutation de Maiſons que font ſouvent les Réguliers; le troiſiéme moyen, fondé ſur des obſervations juridiques, paroît inconteſtable. C'eſt auſſi de ce fondement que le célébre Auteur, M. Deparcieux, a tiré toutes ſes probabilités; & ce ſont ces titres de Tontines que j'ai conſultés qui me ſervent de preuves contre ſes obſervations.

Un Particulier de ma connoiſſance, étoit intéreſſé dans la Tontine de 1689, connue ſous le nom de premiére Tontine, & auſſi dans

la Tontine de 1709, connue ſous le nom de troiſiéme Tontine. Il faut obſerver qu'au premier Janvier 1744, la claſſe de la premiére Tontine du Particulier en queſtion, qui dans la clôture étoit composée de 316 perſonnes, avoit encore 46 perſonnes ſurvivantes, dont deux marquées comme négligentes, devant être retranchées, reſtoit 44.

Dans la claſſe de la Tontine de 1709, où étoit inſéré le même Particulier, ſuivant la feuille du 1. Janvier de la même année 1744, il eſt obſervé que la clôture de cette Tontine, qui étoit de 109 perſonnes, étoit réduite à neuf. Il ſuit de là qu'il y a eu une grande diſproportion du nombre des morts de la claſſe d'une Tontine à la claſſe d'une autre Tontine, l'une & l'autre analogues néanmoins pour l'âge; car ne reſtant au 1 Janvier 1744 que neuf perſonnes vivantes dans la claſſe originairement de 109 perſonnes,

il n'auroit dû rester à la rigueur que 27 personnes vivantes dans la classe de 316 personnes (l'une & l'autre classe, quoique de différentes Tontines, renfermant des personnes de même âge) en supposant même qu'il y eut dans cette classe originairement 327 personnes, quoiqu'effectivement il n'y en ait eu que 316; & par des preuves incontestables on voit évidemment qu'il y a dans la classe de cette premiére Tontine 44 personnes vivantes, au lieu de 27, toutes proportions gardées, & ainsi le nombre des survivans de la classe de la premiére Tontine excéde de plus de moitié le nombre des survivans de la classe de la troisiéme Tontine.

Cette observation paroît entiérement contraire à toutes celles qu'a fait M. Deparcieux sur cette matiére.

Je suis prêt à certifier ce que j'avance, ayant en main les feuilles imprimées annuellement des

claſſes des Tontines dont je parle : j'eſpere que le profond Mathématicien trouvera, par ſa ſagacité, une ſolution à mon objection. Je ſuis, &c.

THOMAS.

A Paris, ce 27 Février 1746.

ARTICLE XXXIX.

DISSERTATION ſur le ſyſtême de l'Auteur des *Lettres Anonimes, où l'on combat le préjugé qui attribue à l'imagination des Meres le pouvoir d'imprimer ſur le corps des enfans, renfermés dans leur ſein, l'image des objets qui les ont frappées.*

L'Auteur de cette opinion, *que les impreſſions ou marques que l'on trouve extérieurement ſur le corps des enfans, ne ſont pas l'effet de l'imagination vive de la mere*, ſuppoſe un grand principe qui eſt la baſe de toutes ſes conſéquences.

Il convient que, pour que les idées & perceptions de la mere ſoient communes avec l'enfant renfermé dans ſon ſein, *il faut que les eſprits qui ont excité dans le cerveau de la mere telles ou telles idées, paſſent avec la même détermination dans le cerveau de l'enfant* ; ce principe eſt ſi évident, je l'avoue, que perſonne ne peut le révoquer en doute. Mais, dit l'Auteur anonime, cette communication eſt impoſſible, *aucun nerf ne paſſe de la mere à l'enfant, qui ne lui eſt uni que par les vaiſſeaux ſanguins.* J'inſiſte ſur cette aſſertion dénuée de preuves ; eſt-il bien vrai qu'il n'y ait aucune communication de nerfs & d'eſprits de la mere à l'enfant ? L'œconomie animale & les expériences de la Phyſique moderne, ne donnent-elles pas des preuves au moins vraiſemblables de cette communication ?

En effet, l'Anatomie nous fait voir des rapports ſucceſſifs & continuels de toutes les parties du

corps les unes avec les autres, & ſurtout des vaiſſeaux & des nerfs ſimpathiques. Probablement, (& perſonne ne peut démontrer le contraire) cette œconomie admirable ſe communique de la mere à l'enfant. Il eſt vrai que les nerfs, qui peuvent ſe communiquer de la mere au *fœtus*, par le *cordon ombilical*, ne ſont pas ſenſibles, mais de ce qu'ils ſont imperceptibles, ſeroit-il raiſonnable d'en nier l'exiſtence? Ainſi l'Auteur des *Lettres Anonimes* avance ſans preuve qu'aucun nerf ne communique, de la mere à l'enfant, & que l'enfant n'eſt uni à la mere que par des vaiſſeaux ſanguins. Il eſt vrai encore que cette propoſition, qu'*il n'y a point de communication immédiate de la mere à l'enfant renfermé dans ſon ſein*, ſemble être fortifiée par l'opinion de quelques Anatomiſtes modernes, qui prétendent que le *placenta* d'où part le *cordon ombilical* n'a aucune adhérence avec l'*uterus*, & que l'enfant ne fait que

pomper le ſuc nourricier de la mere, par ſa partie convexe & ſpongieuſe, qui s'imprime ſeulement dans ce viſcére, de la même maniére qu'un cachet dans la cire ; mais eſt-il bien certain qu'il n'y ait point d'adhérence ? De grands Anatomiſtes en admettent, & *Heïſter*, célébre Médecin Allemand, dit que la partie convexe & ſpongieuſe du *placenta* a une connexion à la partie inférieure de l'*uterus* par une membrane très-mince, qui eſt une continuité du *chorion*. Cette obſervation d'*Heïſter* étant admiſe, on ne peut douter qu'il n'y ait une communication immédiate de la mere au *fœtus*. Il reſte toujours à ſçavoir, ſi cette communication ſe fait par l'entremiſe des vaiſſeaux ſanguins & des nerfs enſemble, ou ſeulement par les vaiſſeaux ſanguins ; je répéte qu'il eſt impoſſible de décider (vû la ténuité des fibrilles qui uniſſent le *fœtus* à la mere) qu'il n'y a point de continuité de

nerfs : d'ailleurs je consens pour un moment qu'il n'y ait aucune communication de nerfs de la mere à l'enfant ; les esprits animaux remués à l'occasion de l'imagination vive d'une mere, ne peuvent-ils pas enfiler par la voye de la circulation, les routes des vaisseaux sanguins, qui portent le suc nourricier au *fœtus*? Je n'employe qu'un exemple de la Physique moderne pour prouver cette possibilité ; un tube électrique communique sa vertu (qui n'est autre chose qu'un écoulement de particules subtiles & insensibles) à des corps de différentes espéces & de différents genres, sans qu'il y ait entr'eux aucune communication ni aucune adhérence ni contiguité de parties ; & cela s'exécute en suivant toujours la premiére détermination.

Il résulte de tout ceci, qu'y ayant une communication, soit immédiate, soit médiate de la mere à l'enfant renfermé dans son sein, comme on n'en peut douter, il

eſt très-vraiſemblable que les impreſſions vives faites dans le cerveau de la mere, doivent ſe communiquer au corps du *fœtus*, & qu'ainſi on ne doit point aſſûrer, comme fait l'Auteur *Anonime*, que la communication de ces impreſſions du cerveau de la mere à l'enfant, eſt impoſſible.

ARTICLE XL.

JO. ZACHARIÆ PLATNERI D. & Prof. Med. Lipsi. Institutiones Chirurgiæ Rationalis tum Medicæ tum Manualis in usus Discentium. Lipsiæ, apud viduam B. Gasparis Fritschii an. 1745; c'est-à-dire, *Institutions de Chirurgie, par M. Zacharie Platner, Docteur & Professeur en Médecine. A Lipsic in-4°. pag.* 1063. *& se vend à Paris, chez Cavelier pere, rue S. Jacques.*

SI la guerre a souvent contribué à l'avancement des beaux Arts, en excitant l'émulation des Poëtes, des Orateurs, des Sculpteurs, & généralement de tous ces hommes à talents singuliers, & qui se croient capables d'éterniser les noms des Héros, elle contribue encore plus à perfectionner la Chirurgie, en donnant des occasions très-fréquentes de l'exercer. M. *Platner* vient de faire imprimer à

Lipsic, où il est Docteur & Professeur en Médecine, des Institutions de Chirurgie, écrites en Latin. Il n'a pas voulu que son Ouvrage fut utile seulement à l'Allemagne, car alors il eut écrit en Allemand : il s'est proposé l'utilité de toutes les Nations où la Langue Latine est connue : ne doit-on pas toutefois conclure de ce qu'il a préféré la Langue Latine à la Langue de sa Patrie, que les Chirurgiens y sçavent la plupart le Latin : ce qui leur est avantageux & honorable. En pourroit-on dire autant de plusieurs Etats de l'Europe ?

L'Auteur déclare dans la Préface, que les Médecins ne sçavent jamais bien guérir les maladies internes dont la connoissance & le traitement leurs sont réservés, s'ils n'ont eu soin de se rendre habiles dans celles mêmes dont la cure appartient à la Chirurgie. Ce qui l'a déterminé à entreprendre cet Ouvrage, c'est qu'il s'est bien ap-

perçu qu'il manquoit aux Etudians de Médecine un ſecours ſi néceſſaire. Après cette multitude de Livres qu'on a imprimés dans cette Faculté & tant d'autres qui ont été composés pour la Chirurgie, il reſtoit encore à dreſſer des Inſtitutions claires, courtes & ſolides. Ces Inſtitutions n'étoient d'abord que des Thèſes un peu étendues, & qui inſtruiſoient beaucoup à peu de frais : on a jugé à propos de les aſſembler & de les ranger dans un ordre convenable, afin qu'elles fuſſent d'un uſage plus commode. On avertit que l'Ouvrage ayant été entrepris en faveur de ceux qui commencent, on n'a pu ſe diſpenſer d'y faire entrer des choſes dont la connoiſſance leur étoit néceſſaire, & qui paroîtront petites à ceux qui ſont beaucoup plus avancés. On les eut négligées, ſi l'on n'avoit écrit que pour les Profeſſeurs & les Maîtres expérimentés ; mais on n'a pas perdu de vue qu'on s'étoit proposé l'inſtruction des jeunes Etudiants.

L'Auteur fut attaqué d'une maladie très-dangereuse, avant qu'il eut achevé son Livre, & désespérant d'y mettre la derniére main, il pria M. *Juste Godefroi Guntz*, Professeur extraordinaire d'Anatomie & de Chirurgie, de vouloir bien adopter cet Ouvrage : la demande fut accordée gracieusement, & ce fut pendant la maladie de M. *Platner*, que M. *Guntz* ajouta une Histoire courte & curieuse de la Taille, qu'on lira avec plaisir.

L'Auteur ayant recouvré la santé, il a repris son travail, & il a eu la consolation de voir son Livre imprimé & estimé. Pour que l'Edition fut plus complete, on y a joint des Planches où l'on trouve les figures de plusieurs instrumens, exactement dessinées. Le stile est clair, net, débarrassé, & n'a aucun terme rebutant : car on ne doit pas regarder comme tels, les termes nécessaires de l'art. C'est ce qui est d'autant plus précieux,

que l'Auteur écrit dans un pays, où il ſemble qu'à force de s'attacher ſérieuſement aux choſes, on néglige un peu l'expreſſion. On ne pardonne pas facilement aux Médecins quand ils écrivent mal en Latin : c'eſt trop dégénérer de la gloire de leurs ancêtres.

La matiére de l'Ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans aucun détail. On ne déſaprouve pas un Prédicateur qui repréſente à ſes Auditeurs toutes les foibleſſes du cœur humain : on lui en ſçait même bon gré, quand il le fait avec art & délicateſſe ; mais on déſaprouveroit fort un Journaliſte qui mettroit devant les yeux de ſes Lecteurs toutes les playes & les maladies du corps humain. Quel ſpectacle pour des gens qui cherchent à s'amuſer !

ARTICLE XLI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE BRESSE.

Epistolarum *Reginaldi Poli S. R. E. Cardinalis, &c.* Pars II. quæ ſcriptas complectitur annis 1537, 1538, 1539, &c. Brixiæ *excudebat Joan. Maria* Rizzardi. M. DCC. XLV. *in*-4°.

C'eſt le ſecond tome de la belle collection des Lettres du Cardinal Polus; ouvrage que nous devons aux ſoins, aux recherches, à la critique de M. le Cardinal Querini. On trouve ici comme dans le premier volume, des Diſſertations préliminaires, des Eclairciſſemens, des Eſſais de Controverſe, partout

une ample moisson de Littérature.

Nous aurons soin de donner bientôt une idée exacte de ce volume, on nous en promet encore un troisiéme aussi curieux que les deux premiers.

PORTUGAL.

DE LISBONNE.

On a imprimé l'année derniére en cette Ville, le premier volume *in-folio* des *Fastes politiques & Militaires de l'ancien & du nouveau Portugal*, dédiez au Roi Jean V. actuellement régnant. Par M. *Ignace Barbosa* Machado, *membre de l'Académie Royale de Lisbonne.*

Cet Académicien est frere de M. *Didaque Barbosa* Machado, *Abbé de S. Adrien de Sever*, qui donna il y a quelques années le premier volume *in-folio* de *la Bibliotéque Portugaise*, où il est parlé de tous les Ecrivains de cette Nation & de leurs Ouvrages. Ce volume finit à la lettre

E inclusivement, le second est sous la presse.

On imprime du même Auteur, un Recueil de *Mémoires pour servir à l'Histoire de Portugal*, il y aura deux volumes *in-folio.* Le même a traduit de l'Italien en Portugais, un Livre intitulé : *Vérités de la Foi & de la Justice Chrétienne. in-4°.* Cet Auteur est aussi membre de l'Académie de Lisbonne.

Un troisiéme Sçavant du même nom, aussi Académicien, & frere des deux premiers, est Dom *Joseph Barbosa* Machado *Théatin* : on a de lui 22 *Sermons imprimés. La Vie du B. Negles.* in-8°. Les *Eloges des Rois de Portugal.* in-4°. Le *Catalogue des Reines de la même Nation.* in-folio, &c.

Tous les Livres précédens sont écrits en Portugais.

ALLEMAGNE.

De Breslaw.

Dispensatorium Regium & Electorale Borusso-Brandeburgium, juxtà quod in Silesiâ medicamenta officinis familiaria præparanda & dispensanda; denuò Editum. 1744. fol. p. 184. Comme les Livres qui nous viennent d'Allemagne ont presque toujours des Titres fort compliqués, & si scientifiques, qu'on ne les entend pas à la premiére lecture, les Journaux doivent s'appliquer à les bien faire connoître. Cette réfléxion est comme un avis général pour toutes les productions Allemandes; voici un des Titres les plus clairs qui nous ayent été envoyez de ce pays là; & il est encore à propos de le développer. C'est un répertoire de remédes avec la maniére de les préparer; la premiére Edition, faite il y a 18 ans, étant épuisée,

on publie celle-ci qui eſt plus ample & plus exacte. On pourroit prier encore Meſſieurs les Allemands de nous donner, avec un peu plus de clarté dans leurs Titres, du papier propre à conſerver leurs Ouvrages, dont pluſieurs ſont excellents. Le papier de celui-ci ne ſeroit bon qu'à envelopper les drogues dont il parle, & s'il eſt beaucoup lû, il faudra en faire inceſſamment une troiſiéme Edition, parce que l'étoffe, extrêmement mince, ſe ſera diſſipée comme les feuilles de la Sybille, *rapidis ludibria ventis.*

D'ERFORD.

De remedio Ruſticano Variolas per Balneum primò aquæ dulcis, poſt verò ſeri Lactis, feliciter curandi, in comitatu Arvenſi Hungariæ Superioris, cum optimo ſucceſſu adhibito, commentatio.

Accedunt I. Relatio de Variolis an. 1740, 41 & 42 *durante graſ-*

ſatione peſtis in Hungariâ epidemicè graſſantibus.

II. Obſervationes de uſu Lactis dulcis interno in variolis propriâ experientiâ notata. Autore *Daniele Fiſchero* Hungaro, Epiſcopi Varadenſis Archiatro. *in*-4°.

La petite Vérole eſt une eſpéce de contagion que tout le monde connoît, & que preſque tout le monde éprouve. M. *Fiſcher*, Médecin Hongrois, prétend la guérir par des bains d'eau douce & de petit lait. Ce Livre eſt ſçavant, curieux & méthodique. Son Titre pouvoit encore ſe mettre en deux mots, ſauf à énoncer dans une courte Préface toute l'étendue des objets qu'on y traite. En Librairie comme en Architecture, il ne faut pas faire le Frontiſpice auſſi grand que tout le corps de l'Ouvrage.

DE GOTTINGUEN.

Conſultationes Medicæ : ſive ſylloge Epiſtolarum cum Reſponſis Hermanni

ni Boërhaave, in Britanniâ primum Editæ, nunc exemplis Auctiores.

Accesserunt ejusdem de Calculo Libellus, & Introductio ad Praxin Chlinicam in-12. 1744.

C'est M. *Haller*, Disciple de Boërhaave, qui fait cette nouvelle Edition. Tout y est précieux par le nom de l'Auteur, qui a une réputation immortelle. Le Traité de la Pierre n'est pas ici la moindre partie du présent qu'on fait au Public.

Les Livres précédents se trouvent à Paris, chez Cavelier pere, rue S. Jacques au Lys d'or.

PAYS-BAS.

D'ANVERS.

On publie le *Prospectus* du premier volume *des Actes des Saints pour le mois de Septembre*; & l'on avertit que les Auteurs de cette suite sont les Peres *Jean Pien*, *Jean Stilting*, *Jean Limpen*, & *Jean Veldius* Jésuites.

Ce premier volume de Septembre est le 39 de toute la Collection ; il ne comprend que trois jours, qui présentent toutefois 144 Saints nommément indiqués, sans compter un très grand nombre d'Anonimes. A la tête du tome, est un Traité sur l'office des Diaconesses, aboli depuis si long-tems. On trouve ensuite trois Saints de l'ancien Testament ; *Josué*, *Gedeon*, & la sainte veuve *Anne*, qui reconnut J. C. dans le Temple. On passe de là aux Saints de la nouvelle Alliance, ils sont rangés suivant la dignité de l'état : *Ecclésiastiques*, *Religieux*, *Séculiers*, & saintes *Femmes*. Les plus célébres & les mieux connus en France, sont S. Firmin le *Confesseur*, S. Gode grand *Evêque de Sées*, S. Gilles mort au huitiéme siécle, non au sixiéme, comme on croit communément ; ce point de critique donne lieu à une sçavante Dissertation,

Ce premier volume sera en vente dans le cours de l'année 1746.

Avril 1746.

A Anvers, *chez Bernard Albert Vander Plasche.*

A Rome, *chez les freres Pagliarni.*

A Cologne, *chez Metternich.*

A Paris, *chez de Bure l'aîné.*

A Lisbonne, *chez Reycend* & *Gendron.*

SAVOYE.

De Geneve.

Traité de la vérité de la Religion Chrétienne, tiré principalement du Latin de feu M. J. Alfonse Turretin; &c. Section V. & VI. 1°. *De l'authenticité des Livres du N. T.* 2°. Du *caractére des Fondateurs du Christianisme.* Chez Gosse & Comp. M. DCC. XLV. Ceci est le troisiéme tome d'un excellent Ouvrage, interrompu depuis dix ans. M. *Vernet* qui en est l'Auteur, dédommage bien le Public de l'espéce d'impatience qu'il lui a causée. Ce volume est extrêmement travaillé, & satisfait en toute maniére aux questions de la grande Controverse,

sur la verité de la Religion Chrétienne.

On a déja inséré dans nos Mémoires (Novembre 1745.) *une Lettre écrite de Geneve sur cet Ouvrage. Depuis que le Livre même a passé dans nos mains, il nous a semblé que l'importance de la matiére demandoit un Extrait encore plus substantiel; cela est d'autant plus nécessaire, que la Lettre dont nous parlons ne s'étend que sur la Section VI. & ne dit presque rien de la V. qui traite de l'authenticité des Livres Saints. On trouvera donc quelque chose sur cela dans la suite de nos Mémoires.*

FRANCE.

DE LYON.

Méditations sur les Vérités Chrétiennes & Ecclésiastiques, tirées des Epîtres & Evangiles, &c. Par M... Prêtre, Curé du *Diocèse de S. Claude*, cinq vol. *in-12.* troisiéme *Avril* 1746.

Edition, revue, *corrigée & augmentée.* *Chez* de Ville *freres.* M. DCC. XLV. *Le prix est de* 12 *liv. relié en veau.*

Ce Livre est dédié à S. *Charles Borromée*, le modele & le protecteur des saints Ecclésiastiques. On a eu dessein en effet de donner aux Prêtres un excellent Livre de méditations & de lectures; l'Auteur a réussi. Les deux premiéres Editions de son Ouvrage ont été enlevées rapidement; voici la troisiéme plus correcte, & considérablement augmentée.

Les sieurs *Deville*, Auteurs de l'Edition, vont faire honneur à la Typograhie de Lyon, si long-tems décriée par le mauvais papier & la disette de bons Ouvriers. Nous verrons désormais dans ces nouveaux Typographes du zéle, de l'attention, des entreprises curieuses & utiles. Ainsi le mot qu'on attribue au P. Sirmond n'aura plus lieu désormais. On montroit à ce Docte Jésuite une grande Biblio-

théque, presque toute composée de Livres imprimés à Lyon, & au lieu d'en paroître content, il dit: que *pour faire là une Bibliothéque, il falloit commencer par brûler toute celle qu'il voyoit.*

De Gien.

Les Muses sont en honneur dans ce canton. Un Littérateur anonime a envoyé de là aux *Auteurs de Trévoux* quelques petits vers Latins & François assez bien tournés. Par exemple, dans une Epigramme sur les conquêtes de Flandres, l'Auteur compare le Roi à ces anciens Romains, qui prenoient le nom des Villes qu'ils avoient conquises, & il dit en adressant la parole au Monarque:

Si totidem caperes, quot tu capis oppida victor,
Nomina mille tibi jam, Lodoice, forent.

On ne citera rien ici des piéces Françoises, parce que l'usage des

Mémoires de Trévoux n'est point de recueillir ces sortes de Poësies fugitives ; on sçait le mot : Ne mittas falcem in messem alienam. *Si l'Auteur composoit un Poëme, où s'il donnoit le Recueil de ses Vers François, on en rendroit compte volontiers.*

De Strasbourg.

La verité de la Religion Catholique, démontrée contre les Protestans, &c. avec une réfutation de la réponse de M. *Pfaff* à la seconde Lettre du R. P. *Scheffmacher*, à un Gentilhomme Protestant ; & *des Remarques sur un Sermon de M. Ibbot, Docteur Anglois.* Chez *Jean-François le Roux.* M.DCC.XLVI. *in*-12.

Il y a ici trois Ouvrages dont nous parlerons. Le plus considérable est le premier, on y rassemble en peu de mots toutes les preuves de la vraie Eglise, de son infaillibilité, de la certitude de la voye d'autorité, des défiances qu'inspire la voye d'examen, &

la liberté qu'on s'attribue de fonder l'Ecriture. L'Auteur, qui ne se nomme point, paroît fort instruit de cette importante Controverse.

DE PARIS.

Epreuves des caractéres de la Fonderie de Nicolas Gando, Cloître S. Julien le Pauvre, près la rue *Galande*. M.DCC. XLV. *in*-4°. Ceci n'est point un Livre, mais le coup d'œil de toute la Typographie. Quand les créateurs de cet art immortel, *Jean Faust*, *Guttemberg*, *Pierre Schoëffer* commencerent leurs tentatives à Mayence, ils n'imprimerent qu'avec des caractéres de bois; telle fut l'opération exécutée sur le *Pseautier* en 1457. Le premier Livre qui fut imprimé avec des caractéres de métal, est le *Rationale Durandi* en 1459. Ce fut une invention de *Pierre Schoëffer*, on vit naître ensuite de sa main & de celle de *Jean Faust*, la Bible de 1462, les Offi-

ces de Ciceron de 1466, &c. Voilà l'origine des caractéres fondus pour l'usage de l'Imprimerie. Quel progrès, quelle perfection depuis trois siécles !

On nous donne aujourd'hui des épreuves de caractéres qui passent, ce semble, tout ce qu'on a vû jusqu'ici en ce genre; le sieur *Nicolas Gando* a rassemblé dans un volume ces esquisses de son art; cela commence par le gros caractére, appellé *Canon*. On descend insensiblement jusqu'à la *Nompareille* par des espaces nuancés de divers caractéres, qu'on appelle en stile Typographique, *Parengon*, *gros Romain*, *S. Augustin*, *Cicero*, *Philosophie*, *petit Romain*, *Gaillarde Romain*, *petit Texte*, &c. & dans chacune de ces diverses espéces, il y a des subdivisions encore, des subalternes; viennent après cela les lettres majuscules, & tous les assortimens de vignettes; on ne peut rien voir de plus propre, de mieux tourné, de plus agréable à

la vue : un Artiste comme celui-ci est cher à toutes les parties des Arts & de la Littérature.

Supplément au Dictionnaire Militaire, dédié à M. *le Prince de Turenne in-*12. chez *Giffey*, *Bordelet*, & *David*. M. DCC. XLVI. Cet Ouvrage sert de troisiéme volume à celui qui avoit paru il y a quatre ans, & dont on donna l'an passé une seconde Edition. On l'appelle *Supplément*, parce qu'on y a renfermé tout ce qui ne se trouvoit point dans les deux premiers Tomes : ainsi l'on a fort exactement dans ces trois Volumes *in-*12. qui coutent chacun 3. liv. reliez, tout le détail de l'art Militaire ; Ouvrage sans doute qui intéresse beaucoup le Public aujourd'hui, puisque tout le monde parle d'opérations de guerre. Nous remarquons dans ce Livre, non seulement des définitions comme dans tous les Dictionnaires ; mais encore une bonne quantité de

préceptes ou d'instructions extrêmement utiles aux gens du métier, & agréables à ceux qui ne lisent que pour se mettre en état de parler des choses. On n'a qu'à chercher par exemple le mot *charger l'Ennemi.* On trouve une longue suite d'avis d'où peut dépendre le succès d'une action. « On marche » à l'ennemi les armes sur l'épau- » le, la bayonnette au bout du » fusil, les tambours battans aux » champs jusqu'à 300 pas ou en- » viron, à cette distance on fait » mettre le fusil sur le bras, les » tambours battent la charge, il » est mieux de les faire cesser, afin » que l'ordre du Commandant soit » entendu; on fait marcher la » Troupe à l'Ennemi, sans tirer, si » cela se peut; il vaut mieux le » faire à bout touchant. Les Offi- » ciers doivent s'aligner exacte- » ment, les Sergens doivent con- » tenir les Soldats dans leurs rangs » sans parler; la méthode de faire » monter à cheval les Officiers de

» *ſerre-file* eſt excellente, cela con-
» tient le Soldat, l'empêche de ſe
» débander, & les Officiers d'ail-
» leurs courent moins de riſque
» d'être renverſés, &c.

Code des Paroiſſes, ou *Recueil des plus importantes queſtions ſur les Curés & leurs Paroiſſiens*, réſolues par l'Ecriture, les Conciles & les Peres. *Précédées de quelques Diſſertations*, contre le Livre intitulé : *Les Pouvoirs* légitimes du premier & du ſecond ordre dans l'adminiſtration des Sacrements, & le gouvernement de l'Egliſe, en France 1744. Par le P. *Bernard d'Arras* Capucin. Deux Vol. *in*-12. A Paris, chez Hériſſant, Imprimeur de Monſeigneur l'Archevêque, &c. M.DCC.XLVI.

Il faut lire ce Titre en entier pour bien concevoir l'objet, l'ordre & l'utilité de tout l'Ouvrage. L'Auteur eſt deja connu par ſon zéle à défendre la vraie Doctrine de l'Egliſe touchant la Juriſdic-

tion. Le gros Vol. qu'il attaque présentement lui donne occasion de développer toute l'étendue de ses connoissances sur cette matiére; il n'embrasse le fond de la question qu'après trois Discours Préliminaires ou Dissertations, qui méritent l'attention du Lecteur. Le corps du Livre est instructif, pressant, & fort de preuves en toute maniére.

Nouvelle Machine pour battre le Plâtre, le Bled, &c. Le sieur *Garreau*, Ingénieur Géographe, vient de faire paroître une nouvelle Machine qui a été agréée des Connoisseurs, & en particulier de M. de Trudaine, Intendant des Finances, dont le goût pour les Arts est si universellement reconnu.

Cette Machine peut servir pour battre les Caillotages qu'on répand dans les grands chemins, le Plâtre, le Ciment, le Bled même au moyen de quelques changemens aisés à faire; elle peut encore être

d'usage dans les Manufactures de Fayance, Verrerie & autres semblables.

Elle paroît d'autant plus avantageuse, qu'outre la modicité de son prix, elle ménage extrêmement le nombre & l'effort des hommes; avec une seule rouë & un treuil, cette Machine met en état deux Ouvriers d'avancer autant que dix autres. Elle a encore cette facilité, qu'au lieu d'hommes pour la faire mouvoir, on peut se servir de chevaux dans les endroits où il n'y a point d'eau.

Au reste l'Auteur s'est déja fait connoître au Public par différens Ouvrages, entr'autres par un Compas d'arpentage qui a été approuvé de l'Académie des Sciences, & dont quelques Ouvrages périodiques ont parlé * avec éloge.

Le sieur Garreau demeure au Palais du Luxembourg.

* Voyez Observations, Lettre 298, Février 1740.

Prix proposé par l'Académie Royale de Chirurgie, pour l'année 1747.

L'Académie Royale de Chirurgie propose pour le Prix de l'année 1747 de *déterminer ce que c'est que les Remédes déterſifs, d'expliquer leur maniere d'agir, de distinguer leurs differentes eſpéces, & de marquer leur uſage dans les Maladies Chirurgicales*.

L'Académie déſireroit que ceux qui travailleront ſur ce ſujet, s'attachaſſent ſurtout à ranger par claſſe les différens genres de remédes déterſifs ſimples & compoſés; à diſtinguer par les différentes qualités de ces remédes, les diverſes eſpéces que chaque genre peut renfermer; à preſcrire les préparations, les formules & l'uſage de ces remédes dans les maladies ſelon leurs genres, leurs différentes complications, & les différentes parties où elles arrivent; à appuyer leur doctrine ſur l'expérience & ſur les obſervations des meilleurs praticiens.

L'Académie, ſelon les vues qu'elle s'eſt propoſée, avertit qu'elle n'adoptera que les recherches qui peuvent conduire ſurement dans la pratique; elle rejette toutes opinions, toutes explications purement ingénieuſes, & tous raiſonnemens qui ne ſont fondés que ſur des conjectures ou ſur des vraiſemblances.

Le Prix eſt une Médaille d'or de la valeur de 200 liv. qui ſera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur ouvrage ſur le ſujet propoſé.

L'Auteur du Mémoire qui remportera le Prix ſera aggrégé à l'Académie, s'il a ſatisfait aux conditions qu'elle preſcrit.

Ceux qui envoyeront des Mémoires, ſont priés de les écrire en latin ou en françois, & d'avoir attention qu'ils ſoient fort liſibles.

Ils mettront à leurs Mémoires une marque diſtinctive, comme Sentence, Deviſe, Paraphe ou Signature; & cette marque ſera cou-

verte d'un papier collé, ou cacheté, qui ne ſera levé qu'en cas que la piéce ait remporté le Prix.

Ils auront ſoin d'adreſſer leurs Ouvrages francs de port à M. Queſnay, Sécrétaire de l'Académie de Chirurgie, ou à M. Hevin, Sécrétaire pour les correſpondances, ou les leur feront remettre entre les mains.

Toutes perſonnes, de quelques qualité & pays qu'elles ſoient, pourront aſpirer au Prix; on n'excepre que les membres de l'Académie.

Le Prix ſera délivré à l'Auteur même ou au porteur d'une procuration de ſa part, l'un ou l'autre repréſentant la marque diſtinctive, & une copie nette du Mémoire. Les Ouvrages ſeront reçus juſqu'au dernier Février 1747 incluſivement, & l'Académie à ſon aſſemblée publique de la même année, qui ſe tiendra le mardi d'après la Fête de la Trinité, proclamera la piéce qui aura remporté le Prix.

Avril 1746.

Liste de Livres Etrangers.

A Padoue. *Treni o Lamentazioni di Geremia tradotti in Elegia Latina e toscana*, &c. 8°.

A Venise. *Antiquitatum Sacrarum Thesaurus, Complectens Selectissima Doctissimorum virorum opuscula, in quibus veterum Hebraeorum mores, leges, instituta, &c. illustrantur.* 25 vol. *in-folio.*

A Middelbourg, chez Leendert Bekler: *Les Poësies de Jean Moorman* 8°. Hollandois.

A Utrecht, chez Besseling. L'*onziéme tome de l'Histoire Universelle, traduite de l'Anglois, par une Société de gens de Lettres.* 4°.

Chez Jacob Van Poolsum: *Une pratique pour les Procureurs & Notaires.* 4°. 2 vol. Hollandois.

A Harlem, chez Jean Van-Lee: *La sixiéme partie du 4e. tome des troubles de l'Europe*, &c. 8°. Hollandois.

Chez Jean Bosch: *Poësies Chronologiques des Comtes de Hollande,*

des Sciences & des beaux Arts. 763 *par Pierre Langedyk.* 4°. 2 vol. Hollandois.

Chez le même : *L'Histoire des Juifs par Joseph Flavius.* fol. 4°. & 8°. Hollandois.

A Leyde, chez Samuel Luchtmans : *Francisci Oudendorpii oratio de veterum Inscriptionum & Monumentorum usu*, &c. 4°.

Chez le même : *Hesychii Lexicon, cum notis Doctorum virorum*, &c. *animadversiones adjecit Joan. Alberti Theol. Doct.* fol. tom. I.

Chez Arnold Langerak : *Un Traité Hollandois touchant les remédes de Médecine par Rudolff Zaff.* 8°.

A Delft, chez Reinier Boites : *Explication littérale & de pratique de l'Exode, traduit de l'Anglois de Stackouse.* 4°. Hollandois.

Chez le même : *Description de la vieille Groenlande ou détroit de David.* 8°. Hollandois.

A Rotterdam, chez Jacques Boschi : *Explication de divers passages de l'Ecriture Sainte, expliquez*

par la maniére de combattre en usage chez les Anciens, *par Jacques Lydius*, &c. 2 vol. 8°. Hollandois.

Chez J. D. Beman : *L'Histoire du Patriarche Abraham en douze Chants ou Livres par*, *Arnold Hoogrliet.* 4°. Hollandois.

Liste de Livres imprimés en France.

A Rouen, chez Pierre le Boucher : *Pratiques Bénéficiales suivant l'usage commun & celui de la Province de Normandie*, *&c. par M. Charles Routier Avocat.* 4°.

A Charleville, chez P. Thesin : *Le libertinage combattu par le témoignage des Auteurs Profanes.* 4°. vol. *in*-12.

A Beziers, chez François Barbut : *Colores Nevvtoniani*, *carmen. Autor. Lud.* Lavaur *Societ. Jesu.* in-12.

A Paris, chez la veuve Etienne & T. Herissant : *Quatre nouveaux volumes des Sermons de M. Massillon*, *Evêque de Clermont.*

Chez la veuve Etienne, De Saint *Avril* 1746.

& Saillant : *Douziéme Vol. de l'Histoire Romaine, &c. par M. Crevier.*

On donnera un second volume d'Avril, qui paroîtra vers le 15 du même mois.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Avril 1746. I. Vol.

ART. XXXI. *Extrait de trois Lettres de M. le Cardinal* Querini. 581

ART. XXXII. *Traité de la Culture des Pêchers*, &c. 599

ART. XXXIII. *Relation du Voyage de M.* de la Condamine. 611

ART. XXXIV. *Dissertation sur l'état du Soissonnois sous les enfans de Clotaire I.* 646

ART. XXXV. *Psychologie* ou *Traité sur l'Ame, par M.* Wolf. 657

ART. XXXVI. *Recherches sur les vertus de l'eau de Goudron, par M.* Berkeley, *Evêque de Cloyne.* 679

ART. XXXVII. *Saggi di Dissertazioni dell' Academia di Cortona*, &c. 702

ART. XXXVIII. *Lettre au P. B. J. sur l'Ouvrage de M.* Deparcieux. 723

ART. XXXIX. *Dissertation sur le systême de l'Auteur des Lettres sur l'imagination des femmes enceintes.* 727

ART. XL. Joan. Zach. *Plaineri* Institutiones Chirurgiæ, &c. 734

ART. XLI. Nouvelles Littéraires. 739

Errata pour le mois de Mars 1746.

PAge 404, ligne 2, d'Insectologie, *lisez*, d'Insectéologie.

535. lig. 2. Milord Godolphin son beau frere, grand Trésorier, & le Comte de Sunderland son gendre, Sécrétaire d'Etat, &c. *lisez*, ses deux gendres, Milord Godolphin, grand Trésorier, & le Comte de Sunderland Sécrétaire d'Etat, &c.

492 lig. 2, & troisiéme, *lisez*, & le troisiéme.

493. lig. 10. Gilânez, *lisez*, Gil-añez.

Avril 1746.

500. lig. 9, qu'on crut être le Prêtre-Jean, *lisez*, qu'on crut être celui du Prête-Jean.

lig. 25. Prêtre Jean, *lisez*, Prête-Jean.

522. lig. 6, peu connue, *lisez*, peu connu.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise, LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Avril 1746. II. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Serenissime Monseigneur le* PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Avril 1746. II. Vol.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	1733.	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	13.	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	5.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Avril 1746. *II. Vol.*

ARTICLE XLII.

DISCOURS PRONONCE' A l'ouverture des Audiences de la Cour des Aydes de Montpellier le 12 *Novembre* 1745, *par M. le President B. Dal.*

MESSIEURS,

Il n'eſt rien de plus admirable que le corps des Loix qui régle l'ordre & la lévée des Tailles dan

cette Province : Loix anciennes & reſpectables qui ont pris leur naiſſance, leur acroiſſement ou leur force dans ce Sanctuaire de la Juſtice, & qui forme le ſiſtême le plus accompli pour l'avantage de l'Etat & le bonheur des Peuples.

Que puis-je faire de mieux aujourd'hui, Meſſieurs, que de vous en préſenter le tableau, de vous en expoſer la ſageſſe, & de vous développer les avantages que le Peuple & le corps de la Société en retirent.

Vous connoîtrez par-là toute l'importance de vos fonctions, & vous ſerez animés de plus en plus à les remplir avec zéle. Ce Peuple qui m'écoute connoîtra à ſon tour tout ce qu'il vous doit, & il redoublera d'amour & de reſpect pour ce Tribunal auguſte, en voyant que la Juſtice que vous y éxercez, eſt la ſource de ſa félicité, & que les Loix dont vous êtes les Protecteurs & les Interprêtes, ſont les premiers principes de ſon

bonheur & de tous les biens qu'il goûte dans la Société.

Le commun des hommes ſe repoſe ordinairement ſur le bonheur dont il jouit, & s'occupe peu des cauſes qui le lui procurent. Il s'accoutume à un état heureux preſque ſans le connoître. Sa félicité ſe mêle en quelque ſorte à l'air qu'il reſpire, & ne produit en lui ni réfléxion ni ſentiment de reconnoiſſance.

Rien n'égale la beauté & la richeſſe du Pays qui forme l'étendue de votre reſſort. Induſtrie inimitable dans l'Agriculture, ſuccès étonnant dans le commerce, adreſſe dans les Arts, réputation dans les Sciences. Rien n'y manque de ce qui peut rendre une Province floriſſante, & contribuer au bonheur des Peuples. On y admire des Ports que la nature ſemble refuſer, & qu'un Art aſſidu entretient même malgré la Nature. On eſt ſurpris du nombre des Villes, & des différentes habita-

tions qui embelissent les Campagnes. Vous parlerai-je des canaux qui les traversent, de la beauté des chemins publics, de la communication des deux Mers ? Vous décrierai-je ces Montagnes * qui, dans tout autre Pays, n'auroient été que d'affreux déserts, & sur lesquelles l'industrie des Habitans a sçu suspendre des Jardins préférables à ceux de Sémiramis ? Toutes ces merveilles font l'agrément & le bonheur des Peuples qui vous sont soumis; mais quelle en est la cause & la source primitive ? c'est ce qu'ils ignorent: c'est ce que peu de gens examinent.

Est-ce la beauté du Ciel, la bonté particuliere des terres, le cours des Rivieres, le voisinage de la Mer ? non, Messieurs, assez d'autres Provinces, qui ne sont cependant pas comparables à la nôtre, jouissent de ces avantages. Le Soleil y paroît avec le même dégré de chaleur ; la terre y a les

* Les Montagnes des Cevennes.

mêmes principes de fécondité, le Ciel les mêmes influences • des Rivieres plus grandes encore que celles qui nous avoisinent y vont enrichir & fertiliser les Campagnes. Il est inutile de nous flater : Nous ne sommes point privilegiés du Ciel & de la Nature.

Quelle est donc la puissance, quel est l'art qui a pû faire d'un Pays ordinaire une Province si distinguée, si abondante, si pleine d'Habitans & de richesses ? C'est la Justice, c'est elle qui éleve les Nations & qui les rend florissantes : le souverain Législateur nous l'apprend par un oracle de sa Sagesse. Mais quelle est cette Justice ? Est-ce celle qui dans les Tribunaux ordinaires décide de l'état & de la fortune des Particuliers, qui prononce sur la fatalité des prescriptions, la validité des Testamens, l'étendue des servitudes ?

Ces sortes de dispositions, dont l'effet est renfermé dans l'intérieur des familles, ne font point le bon-

heur public. Auſſi voyons nous qu'elles varient dans les differentes Provinces de ce Royaume, ſuivant la diverſité des Juriſprudences & des Coutumes, ſans que les Peuples en ſoient plus fortunés, ou plus miſérables.

Mais les Loix qui reglent la quotité des impoſitions, la forme de leur levée, leur répartition, leur emploi, font la partie la plus eſſentielle d'un bon gouvernement & décident ſouverainement du bonheur ou de la miſére des Peuples. Quand les impoſitions ſont réparties avec égalité & avec Juſtice, que les deniers publics ſuivent leur deſtination légitime, que les éxacteurs ne peuvent mêler dans leurs pourſuites des motifs odieux, & des animoſités particulieres, il en réſulte néceſſairement un état de douceur & de tranquillité, qui ſe répand parmi les Peuples, qui ſoutient la culture des terres, anime l'émulation, maintient le commerce; &

ce ſont des réglemens ſi ſages qui ont rendu cette Province un objet de jalouſie pour toutes les contrées qui l'environnent.

Il n'eſt point de Communauté, point de poſſeſſeur d'héritage placé ſur ſes limites, qui ne voulût effacer, s'il lui étoit poſſible les bornes fatales qui l'en ſéparent & qui l'empêchent de jouir de ces Loix & de ces uſages. Ils voyent tous avec envie que nos Habitans ſont libres dans leurs perſonnes, que les fonds de terre ſont ſeuls aſſujettis à l'impoſition : ils admirent l'étendue & les avantages d'une diſpoſition ſi ſimple & ſi naturelle, qui donne dans la répartition des tailles un terme de proportion immuable, plein de juſtice & d'exactitude.

Il n'en eſt point ainſi lorſque les tailles, au lieu d'être aſſiſes ſur les fonds, ſont impoſées ſur les perſonnes. Comme la fortune des particuliers eſt inconſtante & ſujette à la variation des événemens

de la vie, il faut de toute nécessité que l'imposition se régle sur des connoissances trompeuses & toujours incertaines, que l'autorité prenne souvent la place de la vérité & de la justice.

De-là vient que les Peuples de certaines Généralités du Royaume ne peuvent, malgré les soins & la vigilance des Magistrats qui les gouvernent, sortir d'un état de langueur & de misere qui ne les abandonne jamais. Le fardeau des impositions leur paroît insuportable; & comme il est arbitraire, ils le trouvent toujours au-dessus de leurs facultés & de leur fortune: la crainte d'un augmentation de tailles, arrête leur émulation & leur industrie, ils cachent leurs succès, & exagerent leurs pertes, ils osent à peine couvrir la nudité de leurs enfans; & souvent à force de feindre qu'ils sont misérables, ils parviennent à le deve ir.

Parmi nous, un livre sacré & inviolable régle pour toujours la portion que chacun doit suppor-

ter des charges publiques. Avec quelle réligieuſe exactitude ne procéde-t-on pas à la confection de ces *cadaſtres* pour conſerver un ſcrupuleux équilibre entre les différens propriétaires des fonds ? Des Arpenteurs choiſis examinent les bornes & la contenance de chaque héritage ; des prud'hommes en déterminent la qualité, un Commiſſaire nommé ſur les lieux régle & conduit toute cette Procédure, mais ce n'eſt point encore aſſez : le projet de ce livre, avant de paſſer en force de Loi, eſt expoſé pendant pluſieurs mois aux yeux du Public, & à l'examen de chaque *contribuable*, pour qu'il puiſſe en faire corriger les erreurs & réparer les ſurcharges ; & ce n'eſt qu'après tant de ſages précautions, après le conſentement au moins préſumé de toutes les parties, qu'il eſt enfin porté aux pieds de la Cour, où il reçoit le dernier ſceau de l'aprobation publique, & toute l'autorité d'une convention déſormais invariable.

De-là vient que le Laboureur ne cache point parmi nous ses richesses & son abondance. Rien n'arrête son émulation, il *bonifie* ses terres sans trouble & sans allarmes. Si ses moissons surpassent ses espérances, si ses celliers suffisent à peine pour recevoir sa vendange, si ses arbres se couronnent de fruits, il ne craint pas que les dons qu'il reçoit de l'Auteur de la Nature, deviennent contre lui un titre de nouvelle exaction. Si au contraire le dérangement des saisons, la rigueur des hyvers, la fatalité des inondations & des secheresses mettent quelqu'inégalité dans les fonds qu'il possede, la bonté du Prince vient à son secours, & des indemnités justement distribuées, rétablissent le précieux équilibre.

La lévée des impositions n'est pas moins admirable parmi nous, que la façon de les asseoir. Ce n'est point un exacteur étranger, qui vient présenter dans les Campagnes un visage d'autant plus terri-

ble, qu'il est inconnu : c'est un concitoyen, un ami, instruit des forces des différens contribuables qui, connoissant les richesses des uns ou l'impuissance des autres, sçait proportionner ses poursuites à leur pouvoir. Le tems des payemens est distribué dans le même ordre que celui des productions de la terre, de sorte que le Collecteur ne trouve jamais son Débiteur les mains vuides : au défaut des fruits, la terre même répond du payement différé ; de sorte que l'exacteur ne craignant jamais de perdre ce qui lui est dû, peut exercer sans peine tous les tempéramens que la douceur & l'humanité doivent inspirer à tous les hommes. Enfin le contribuable le plus obéré, dans le plus affreux dérangement des affaires de sa famille, a la consolation de ne voir jamais saisir ses instrumens aratoires ; dépôt sacré que la Nature a mis entre les mains de tous les hommes ; source de vie que

nos Loix ont toujours respectée. Heureux les hommes s'ils ne connoissoient d'autres armes ; elles leur ouvrent le sein de la terre, qui paye leurs travaux avec usure, & qui aime à récompenser des cultures qui sont son ornement & sa gloire.

Tel est, Messieurs, le sistême des Loix qui sont l'objet de votre jurisprudence, telle est l'origine du bonheur des Peuples qui vous sont soumis. Ce sont ces mêmes Loix, qui rendirent autrefois l'Egypte si florissante, & qui en firent le Pays le plus merveilleux & le plus fertile de l'Univers. On cherche aujourd'hui l'Egypte dans l'Egypte même. Le Ciel & la terre n'y ont cependant point changé. Le Nil, fidele aux Loix de la Nature, y porte avec la même exactitude le tribut réglé de ses inondations bienfaisantes. Que lui manque-t-il donc ? Ses anciennes Loix : Loix de justice & d'égalité, dictées par la sagesse d'un Ministre

inſpiré de Dieu même, maintenues par une longue ſuite de Rois, protégées par Aléxandre, conſervées par les Romains, détruites par leurs ſucceſſeurs, Maîtres durs & aveugles qui peu contens de retirer tranquilement les droits anciennement établis ſur les terres, ont introduit des exactions pernicieuſes, & des contributions arbitraires, ſource du découragement & de la miſére des Peuples.

L'Empire Romain a ſouffert les mêmes révolutions. Tant que le ſiſtême des impoſitions y a été ſoutenu par l'autorité publique, que le Laboureur a cultivé ſon bien dans la paix & dans la juſtice, qu'il n'a point eſſuyé des exactions violentes & perſonnelles, l'Empire s'eſt ſoutenu avec gloire; mais dès que les Empereurs ont eû la foibleſſe d'accorder des terres & des poſſeſſions aux barbares, ces Nations fiéres & brutales, qui ne connoiſſoient d'autres Loix que leur épée, ſe crurent exemtes de

tout tribut. Dès-lors l'équilibre fut rompu, cette heureuſe égalité qui ſoutient le travail & l'émulation fut détruite, les anciens contribuables ne purent ſupporter le fardeau des impoſitions : ils négligerent leurs terres pour cultiver celles de leurs vainqueurs, & l'Etat ne reçut plus les ſecours accoutumés.

C'eſt à cette époque qu'il faut rappeller l'origine de la *nobilité* des biens, inégalité odieuſe dans ſon principe, diſtinction pernicieuſe dans la ſociété. Il eſt vrai que les priviléges de la Nobleſſe Françoiſe qui a verſé ſi ſouvent ſon ſang, & qui le prodigue encore ſi généreuſement pour ſa Patrie, ont rendu cette diſtinction déſormais reſpectacle. Mais admirons les ſages tempéramens que nos Loix ont employés, pour tenir une juſte balance entre les intérêts du Peuple & des droits qui y paroiſſent ſi opoſés.

La nobilité dans cette Provin-

ce eſt attachée aux fonds, & n'a rien de commun avec les perſonnes. De-là l'exemption des tailles devient fixe, invariable, & ne peut être multipliée. Nous ne voyons point parmi nous que l'arrivée d'un Noble dans une Communauté & les acquiſitions qu'il y peut faire, dérangent l'impoſition & apauvriſſent le contribuable, les biens qu'il acquiert ſuivent toujours le ſort qui leur fut affecté : rien ne peut les anoblir. Au lieu que nous voyons tous les jours dans les autres Provinces des familles, qui par la grace du Prince ou les Loix de l'Etat, s'élévent au deſſus de l'obſcurité de leur origine, & qui ſe trouvant revêtues de tous les avantages de la Nobleſſe, ſurchargent le Peuple du fardeau dont on les exempte. Les uſurpations même ſont ordinaires en ce genre : combien de Généalogies ſuppoſées, de noms empruntés, de filiations fabuleuſes ? On s'enveloppe, on ſe cache dans

un labirinte d'actes secrets & domestiques, dont la politesse de nos mœurs craint de rechercher l'imposture.

La nobilité des fonds est exposée à un plus grand jour. Les hommages, les dénombremens, les anciens Cadastres qui doivent déposer pour elle, sont des actes publics, autentiques, inalterables, exposés aux yeux de toutes les parties. Au défaut de ces titres ; elle peut subsister encore à l'ombre de la possession des Justices ; émanation de l'autorité souveraine, qui donne une présomption de noblesse & de dignité à tout ce qu'elle couvre de ses rayons.

Mais ces témoins quelque respectables qu'il paroissent, ne sont pourtant pas regardés comme absolument irréprochables. On connoît la foiblesse des Communautés, l'autorité des Seigneurs, oserai-je le dire, la malheureuse avidité qui s'empare quelquefois des Administrateurs des affaires publi-

ques. Auſſi, à l'aſpect du moindre acte de roture, tout cet Edifice de nobilité chimérique, élevé à la charge de l'Etat, des Communautés & des contribuables, diſparoît & s'évanouit, tant on a ſoin, en conſervant à la Nobleſſe ſon ancien apanage, & la franchiſe des biens qui lui ſont deſtinés, de conſerver en faveur des Peuples les contributions anciennes, la nature des fonds, & cette heureuſe égalité qui doit régner entr'eux, & qui peut ſeule adoucir le poids des charges publiques.

Plus les Loix ſont admirables dans leurs principes, ſages dans leurs diſpoſitions, utiles dans leurs effets, plus elles demandent en vous de zéle, d'ardeur & d'exactitude pour en maintenir la pureté & la force. Elles ſont attaquées de toutes parts par l'injuſtice des hommes. L'intérêt perſonnel cherche à prévaloir ſur l'utilité publique; chaque particulier voudroit qu'on changeât les Loix au gré de ſes déſirs, qu'on imaginât en

ſa faveur une juriſprudence qui lui fut propre, & par des raiſonnemens captieux & frivoles, chacun ſe croit en droit d'attaquer les plus ſages réglemens, uniquement parce qu'ils lui ſont contraires.

Combien de fois a-t-il fallu que la voix de la juſtice ſe fit entendre du haut de ce tribunal, qu'elle perçât le nuage dont on vouloit l'obſcurcir, & vint au ſecours des Loix preſqu'abandonnées par ceux mêmes qui avoient intérêt à les ſoutenir? Combien de fois a-t-il fallu ranimer par le miniſtére public celui des particuliers? En un mot combien de Communautés ont-elles gagné devant vous des Procès malgré elles-mêmes.

Connoiſſez, Citoyens, connoiſſez à de ſi illuſtres marques, à des travaux ſoutenus avec tant de conſtance, quel eſt notre zéle & notre amour pour les Peuples. Nous ne ſommes point établis pour agraver le joug des impoſitions, mais

pour le rendre léger, pour arrêter les dépenſes ſuperflues, les fraudes publiques, les déprédations ſécretes, & pour veiller ſans ceſſe à la conſervation de ce ſiſtême admirable qui ſert de régle à vos impoſitions, qui fait votre bonheur, & qui vous éleve au-deſſus de toutes les Provinces qui vous environnent.

C'eſt à cet heureux ſiſtême que vous devez les ornemens de votre Patrie, & les ſecours que vous avez fournis ſi ſouvent à l'Etat, avec autant de gloire que de facilité. C'eſt encore à l'aide de ces ſecours que le Roi fait retentir l'Europe du bruit de ſes armes. Peu ſemblable à ces Princes réſervés & timides, qui ne ſortoient de leur Palais que pour aller ravir à leurs Généraux une partie de leur gloire, qui faiſoient préparer d'avance leurs exploits & marchoient plûtôt à une victoire aſſurée, qu'à une Campagne douteuſe, il s'eſt ivré à toute l'incertitude des événemens de la guerre, il eſt parti

pour se présenter à un ennemi redoutable, & il n'a dû la supériorité de ses armes qu'à ses périls, & sa victoire qu'à son courage.

Joignons nous, Messieurs, à ces illustres compagnies que le Roi a bien voulu rendre les témoins de sa gloire, qui ont accouru au milieu des armes pour le féliciter entre les bras de la victoire. Parcourons avec elles ces campagnes qu'il a rendu célébres par tant de triomphes : suivons les sur ce fameux champ de bataille où la présomption & la férocité ont été obligées de céder à la valeur & à la sagesse. Arrêtons ici nos regards : voyons y notre auguste Prince tantôt couché sous la tente comme le moindre de ses Soldats, tantôt portant de rang en rang l'ardeur dont il est animé. Là son courage croît avec les périls : ici sa présence rassure ses troupes déja ébranlées, & d'un seul de ses regards, il fait rentrer dans la poussiere les colones formidables, chef

 d'œuvre

d'œuvre de l'art militaire que ses ennemis avoient préparé pour sa perte.

Que d'objets intéressans pour nous dans cette fameuse journée! Le Dauphin, l'amour & les délices de la France, au premier essai de ses armes, y paroît en Héros: au milieu de l'horreur des combats, ses yeux assurés portent partout la joye & l'espérance. Impatient de vaincre, il cherche à franchir la barriére que les vœux du Royaume & les ordres d'un pere tendre avoient prescrite à son courage. Pourrions nous ne pas jetter aussi les yeux sur le Commandant de cette Province notre illustre Chef, qui, sous les ordres de son Roi, exécute avec une noble audace les conseils qu'il donne avec fermeté?

Mille avantages suivent cette premiére victoire, Tournay rentre aussitôt sous la domination de ses anciens Maîtres, Gand, Oudenarde, Dendermonde, Nieuport,

ouvrent leurs portes : Ostende, cette Ville fameuse par la longueur des Siéges qu'elle a soutenus, subit la même loi. Puissances Maritimes, que sont devenues vos Flotes ? Où sont ces Vaisseaux nombreux, objet de votre orgueil & de votre confiance ? L'Océan semble étonné de voir sans défense une Ville qui tient à l'Empire des Mers, à cet Empire dont vous croyez être les Dominateurs & les Arbitres ; elle attend en vain votre secours. Tout céde à la sagesse des projets de notre auguste Monarque, & ses Troupes victorieuses étendent du rivage leur triomphe sur la Mer même.

Tant de succès, Messieurs, semblent nous assurer une paix aussi prompte que glorieuse. Le Ro[i] moins occupé des acclamations & des chants de victoire, que du bonheur de ses Peuples, ne crain[t] point de manifester ses desirs ; & déja de la même voix dont il frap[p]oit les oreilles de ses Soldat[s]

pour les animer au combat, il exhorte ses ennemis à la paix. Ne cessons de la désirer avec lui, Messieurs, moins pour goûter nous-mêmes des jours heureux & tranquilles, que pour cesser de craindre pour les siens.

Car enfin, graces aux sages Ministres, chargés des dépenses de l'Etat, nous nous ressentons à peine des frais immenses d'une guerre si générale. L'ordre des Finances n'est point altéré. Les avantages de la paix se joignent aux charmes de la victoire. Malgré le bruit des armes, le commerce fleurit, nos Villes s'embelissent. Nous avons conquis des Provinces; mais les nôtres ne sont point épuisées. Le Soldat vainqueur a ravagé le pays ennemi; mais l'exacteur n'a point affligé nos campagnes; & ce Tribunal respectable, asile ordinaire des malheureux, n'a pas la douleur d'entendre les gémissemens que la difficulté des tems occasionne. A ces traits on reconnoît

un Roi qui aime ses Peuples, & qui mérite d'en être aimé; qui réunira dans la postérité le rare avantage d'être compté tout ensemble parmi les Conquérans & parmi les bons Rois.

AVOCATS.

Que vos fonctions paroissent admirables, quand vous remontez à l'origine de nos Loix, que vous en pénétrez l'esprit, que vous en déduisez les avantages! Rien n'est plus noble, que de remettre souvent sous les yeux des Juges ces principes généraux, ces raisons supérieures prises de l'ordre & de l'intérêt public. Ne vous regardez pas seulement comme les défenseurs de vos parties. Vous êtes encore les organes & les interprétes des Loix. Ce n'est point assez que le Tribunal trouve dans vos paroles des motifs pour asseoir des jugemens équitables, il faut encore que le Barreau y trouve des traits

lumineux, des inductions ſolides, & des principes dignes d'être recueillis.

PROCUREURS.

Ne vous arrêtez pas à l'extérieur de vos Parties: ſouvenez-vous que, ſous le nom d'un vil Laboureur ou d'un Payſan timide, vous agiſſez toujours pour l'ordre Public, pour le maintien des Réglemens, & la félicité des Peuples. Les Villes, les Communautés, le Corps entier de la Province ont ſouvent recours à votre miniſtére. De ſi grandes conſidérations doivent vous le faire exercer avec déſintéreſſement & avec nobleſſe.

ARTICLE XLIII.

REFUTATION de l'opinion de M. Pluche, Auteur du Spectacle de la Nature, touchant l'inclinaison qu'il prétend avoir été donnée à l'axe de la Terre, au tems du déluge. Suite de l'Article XXIV. au mois de Mars.

Troisiéme supposition. AVant le déluge on jouissoit d'une sérénité d'air si constante, qu'elle n'étoit jamais troublée par les pluyes, les vents & les orages. M. Pluche n'est pas le premier qui ait pensé qu'il n'y avoit point eu de pluye avant le déluge, soit parce qu'il n'en est point fait mention dans l'Ecriture, soit même parce que Moyse dit expressément en un endroit qu'il n'avoit point plu jusqu'au moment dont il parle, *non enim pluerat Dominus super terram*, sauf à sçavoir si ce moment est celui du déluge.

C'est ce qui n'a jamais été prouvé, & ce que le P. Alauze nie formellement avec toute sorte de raison. Le Texte de Moyse ne laisse aucun lieu de douter que ce moment ne fut celui de la création & de la production des plantes, moment fort antérieur à celui du déluge. Voici le Texte tel qu'il est au Chapitre 2. ℣. 4 & 5 de la Genèse.

Ista sunt generationes cœli & terræ quando creata sunt, in die quo fecit Dominus Deus cœlum & terram, & omne virgultum agri antequam oriretur in terrâ, omnemque herbam regionis priusquam germinaret : non enim pluerat Dominus Deus super terram, & homo non erat qui operaretur terram.

Voilà le moment bien marqué par ces mots, *quando creata sunt*, & par ceux-ci, *in die quo fecit*, & encore par le *priusquam*; & le *non pluerat* est relatif & antérieur à ce *priusquam*, à ce *die quo*, à ce *quando*. Le discours de Moyse est tout

ſimple, il fait remarquer que la premiére création du ciel & de la terre, & la premiére génération des plantes étoit l'ouvrage immédiat de Dieu ſans aucune coopération de la nature. 1°. De la terre *antequam oriretur in terrâ.* 2°. De la végétation *priuſquam germinaret*, 3°. De la pluye *non enim pluerat.* 4°. Du labourage & de la culture *homo non erat qui operaretur terram.* Cette derniére circonſtance eſt remarquable; car de même que cette expreſſion, *homo non erat*, tombe ſur le tems antérieur à la premiére production des plantes, de même le *non pluerat* y tombe avec la même évidence; & comme on ne peut pas dire que les hommes n'euſſent point travaillé la terre avant le déluge pour la production des plantes, on ne peut pas dire non plus que la pluye n'eût point concouru pour cette production. Rien n'eſt démontré ſi cela ne l'eſt pas. *Mais voici encore quelque choſe de plus fort*, dit l'Auteur.

Il est dit dans Job, que Dieu au commencement de toutes choses vit la Sagesse, c'est-à-dire, la consulta, la suivit lorsqu'il donna des loix aux pluyes & aux orages, *quando ponebat pluviis legem & viam procellis sonantibus.* Cette preuve est bonne, mais nous ne la croyons pas meilleure que la précédente, qui est toute de fait, au lieu que celle-ci n'est guéres que de raisonnement. Encore peut-on avouer que Dieu a tout vu & tout réglé dès le commencement, les choses mêmes qui ne devoient arriver qu'à la fin des siécles.

Le P. Alauze cite aussi ce passage des Proverbes, *quando æthera firmabat sursum & librabat fontes aquarum*, & il n'est pas douteux qu'on ne puisse l'interpréter de la région des nuages & de l'origine des pluyes. Mais cela ne nous paroît pas prouver décisivement qu'*il y ait eu des nuages dès le commencement du monde*, comme le conclut rigoureusement l'Auteur;

autrement il faudroit dire qu'il y en a eu dès le premier ou le ſecond jour, & même avant la production des plantes, & au moment où Dieu *æthera firmabat surſum*, &c. qui étoit ſans doute le moment où Dieu dit, *fiat firmamentum.* Car c'eſt évidemment ce firmament, cette fermeté, cette conſiſtence, ce poids de l'air qui balançoit, ſuſpendoit, équilibroit les nuages, les ſources des pluyes, les vapeurs, *librabat fontes aquarum.*

Le P. Alauſe eſt Phyſicien autant que Théologien, & Phyſicien ſubtil & exact. Il entre dans la nature des choſes. Il examine s'il eſt phyſiquement vraiſemblable qu'il n'y ait point eu de pluye avant le déluge, c'eſt-à-dire, pendant 16 ou 17 ſiécles. *Le Soleil*, dit-il, *qu'on ne dira pas ſans doute avoir depuis ce tems-là changé de nature ; ne devoit-il pas naturellement comme aujourd'hui attirer des vapeurs du ſein des eaux ? La cha-*

leur qui régne dans les extrailles de la terre, &c.? Ces vapeurs une fois élevées, & partout répandues dans l'air ne devoient-elles pas naturellement, au moins de tems en tems s'y condenser, s'y amonceler en nuages? &c.

On ne voit pas que M. Pluche, qui est Physicien, puisse éluder un raisonnement si naturel & si concluant, autrement qu'en disant, que comme il y a des pays pareils à l'Egypte, où il ne pleut jamais, ou presque jamais, Dieu pouvoit établir un pareil ordre général des choses dans ces commencemens : mais il ne suffit pas de le dire, & il faut le prouver; & le raisonnement de l'Auteur tiré de l'ordre général qui régne, est toujours un raisonnement de fait, concluant contre cette hypothèse, qui n'a de force, que celle d'un *peut-êtr* conjectural & hazardé.

Notre Auteur suit son adversaire de très-près. M. Pluche, dit-il, attribue l'origine des fon-

taines & des riviéres aux pluyes. Or il y avoit ſûrement des fontaines & des riviéres avant le déluge. La concluſion eſt bien néceſſaire : il y avoit donc des pluyes. Le P. Alauze convient cependant que M. Pluche a prévenu cette objection, en reconnoiſſant des élévations de vapeurs & des roſées qui rafraichiſſoient l'air, humectoient la terre, nourriſſoient les plantes & faiſoient naître les fontaines.

Mais outre que ce n'eſt jamais qu'un peut-être, ſon ſçavant Adverſaire remarque avec ſagacité que ces roſées de la façon de M. Pluche, ne ſont qu'un déguiſement des pluyes qu'il reconnoît tout bas en les rejettant tout haut. Car dans le vrai, des roſées ſont des pluyes cauſées, par des vapeurs élevées qui retombent en goûtes : & les roſées abondantes par où l'Auteur du Spectacle de la Nature, ſupplée aux pluyes, ſont inconteſtablement au moins des pluye

douces, mais longues ou fréquentes. Dire qu'avant le déluge il n'y avoit point de pluyes, mais qu'il y avoit des rosées, c'est sous une diversité de mots envelopper une contradiction formelle, & qui a droit d'étonner de la part d'un Physicien. Il seroit singulier qu'il y eut des Physiciens qui ignorassent que des rosées sont des pluyes.

Le raisonnement suivant est d'un habile Physicien. Aujourd'hui, selon M. de la Hire, des pluyes abondantes & de plusieurs jours pénétrent à peine trois ou quatre pouces de terre dans nos jardins & dans nos terres labourées, & à peine un pouce ou deux dans des terres affaissées & durcies par le tems. Et le P. Alauze remarque, qu'avant que la pluye pénétre au-delà de la premiére surface, il faut que cette surface soit bien imbibée & toute pénétrée dans toutes ses mottes, dans tous ses grains, ce qui demande bien du tems & une continuité de pluye.

Avril 1746.

Car ſi c'eſt une pluye alternative, entremêlée d'un Soleil qui paroît, & diſparoît de tems en tems, la pluye n'a jamais le tems de pénétrer au-delà de la premiére ſurface alternativement humectée & deſſéchée, ſans aucun avantage pour une ſeconde, une troiſiéme & une quatriéme couche de terre, placées l'une au deſſous de l'autre, ni par conſéquent pour les réſervoirs ſoûterrains, d'où M. Pluche dérive l'origine des fontaines & des riviéres.

Ces réſervoirs doivent être placés fort avant & fort bas dans les montagnes ou dans des terrains élevés, où les pluyes des terrains environnans ne ſçauroient couler & ſe ramaſſer. Quelque abondantes que M. Pluche faſſe ſes roſées nocturnes, la chaleur des jours doit les évaporer, & entretenir les couches ſoûterraines dans la plus grande aridité, & par conſéquent les ſources des fontaines & des riviéres & ruiſſeaux totalement à

ſec, la roſée d'une nuit ne s'ajoutant jamais à celle de la nuit précédente pour gagner de plus en plus dans les couches intérieures qu'il faut franchir, avec quelque plénitude, pour arriver aux réſervoirs des ſources.

Le P. Alauze s'exprime ſur cela d'une maniére fort énergique.
» Jamais une goute d'eau de la
» nuit précédente n'auroit pu ſe
» trouver réunie avec celle de la
» nuit ſuivante. Ainſi les roſées de
» pluſieurs nuits n'auroient pas
» plus fait que celles d'une ſeule
» nuit : ç'auroit toujours été à re-
» commencer : roſées durant la
» nuit, & ſéchereſſe durant le jour.
» Jamais par conſéquent la terre
» n'auroit été aſſez profondément
» humectée & abreuvée pour laiſ-
» ſer couler l'eau plus bas, &c.

Cet Auteur, incapable de diſſimuler aucune difficulté qui puiſſe être favorable à ſon adverſaire, s'objecte que l'arc-en ciel n'ayant paru qu'après le déluge, il ne doit

pas non plus y avoir eu de la pluye avant ce tems-là. Mais il fait voir en même tems que rien ne prouve que l'arc-en-ciel n'ait paru qu'après le déluge, l'Ecriture nous apprenant ſeulement que Dieu l'a pris & l'a donné aux hommes comme un ſigne de paix & de réconciliation, ſigne naturel & qui n'a de miraculeux que l'adoption que Dieu en fait pour cimenter ſa nouvelle alliance avec le genre humain. Et comme depuis ce tems là cet arc merveilleux ne laiſſe pas d'être l'effet des cauſes phyſiques, naturellement diſpoſées pour le produire aux moindres occaſions, de même ſa premiére apparition a été toute naturelle, & la ſuite des mêmes diſpoſitions exiſtantes avant le déluge. C'eſt ainſi que Dieu a voulu qu'un monceau de pierres ou une pierre ſeule devinſſent le ſigne de ſon alliance avec Jacob & avec les Iſraëlites, quoique ces pierres n'euſſent rien de miraculeux ni même d'auſſi mer-

veilleux que l'arc-en-ciel, & qu'elles fussent aussi anciennes que l'Univers.

M. Pluche avoue lui-même que les Interprêtes de l'Ecriture regardent unanimement l'arc-en-ciel comme aussi ancien que le monde. Dans des affaires de cette nature, l'unanimité des Interprêtes naturels de l'Ecriture, mérite bien du respect de la part de tout particulier qui a la confiance de remanier les mêmes questions. Mais c'est que, dit-on, ces Interprêtes & les Peres de l'Eglise étoient des Théologiens & non des Physiciens. Sur quoi on s'en fait bien accroire, comme si on étoit beaucoup plus Physicien qu'eux. On doute pourtant qu'il y ait beaucoup de Physique, à dire que la terre étant avant le déluge couverte d'eau en bien des endroits, à peu près comme aujourd'hui, & la chaleur du Soleil y élevant des vapeurs, & la fraicheur des nuits y causant des rosées, on n'y ait pas vu cepen-

dant une goute de pluye dans l'espace de 16 siécles. Appelle-t-on cela de la Physique ? Et est-ce de la Physique aussi de deviner sans autre raison que l'axe de la terre a été incliné, & que le déluge en a été la suite naturelle & physique ? Nous y voici arrivés.

Quatriéme supposition. Au déluge, l'axe de la terre reçut une inclinaison qui fit tout changer de face, & introduisit un nouvel ordre de choses. Voilà le corps de la place : mais tous les dehors étant pris, il ne sçauroit tenir longtems, surtout vis-à-vis d'un tel assaillant. Il partage son attaque en deux, dont il n'y en a aucune de fausse. Il entreprend de faire voir, 1°. Qu'aucune raison n'autorise cette inclinaison d'axe, 2°. Que bien des raisons la combattent.

Pour prouver que rien n'autorise cette inclinaison, l'Auteur de la réfutation dit, qu'elle n'est nécessaire pour expliquer ni les causes ni les effets du déluge. Les cau-

ſes du déluge, il les réduit à deux ; la cauſe premiére & efficiente qui eſt Dieu irrité, & la cauſe ſeconde & inſtrumentale qui ſont les eaux. *Que falloit-il davantage pour inonder la terre ; & s'il ne falloit rien davantage, à quoi bon imaginer autre choſe ?*

L'Ecriture même nous indique deux ſources de l'inondation générale de la terre, *rupti ſunt omnes fontes abyſſi magnæ, & cataractæ cœli apertæ ſunt.* Les eaux ſortirent de la terre & tomberent du Ciel, ſources naturelles, mais ouvertes cette fois là par miracle & par un miracle immédiat, ſans l'intervention d'une inclinaiſon d'axe, qui n'eſt ni un moyen naturel ni un moyen approprié à l'effet produit.

Nous faiſons une réfléxion : rien n'eſt plus facile à comprendre que le déluge, de la maniére dont Moyſe le raconte, malgré le miracle que ſon récit ſuppoſe. Dieu irrité dit, je perdrai la terre, je détruirai les hommes, j'appellerai

les eaux du déluge, *delebo, disperdam, adducam aquas diluvii, interficiam*, &c. Et en conséquence toutes les fontaines se dégorgent, & les cataractes du ciel sont ouvertes *rupti sunt omnes fontes, cataractæ cœli apertæ sunt.* Il n'y a nulle équivoque, rien qui ne s'entende aisément, on diroit que c'est un événement tout naturel; la Physique a t'elle de phénoméne qui s'explique plus nettement? car nous supposons qu'on comprend sans peine que Dieu est tout-puissant.

Au lieu que dans l'explication toute physique de M. Pluche, outre qu'il faut toujours comprendre ce qui n'est attesté que de M. Burnet, que Dieu a incliné l'axe, il faut encore mettre son esprit à la torture pour lier ensemble l'inclinaison de l'axe avec le déluge, qu'il dit en résulter naturellement. On ne voit pas trop, quelque Physicien qu'on puisse être, le rapport de ces deux événemens. C'est au lieu d'un miracle facile à sup-

poſer, en admettre deux dont le divin eſt le plus facile à comprendre, & l'humain tout à fait impoſſible à expliquer.

Rien n'eſt plus contraire à la ſaine Phyſique, que de multiplier les cauſes phyſiques ſans néceſſité. Or c'eſt ce que fait ici bien ſurement M. Pluche. Car dans le recit de Moyſe on entend bien, 1°. Comment une inondation générale a détruit les hommes. 2°. Comment les cataractes du ciel & de la terre ont, en s'ouvrant totalement, cauſé cette inondation. 3°. Comment, pourquoi du moins Dieu le voulant expreſſément dans ſa colere, ces cataractes ont été ouvertes par la main même qui les avoit fermées, fabriquées même. Au lieu qu'à ces trois cauſes M. Pluche, ſans en rabattre aucune, en aſſocie une quatriéme tout à fait inintelligible, qui eſt l'ouverture des cataractes par une ſimple inclinaiſon d'axe qui n'y a aucun rapport connu. Cela s'appelle ex-

pliquer, non *obscurum per obscurius*, mais le clair par le très-obscur, & embrouiller le simple par le composé.

Que fait là en effet cette inclinaison, & qu'en a t'on à faire? Ne faut-il pas toujours expliquer comment ces doubles cataractes ont été ouvertes? Dieu les a ouvertes, dit Moyse, & c'est une raison dont l'esprit le plus éclairé se paye volontiers. M. Pluche dit que c'est l'axe incliné qui a fait cette ouverture, & dès-lors on n'y voit plus goute. Le P. Alauze va plus loin, & jusqu'à faire voir que cette prétendue cause d'ouverture des cataractes, est non seulement inintelligible, mais très-fausse.

L'inclinaison de l'axe d'un globe, n'est qu'un mouvement total de ce globe, dont on ne voit pas qu'aucune partie doive être dérangée par là. Lorsque toutes les parties se dérangent de concert, aucune en particulier ne se trouve

dérangée relativement aux autres. Mais c'eſt peut-être, dit le P. Alauze, qu'en inclinant la terre, Dieu l'a ſecouée violemment, & cette ſecouſſe aura rompu les cataractes & fait dégorger les eaux de toutes parts. Et ce ſera, non l'inclinaiſon, mais la ſecouſſe qui aura cauſé le déluge. Il y a de la témérité à vouloir deviner toutes les façons, toutes les circonſtances des opérations les plus miraculeuſes de Dieu. Moyſe en dit aſſez pour les eſprits raiſonnables, lorſqu'il dit que Dieu rompit toutes les cataractes du ciel & de la terre, & que l'inondation fut cauſée par le regorgement des eaux ſoûterraines & par des pluyes exceſſives.

A peine avons nous quelque idée de l'origine des fontaines & des pluyes ordinaires. Il n'y a pas 100 ans qu'un Deſcartes même regardoit les nuages comme des glaçons; à peine la moitié des Phyſiciens ſçavent-ils que ce ne ſont que de

ſimples brouillards ; & nous voulons aſſigner la cauſe de la cauſe d'une pluye & d'une inondation toute miraculeuſe & unique de ſon eſpéce.

Le P. Alauze examine en Phyſicien, juſqu'à quel point le nouvel aſpect d'une terre inclinée dans ſon axe, a dû échauffer ou refroidir certaines parties reſpectives de l'atmoſphere, des eaux, de la terre même, & s'il en a dû réſulter des vents, & quels vents, des vapeurs, des exhalaiſons, &c. Nous ajouterons que l'excès au moins des pluyes & des regorgemens d'eau qui cauſerent l'inondation & le déluge juſqu'à couvrir les plus hautes montagnes, ne peut être l'effet d'aucune inclinaiſon d'axe, ni d'aucune cauſe naturelle, & que ſi cette inclinaiſon avoit été capable d'un tel effet, elle devroit le reproduire encore à peu près le même tous les ans, ou périodiquement de tems en tems après un certain nombre d'années.

Voilà pour les causes du déluge : pour ce qui est de ses effets, M. Pluche lui attribue tous les dérangemens de terrain, tous les déplacemens de corps, coquillages, arbres, cadavres qu'on trouve par tout sur la terre & dans son intérieur. C'est le sentiment du célébre M. Woodward & de bien d'autres avant & après lui, qui veulent que le déluge ait comme fondu le globe de la terre, & l'ait tout bouleversé, déplaçant, transposant toutes choses, & les laissant dans la confusion, ensorte que le plus léger soit placé sous le plus pesant, le liquide sous le solide, les rochers dans les mers, les coquillages dans les terres, &c.

Le P. Alauze sans trop s'expliquer, insinue que ces transpositions de corps doivent leur origine à des accidens dont les uns ont précédé, les autres ont suivi le déluge, à des tremblemens de terre, à des inondations particuliéres, à des débordemens de riviéres & de

mers, &c. Et l'on ne peut pas douter que la plûpart des transpositions irréguliéres, ne soient dues à de pareils accidens qui arrivent tous les jours. Mais pour ce qui est d'un certain dérangement sçavant, qui est un véritable arrangement, & une vraye organisation du corps entier de la terre, à l'instar de l'organisation des corps animaux & végétaux, nous ne le croyons l'effet ni du déluge, ni d'aucun accident bizare ni fortuit, mais plutôt le chef-d'œuvre d'une intelligence divine qui vivifie tout, anime tout dans la nature, & n'a point laissé sans doute un si grand globe dans l'affaissement, l'entassement & la confusion.

N'eût-on point recours à tout cela, encore n'auroit-on nul besoin de recourir à l'inclinaison de l'axe terrestre, pour expliquer les dérangemens ni les divers arrangemens qu'on observe dans la terre. La seule rupture des cataractes, soit de la terre soit du Ciel, l'abon-

dance des pluyes, la grandeur de l'inondation, le flotement des eaux, leur long séjour sur la terre, leur retour dans les soûterrains doivent avoir dérangé bien des terrains, déplacé bien des corps, & formé de nouveaux arrangemens sur la terre & dans les soûterrains.

Des arbres enfoncés dans la terre, trouvés sur les Alpes & dans des Isles du Nord, où l'on ne trouve point de tels arbres plantés, & où il paroît n'y en avoir jamais eu, paroissent à M. Pluche de grandes preuves de l'ancienne fertilité de ces Isles & de ces Montagnes, fertilité perdue par l'inclinaison de l'axe en question. Quelle preuve? A peine est-ce une conjecture. Qu'on le nie, comment le prouvera-t-on? nous voyons tous les jours des terrains bouleversés par des tremblemens de terre, par des éboulemens, par les débordemens de riviéres. On voit des pays fertiles couverts par

là de ſable, leurs arbres renverſés & enterrés, leurs plantes tranſportées ailleurs &c. Et ce que nous n'avons pas vû doit reſſembler à ce que nous avons vû, bien plus qu'à ce que M. Burnet a ſeul imaginé, ſans aucun modele de comparaiſon dans toute la Nature.

Après ces raiſons qui détruiſent celles de cet Auteur & de M. Pluche, le P. Alauze vient à des raiſons directes qui établiſſent immédiatement le ſyſtême opposé au leur. Ce paſſage de l'Eccléſiaſtique au Chap. 3. ℣. 14. eſt fort; *Didici*, dit-il, *quod opera omnia quæ fecit Deus, perſeverent in perpetuum.* Le P. Alauze fait remarquer le mot *omnia.* La poſition, la direction de l'axe terreſtre eſt bien ſurement un de ces ouvrages de Dieu, & de Dieu ſeul, & un de ſes grands ouvrages, appartenant au grand ſyſtême général de l'Univers, & d'où dépend tout le grand du ſyſtême de la terre, les ſaiſons, es aſpects, les climats, &c.

Cet autre passage (Pseaume CIII. ℣. 5.) *Fundasti terram super stabilitatem suam, non inclinabitur in sæculum sæculi*, paroît fait exprès contre la prétendue inclinaison de l'axe, à moins qu'on ne veuille dire sans autre vraisemblance que la terre n'a pris sa stabilité qu'après le déluge.

Ni M. Pluche, ni Burnet n'ont saisi toutes les branches de leur systême : ils ont à faire ici à un homme qui voit plus loin que l'objet qu'on lui présente. Il est Physicien, il est Géométre, il est Astronome. Si avant le déluge l'axe de la terre n'étoit point incliné, celui de la Lune, celui de Jupiter, celui de Saturne, celui de Mars, en un mot de Venus, Mercure & de toutes les Planetes ne l'étoit pas non plus. Dès que ces Messieurs regardent cette inclinaïson comme un grand inconvénient & un dérangement qui n'a dû venir qu'après coup, il n'a point dû être primitif, vu surtout l'uniformité

de la nature & la ſimplicité de ſes loix.

Aujourd'hui cependant tous ces axes ſont inclinés, doublement inclinés même, par rapport à l'Equateur comme la terre, & par rapport à l'écliptique. Or ces Meſſieurs qui touchent ainſi au ſyſtême général, & ſe vantent de le réformer en quelque ſorte, en prétendant qu'un axe non incliné vaut mieux qu'un axe incliné, y touchent foiblement, ne faiſant mention que de la terre là où il eſt queſtion de toutes les planetes, & d'un ſyſtême général en effet. Il faut donc qu'en inclinant la terre, Dieu ait auſſi incliné toutes ces planetes & leurs ſatellites.

Ou bien, puiſque ces Meſſieurs n'en diſent mot, quoiqu'ils traitent pourtant *du Ciel* en général & de toute la nature, dont M. Pluche nous offre le raviſſant ſpectacle, peut-être que la terre n'étant point inclinée avant le déluge, toutes les planetes l'étoient,

ce qui n'auroit pas laissé de déroger aussi à l'uniformité de la nature & à la simplicité de ses loix, des loix dont nous voyons qu'elle se pique le plus. Car rien n'est plus général ni mieux entendu même que cette inclinaison, & cette diversité réguliére & périodique de latitude qui enrichit la terre de mille nouveaux aspects, & d'une multitude de saisons & de climats qui raniment sans cesse la nature, fort engourdie selon nous & fort monotone, si elle étoit réduite à son prétendu printems perpétuel, au gré du Docteur Burnet.

Dans le cas de la non inclinaison des planetes, le P. Alauze observe en habile Astronome, qu'il y auroit eu des éclipses de Lune & de Soleil tous les mois, éclipses totales, centrales, toujours les mêmes. On ne veut pas qu'avant le déluge, il ait été permis au plus petit nuage de cacher à la terre, la Lune & le Soleil; & voilà quelque chose de pis en ce genre, &

de fondation, de 15 en 15 jours; sans parler des éclipses de toutes les autres planetes, toutes mues réguliérement dans le même plan de l'équateur.

Cinquiéme supposition. L'Auteur n'en avoit promis que quatre, elles auroient suffi pour remplir son titre & son dessein: celle-ci est de surérogation. Mais ce n'est pourtant point un hors d'œuvre. Le Docteur Burnet a poussé l'inclinaison de la terre au de-là du déluge. Il ne s'est pas contenté d'infirmer un si grand miracle; un autre plus étonnant encore lui a paru susceptible de ses prétendues explications physiques, & M. Pluche n'a pas été assez en garde contre cette dangereuse physique de ramener le surnaturel même aux loix de la nature. Il s'agit de la fin du monde & du dernier jour du jugement universel. L'Ecriture annonce la colere de Dieu par les prodiges qui paroîtront au ciel & sur la terre, les pestes, les guerres,

les famines, les faux Prophêtes, la chûte des étoiles.

La présence de tels objets laisse t'elle à l'esprit assez de liberté pour imaginer de frivoles systêmes? Tout cela s'explique, selon Burnet, par une nouvelle inclinaison d'axe donnée à la terre : la colere du redoutable Juge des vivans & des morts n'a d'autre effet immédiat, que cette frivole inclinaison; c'est cette inclinaison qui est l'exécuteur de tant de terribles arrêts : c'est elle qui va faire sécher l'Univers de crainte *arescentibus hominibus præ timore.* Mais en l'attendant, les Philosophes s'en égayent & s'en amusent l'esprit, étant de la Secte sans doute du Sage d'Horace, que l'Univers fracassé n'étonneroit pas *impavidum ferient ruinæ.*

Voici les paroles de M. Pluche sur cette nouvelle inclinaison. « Il » est, dit-il, un moment connu » de Dieu seul, où il donnera une » nouvelle secousse à notre globe. » L'axe n'en sera pas plutôt ébran-

» lé, que les hommes verront le
» Ciel courir comme un *rouleau*,
» les Etoiles tomber, & la Natu-
» re se confondre. Cette chute des
» étoiles & cette fuite des cieux
» est un langage digne de celui
» qui a fait l'homme, & qui con-
» noît seul les raisons des apparen-
» ces, qu'il fait éprouver à l'hom-
» me. Rien de plus grand ni de
» plus exact que ce langage. Au
» premier ébranlement de la terre
» les hommes verront nécessaire-
» ment les cieux se déplacer &
» fuir, comme ils voyent à pré-
» sent le Soleil monter & passer
» du haut des cieux au point de
» son coucher. Copernic lui-mê-
» me voyoit les Astres monter &
» descendre, & sans crainte de
» blesser la vérité, il disoit comme
» les autres; le Soleil monte, le
» Soleil se couche. Son hypothè-
» se qui rend raison de l'ordre du
» monde, devient ici l'interprête
» de l'Ecriture, & nous fait com-
» prendre très-nettement que le

» changement futur ſera dans tou-
» tes les circonſtances prédites
» auſſi ſenſible, que la marche
» préſente de la nuit & du jour.
» Une hypothèſe eſt bien riche,
» quand elle ſe trouve également
» d'accord avec la foi, comme elle
» l'eſt avec le bon ſens, & avec les
» obſervations les plus ſouvent réi-
» térées. »

Sur ces belles paroles, confirmées ailleurs par d'autres non moins magnifiques, le P. Alauze obſerve que M. Pluche ſe ſçait bon gré de ſon opinion, & qu'il lui prodigue les plus brillans éloges. Car ce langage qu'il trouve ſi digne de Dieu, eſt uniquement ſon propre langage & ſa propre opinion, & il n'applaudit à la chute des étoiles qu'à condition qu'elle ſera telle qu'il l'imagine; c'eſt à-dire, *nulle* en bon françois. Car ce n'eſt qu'un *langage*, ſelon lui, & une ſimple *apparence*, pareille à celle qui n'allarmoit guéres Copernic, à celle que Virgile décrit par

ce beau vers, *provehimur portu, terraque urbesque recedunt*, à celle qui nous fait voir *le Soleil monter & passer du haut des Cieux au point de son coucher.*

Il y a ici une circonstance remarquable; c'est de voir M. Pluche, après avoir dit que *les hommes verront courir le Ciel comme un rouleau*, expression peu noble, & peut-être burlesque, se récrier sur ce *langage*, le donner comme *digne de celui qui a fait l'homme*, & ajouter, *rien de plus grand ni de plus exact que ce langage.*

Le P. Alauze soupçonne de la finesse dans l'Auteur à avoir confondu ici son systême avec celui de Copernic pour l'autoriser. Mais comment par un changement d'axe, la terre ayant été inondée d'un déluge général, cette même terre est-elle menacée d'un embrasement général par un nouveau changement d'axe? Whiston qui fait inonder la terre par une comete aqueuse, & qui la fait embraser

par une comete brulante, dit quelque chose au moins de plus vraisemblable. L'eau peut donner de l'eau, le feu peut donner du feu. Mais un axe qui n'est qu'une ligne fictice après tout, comment peut-elle en s'inclinant simplement tout d'une piéce souffler tantôt le froid, tantôt le chaud?

M. Pluche parle bien du feu qui doit embraser la terre, mais il ne dit rien de l'embrasement des cieux dont S. Pierre a cependant parlé. M. Pluche fait pis que cela, il détruit formellement la réalité de cet embrasement, en réduisant tous les phénomenes célestes de cette terrible époque *à voir courir les cieux comme un rouleau*, à une apparence, à un langage digne de Dieu, uniquement parce qu'à la façon de Copernic, *il ne blesse point la vérité.*

Le P. Alauze va par une exacte analyse du systême qu'il combat, jusqu'à faire voir, que si par l'inclinaison supposée les étoiles d'un

côté paroissoient tomber, du côté opposé elles paroîtroient monter, & qu'à tout prendre, ce seroit un tournoïement plutôt qu'une chute.

Il est encore remarquable, que M. Pluche exprime la nouvelle inclinaison d'axe, qu'il pense que Dieu doit donner à la terre, par le mot de *secousse*. Il a bien senti qu'une simple inclinaison tranquille ne feroit pas grand effet pour la rupture des cataractes du feu, soit terrestres, soit célestes, & qu'il y falloit une secousse & un ébranlement général & violent; ce qui reviendroit à peu près à quelque chose de sain & de conforme au Texte de l'Ecriture, & au sentiment des Peres & Interprêtes. Mais ce ne seroit plus un axe simplement incliné. Ce seroit toute la terre & le ciel secoués & fracassés par l'action immédiate de celui qui a fermé les cataractes de l'eau & du feu, & qui tient ces élémens en équilibre. *Ni faciat, maria ac terras cœlumque profundum quippe*

ferant secum rapidi, verrantque per auras.

Le P. Alauze termine son écrit par ces mots. « Le nouveau systê-
» me n'est donc pas plus d'accord
» avec l'Ecriture en ce point qu'en
» tant d'autres. Il se dément en
» tout. Plus on l'approfondit, plus
» on découvre qu'il est insoutena-
» ble. Je pourrois en donner quel-
» ques nouvelles preuves. Mais il
» est tems de finir une réfutation
» que j'ai dû tâcher de rendre
» complette, & que je dois aussi
» éviter de rendre ennuyeuse par
» une diffusion trop grande. Je
» souhaite, qu'en découvrant le
» faux d'un systême, elle modere
» l'ardeur excessive d'en forger de
» nouveaux; ou qu'elle inspire du
» moins le desir de n'en donner
» que de bien sensés & de parfai-
» tement conformes aux vérités de
» notre sainte Religion. »

ARTICLE XLIV.

PSYCHOLOGIE, ou *Traité sur l'Ame, par M.* Wolf. *Suite de l'Article XXXIV. au premier Vol. du mois d'Avril.*

IL y a réguliérement un tems dans la journée où toutes les ſenſations avec les images qu'elles excitent dans l'imagination, ceſſent & ſuſpendent tellement leur impreſſion à notre égard, que nous n'avons plus aucun ſentiment des unes ni des autres. Cet état eſt ce qu'on appelle *ſommeil.* L'imagination ne travaillant qu'autant qu'elle eſt excitée par quelque ſenſation, il faut que ce ſoit par une ſenſation que nos ſonges commencent, & qu'ils continuent par une ſucceſſion d'images de la façon de l'imagination.

Toute la difficulté eſt de démêler la premiére ſenſation qui a été l'origine du ſonge; M. Wolf pré-

tend qu'il n'eſt pas impoſſible d'y réuſſir. On ſe ſouvient ordinairement quand on ſe réveille, de la fin du ſonge qu'on a eu, mais comment remonter juſqu'à ſon commencement ? comment rappeller toutes les images qui ſe ſont ſuccédées les unes aux autres pendant pluſieurs heures ? Il ſeroit plus aiſé, ſi l'on ſe ſouvenoit du début d'un ſonge, de le ſuivre en deſcendant juſqu'à la fin. La connoiſſance des diſpoſitions du corps & des objets qui ont coutume de nous affecter particuliérement, nous ſerviroient de guides dans cette marche ; ces guides ſeroient d'autant plus ſurs, qu'il eſt certain que nous nous repréſentons enſemble les objets que nous avons ſouvent perçus enſemble. C'eſt une eſpéce de liaiſon qu'ils ont contractée dans notre imagination, & qui, ſelon toutes les apparences, n'eſt pas interrompue dans le ſommeil.

Il y a donc deux méthodes de dreſſer la généalogie des ſonges,

l'une en descendant, pour ainsi dire, des peres aux enfans; l'autre en remontant des enfans aux peres. La premiére paroît impraticable, car comment se souvenir avec une certitude suffisante qu'on a commencé par tel songe? La seconde, que M. *Wolf* propose, est-elle beaucoup plus facile? Il semble que la généalogie des songes, de quelque maniére qu'on s'y prenne, est la plus incertaine de toutes les généalogies. Heureusement il ne s'ensuit pas de grands inconvéniens. On ne doit pourtant pas disconvenir que lorsqu'on est accoutumé à voir un objet accompagné de plusieurs autres, on ne pense guéres à cet objet principal, soit qu'on veille, soit qu'on dorme, sans penser à tout son cortege.

L'imagination n'a pas seulement la faculté de reproduire l'image d'un objet, elle a aussi la faculté de décomposer cette même image, & de ne s'en représenter par abstraction qu'une partie, sans s'ar-

rêter au reſte. C'eſt ce que M. *Wolf* appelle *la faculté de feindre* où d'*imaginer*. Rien n'empêche qu'on ſe repréſente un ſujet ſans tel mode, mais il n'en eſt pas de même des attributs, qui ſont eſſentiels au ſujet. Nous ne ſçaurions nous repréſenter un triangle ſans ſes trois angles. Comme il n'eſt pas poſſible que notre imagination nous repréſente la matiére autrement qu'étendue, on en conclura que l'étendue eſt donc un attribut eſſentiel de la matiére, ſelon les principes de M. Wolf. C'en eſt aſſez pour déterminer les Philoſophes & les Théologiens Catholiques à prendre les armes contre lui. Nous n'entrerons pas dans une controverſe, qui eſt du reſſort des Ecoles.

De la Mémoire.

Il y a une liaiſon très-étroite entre l'imagination & la mémoire: il importe de marquer où finit la

premiére & où la seconde commence. On retrouve dans une maison une personne qu'on avoit vue ailleurs : on la considére attentivement, & on la reconnoît, on se représente en même tems l'endroit où on l'avoit vue auparavant. Voilà trois choses à distinguer. 1°. L'idée de cette personne avec celle de la maison où on la voit actuellement. C'est l'*idée des sens*. 2°. L'idée de cette même personne avec celle du lieu où on l'avoit vue : c'est l'*idée de l'imagination*. 3°. *La réfléxion de l'ame sur l'une & l'autre de ces deux circonstances*. C'est dans ces trois points que consiste *la raison suffisante* de la reconnoissance.

C'est en combinant ces deux idées, l'une des sens, l'autre de l'imagination, & les différens objets qui en sont inséparables, que nous sommes assurés que la personne qui nous est présente actuellement, est celle même que nous avons vue ailleurs. Cela sup-

posé, M Wolf définit la mémoire *une faculté de reconnoître les idées que reproduit l'imagination, & par conséquent les choses représentées par ces idées reproduites.* Il déclare que c'est à l'imagination seule, non à la mémoire qu'il appartient de reproduire les idées : on confond selon lui ces deux facultés, quand on attribue cette prérogative à la mémoire.

Un Lecteur attentif a lu avec plaisir une maxime de M. de la Rochefoucault ; long-tems après, l'imagination la lui retrace, sans lui rappeller où il l'a lue, il peut innocemment & de bonne foi s'en croire l'Auteur : mais s'il vient à reconnoître que cette maxime se trouve dans le Livre de M. de la Rochefoucault, cette reconnoissance est ce qui caractérise la mémoire. On la regarde ordinairement comme un magasin où les idées sont en réserve, pour en être tirées au besoin. Cette notion, selon M. *Wolf* est chimérique, &

il ne l'appelle point d'un autre nom. La source des fausses notions qu'on s'est formées de l'imagination vient de ce qu'on ne distingue pas ces trois facultés de l'ame. 1°. La faculté de percevoir les objets sensibles, qui nous affectent, ce sont les sens. 2°. La faculté de reproduire les images de ces mêmes objets quoiqu'absens, c'est l'imagination. 3°. La faculté de reconnoître ces images reproduites, & c'est la mémoire.

Il suit de ce principe, que retenir une chose par mémoire, c'est conserver la facilité d'en reproduire l'idée & de la reconnoître. Cette facilité n'est pas égale dans tous les hommes : les uns ont besoin de plus de tems & de plus de répétitions que les autres pour y réussir. C'est par un exercice continuel qu'on perfectionne la mémoire, & il n'est pas concevable jusqu'à quel point on peut la perfectionner.

Jean-George de *Pelshover de Avril* 1746.

Konisberg, après s'être exercé fréquemment & long-tems à extraire par mémoire les racines des nombres, étoit parvenu à extraire pendant une seule nuit, dans son lit & sans lumiére, la racine d'un nombre, composé de cinquante-sept chifres, & dont la racine étoit elle même de vingt-sept chifres.

M. Wolf a éprouvé lui-même ce qu'on peut obtenir de la mémoire, par un long & fréquent exercice. Ce grand Philosophe nous apprend qu'au commencement de ses études de Mathématique & surtout d'Algébre, il n'a résolu que dans son lit & dans les plus épaisses ténébres de la nuit les problêmes Algébriques, & qu'il a aussi composé de même, d'imagination & de mémoire, toutes ses méthodes. Il n'avoit aucun Livre que ces deux facultés, dont l'une reconnoissoit les images que l'autre reproduisoit.

La plûpart des Sçavans se sont levés de grand matin ou se sont

couchés fort tard pour acquérir les Sciences où ils ont excellé. La méthode de M. Wolf est incontestablement plus commode; il est vrai qu'elle ne convient guéres à ces Sciences, qui sont le fruit d'une lecture immense; cependant on peut dans le silence & l'obscutité de la nuit méditer sur ce qu'on a lû, & par là en recueillir une plus grande utilité : mais cette méthode convient parfaitement à ces Sciences, qui dépendent beaucoup plus de la force du génie, que de tout le reste. Il n'est question que de tirer de quelques principes très-simples & qu'on a confiés à la mémoire, les conséquences qui y sont renfermées & qui sont quelquefois inépuisables. On est bien injuste de traiter de lâches & de paresseux un Algebriste ou un Mathématicien, qui demeurent longtems au lit : on doit les regarder comme des hommes infiniment laborieux, qui travaillent plus que ces Artisans attachés à des profes-

 sions

sions pénibles, où il n'est pas permis de dormir beaucoup.

La mémoire artificielle est un méchanisme qui consiste à attacher à des lieux & à des objets sensibles, les idées des choses ou des paroles qu'on veut se rappeller. Tout cet art est fondé sur la loi de l'imagination que nous avons expliquée, sçavoir que quand on s'est fait une habitude de penser à deux choses ensemble, l'imagination ne représente jamais l'une sans représenter l'autre.

La mémoire seroit un trésor encore plus précieux, si elle n'étoit pas sujette à faillir : mais il n'y a personne qui n'éprouve, du moins quelquefois, qu'il est bon de se défier d'elle. Faillir en fait de mémoire, c'est prendre une idée que l'imagination nous représente pour celle que nous avons eue autrefois, quoique ce ne soit pas la même. La mémoire est alors en défaut & nous trompe. Il vaudroit souvent mieux avoir oublié entié-

rement une chose que de s'en souvenir mal.

L'oubli est cependant ce qu'il y a de plus opposé à la mémoire ; ce sont deux ennemis irréconciliables, & qui ne sçauroient durer ensemble un seul moment. La mémoire consiste dans la faculté que l'ame a de reconnoître les idées reproduites par l'imagination, & l'oubli est l'impuissance où est l'ame de reconnoître ces mêmes idées. La mémoire s'affoiblit & se réduit à très-peu de chose, quand on n'a pas soin de l'exercer. Voici des exemples qui amuseront un peu les Lecteurs, & qui les dédommageront de leur application, s'ils ont eu assez de persévérance pour venir jusqu'ici.

M. de *Leibnitz*, curieux de voir tous les sçavans, passa par Amsterdam en revenant de France, & chercha dans cette Ville M. *Hudde*, qui s'étoit fait un grand nom parmi les Géométres, par deux Lettres sur la réduction des équations, &

sur d'autres questions de la plus profonde Géométrie. Le Voyageur fut bien surpris quand il vit ce célébre Géométre, au lieu d'entrer en conversation, lui présenter un manuscrit, en lui disant que ce Livre étoit plus sçavant que son Auteur, qui avoit oublié totalement l'Algebre & la Géométrie, depuis qu'il étoit Bourguemestre d'Amsterdam.

On croit que l'illustre Newton, qui vêcut 85 ans, n'entendoit plus à cet âge son Ouvrage des principes de la Philosophie Naturelle. M. *Malet* de l'Académie Françoise avoit sçu si parfaitement le Grec, qu'il le parloit aussi facilement & aussi purement que sa propre Langue. Transféré des occupations de l'Académie au Bureau des Finances, il se souvenoit si peu de tout son Grec, que lorsqu'il en rencontroit par hazard un mot, *il demeuroit vis-à-vis ce mot comme un âne vis-à-vis d'une borne*; c'est ainsi qu'il s'exprimoit.

Tous ces oublis venoient de ce qu'on avoit cessé de s'exercer. On ne doit alors s'en prendre qu'à soi-même : mais il est arrivé plus d'une fois qu'on a perdu la mémoire par quelque maladie, sans qu'on ait rien à se reprocher. Si ce malheur arrivoit souvent, peu de gens travailleroient pendant plusieurs années à acquérir des connoissances qu'ils seroient en danger de perdre en un moment. Ce ne seroit pourtant que demi mal, si l'oubli étoit si universel, qu'il ne restât pas même une idée confuse de ce qu'on auroit sçu auparavant.

On explique ensuite ce que c'est que l'entendement en général, & ses trois opérations. On n'a point omis diverses sortes de raisonnemens : on ne trouve point ici les régles du syllogisme, dont l'inventeur a dû être un fort & puissant génie. M. Wolf & son abréviateur suivent une autre méthode ; ils se bornent à observer soigneusement ce qui se passe en nous dans les

trois opérations de l'entendement : mais ces obſervations, en les ſuppoſant toutes juſtes & inconteſtables, nous mettront-elles en état de connoître d'un coup d'œil, que tel raiſonnement eſt faux & pourquoi il eſt faux ? c'eſt de quoi nous avons principalement beſoin. Voilà le ſervice important que l'Auteur des régles du Syllogiſme a rendu au genre humain. On raiſonnoit ſans doute avant lui, & on ſentoit qu'un raiſonnement étoit faux, mais on n'en ſçavoit pas la raiſon ; du moins on ne ſçavoit pas l'expliquer ; ou bien on n'avoit ſur cela que des idées très-confuſes. On a beau développer le jeu de l'imagination & de la mémoire : on ne nous apprend pas par là ce que nous déſirons apprendre. Nous aurions bonne envie de connoître comment s'exercent les facultés de reproduire & de reconnoître les idées. Cet exercice a t'il moins d'obſcurité que cet invincible magaſin, où l'on

met les idées en réserve pour s'en servir au besoin. Il n'est pas donné aux hommes de pénétrer bien avant dans ces mystéres.

Si l'on désire quelque chose de plus après avoir lû l'Ouvrage de M. Wolf, ce n'est pas au Philosophe qu'il faut s'en prendre, mais si l'on peut parler ainsi, à l'impénétrabilité de la matiére. Sa réputation, si répandue dans toute l'Allemagne & ailleurs, n'en doit pas souffrir.

ARTICLE XLV.

DICTIONNAIRE Universel de Médecine, de Chirurgie, de Chymie, de Botanique, d'Anatomie, de Pharmacie, d'Histoire Naturelle, &c. précédé d'un discours historique sur l'origine & les progrès de la Médecine, *traduit de l'Anglois de M. James D. M. Par Messieurs* Diderot, Eidous, & Toussaint. *Revû, corrigé & augmenté par M.* Julien Busson, *Docteur Regent de la Faculté de Médecine de Paris* : Tome premier, fol. *se vend à Paris rue S. Jacques, chez* Briasson, *à la Science & à l'Ange Gardien* ; David *l'aîné à la Plume d'or* ; Durand *à S. Landry & au Griffon.*

LEs Dictionnaires ont été regardés avec raison comme un moyen sûr & facile de donner des notions claires & distinctes à ceux

qui n'en avoient pas, de remettre sur les voyes & de soulager ceux qui possédoient déja des connoissances. Tels sont les motifs qui ont produit cette quantité de Dictionnaires que nous avons, qui ont engagé à donner celui dont nous nous proposons de rendre compte, & qui sans doute nous en procureront d'autres.

Les choses d'une utilité générale devroient être universellement connues; quels soins ne doit-on donc pas apporter à répandre la science de la Médecine, puisqu'elle a pour objet la conservation de la vie & le rétablissement de la santé? De quelle utilité ne seroit-il pas que chaque Particulier fut en état de se conduire dans une indisposition passagere, & ne s'exposât pas à en faire une maladie sérieuse par un mauvais régime ou par des remédes déplacés? Ne seroit-il pas infiniment à souhaiter, que dans des cas imprévus & subits, dans des accidens vio-

lens, on pût, en attendant le secours d'un Médecin, s'aider soi-même & les autres, & ne pas rendre ces accidens plus graves par un traitement inconsidéré ?

Ce besoin s'est fait sentir dans tous les tems ; les uns ont cru pouvoir y remédier par des Ouvrages, où l'art a été rendu aussi cla r & aussi familier qu'il a été possible ; d'autres, par des collections de recettes simples & choisies : mais les premiers ne donnant point assez d'étendue à leurs Ouvrages n'ont point dissipé l'ignorance, & la bonne intention des seconds a souvent produit les plus facheux effets, en confiant à toute sorte de personnes des remédes qu'il étoit aussi dangereux de mal appliquer, que s'ils eussent été mauvais.

L'Auteur de ce Dictionnaire s'est proposé de remédier à ces deux défauts, il a marché dans une route d'autant plus difficile, qu'elle étoit toute nouvelle, il nous avertit lui-même que l'ordre

alphabétique eſt tout ce que ſon Dictionnaire a de commun avec ceux qui ont paru auparavant. La connoiſſance des termes devant précéder la ſcience, il a donné place dans ſon Ouvrage à toutes les définitions complettes & préciſes des termes de l'art.

L'Anatomie pouvant & devant être regardée comme le fondement le plus ſolide de l'art de guérir, il s'eſt attaché à décrire avec exactitude le corps humain: on y trouve expliqué d'après les meilleurs Auteurs la ſituation, la contexture, la forme, & les uſages de chaque os, de chaque muſcle, de toutes les glandes; il traite des humeurs qu'elles ſéparent du ſang, & il décrit le cours & la diſtribution des nerfs, des veines & des artères. Les théories les plus judicieuſes, imaginées pour expliquer le mécaniſme merveilleux de notre corps, ſont fidélement expoſées.

Si l'Anatomie éclaire ſur les cau-

ſes des maladies, la matiére médicinale fournit les armes néceſſaires pour les combattre. Cette partie de la Médecine des anciens eſt pleine d'obſcurités pour nous; pluſieurs plantes & pluſieurs animaux ont eu différents noms dans différentes contrées de la Grece, ou en changeoient d'un ſiécle à l'autre. De-là vient que nous cherchons peut-être à préſent telle plante qui nous eſt connue, mais ſous un autre nom. L'Auteur a cherché à débrouiller ce cahos, en rapportant les noms différens qu'on a donnés à la même choſe, & marquant la différence qu'il y a entre pluſieurs qu'on a déſignées par le même nom. De quelqu'importance que fut ce point, il étoit cependant bien plus intéreſſant de connoître l'état actuel où ſe trouve la Médecine enrichie des découvertes modernes.

L'hiſtoire des drogues ſimples menoit naturellement, après l'expoſition de leurs vertus & de leurs

propriétés, à celle de la maniére de les combiner & de les analyser : la Pharmacie & la Chymie étoient en droit de revendiquer leur place dans un ouvrage de cette nature. Les principales compositions pharmaceutiques sont non seulement détaillées, mais on les suit dans les différens changemens qu'elles ont essuyés, & l'Auteur rend compte des motifs qui ont engagé à les introduire. Quand il s'est présenté une explication satisfaisante de l'action des médicamens sur le corps humain, on l'a donnée, mais avec cette réserve que l'on doit avoir, quand on ne veut pas suivre son imagination pour guide.

Quoique l'Auteur n'ait considéré la Chymie que comme une branche de la Pharmacie, il l'a cependant traitée en Médecin Philosophe. D'un côté, si l'on trouve dans cet Ouvrage les compositions les plus énergiques qu'elle nous fournisse ; d'un autre, les phénomenes

ſurprenants qu'elle offre dans la *décompoſition* & *recompoſition* des mixtes, détaillés avec exactitude & avec les explications les plus probables, dédommageront amplement ceux à qui la curioſité aura fait parcourir ces articles. Il n'eſt pas juſqu'à l'*Alchymie* qui n'ait trouvé ſa place dans ce Dictionnaire, l'Auteur en parlant de certains remédes, trouvés chemin faiſant, par ceux qui couroient après la tranſmutation des Métaux & la *Panacée* univerſelle, fait ſuffiſamment connoître le génie, les vues, & le ſort de ces avanturiers.

Quelqu'étendue que l'Auteur ait donnée à ces différentes parties de la Médecine, il n'a paru cependant les conſidérer que comme appartenantes à celle qui eſt la plus intéreſſante, *la Therapeutique*; il les a conſidérées comme ſervant d'introduction à l'*art de guérir*.

Il commence l'hiſtoire des Maladies par des exemples choiſis de perſonnes mortes de la maladie

qui fait le ſujet de l'article. Cette hiſtoire eſt ſuivie d'une deſcription anatomique de l'état où ſe trouvoient les parties affectées lors de la diſſection. Il inſiſte principalement dans l'expoſition des ſymptômes, ſur ceux qui ſont eſſentiels à la maladie, & qui peuvent ſervir à la diſtinguer de toute autre. Il deſcend de-là au prognoſtic, à cette ſcience qui indique les préſages que l'on peut avoir de la guériſon ou de la mort du malade, ou du changement de ſa maladie; ſcience qui eſt le fruit d'une expérience réfléchie, qui mérite au Médecin la confiance du Public, & qui a peut-être acquis à Hippocrate le ſurnom de *Divin*.

Il paſſe enſuite à la cure qu'il conſidére, & quant au régime & quant aux remédes. Il adopte & propoſe partout la pratique des plus grands Médecins. Il finit enfin par quelques exemples tirés des meilleurs Auteurs propres à confirmer les régles preſcrites, & il

a fait choix de ceux qui peuvent plaire & instruire.

Les personnes infirmes & attaquées de maladies *chroniques*, y trouveront des régles de conduite & de régime. Cet Ouvrage renferme encore des instructions sur tous les cas où les femmes peuvent se trouver, par des maladies particuliéres à leur sexe. Il leur apprendra combien il est dangereux d'en confier le traitement à des personnes, qui au lieu des connoissances nécessaires, n'ont que des préjugés malheureux ausquels elles sont opiniatrément attachées.

La Chirurgie n'étant pas moins nécessaire aux hommes que la Médecine, l'Auteur a traité cette partie avec toute l'étendue qu'elle méritoit. Tumeurs, ulceres, playes en général & en particulier, relativement aux différentes armes, opérations chirurgicales, prognostics qu'on en doit faire, bandages, tout est décrit avec la plus scrupuleuse exactitude; mais comme les

descriptions les plus vives & les plus justes ne donnent jamais des idées aussi nettes que celles que l'on peut prendre d'un coup d'œil; pour remédier à cet inconvénient, on trouve à la fin de ce premier volume douze planches où l'on a fait graver les instrumens de Chirurgie, & la maniére de les employer dans le tems de l'opération. Il s'y trouve aussi des planches purement anatomiques que la même raison rendoit également nécessaires.

On auroit été en droit de faire un reproche d'ingratitude à l'Auteur, s'il n'avoit pas inséré dans son Ouvrage une Histoire des grands Médecins. On y trouve un abregé de leur Vie & de leurs Ecrits, propre à faire connoître leurs découvertes, le tems auquel ils ont vécu & les opinions qui leur ont été particuliéres.

Ce premier volume est précédé d'un discours historique sur l'origine & les progrès de la Méde-

cine, de l'Avertiſſement de l'Editeur & d'une Epître Dédicatoire. Dans le diſcours Préliminaire, l'Auteur conſidére la Médecine dans ſa naiſſance, il la ſuit pas-à-pas dans ſon développement, il examine les différentes Sectes dans leſquelles elle a été partagée, les révolutions que les ſyſtêmes dominans de Philoſophie ont occaſionnées dans la pratique. Il y fait voir combien l'attachement opiniatre des ſpéculations, quoique ſpécieuſes & ſçavantes, a ralenti les progrès de cet art.

M. *Buffon*, Editeur de cet Ouvrage, le dédie à M. *le Comte de Maurepas.* Il a cru qu'un Ouvrage conſacré à l'utilité publique devoit paroître ſous les auſpices d'un Miniſtre, dont toutes les actions ont toujours été dirigées vers cet objet. L'Epître Dédicatoire eſt ſimple, noble & vraie.

L'Avertiſſement de l'Editeur nous fait connoître quel eſt le rapport de la Traduction Françoiſe

du Dictionnaire de M. *James* avec l'original Anglois. Cette Traduction ayant été l'ouvrage de différentes mains, il a fallu que M. *Busson* donnât un soin particulier à sauver la bigarrure, qui auroit résulté de la suite alternative de ces différens stiles. Il a senti que dans un Ouvrage de compilation, l'abondance, réglée par le discernement, augmentoit sa bonté. Aussi a t'il ajouté des articles qui avoient été omis totalement, étendu d'autres qui étoient susceptibles d'une plus grande explication, qui la demandoient même essentiellement. Entre les différens exemples que ce premier volume en fournit, nous n'en indiquerons qu'un. L'Auteur, après avoir traité de l'*Anévrysme* des artères, de ses différentes espéces, de la cure qu'il admettoit, finissoit là ce qui regardoit cette matiére, sans parler en aucune façon de l'*Anévrisme* du cœur, maladie qui, quoiqu'elle ne soit pas commune, n'en

eſt pas moins réelle : M. *Buſſon* en explique la nature & les cauſes, il en propoſe les ſignes diagnoſtics, fait connoître quel prognoſtic on en doit tirer, & parle enfin des différentes méthodes *curatives* qui ont été propoſées en ce cas. Il eſt pluſieurs additions ou corrections dans ce premier volume, qui ne ſont déſignées par aucune marque diſtinctive, l'Editeur apprend les raiſons qui l'ont engagé à en agir ainſi.

Le peu de connoiſſance que les Anciens avoient de l'Anatomie & de la matiére médicale, leur ayant fait ſouvent preſcrire des opérations qui n'étoient pas pratiquables, ou ordonner comme reméde des ſubſtances capables de produire les effets les plus dangereux, l'Editeur a attaché des Notes à ces endroits, ainſi qu'à tous ceux qui lui paroiſſant ou peu juſtes ou peu clairs ont ſemblé en avoir beſoin. Comme elles ſont faites, ainſi que les autres additions avec

autant de ſçavoir que de jugement, elles donnent à la Traduction Françoiſe du Dictionnaire de Médecine, un mérite qui manque à l'original.

Une Table Alphabétique Françoiſe-Latine étoit indiſpenſablement néceſſaire, parce que les articles du Dictionnaire commençant par les mots Latins, celui à qui cet Langue n'auroit pas été connue auroit été fort embarraſſé, pour chercher celui dont il auroit eu beſoin : auſſi M. *Buſſon* nous avertit-il qu'on trouvera une Table Françoiſe-Latine à la fin du ſixiéme volume, avec les renvois aux mots Latins correſpondants; mais il annonce en même tems une ſeconde Table d'une toute autre nature & bien plus importante. Quoique les Dictionnaires à cauſe de l'ordre alphabétique, puiſſent être regardés comme des Tables; cependant ce même ordre alphabétique oblige d'éparpiller les matiéres, & de les placer ſans

aucun rapport les unes avec les autres. M. *Buffon* se propose de rassembler ces matiéres ainsi éparses dans le corps du Dictionnaire, de les réunir dans une Table raisonnée, sous des classes générales. Ainsi cette Table ne seroit pas faite pour le Dictionnaire, mais le Dictionnaire seroit fait pour elle. Ce seroit un canevas, dont les piéces nécessaires pour le remplir, seroient contenues dans le Dictionnaire même. On ne peut que souhaiter l'exécution d'un pareil projet, dont l'utilité seroit infinie.

Nous ne croyons pas pouvoir porter de jugement plus sain de cet Ouvrage, qu'en disant avec la Faculté de Médecine de Paris dans l'approbation qu'elle lui a donnée, » que ce Livre ne peut être que » très-instructif & très-utile, non » seulement en ce qu'il contient » des définitions claires & nettes » des termes de la Médecine, & » de toutes les Sciences qui y ont » rapport; mais principalement en

» ce que les articles les plus inté-
» ressants peuvent être regardés
» comme autant de Traités parti-
» culiers extraits avec choix des
» meilleurs Auteurs ; qu'on ne
» peut que sçavoir bon gré à l'E-
» diteur du soin qu'il a pris de
» donner à l'Ouvrage plus d'uni-
» versalité, par l'augmentation de
» plusieurs articles, par l'addition
» de quelques autres qui avoient
» été omis, & par des Notes ju-
» dicieuses qu'il a placées dans les
» endroits qui paroissoient avoir
» besoin d'éclaircissement.

ARTICLE XLVI.

EXPLICATION d'une Médaille de Drusus, dans laquelle on découvre un second Germanicus.

PArmi plusieurs Médailles curieuses qui se trouvent dans le Cabinet du Collége de Lyon, deux sur-tout me paroissent mériter l'attention de ceux qui se plaisent encore dans la recherche de l'Antiquité, aujourd'hui si négligée. On voit sur la premiére la tête de Drusus couronnée de Lauriers avec cette légende : ΔΡΟΥΣΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΑΥΓΟΥΣΤ. ΥΙΟΣ. *Drusus Cæsar Augusti Filius.* Le revers est chargé des têtes nues & affrontées de deux jeunes Princes : ils paroissent tous deux du même âge, & avoir tout au plus six à sept ans ; au dessus on lit : ΤΙΒ, ΓΕΡ. & au dessous ; ΚΑΙΣΑΡΕΣ. *Tiberius, Germanicus, Cæsares.*

Avril 1746.

La ſeconde Médaille n'eſt différente de la premiére, qu'en ce qu'au revers, il n'y a qu'une ſeule tête avec ces mots : TIB. ΚΑΙΣΑΡ. Il pourroit bien ſe faire que celle-ci eût été autrefois entiérement ſemblable à l'autre ; ce qui me le fait penſer, c'eſt que ſi les Monétaires dans la fabrique de cette Médaille avoient eu intention de ne mettre au revers que la tête du jeune Tibere , ſans doute qu'ils l'auroient placée au milieu du champ de la Médaille, au lieu qu'elle eſt vers l'un des bords, laiſſant un intervalle conſidérable juſqu'à l'autre bord ; dans cet eſpace, il me ſemble appercevoir les veſtiges d'une ſeconde tête, ſoit qu'elle y ait été autrefois & que le tems l'ait effacée, ſoit que le métal ait été mal frappé de ce côté là.

Ces deux Médailles ſont de moyen bronze , d'une fabrique groſſiére, peu différente de celle des Médailles frappées en Eſpagne. On les trouva, il y a quelques an-

nées près de Marseille, je les acquis lorsqu'elles étoient encore couvertes de terre, & j'eus la satisfaction de les déchiffrer moi-même. Ce qui me fait regarder cette Médaille de *Drusus* comme extrêmement rare, c'est que parmi les Collections imprimées de Médailles, je ne la trouve que dans le Recueil des Médailles Grecques de M. Vaillant, & encore est-elle différente de la nôtre. Il la cite du Cabinet de M. *Gianoti* : la voici avec l'explication qu'en donne ce sçavant Antiquaire. *

ΔΡΟΥΣΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΑΥΓΟΥΣΤΟΣ. *Caput Drusi ante quod simpulum, ponè verò Lituus.* Au revers, ΤΙΒ. ΓΕΡ. ΚΑΙΣΑΡΕΣ. *Capita Tiberii Drusi F. & Germanici adversa.*

Le Titre d'Auguste que l'on donne à Drusus dans cette Médaille, l'explication de M. Vaillant qui prétend que l'une des deux têtes du revers est celle de Tibere fils de Drusus, & l'autre celle d'un

* Vaillant. Num. Græca, pag. 9.

Germanicus, qui n'est pas fils de Drusus, apparemment du grand Germanicus; le *sympule* & le bâton augural dont on accompagne la tête de Drusus, & qui ne se trouve point sur notre Médaille: tout cela me fait soupçonner, ou que M. Vaillant n'a jamais vû cette Médaille, ou bien que celle qu'il a vue étoit si usée & gâtée, qu'il ne lui a pas été possible de voir ce qu'elle représentoit. C'est ce qui m'a donné la pensée de travailler sur ce précieux monument, qui nous apprend le nom d'un Prince de la famille de Tibere, inconnu jusqu'ici,& qui semble avoir échappé à l'attention de M. Vaillant.

Quel est donc ce Drusus fils d'Auguste, à l'honneur duquel notre Médaille a été frappée? Quels sont ces deux Princes, *Tibere* & *Germanicus*, représentés au revers? C'est ce que je vais examiner.

Parmi les différents *Drusus* dont l'Histoire fait mention sous le régne d'Auguste, il n'y a que le seul *Drusus* fils de l'Empereur Tibere

à qui notre Médaille puisse convenir, parce que c'est le seul Drusus qui soit fils d'Auguste ; la preuve en est aisée. L'Histoire nous apprend que Livie eut de son premier mari, Tibere-Claude-Neron, un fils nommé Tibere qui fut ensuite Empereur, & que lorsqu'elle épousa Auguste, elle portoit dans son sein un second fils qui naquit trois mois après, l'an 716 de Rome : ce fut le grand Drusus, si connu par ses victoires en Allemagne, qui lui mériterent les honneurs du triomphe & le surnom de *Germanicus.* Auguste l'aima & l'estima beaucoup, mais il ne l'adopta jamais : ainsi ce Héros n'ayant point été fils d'Auguste, ce ne peut être le *Drusus* de notre Médaille : il mourut en Allemagne & laissa d'Antonia, fille de M. Antoine & d'Octavie, sœur d'Auguste, deux fils, Germanicus & Tibere Claude, qui fut le cinquiéme Empereur.

Germanicus s'attira par ses ver-

tus l'amour & l'estime des Romains : son oncle Tibére l'adopta, & par cette adoption, Germanicus devint fils & petit-fils d'Auguste, titre qu'on lui donne dans ses Médailles. Son nom propre est *Germanicus*, qui étoit le surnom que son pere avoit mérité par ses exploits : il ne prit jamais le nom de *Drusus*, ainsi notre Médaille ne lui appartient point. Germanicus eut d'Agrippine, fille de Julie & d'Agrippa plusieurs enfans, entr'autres trois fils, Neron, Drusus & Caïus. Caïus surnommé Caligula succéda à l'Empereur Tibére, Neron & Drusus périrent misérablement par les artifices de Séjan, sous le régne de Tibére, sans laisser de postérité. D'ailleurs Germanicus n'ayant jamais été Auguste, son fils Drusus n'a pu avoir le titre de fils d'Auguste : aussi ces deux Princes, Neron & Drusus, n'ont sur leurs Médailles, qui furent frappées sous le régne de Caïus leur frere, que la qualité de *César*. Le *Drusus* fils

d'Auguſte de notre Médaille ne ſe trouve donc point dans la famille de Tibere-Claude-Neron-Druſus-Germanicus : cherchons le donc dans celle de l'Empereur Tibere.

Dion (*a*), Caſſius & Suetone (*b*) rapportent que l'an 742 de Rome, Agrippa étant mort Miniſtre & favori d'Auguſte, ce Prince chercha dans ſa famille quelqu'un qui pût l'aider de ſes conſeils, & le ſoulager dans le Gouvernement de l'Empire ; qu'il jetta les yeux ſur Tibére, fils aîné de ſa femme Livie, Prince qui s'étoit acquis de la réputation par ſa conduite en Allemagne & ſes ſuccès dans la Pannonie ; que pour ſe l'attacher davantage, il l'obligea à répudier ſa femme Agrippine, fille de Vipſanius Agrippa, dont il avoit déja eu un fils nommé Druſus, pour épouſer ſa fille Julie, veuve du même Agrippa ; que Tibére eut de

(*a*) Dion L. 54.
(*b*) Suet. L. 2. C. 63. L. 3. C. 7.

la peine à consentir à ce mariage, à cause de la tendresse qu'il avoit pour sa femme Agrippine, & qu'il n'aimoit pas Julie, dont les déréglemens commençoient à éclater; que cependant, comme il prévit que ce mariage le conduiroit à la souveraine puissance, il sacrifia en cette occasion sa tendresse à son intérêt.

Selon le témoignage de ces Historiens, Tibére eut donc d'Agrippine un fils nommé *Drusus*; ayant dans la suite succédé à Auguste, par droit d'héritage, comme dit Suetone, il en prit le nom avec la suprême autorité; & dès lors Drusus son fils fut véritablement fils d'Auguste. Ce Prince mourut du vivant de son pere, il ne lui fut jamais associé dans la souveraine puissance, aussi ses Médailles ne lui donnent que la qualité de *fils* & de *petit-fils* d'Auguste, ce qui me fait croire, ou que la Médaille de Drusus que cite M. Vaillant est fausse, ou qu'on l'a mal lue. Dru-

ſus, il eſt vrai, fut élevé par ſon pere à la puiſſance de Tribun : mais en étoit-ce aſſez pour s'appeller Auguſte ? On ſçait que Tibére fut revêtu de la même dignité par Auguſte, & cependant l'Hiſtoire & les Médailles nous apprennent qu'il ne fut appellé *Auguſte* que lorſqu'il fut Empereur, & encore, comme le remarque Suétone *, il n'oſoit pas au commencement de ſon régne prendre dans Rome ce nom reſpectable, ni lorſqu'il écrivoit au Sénat, mais ſeulement lorſqu'il envoyoit ſes ordres dans les Provinces.

Druſus fut fils de Tibére, mais quelle fut ſa mere ? Selon les Hiſtoriens que nous venons de citer, ce fut Agrippine : cependant le P. Hardouin a prétendu prouver par les Médailles, contre le témoignage de Dion & de Suétone, que Druſus étoit fils de Julie, ſeconde femme de Tibére & non pas d'Agrippine : une oppoſition ſi mar-

* Suet. L. 3. C. 26.

quée entre les Médailles & les Historiens porteroit préjudice aux uns & aux autres de ces monuments; puisque ce n'est que par leur accord qu'ils peuvent mériter qu'on leur ajoute foi : or cet accord est ici entier & parfait, je vais le prouver en défendant l'autorité de l'Histoire par les mêmes armes dont le P. Hardouin s'est servi pour l'attaquer.

Ce sçavant Auteur cite d'abord, pour prouver que Drusus étoit fils de Julie, une Médaille de ce Prince en moyen bronze, très-commune.

DRUSUS. CÆSAR. TI. AUG. F. DIVI AUG. N. *Drusus Cæsar Tiberii Augusti Filius, Divi Augusti nepos.* La tête de Drusus. Au revers : PONTIF. TRIBUN. POTEST. *Pontifex Tribunitiâ potestate*, & dans le champ, S. C.

Drusus étoit petit-fils d'Auguste : ce n'étoit pas, dit le P. Hardouin, du côté de son pere Tibere, qui n'étoit fils d'Auguste que par

adoption : c'étoit donc du côté de ſa mere Julie, propre fille d'Auguſte. Par-là, le P. Hardouin veut nous faire entendre que l'on n'appelloit pas un Prince petit-fils de celui qui avoit adopté ſon pere. Il me paroît au contraire que dans les Médailles le droit de la naiſſance eſt confondu avec le droit de l'adoption, & qu'en vertu de l'une & de l'autre, on donnoit indifféremment les noms de frere, de fils & de petit-fils. En voici la preuve par les Médailles.

Druſus étoit le propre fils de Tibere, & Germanicus ne l'étoit que par adoption ; cependant ils ſont appellés freres dans une Médaille de Sardes en Lydie.

ΔΡΟΥΣΟΣ ΚΑΙΣΑΡ. ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΣ ΚΑΙΣΑΡ. ΑΔΕΛΦΟΙ. *Druſus Cæſar, Germanicus Cæſar, fratres.* On lit au revers : ΕΠΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΚΛΕΩΝΟΣ ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ. *Sub Alexandro Cleone Sardianorum* ; & dans une couronne de lauriers : ΚΟΙΝΟΝ ΑΣΙΑΣ *communitas Aſiæ.*

Drusus & Germanicus prennent également le titre de fils de Tibére.

DRUSUS CÆSAR TI. AUG. F.
GERMANICUS CÆSAR TI. AUG. F.

On les voit tous deux dans une Médaille de Tibére, qui se trouve dans notre Cabinet en moyen bronze.

PERM. DIVI AUG. COL. ROM. *Permissu divi Augusti. Colonia Romulea.* (*Hispalis* en Espagne aujourd'hui Seville.) La tète de Tibére. Au revers, DRUSUS CÆSAR. GERMANICUS CÆSAR, les têtes de ces deux Princes.

La qualité de petit-fils se donnoit de la même maniére. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention aux Médailles de Germanicus. Ce Prince, selon les Historiens avec lesquels s'accorde ici le P. Hardouin, étoit fils de Neron Claude Drusus, & d'Antonia fille de M. Antoine. Il n'étoit donc point petit-fils d'Auguste par droit de naissance. Pourquoi cependant

prend-il cette qualité dans ses Médailles, si ce n'est parce que Tibére l'avoit adopté ?

GERMANICUS CÆSAR TI. AUG. F. DIVI AUG. N. *Germanicus Cæsar, Tiberii Augusti filius, divi Augusti nepos*; la tête de Germanicus : au revers, TI. CLAUDIUS CÆSAR AUG. GER. P. M. TR. IMP. P. P. *Tiberius Claudius Cæsar Augustus Germanicus, Pontifex Maximus, Tribunitiâ potestate, Imperator, pater Patriæ.*

Si Germanicus a pû s'appeller *petit-fils d'Auguste*, précisément parce qu'il avoit été adopté par Tibére, qui lui-même n'étoit fils d'Auguste que par adoption ; sera-t'on surpris que Drusus prenne le même titre, lui qui étoit vrai fils de Tibére ? Il n'est donc pas nécessaire, pour conserver cette qualité à Drusus, de lui donner Julie pour mere, contre le témoignage des Historiens.

Le P. Hardouin tire du Cabinet de M. Foucault la seconde Mé-

daille dont il se sert pour appuyer son opinion, elle se trouve aussi dans le notre, & par-là nous sommes plus en état de l'examiner & d'en dire notre sentiment.

TI. CÆS. AUG. PONT. MAX. TRIB. POT. La tête de Tibére couronnée de lauriers. Au revers: DRUSUS CÆS. TRIB. POT. JULIA. AUG. C. V. T. *Drusus Cæsar Tribunitiâ potestate. Julia Augusta. Colonia victrix Tarraco*; Tarragone en Espagne. Les têtes de Drusus & de Julie affrontées. Moyen bronze.

De cette Médaille, le P. Hardouin conclut deux choses: la premiére, contre Dion & Suetone, que cette Julie, dont on joint ici la tête avec celle de Drusus, ne sçauroit être que la femme de Tibére & la mere de Drusus: car il y auroit eu de l'indécence de joindre la tête du fils avec celle de la marâtre. Le même Auteur conclut en second lieu que cette Médaille ayant été frappée du vivant de Julie & lorsque Drusus étoit revêtu

de la puiſſance Tribunitienne, il eſt donc faux, ce que Tacite rapporte dans le premier & troiſiéme Livre de ſes Annales, que Julie mourut à Regio l'an de Rome 767, & que Druſus ne reçut la puiſſance de Tribun que l'an de Rome 775.

J'avoue que ces contradictions ſe rencontrent entre l'Hiſtoire & la Médaille, ſuppoſé que la Julie qui y eſt repréſentée ſoit véritablement la Julie femme de Tibére & fille d'Auguſte ; mais elles s'évanouiſſent ſi c'eſt une autre Julie : je le penſe ainſi, & voici mes raiſons.

Si la Julie qu'on a voulu repréſenter dans cette Médaille eut été la femme de Tibére, les Monétaïres auroient-ils mis ſon image dans le revers de la Médaille ? Ne l'auroient-ils pas jointe plutôt à celle de Tibére ſon époux ? Julie malgré ſes déréglemens, étoit la premiére Princeſſe de l'Empire Romain : elle avoit apporté en dot à ſon mari la ſouveraine puiſſance, elle

méritoit donc bien cette place d'honneur. D'ailleurs tel étoit l'usage : on mettoit toujours dans ces sortes de Médailles, l'image de l'époux jointe à celle de l'épouse, pour marquer leur union & leur tendresse, vraie ou supposée. Je ne citerai pour preuve que deux Médailles en moyen bronze de notre Cabinet.

ΝΕΡΩΝ. ΠΟΠΠΑΙΑ. Les têtes de Néron & de Poppée qui se regardent. Au revers, ΡΩΜΗ. La tête de Poppée & au-tour: ΑΙΧΜΟΚΛΗ. ΑΟΥΙΟΛΑ. ΑΝΘΥΠΑΤΩ. ΕΦΕ. *Aechmocli Aviolæ Proconsuli Ephesiorum.*

NERO CLAUD. CÆSAR. IMP. OCTAVIA AUGUSTA. Les têtes de Néron & d'Octavie sa femme, le Soleil sur la tête de Néron, & la Lune sur celle d'Octavie : au revers, NERO CLAUD. CÆS. AUG. LURINO VOLUMNIO II VIR. la tête de Neron avec un sceptre en travers.

Qu'on considére attentivement la Médaille en question, on re-

marquera aisément qu'on y a représenté une jeune Princesse. Or Julie, l'année où Drusus reçut la puissance de Tribun & où la Médaille fut frappée, qui tombe selon le P. Hardouin à l'an de Rome 786, avoit au moins 70 ans : car selon la Chrononologie de ce même Auteur, Julie épousa Tibére l'an de Rome 750 & son fils Caius, qu'elle avoit eu de son premier mari Agrippa, étoit alors âgé de 16 ans.

Quelle est donc la Julie de notre Médaille ? Je ne dirai pas avec M. Vaillant, que c'est Livie femme d'Auguste qui fut aussi appellée Julie. Cet Auteur suit la Chronologie des Historiens (*a*) qui fixent à l'an de Rome 775 la premiére année de la puissance Tribunitienne de Drusus. Notre Médaille fut donc frappée cette année là : or cette même année, Livie avoit près de 80 ans, puisque comme le rapporte Tacite (*b*) elle mourut l'an

(*a*) Tac. ann. 3. C. 56.
(*b*) Tac. ann. 5. C. 1.

de Rome 782, âgée ſelon Dion (*a*) de 86 ans, & ſelon Pline (*b*) de 82. M. Vaillant a t'il pû prendre la Julie de notre Médaille pour une Princeſſe de 80 ans? D'ailleurs peut-on croire que les Monetaires euſſent mis dans le revers d'une Médaille de Tibére, l'image de ſa mere jointe à celle de ſon fils?

La Julie de notre Médaille n'eſt donc, ni Livie femme d'Auguſte, ni Julie fille de ce Prince: mais c'eſt l'épouſe même de Druſus. Suetone (*c*) nous apprend que le grand Druſus laiſſa de ſa femme Antonia trois enfans, le célébre Germanicus, Claude qui fut enſuite Empereur, & Liville qui fut d'abord mariée à Caius Ceſar fils de Julie & d'Agrippa, & enſuite à Druſus fils de Tibere. Liville ou Livie, comme Tacite & Pline l'appellent, étoit donc la femme de Druſus, & voilà la Princeſſe repré-

(*a*) Dion L. 58.
(*b*) Pline L. 14. C. 6.
(*c*) Suet. L. 5. C. 1.

sentée sur notre Médaille : il est vrai qu'elle y est appellée *Julie*, on ne doit pas en être surpris. Cette Princesse étoit fille du grand Drusus, & par conséquent petite-fille de Livie femme d'Auguste, qui prit le nom de Julie : c'est pour cela que la fille du grand Drusus, à qui l'on donna les noms de son ayeule, s'appelloit indifféremment Livie ou Julie. On la connoît dans l'Histoire sous le nom de Liville ou Livie, & les Monétaires dans les Médailles l'appelloient Julie. Cela étoit en usage dans la famille d'Auguste par rapport aux Princesses nommées Livies. Dion (*a*) & Suetone (*b*) appellent toujours les trois fameuses sœurs de l'Empereur Caius Caligula & filles de Germanicus, *Agrippine*, *Drusille* & *Liville* : cette derniére cependant, dans les Médailles que leur frere fit frapper à leur honneur, prend toujours le nom

(*a*) Dion L. 59.
(*b*) Suet. 4. C. 7.

de *Julie* ; en voici une en grand bronze de notre Cabinet.

C. CÆSAR. AUG. GERMANICUS. PON. M. TR. POT. *Caius Cæsar Augustus Germanicus Pontifex Maximus Tribunitiâ potestate.* La tête de Caius couronnée de Lauriers. Au revers : AGRIPPINA. DRUSILLA. JULIA. Ces trois Princesses debout tenant de la main droite une balance, & de la gauche une corne d'abondance.

Si Liville fille de Germanicus s'appelloit Julie sur les Médailles, n'a t'on pas raison de croire que Liville ou Livie, sœur du même Germanicus prenoit ce même nom sur ces monumens? Ainsi la Médaille que nous venons d'examiner ne prouve point que Drusus fut fils de Julie, comme l'a pensé le P. Hardouin.

Notre Médaille a donc été frappée à l'honneur de Drusus fils de Tibére & d'Agrippine, époux de Liville Julie : venons au revers de la même Médaille. Les deux jeu-

nes Princes que nous y voyons représentés, *Tibére* & *Germanicus*, sont les deux fils du même Drusus. J'en trouve la preuve dans un passage de Tacite * tiré du *second Livre de ses Annales*, *Ch.* 84. Cet Auteur nous apprend que l'an 772 de Rome, cette Ville étant dans le deuil & la tristesse, causée par la mort de Germanicus, elle reçut un grand sujet de consolation par la naissance de deux Princes jumeaux que Livie femme de Drusus mit au monde dans une seule couche. *Cæterum, recenti adhuc mœstitiâ, soror Germanici Livia nupta Druso, duos virilis sexus simul enixa est.* Cette double naissance causa tant de joye à Tibére, qu'il s'en félicita dans le Sénat en se vantant de ce qu'aucun Romain de sa dignité n'avoit encore été favorisé d'un semblable bonheur. Le Sénat, pour donner des marques publiques de sa joye, & conserver à la postérité le souvenir

* Tac. ann. 2. C. 84.

d'un si heureux événement, le fit graver sur ses monnoyes. Nous en avons une où on lit d'un côté : Drusus Cæsar Ti. Aug. F. Divi Aug. N. Pont. Max. Tr. Pot. II. S. C. au revers on y voit les têtes de deux jeunes enfans placées sur deux cornes d'abondance entrelassées l'une dans l'autre, au milieu desquelles s'éléve un Caducée. Le Sénat voulut par là déclarer aux Romains que la naissance de ces deux Princes leur annonçoit l'abondance & la paix.

Nous sçavons par l'Histoire *, qu'un de ces jumeaux fut appellé *Tibere Néron*, & qu'il fut surnommé *gemellus* ou *jumeau* : nous ne trouvons dans aucun Historien le nom du second : il ne vêcut que quelques années, & les Historiens du tems n'ont pas cru que son nom dût intéresser la postérité. Le Comte Mezzabarba & le P. Hardouin expliquant la Médaille que je viens de citer où les têtes de ces deux

* Jos. de Antiq. Jud. L. 18.

Princes encore enfans ſont repréſentées ſur des cornes d'abondance, les appellent Tibére & Druſus, Patin dans une Note ſur Suétone les nomme Tibére & Gemellus. Ces Auteurs ont donné au ſecond jumeau le nom qu'il leur a plu : mais notre Médaille décide la queſtion. Nous y voyons les têtes de ces deux Princes qui paroiſſent tous deux dans un bas âge, deſorte que l'on ne ſçauroit douter que ce ne ſoit les deux jumeaux fils de Druſus ; elle appelle l'un *Tibére* & l'autre *Germanicus* : on donna au premier le nom de ſon ayeul, l'Empereur Tibére ; & au ſecond on lui donna pour nom, le ſurnom du même Empereur, qui, comme le grand Druſus ſon frere, fut ſurnommé *Germanicus.* Notre Médaille nous découvre donc un ſecond Germanicus dans la famille d'Auguſte, & par-là on voit que ces monuments, ſans être contraires à l'Hiſtoire, nous apprennent ſouvent plus que l'Hiſtoire.

Avril 1746.

Cette tête que nous attribuons à un second Germanicus ne sçauroit être celle du grand Germanicus, comme l'a pensé M. Vaillant. Ce célébre Antiquaire s'est laissé surprendre par la conformité des noms : s'il eut vû la Médaille, il se seroit bientôt détrompé : il auroit apperçu que ce Germanicus y est représenté du même âge que le second Tibere, & que tous deux y sont extrêmement jeunes : or le second Tibére & le grand Germanicus étoient d'un âge bien différent, puisque celui ci mourut à Daphné, empoisonné par Pison, âgé selon Suétone * de 34 ans, la même année que le second Tibére & son frere jumeau vinrent au monde, c'est-à-dire, l'an de Rome 772. D'ailleurs le grand Germanicus étoit frere de Drusus par adoption, & comment peut-on s'imaginer que dans une Médaille de Drusus, on eut joint dans le revers la tête de son frere

* Suet. L. 4. C. 1.

Germanicus à celle d'un de ses fils qui étoit encore enfant ?

Ce qui rend notre Médaille encore plus précieuse, c'est que l'on ne voit sur aucune autre la tête du second Tibére : il est vrai que Jean-Sébastien *Faëschius*, Professeur en Droit à Bâle, donna autrefois la description d'une Médaille de ce Prince, qu'il disoit avoir dans son Cabinet. Le Comte Mezzabarba la rapporte ; mais M. Vaillant * nous déclare qu'il l'a vue, qu'elle est fausse, & que c'est une Médaille de l'Empereur Tibére dont on a voulu faire celle du jeune Tibére son petit-fils.

Drusus avoit été élevé à toutes les dignités où il pouvoit aspirer. Son pere l'avoit fait Consul l'an de Rome 768 & de l'Ere commune de J. C. 15. L'an de Rome 774 il avoit exercé le Consulat pour la seconde fois. L'an 775, il avoit été honoré de la puissance de Tri-

* Vaill. Numism. Imperat. Rom. Pag. 10.

bun, étant âgé de 36 ans, puiſque dans la Lettre que Tibére écrivit au Sénat pour l'engager à accorder cette dignité à ſon fils, il remarque que Druſus avoit alors le même âge qu'il avoit lui-même, lorſque ſon pere Auguſte l'aſſocia à la même puiſſance ; Juſte Lipſe, dans une Note ſur ce paſſage de Tacite, prouve que Tibére avoit alors 36 ans. Druſus ne jouit pas long-tems de ces honneurs. L'an de Rome 776, qui fut la ſeconde année de ſa puiſſance Tribunitienne, & la 37 de ſon âge, fut auſſi celle de ſa mort.

Je ſçai que Charles Patin & le P. Hardouin rapportent une Médaille d'argent du Cabinet du Roi qui paroît contraire à ce point de Chronologie, la voici.

Ti. Cæs. Aug. P. M. Tr. P. XXXV. *Tiberius Cæſar Auguſtus Pontifex Maximus Tribunitiâ poteſtate Trigeſimum Quintum* : la tête de Tibére. Au revers : Drusus Cæsar Ti. Aug. F. Cos. II. Tr. P.

La tête de Drusus fils de Tibére.

Selon Dion *, Auguste donna à Tibére l'an de Rome 748 la puissance de Tribun pour cinq ans, & l'an 757 en l'adoptant, il lui donna la même puissance pour dix ans encore : mais soit que l'on commence à compter de l'an de Rome 748 ou de l'an 757, la 35 année de la puissance Tribunitienne de Tibére ne sçauroit concourir avec le second Consulat de Drusus, ni avec le tems où il reçut pour la premiére fois la puissance de Tribun qui fut l'année 775 selon les Historiens, & qui précéda immédiatement celle de sa mort. C'est aussi cette Medaille qui a engagé le P. Hardouin à transporter à l'an de Rome 789 la mort de Drusus placée par Dion & Tacite dans l'année de Rome 776.

Avant que d'introduire une pareille correction, il faudroit, ce me semble, prouver que la Médaille de Tibére dont il est ici ques-

* Dion L. 55.

tion a été frappée du vivant de son fils Drusus, & que la trente-cinquiéme année de la puissance Tribunitienne de Tibére a véritablement concouru avec l'année du second Consulat de Drusus. N'avons-nous pas des Médailles du grand Drusus frappées après sa mort sous son fils l'Empereur Claude ? N'en avons-nous pas de Néron & de Drusus, fils de Germanicus, frappées après leur mort sous Caius leur frere ? Pourquoi ne s'est-il pas pû faire que le Sénat, pour témoigner son attachement à l'Empereur Tibére & à sa famille, ait fait joindre dans les monnoyes la tête de cet Empereur à celle de son fils Drusus avec les titres qu'il avoit à sa mort ? Tibére-Néron-Gemellus étoit alors à la Cour de son ayeul l'Empereur Tibére qui le regardoit comme son successeur à l'Empire, est-il donc hors de vraisemblance, que pour flatter ce jeune Prince, on ait rappellé le souvenir de son pere, en

joignant dans les monnoyes son image à celle de Tibére ? Une semblable explication n'est-elle pas préférable au parti que l'on prend de changer la Chronologie reçue & autorisée par les Historiens ?

Quoiqu'il en soit, Tibére fut extrêmement sensible à la mort de son fils Drusus, qu'il attribua d'abord à ses débauches : dans la suite, après la mort de Séjan, il en apprit la véritable cause d'*Apicata* femme de ce Ministre. Drusus depuis long-tems voyoit avec chagrin croître l'ambition & l'autorité de Séjan, favori & Ministre de son pere. Dans un démêlé qu'il eut un jour avec lui, il lui donna un soufflet : le Ministre irrité, pour se venger de cet affront, plus encore pour se défaire d'un Prince qui vouloit borner son crédit & sa puissance, engagea Livie épouse de Drusus à donner du poison à son mari dont il mourut. Ce Prince étoit naturellement colere, porté à la débauche, cruel jusqu'à se

plaire à voir répandre le ſang humain. On ne peut cependant lui refuſer des éloges ſur ſa conduite envers Germanicus, ſon frere par adoption, & ſon rival à l'Empire. Les grandes vertus & les victoires de ce Héros n'exciterent aucun ſentiment de jalouſie dans ſon cœur : il l'aima toujours comme ſon frere, & après ſa mort, il témoigna une tendreſſe particuliére à ſes enfans, malgré la haine que ſon pere avoit pour eux.

La même année de Rome 776, de J. C. 23. l'Empereur Tibére reçut une nouvelle affliction. La mort lui enleva Germanicus, un des jumeaux fils de Druſus, dans la quatriéme année de ſon âge. Je ne ſçai pourquoi Tacite, qui a cru devoir nous apprendre la mort de ce Prince encore enfant, n'a pas jugé à propos de nous dire ſon nom, que nous ignorerions ſans notre Médaille. Voici comme il s'exprime *; *idem annus alio quo-*

* Tac. ann. 4. C. 15.

que luctu Cæsarem afficit, alterum ex Geminis Drusi liberis extinguendo. Son frere Tibére-Gemellus dont la tête est jointe à la sienne sur notre Médaille, ne lui survêcut que quelques années : ce Prince est peu connu, il mérite bien cependant que l'on soit instruit du moins de ses malheurs.

Tibére-Gemellus étoit élevé dans la Cour de l'Empereur Tibére son ayeul, mais il étoit si jeune, que ce Prince déja avancé en âge, n'osoit espérer qu'il put lui succéder dans la souveraine puissance : c'est ce qui le détermina à jetter les yeux sur les fils de Germanicus, Néron & Drusus, ses petits-fils par adoption ; il les présenta & les recommanda au Sénat. Sa tendresse se changea bientôt en fureur par les artifices de Séjan. Ce Ministre, que la mort de Drusus avoit rendu insolent, anima tellement l'esprit féroce de l'Empereur contre ces deux Princes, que par son ordre le Sénat les condam-

na au baniſſement avec leur mere, la vertueuſe Agrippine, & ils périrent de miſere dans leur exil.

Cependant l'Empereur âgé de 78 ans, plus accablé par ſes débauches que par le poids de ſes années, traînoit à Caprée cette vie infame qui a été l'horreur de tous les ſiécles. L'an de Rome & de J.C. 37, il s'approcha de cette Ville : peu après il précipita ſon retour, ſurpris par la maladie qui l'obligea de s'arrêter à Misène dans le Palais de Lucullus. Là ſentant ſes forces s'affoiblir, il penſa à ſe choiſir un ſucceſſeur : il ne lui reſtoit plus de ſa famille que le jeune Tibére ſon petit-fils, & Caius ſurnommé Caligula, qui par ſes honteuſes complaiſances, s'étoit dérobé à la cruauté de Séjan. Le ſang & la tendreſſe paternelle le faiſoit pancher du côté de Tibére, mais il n'avoit encore que 17 ans, & il paroiſſoit trop jeune pour pouvoir gouverner l'Empire : Caius au contraire étoit à la fleur de ſon

âge ; il étoit aimé du peuple Romain, qui croyoit trouver en lui les vertus de ſon pere Germanicus. Tibére qui connoiſſoit ſes mauvaiſes qualités ne l'aimoit pas. Dion (*a*) ajoute que Tibére ne penſa à lui que parce qu'il prévit bien que ſon petit-fils ne vivroit pas longtems avec un Prince tel que Caius, & qu'il ſuccomberoit bientôt à ſa cruauté. Ne ſçachant à quoi ſe déterminer, accablé d'ailleurs par la maladie, Tacite dit qu'il abandonna la choſe au deſtin. C'eſt à cette occaſion que Joſeph (*b*) raconte comment Tibére voulut juger par un pronoſtic, qui des deux ou de ſon petit-fils, ou de Caius ſeroit Empereur après lui. Je ne rapporterai pas ce prétendu fait que les Critiques, & entr'autres M. de Tillemont (*c*), ont mis avec raiſon au nombre des fables.

(*a*) Dion L. 58.
(*b*) Joſ. Antiquit. Jud. L. 18. C. 18.
(*c*) Tillemont Note 12. ſur Tibere.

Le ſentiment de Dion (*a*), Suétone (*b*) & Philon (*c*) ſur les derniéres volontés de Tibére, me paroît préférable à celui de Tacite. Ces Auteurs aſſûrent que cet Empereur fit ſon teſtament en faveur de Caius & de ſon petit-fils, qu'il les nomma tous deux collégues dans la ſouveraine puiſſance, & qu'il les déclara ſes héritiers univerſels, les ſubſtituant l'un à l'autre. Caius ne fut pas content de ce partage, il voulut ſeul l'Empire : il gagna pour cela *Ennia Neria*, femme de Macron, qui étoit pour lors en grand crédit auprès de l'Empereur : elle engagea ſon mari à ſolliciter en faveur de Caius : mais inutilement ; Tibére ne voulut rien changer à ce qu'il avoit déterminé. Cependant la reſpiration lui manqua tout à coup, on le crut mort, Caius ſe donnoit déja pour Empereur, lorſque Ti-

(*a*) Dion L. 59.
(*b*) Suet. L. 3. 4.
(*c*) Phil. Lib. de legatione ad Caium.

bére revint & sembla reprendre des forces : alors Caius & Macron craignant les effets de la fureur de ce Prince mourant, hâterent sa mort & le firent étouffer dans son lit le 16 de Mars l'an 790 de Rome. Caius envoya aussitôt Macron au Sénat pour y porter le testament de Tibére & le faire examiner. Ce Ministre représenta que Tibére Néron n'ayant pas encore 18 ans, il n'avoit pas atteint l'âge prescrit par les Loix pour entrer dans le Sénat, & conclut qu'il seroit honteux aux Romains de l'avoir pour maître. Le Sénat, moins convaincu par ces raisons, que gagné par les artifices de Macron, cassa le testament de l'Empereur Tibére, & donna le souverain pouvoir au seul Caius. Notre jeune Tibére, sans secours & sans appui, n'eut à opposer à une décision si injuste, que le droit de sa naissance & la volonté de son ayeul : c'étoit-là une foible ressource auprès d'un Sénat esclave des volontés d'un

Prince cruel & ambitieux. Caius ne s'en tint pas là. Le droit que Tibére avoit de partager l'Empire avec lui étoit un crime impardonnable. Sur la fin du mois d'Octobre de la même année, ce jeune Prince étant entré dans sa dix-neuviéme année, prit la robe virile: Caius, en apparence pour rendre cette cérémonie plus illustre, l'adopta pour son fils, & le déclara Prince de la jeunesse: c'étoit au fond, comme remarque Philon *, pour se rendre maître de son sort, selon l'autorité que le droit Romain donnoit aux peres. Il s'en servit en tyran cruel, puisque quelques jours après il envoya chez lui un Officier avec quelques Soldats, qui par respect pour le petit-fils d'un Empereur, n'oserent à la vérité porter leurs mains sur sa personne, mais qui le forcérent de se plonger lui-même le poignard dans le sein; & avec lui finit toute la Famille de Tibére.

* Phil. Lib. de legatione ad Caium.

ARTICLE XLVII.

ASSEMBLE'E PUBLIQUE de la Société Royale des Sciences de Montpellier, le 11 Mars 1745. *A Montpellier, chez Jean Martel, &c.* M. DCC. XLV.

C'Est ſous ce titre qu'on trouve réunies pluſieurs piéces qui ont été luës dans une de ces Aſſemblées, où les Académiciens veulent bien donner au Public un eſſai ou un avant-goût de leurs travaux.

I. *Eloge de M. l'Abbé Bignon.* Il étoit naturel que la Société profitât de quelque grande occaſion pour couvrir de fleurs le tombeau de ſon illuſtre Mécène. M. de *Ratte*, chargé de ce devoir, a parfaitement répondu à l'intention de ſa Compagnie, la matiére n'étoit que trop abondante, il falloit donc choiſir; le choix qu'il a fait eſt heureux, nous ne rapporterons

que quelques endroits qui intéressent les Sciences & les Sçavans.

Dès l'âge de 30 ans, M. l'Abbé Bignon vit les différentes Compagnies d'hommes de Lettres se disputer à l'envi l'honneur de le posséder. Son goût universel lui fit accepter d'être de toutes les Académies. Il les décora également, & par des talents heureux, & par le crédit que donnoit naturellement à un homme de son mérite l'avantage d'être le neveu d'un grand Ministre. L'Académie des Sciences, l'Académie des Inscriptions, la Société Royale de Montpellier, lui furent redevables, ou de leur établissement, ou de quelques arrangements plus favorables. Devenu en quelque façon le génie tutelaire des Sciences & des beaux Arts, ce fut à lui que presque tous les Sçavans s'empresserent de consacrer leurs Ouvrages. Dans lui ils trouvoient à coup sûr un protecteur bienfaisant, souvent un maître capable de les éclairer.

La Bibliothéque du Roi dont il fut chargé en 1719, doit à ses soins la magnificence de ses bâtimens & l'augmentation de 50000 volumes imprimés ou manuscrits. On juge aisément que ces traits, & plusieurs autres aussi éclatans bien rapprochés forment un tableau assez fini de M. l'Abbé Bignon. L'ingénieux Académicien a sçu y donner encore le coloris & les graces de l'expression.

II. *Extrait du Mémoire de M. Goulard sur l'opération de la taille.* Il s'agit de la méthode que suit l'Auteur du Mémoire dans l'opération de la taille; c'est à peu près l'*Appareil latéral.* On assure d'ailleurs que cet *Appareil latéral*, employé dans le dernier siécle par le fameux *Frere Jacques*, n'est point une nouvelle découverte comme on le crut alors. Celse, Avicenne & quelques autres en ont parlé. Ce n'est pas l'unique occasion où l'on s'apperçoit enfin que les Anciens nous ont prévenus, & qu'il

y auroit plus à gagner qu'on ne penſe à conſulter leurs Ecrits.

M. *Goulard* a perfectionné cette façon de travailler : c'eſt en ſe ſervant d'un *Lithotome*, qu'on fait gliſſer ſur la convéxité de la ſonde, & qu'on conduit ainſi juſqu'au col de la veſſie, ſans riſquer de faire de fauſſe route. L'opération ſe fait en une minute & demie. La playe eſt ſimple, & l'on peut être tout à fait guéri au bout de dix jours.

III. *Extrait de M. Guilleminet ſur la Comete de* 1744. Il eſt dit dans cet Extrait que M. *Guilleminet* a combattu d'abord, mais en plaiſantant, l'opinion qui rendoit les Cométes maîtreſſes du ſort des Rois & des Empires. En effet il ſeroit aſſez inutile de traiter ſérieuſement un point de cette nature ; c'eſt une folie trop ſurannée pour avoir encore des partiſans. Le réſultat des obſervations qu'on rapporte enſuite eſt que la Cométe, qui paroiſſoit ſe mouvoir d'Orient en Occident, parcourut d'un mou-

vement assez lent les constellations d'*Andromede* & de *Pegase*. L'inclinaison de son orbite avec l'écliptique étoit de 46 dégrés 26′. 29″. le lieu du nœud répondoit au 15 d. 43′. 14″. du Taureau ; & son perihélie au 16 d. 44′. 50″. de la Balance.

Elle décrivoit à peu près une parabole ; le calcul qu'on en a fait s'est trouvé conforme aux observations. C'est à ce qu'on prétend en supposant une pesanteur vers le Soleil, telle que l'a admis Newton, qu'on a si bien calculé. On ajoute ensuite qu'il n'est point de phénoméne Astronomique dont on ne rende raison quand on admet une pesanteur des corps célestes, *en raison inverse des quarrez de leur distance*. L'habile observateur n'est pas le seul à penser ainsi. Cependant tout bon Carthésien demandera toujours si c'est par une attraction, qui agit *en raison inverse du quarré de la distance*, que cette fameuse Cométe tombée

vers le Soleil jusqu'à éprouver une chaleur deux fois plus grande que celle du fer rouge, a pu se relever & se dérober peut-être pour longtems à un terrible embrasement.

IV. *Extrait du Mémoire de M. de Sauvage sur quelques Fontaines du Languedoc.* Les Fontaines dont on parle dans cet Extrait ont quelque chose de fort singulier. Un Voyageur qui auroit doublé plus d'un cap fameux & passé la ligne, se croiroit heureux de pouvoir charger sa Relation de semblables phénoménes. Nous sommes plus riches que nous ne pensons; & il ne seroit pas toujours nécessaire de courir les risques d'un naufrage pour annoncer des découvertes merveilleuses. Mais nous ne profitons pas de nos avantages; on oseroit presque s'en prendre au Public, peut-être reçoit-il avec trop d'indiférence tout ce qui n'a pas assez l'air étranger.

La premiére Fontaine qui a mérité l'attention de M. *de Sauvage*,

n'eſt pas éloignée d'Alais. Les bains qu'on peût prendre dans une eſpéce de Lac qu'elle forme, ſont un remède aſſuré contre les maladies *cutanées*. On y trouve tous les matins une écume jaunâtre, qui coule à gros bouillons. Cette écume ſe durcit, ſe condenſe; c'eſt un véritable ſoufre vif, tout propre à allumer le feu & à ſoufrer les tonneaux.

La ſeconde Fontaine qui eſt encore du côté d'Alais, s'appelle dans le pays *fon de la Pegue*, elle porte réellement un bitume noir, gluant, inflammable, qui eſt une eſpéce de poix dont on peut ſe ſervir comme d'une cire noire à cacheter. Enfin il y a entre *Anduſe* & *la Salle* une troiſiéme Fontaine, où, ſi l'on jette dans tout autre tems que l'hyver quelques feuilles d'arbre, quelque animal mort, peu de jours après on trouve les feuilles changées en de très-jolis rèzeaux; & il ne reſte des animaux que des ſquelettes bien travaillés,

& de la plus grande propreté. L'eau de cette Fontaine est chargée d'Insectes, assez semblables aux crevettes. L'eau bouillante qu'on verse dessus les fait rougir sur le champ: ce sont là, à ce que pense M. *de Sauvage*, les Anatomistes qui travaillent si délicatement. Ces Insectes se multiplient prodigieusement, on en trouve beaucoup dans les puits des Cevennes, on les y appelle *Trinquetailles*, une de ces crevettes avalée vivante peut déchirer les boyaux.

ARTICLE XLVIII.

ABREGE' DES DIFFE'RENS systêmes du monde, de la sphere & des usages des globes, suivant les hypothèses de Ptolomée & de Copernic. Par le sieur Robert de Vaugondy, *fils de M. Robert, Géographe ordinaire du Roi. A Paris, chez Durand au Griffon.* M. DCC. XLV. *in*-12.

L'Objet de cet Ouvrage est de rendre plus facile l'usage de quelques globes nouveaux, mieux construits que les anciens. L'Artiste de ces globes est en même tems l'Auteur de l'abregé. C'est un jeune homme, mais il a travaillé sous les yeux d'un pere habile. On peut donc s'attendre à toute l'exactitude qui fait le mérite de l'une & de l'autre espéce de travail.

Dans la Préface, les Sçavans sont invités à seconder de leurs

lumiéres les essais d'un Auteur qui n'est qu'à l'entrée de la carriere : ces sortes d'invitations sont le plus souvent de véritables défis ; le mal n'est pas grand, quelquesfois même il y a beaucoup à gagner pour les Sciences.

D'abord, & selon l'ordre que porte le titre, se trouve une exposition nette & précise des systêmes de Ptolomée, de Copernic & de Ticho-Brahé. L'heureuse simplicité de l'hypothèse de Copernic fait que l'Auteur lui donne la préférence sur les autres. La plûpart des Astronomes pensent assez de la même façon; & les Physiciens modernes sont presque tous Coperniciens.

Copernic au reste a seulement perfectionné une idée déja connue. M. *Vaugondy* en fait remonter l'origine jusqu'à Platon ; il pouvoit aller plus loin, on sçait que quelques Disciples de Pythagore faisoient tourner la terre autour du Soleil. L'Auteur à cette

occaſion fait vivre Platon plus de 500 ans avant J. C. : c'eſt trop de beaucoup. Dans nos Chronologies les plus exactes, la mort de Platon n'eſt placée que 348 ans avant la naiſſance de J. C. Quelque Sçavant pourroit nier encore que le ſyſtême de Copernic ait été ſuivi par ce fameux Diſciple de Socrate. Le P. Riccioli par exemple, aſſez grand Maître dans ces matiéres, pour mériter qu'on l'en croye, ſoutient tout à fait le contraire.

L'expoſition des différens ſyſtêmes eſt ſuivie d'un leger détail de la nouvelle ſphere de Ptolomée & des globes. Le Zodiaque dans cette ſphere n'a que dix dégrés : par-là, dit-on, on connoît mieux les *aſcenſions droites*. D'ailleurs cette largeur ſuffit pour l'orbite de la Lune qui ne s'étend pas au delà. La même ſphere eſt chargée d'un cercle *crepuſculaire qui a 18 dégrés de largeur*; ce cercle ſert d'horiſon pour le commencement & la fin du crepuſcule.

Avril 1746.

Sur le globe terreſtre, au premier Méridien déja gradué, on a ajoûté la graduation du Méridien de Paris ; & l'écliptique paſſe par l'interſection de ce Méridien & de l'Equateur. Les autres Méridiens ſont tracés de 15 en 15, à compter de celui de Paris. Cependant c'eſt en partant du premier Méridien qu'on a marqué ſur l'Equateur les degrés de longitude.

L'utilité de la nouvelle ſphere & des globes ſe connoît par pluſieurs problêmes, dont la ſolution ne dépend que de quelques opérations méchaniques, que tout le monde peut exécuter ſur ces inſtrumens. Pour réſoudre la plûpart de ces problêmes, on peut n'employer que les globes terreſtres & céleſtes, conſtruits ſelon le ſyſtême de Copernic.

Le nouvel abregé ne renferme pas ſeulement ce qu'il y a de plus utile dans les autres méthodes qu'on a données juſqu'ici ſur la ſphere. On y trouve encore ce qui

manque quelquefois dans les Traités les plus étendus ſur ces matiéres ; c'eſt un détail d'après Bayer des différentes conſtellations que les Anciens & les Modernes ont diſtinguées dans le ciel. Ainſi l'on a comme réunies ſous un point de vue, dans des Tables que nous ſuppoſons exactes, les étoiles dont eſt compoſé chaque *aſtériſme*, leur grandeur, l'aſcenſion droite, la longitude, la latitude & la déclinaiſon de quelques-unes.

ARTICLE XLIX.

INTRODUCTION à la Syntaxe Latine, pour apprendre aisément à composer en Latin. Avec des exemples de Thèmes appropriés à toutes les régles de la Syntaxe, &c. à quoi l'on ajoute un abrégé de l'Histoire Grecque & Romaine, &c. Par Jean Clarke, *Principal du Collége de la Ville de Hull, dans le Comté d'York.* Ouvrage traduit sur la sixiéme édition Angloise, &c. 2. *vol.* in-12. *A Genève, chez* Gosse, *&c.* M. DCC. XLV.

IL faut d'abord avertir que l'Auteur Anglois de cet Ouvrage n'est point le célébre *Clarke*, Auteur de plusieurs Livres excellents sur la Religion, en particulier sur l'existence & les attributs de Dieu. Celui à qui nous devons le Livre qu'on vient de traduire en François est un Grammairien, mais à la

maniére des Anglois qui systématisent tout ; qui mettent de la profondeur jusques dans les principes des Sciences.

On se propose ici d'enseigner aux enfans à composer en Latin ; cela suppose qu'ils sçavent déja les régles de la Grammaire, qu'ils sçavent parfaitement ce qu'on appelle *décliner & conjuguer.* Ainsi ce Livre est d'un dégré plus haut que les premiers éléments de la Langue Latine ; & il occupe tellement ce dégré, que si on le mettoit entre les mains d'un éléve, qui n'eut encore aucuns principes, ce seroit pour lui une doctrine inintelligible, un cahos impénétrable. Mais après avoir dévoré les premiéres difficultés de la Grammaire, il pourra, dit-on, s'en servir avec succès, & les six éditions qu'on en a faites en Angleterre justifient, à ce qu'il paroît, ces promesses.

Or voici le plan de cette Méthode, singuliére sans doute & d'un goût que nous autres Fran-

çois nous n'aurions peut-être jamais imaginé ; on a voulu épargner aux enfans la peine de chercher dans le Dictionnaire, & le péril continuel de se tromper dans le choix de leurs mots ; pour cela on donne des Phrases d'abord, puis des Thèmes entiers où tous les mots qu'il faudroit chercher se trouvent vis-à-vis en Latin, mais sans l'ordre convenable de la *déclinaison* & de la *conjugaison* ; on laisse cela aux soins de l'Ecolier ; seulement à la tête de chaque Chapitre on donne la régle qui doit servir à le diriger ; & ces Chapitres & ces régles vont par gradation, commençant par les plus simples, & montant peu à peu à ce qu'il y a de plus difficile.

Par exemple, au Chapitre XI, on rappelle deux régles ; la premiére, qu'un substantif précédé d'un autre avec l'article *de*, *du*, *des*, &c. se met au génitif ; & la seconde, que certains adjectifs qui signifient *desir*, *connoissance*, *oubli*, *soin*,

crainte, &c. gouvernent le génitif; après quoi on étale un grand nombre de phrases propres à faire l'application de ces principes : ainsi l'on trace celle-ci : *Cicéron étoit un personnage de grand esprit & de grande vertu, mais trop avide de gloire*; & l'on met à côté ce Latin plein de *sollecismes artificiels* : *Cicero sum vir magnus ingenium & magnus innocentia, at nimis avidus gloria.* L'enfant qui a cette ébauche devant lui, n'a pas besoin de chercher les mots, mais en appliquant ses régles, il doit voir qu'il faut mettre, *Cicero erat vir magni ingenii & magnæ innocentiæ, sed nimis avidus gloriæ.*

Selon les Anglois & le Traducteur de cet Ouvrage, ceci est une route toute unie, une méthode qui a toute sorte d'avantages. On peut toutefois y opposer bien des difficultés. Premiérement, est-il à propos d'épargner aux commençans la peine de chercher des mots dans un Dictionnaire? & ne sçait-on

pas qu'outre le bien général de dompter & d'assujettir l'esprit, cela donne un dégré de profondeur aux traces qui se gravent dans la mémoire ? En second lieu, quand cette composition barbare se présente à l'œil de l'enfant, n'est-ce pas une véritable peine pour lui de la rectifier, de la décomposer en entier à l'aide de ses régles ; & ne doit-il pas paroître beaucoup plus simple de placer tout d'un coup les vrais mots que d'en substituer de meilleurs à ces *sollecismes artificiels* ? Troisiémement, dans l'exemple proposé, pour que l'éleve exprime comme il faut les deux mots, *avide de gloire*, il faut qu'il songe qu'*avide* est un *terme de desir* contenu dans la régle, ce qui assurément est fort de sens & de réfléxion pour un jeune cerveau, qui s'accommoderoit bien mieux de trouver dans le Dictionnaire que le terme *avidus* régit le génitif. Cette derniére réfléxion s'étend à presque tous les

exemples de cet Ouvrage, c'est-à-dire, à ces deux volumes; car ici les exemples occupent la plus grande partie du terrain. Ils laissent le moindre espace aux régles, & ils supposent par tout un exercice continuel de sens commun qui est plus propre des hommes faits & des maîtres, que des enfans & des éléves.

ARTICLE L.

RE'PONSE A UN ARTICLE des Nouvelles Littéraires du Journal de Trévoux du mois d'Octobre dernier, pag. 1896. &c. Par M. l'Abbé du Mabaret, Curé de S. Michel de S. Leonard.

JE n'ai jamais prétendu faire l'*éloge* ni le *tableau* de M. l'Abbé Babin; je m'étois seulement borné à une simple esquisse, ou, pour me servir de ma propre expression, à des *Mémoires Historiques* sur la Vie & les Ouvrages de

ce Sçavant. Ils avoient été d'abord destinés pour le Supplément du Moreri, où il faut des faits & des dates bien articulés & en ordre, non pas *un éloge*. C'est sur l'esprit & la nature de cet Ouvrage que je m'étois réglé.

L'Anonime d'Angers n'étoit pas obligé de sçavoir cette derniére circonstance, ni que j'avois dressé ces Mémoires à la priére de M. l'Abbé *Goujet*, mais le titre même de *Mémoires* que j'avois donné à mon Ecrit, l'ordre que j'y suis, la précision laconique que j'observe, mon stile simple & dénué de tout ornement, tout cela devoit éloigner de lui l'idée que j'eusse entrepris *un éloge* dans les formes, ou *un tableau* en régle.

Ce n'étoit donc pas à *perfectionner cet éloge* ou à *ajouter les traits qui manquent au tableau* qu'il devoit donner ses soins; il falloit entreprendre l'*éloge* même ou le *tableau*, travailler après moi sur un nouveau plan; il auroit fait une

chose agréable à la Province d'Anjou, & qui n'auroit pas déplu au reste du Royaume.

Au reste je dois sçavoir gré à l'Anonyme du zéle qu'il témoigne pour la *perfection* de mon *Mémoire Historique*; je suis seulement fâché qu'il n'ait pas eu à nous apprendre quelque chose de plus intéressant.

Je n'ignorois pas cependant que M. Babin *à son entrée dans le monde Littéraire avoit été fort prévenu contre la Philosophie de Descartes, qu'il croyoit limitrophe de l'erreur.* Je sçavois même qu'il ne se reconcilia jamais parfaitement avec elle, & qu'il eut toute sa vie une certaine attache pour le péripatétisme. Mais c'est ce que je crus devoir taire, comme peu honorable à sa mémoire. D'ailleurs j'avois énoncé sa *Relation du Cartesianisme*, où sa prévention contre cette doctrine se manifeste assez, sans être obligé de la montrer au doigt.

Je n'ignorois pas non plus qu'*on voulut l'arrêter dans la route du*

Diaconat à la Prêtrise par une signature de propositions captieuses : mais je jugeai le fait trop mince pour mériter l'attention du Public, qu'il n'instruisoit en rien. Toutefois si l'Anonime vouloit ajouter ce nouveau *trait* au *tableau* de M. Babin, il pouvoit le mieux former; il devoit dire que ce fut le sieur Bourigaut, Chanoine de l'Eglise Collégiale de S. Pierre de la même Ville, qui présenta ces propositions à M. Henri Arnaud, pour obliger M. Babin à les signer la veille de son Ordination; que M. Babin les apostilla de sa main, qu'il leur donna un sens hérétique qu'il rejettoit, & un sens orthodoxe qu'il admettoit; ce qui ayant dérouté ses Adversaires, il fut ordonné Prêtre le lendemain.

Je sçavois enfin l'histoire de la célébre *Thèse de Saumur de l'an* 1718; j'en perdis le souvenir quand je dressai mon Mémoire; c'est une omission de ma part. Mais puisque l'Anonime touche ce

point, il auroit pû le mieux circonſtancier ; j'y ſuppléerai. Cette Thèſe, qui roule ſur les matiéres de la Grace, fut ſoutenuë le 23 & le 29 Août à Notre-Dame des Ardilliers-lez-Saumur, célébre Maiſon des Prêtres de l'Oratoire. La Faculté de Théologie d'Angers donna le 15 Septembre ſuivant ſon jugement doctrinal ſur onze propoſitions extraites de cette Thèſe, & le 30 du même mois M. Poncet publia, à la ſollicitation de la Faculté, ſa cenſure de neuf de ces propoſitions, ſur l'état de pure nature, le libre-arbitre, la charité, la grace ſuffiſante, la mort de J.C. pour le genre humain & ſur la réprobation poſitive. Le P. de Gennes, Auteur de la Thèſe & Profeſſeur, critiqua & le Décret de la Faculté, & le Mandement du Prélat, par deux Lettres anonimes adreſſées à M. Poncet lui-même, auſquelles il ne manquoit que l'orthodoxie pour mériter le ſuffrage du Public. J'ai

lu ces Lettres dans le tems, qui firent grand bruit dans la Province, mais je ne m'en rappelle pas la datte précise.

La Thèse de Saumur me rappelle la condamnation des propositions extraites du cours de Philosophie du P. Jacques Guillou, autre Prêtre de l'Oratoire, dicté au Collége d'Angers les années 1721 & 1722. M. Babin eut la principale part à cette censure. Il déféra les cahiers du Professeur à l'Université, il fut mis à la tête des Commissaires députés par Décret du 20 Août 1722 pour l'examen des mêmes cahiers; le 30 Novembre il fit le rapport de la commission, & le 3 Décembre la censure qu'elle en avoit portée fut confirmée par l'Université. Les propositions condamnées sont au nombre de 15; elles regardent le péripatetisme & le Cartesianisme, l'activité des causes secondes & nommément de la volonté, l'existence & l'essence des corps, la liberté,

les bonnes œuvres morales, la charité, les actions des infideles, la tradition, l'amour de la gloire, & le semipelagianisme.

Après avoir relevé les trois premiéres omissions, l'anonime critique deux endroits de mon *Mémoire*, ce ne fut point, dit-il, *à la place* de M. Goddes de Varenne, que M. Babin *devint Professeur en Théologie.* Si je l'avois dit, j'aurois mal parlé; car comme l'Abbé de Varenne n'avoit pas précédé M. Babin dans cet emploi, M. Babin en occupant la Chaire ne lui succéda pas & ne fut pas mis *à sa place.*

Au moins, me dit-on, vous vous trompez quand vous donnez pour *concurrent* à M. Babin dans la Chaire de Théologie l'Abbé de Varenne; *il ne l'eut pour concurrent que dans la dignité de Maître-Ecole & de Chancelier de l'Université.* Si je me suis trompé, c'est M. Babin lui-même qui m'a induit en erreur. J'ai appris de sa propre bouche le fait tel que je l'ai racon-

té, &, ce qui eſt encore ſupérieur, je l'ai eu écrit diſtinctement de ſa main. L'Anonime eſt ſur les lieux & à la ſource, s'il produit un témoignage plus digne de foi, je n'y réſiſterai pas, car j'aime la vérité; juſque-là il me permettra de lui dire que le préjugé eſt pour moi. Je pourrois tirer un ſecond préjugé du reſpect que l'Anonime marque pour toutes mes dates & pour tous les autres faits que j'ai allégués.

J'avois dis dans mon Mémoire: *M. Babin n'étoit pas un génie vif, brillant, ſublime; mais il avoit beaucoup de ſçavoir & un grand ſens, qui ne ſouffrirent preſque rien des infirmités de la vieilleſſe.* Voilà le ſecond endroit que l'Anonime critique. *C'eſt degrader*, dit-il, *en quelque ſorte un homme tel que celui-ci.* En vérité, je ne me ſerois pas attendu à ce reproche; je croyois avoir parlé avantageuſement de ce ſçavant Angevin, & ſi je l'ai *dégradé*, c'eſt bien contre mon intention.

Mais écoutons la preuve qu'il en donne. *On nous le peint*, ajoute-t-il tout de suite, *Auteur de 19 volumes de Conférences, actif à persuader l'amour de l'étude, décoré successivement de la confiance de trois Evêques d'Angers, chargé par eux des fonctions les plus importantes & les plus diverses, l'ame en un mot de la Littérature Ecclésiastique, des bonnes œuvres & du gouvernement du Diocèse : il falloit*, conclut-il, *quelque chose de plus qu'un bon sens tranquille & un sçavoir acquis par le travail.* Ce n'est pas moi qui *dégrade* M. Babin, c'est l'Anonime, qui en énervant mes paroles, veut de son bon plaisir que je le *dégrade*. J'ai donné à cet illustre Abbé, non pas seulement *du bon sens*, non pas un bon sens *tranquille*, sans ame & sans action; mais *un grand sens*. Je ne me suis pas contenté de reconnoître en lui du *sçavoir*, je lui en ai donné *beaucoup*.

L'Anonime auroit voulu que j'eusse représenté M. Babin comme

un génie vif, brillant & sublime. Mais j'aurois outré son caractére ; & ceux qui ont eu quelque liaison avec lui, ou seulement lû ses Ouvrages, auroient tous senti l'exagération. Je l'ai connu particuliérement, j'ai étudié sa conversation, ses écrits ; je l'ai représenté au naturel.

Mais quoi ? tant de talens divers, tant d'emplois différens, tant d'Ouvrages, ne prouvent-ils pas le *génie vif, brillant & sublime ?* Non, *un grand sens* & *beaucoup de sçavoir*, qui supposent toujours une bonne dose d'esprit, suffisent à cela ; il n'en falloit même pas tant pour composer ses *Conférences*, d'où il tire presque toute sa célébrité.

Qu'est-ce en effet que cet Ouvrage ? Le *résultat des Conférences* du Clergé florissant d'un grand Diocèse où les Lettres sont en honneur, *résultat* seulement ajusté, arrangé, digéré & *rédigé* par M. Babin. Si cette opération deman-

doit dans celui qui tenoit la plume, de la mémoire, de l'eſprit, du choix, du jugement, du bon ſens & du ſçavoir, requeroit-elle néceſſairement *un génie vif, brillant & ſublime*?

Mais peut-être que la vivacité & le brillant des penſées, la nobleſſe des expreſſions & la ſublimité du ſtile de l'Ouvrage décélent le *génie vif*, *brillant & ſublime?* L'Ouvrage eſt inſtructif, la Morale en eſt ſaine, il eſt écrit judicieuſement, d'une maniére intelligible & d'un ſtile ſimple & didactique, en un mot M. Babin a aſſez bien attrapé ſon but: pour *le vif*, *le brillant & le ſublime*, je ne l'y apperçois pas.

Un Critique plus ſévére y remarqueroit un ſtile un peu peſant, vice qui affecte ordinairement les Ecrivains de Province. Il y régne même une certaine monotonie, qui, jointe à une multitude de longs paſſages latins toujours traduits en françois & aſſez ſouvent inutiles,

donne quelque dégoût au Lecteur. Je suis affectionné à la mémoire de M. Babin, je suis plein d'estime pour lui, pour ses talens, pour le bien qu'il a fait au Diocèse qui l'a vû naître, pour son zéle pour la bonne Doctrine & pour la saine Morale, dont il a donné autant de leçons par sa conduite que par ses Ecrits, mais mon affection devoit être éclairée & sans préjugés.

J'aurois même voulu dans M. Babin un peu plus de goût pour la critique, & une plus grande connoissance de l'Histoire Ecclésiastique.

Au reste je prie l'Anonime de ne me pas faire compter 19 volumes de *Conférences* de M. Babin; il n'y en a que 18, que j'ai tous articulés en détail à l'endroit qui est l'objet de sa critique. Peut-être compte t'il le volume *sur les Etats*, qui parut en 1737; mais il n'est ni de M. Babin, ni digne de lui, l'Ouvrage est mince.

Je ne voudrois pas non plus

qu'il me le fit *décorer successivement de la confiance entiére de trois Evêques d'Angers, & charger des fonctions les plus importantes.* M. Babin a vêcu sous quatre Evêques d'Angers, Messieurs Arnaud, le Peletier, Poncet & de Vaugirault: il fut toujours contrepointé & opposé au premier; le second ne l'employa point, & ce ne fut qu'en 1706, sous M. Poncet qu'il commença à entrer dans le gouvernement du Diocèse & dans la confiance des Evêques.

ARTICLE LI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

D'AVIGNON.

Histoire du Régne de Louis XIV. par M. Reboulet *in*-12. *chez François Girard*, & se vend à Paris, chez *Huart rue S. Jacques.* C'est la seconde & la petite édition de cette belle Histoire. On l'a ornée de Sommaires à la tête de chaque Livre; il s'y trouve aussi quelques Estampes, mais qui sentent trop la Province. Le Livre se recommande assez par soi-même. Nous n'ajouterons rien ici au compte que nos Mémoires en ont rendu avec soin, avec plaisir, & dans l'attente de quelque autre bon Ouvrage du même Auteur.

Essais d'éclaircissements où tous les points de Controverse sont decidés par un seul principe, qui est celui de l'infaillibilité de l'Eglise Romaine, &c. Chez Esprit-Joseph Rousset. 8°. pp. 632. sans les additions qui en contiennent lxxix. M. DCC. XLV.

L'Auteur de ce Livre est un Pere de la Doctrine Chrétienne. Son dessein a été de procurer une instruction solide aux anciens Catholiques, aux nouveaux convertis & généralement à tous ceux qui veulent discerner la vraye Eglise de J. C. Il exécute cela par la méthode la plus propre à instruire, qui est celle des interrogations & des réponses. On a ici trois parties, chacune contenant plusieurs éclaircissements, & conduisant toutes ensemble à ce but si nécessaire, qui est de s'assurer que l'Eglise Romaine est la vraye Eglise de J. C. La premiére partie pose les Préliminaires; la seconde pénétre dans

le détail de la question ; la troisiéme résout les difficultés ; & de tout cela il résulte un grand Recueil de controverse sur la matiére de l'Eglise. *On indiquera dans la suite de nos Mémoires les principaux points de cet important Ouvrage.*

Lettres Théologiques touchant l'état de pure nature. Par le R. P. Joseph Galien de l'Ordre des FF. Prêcheurs, Docteur aggrégé à la Faculté de Théologie de l'Université d'Avignon. *Chez François Girard*, &c. M. DCC. XLV. *in*-12.

Ce Livre est un Traité Dogmatique, né à l'occasion d'une Lettre *sur l'impossibilité de l'état de pure nature, pour la justification du P. de Gennes, Prêtre de l'Oratoire.* On réfute ici cette Lettre, & le R. P. Galien Auteur de la Réfutation prend aussi le stile Epistolaire. Ce Pere est Théologien, pressant dans la dispute, instruit de la matiére présente. *Un court Extrait*

sera connoître bientôt les Articles essentiels de sa Doctrine.

Recueil d'Observations Chirurgicales sur les Maladies de l'Uretere, traitées par une nouvelle méthode, Par M. Daran, ci-devant Chirurgien Major du Régiment Palfi, Cuirassiers; ensuite de l'Hôpital Impérial des Espagnols Noirs à Vienne, actuellement résidant à Marseille. *Chez Joseph Offrai.* 1745. *in*-12. pp. 222.

Si tous les hommes étoient vertueux, on n'auroit guéres besoin d'un Livre comme celui-ci; mais dans l'état présent des choses, cet Ouvrage & l'Auteur sont extrêmement estimables. Ils suppléent à la vertu, en guérissant des maux qu'elle auroit dû empêcher. Ils rétablissent une santé qui n'avoit pas été donnée pour la prodiguer si honteusement. Quand on travaille sur le fond des folies & des passions des hommes, on est sûr de ne jamais manquer d'occupation.

Avril 1746.

M. Daran a trouvé partout de l'exercice à ſon art ; il nous donne ici le Recueil de ſes Obſervations ; il dit dans ſa Préface, qui eſt longue & raiſonnée, que la nature des maladies qu'il traite l'oblige de taire les noms des perſonnes intéreſſées, mais que cela ne doit pas diminuer la foi publique par rapport à la vérité des faits ; les raiſons qu'il déduit ſur cela ſont convaincantes. On pourroit y ajouter un écrit très-circonſtancié qu'on a adreſſé ſur le même ſujet aux Auteurs des Mémoires de Trévoux. Cette piéce contient les témoignages les plus formels en faveur de la capacité & des ſuccès de M. Daran. Nous croyons qu'il ſuffit de l'indiquer & de renvoyer pour tout au Livre de cet habile Chirurgien, qui promet encore quelque choſe de mieux dans une ſeconde édition.

De Toulouse.

Panégyrique de Louis XV. prononcé dans la Sale de l'Hôtel de Ville le 9 Janvier 1746; jour de la Séance publique de l'Académie des Jeux Floraux. *Par M. Duclos, Avocat au Parlement, l'un des 40 de la même Académie.* Chez *Claude-Gille le Camus*, &c. M.DCC. XLVI. 4°.

Les Orateurs & les Poëtes qui peignent les grandes aventures du Régne de Louis XV. ſont obligés de devenir Hiſtoriens, diſons plutôt Annaliſtes & Abbréviateurs. On entreprend de rapporter les principaux faits, & leur multitude accable, leur éclat éblouit. M. *Duclos*, par exemple, dont nous annonçons le diſcours, a été gêné par l'abondance de ſa matiére, il n'a pu y développer tout le fond d'éloquence qu'on ſent en lui. On a dû l'entendre avec beaucoup d'attention, & ſon Ouvrage ſe lit vo-

lontiers, parce que la vérité en est l'ame, on y trouve d'ailleurs des morceaux très-heureux, voici son dessein: il considére dans la personne du Roi *le grand homme & le Héros.*

La premiére partie est comme l'Histoire du Monarque jusqu'à ses deux Campagnes. Ainsi les vertus de son enfance & de sa jeunesse, ses inclinations pacifiques, son amour de la justice, sa bonté forment ici un grand détail; l'Orateur voulant décrire les égards dont Louis honora ceux qui prirent soin de son éducation, commence par ces réfléxions judicieuses: « Un Prince qui s'acquite ainsi » de toute l'étendue des devoirs » de la justice envers ses ennemis » mêmes, ne pouvoit manquer à » la reconnoissance; c'est une obli- » gation que le cœur dicte aux » ames généreuses au milieu du si- » lence des Loix. Récompenser les » services, honorer le zéle, cou- » ronner la vertu est une dette du

» Trône même. Plus les Rois ſont
» puiſſans, plus ils doivent au dé-
» vouement de leurs Sujets. Com-
» me la fortune ne leur accorde
» pas de plus précieux avantage
» que de pouvoir faire du bien,
» la nature ne leur inſpire pas de
» ſentiment plus honorable que
» de le vouloir, &c.

II. Partie. Le *Héros* paroît ici : on entend le Héros guerrier, car ſans cela cette qualité de *Héros* concoureroit avec celle de *grand homme*, qui fait le ſujet de la premiére partie. On conçoit que cet endroit du diſcours a dû être plus animé que le précédent ; les Campagnes de 1744 & de 1745 y ſont décrites avec nobleſſe. Les projets, les alliances, les conſeils, les dangers, les ſuccès, les triomphes du Conquérant de la Flandre préſentent partout de grands traits. La maladie du Roi fait un contraſte qui eſt relevé magnifiquement par les tranſports de la Nation après ſa convaleſcence. On

lit avec plaisir le morceau suivant, qui est le seul que nous citerons ici. « Le Soldat se glorifiera d'avoir » combattu à côté de son Roi, » de l'avoir eu pour compagnon » de sa fortune, de l'avoir vû cou- » vert de la même poussiére, par- » tager ses travaux, ses peines & » ses périls. De retour sur ses » foyers domestiques, il pourra » raconter à sa postérité charmée : » tel champ but ses sueurs, tel » arbre lui servit d'abri ; là est » l'humble cabane qui reçut cet » Hôte glorieux ; il entra en com- » munication de nos miséres, il » supporta la même soif & la mê- » me faim, il se reposa comme » nous sur l'herbe desséchée, les » malades & les blessés le virent » dans les Hôpitaux, comme les » braves l'avoient vû dans les com- » bats, &c.

Il y a dans cette piéce, digne assurément d'un homme d'esprit, quelques façons de parler qui ne plairont peut-être pas à tout le

monde : par exemple, *L'amitié . . . la plus ſûre & la plus agréable étreinte des ames*, &c. *Le ſceptre qui lui fut tranſmis étoit comme un vieux chêne*, &c. *Ses yeux dépoſeront de leur zéle*, &c. *Tel champ but ſes ſueurs*, &c.

De Bordeaux.

L'Académie Royale de Bordeaux ayant fait l'ouverture de ſes Séances, ſelon la coutume, le premier Dimanche d'après l'Epiphanie, on lut le diſcours qui ſe fait ordinairement par le Directeur. M. l'Evêque d'Agen qui avoit été nommé pour remplir cette place, n'ayant pû ſe trouver à la Séance à cauſe des affaires qui le retenoient en Auvergne, on ne laiſſa pas de lire ſon diſcours, & ce fut M. le Marquis de Tourni, Intendant de la Province & ancien Directeur, qui ſe chargea de cette fonction. *Nous donnerons ailleurs une idée plus étendue de cette piéce, qui fut fort applaudie.*

De Paris.

Ludovico victori moderato, Oratio habita in Collegio Dormano-Bellovaco, à Joanne Vauvilliers *nucerienſi* Litterarum Profeſſore, *IV. non. Octobr. an. M DCC. XLV.* apud. Jacob. *Barois*, &c. M. DCC. XLVI.

Cette Harangue ſaiſit bien le caractere du grand Prince qui en fait l'objet : *Il eſt victorieux, il uſe avec modération de ſa victoire*, ce ſont les deux parties du diſcours. L'Orateur analyſe dans la premiére les qualités du Héros, ſa fermeté, ſa prudence, ſes ſuccès. Fermeté, qui paroît ſurtout à la mémorable journée de Fontenoi ; Prudence, qui éclate dans l'ordre des entrepriſes, dans la maturité des conſeils, dans le choix du Général, &c. Succès qui ſoumettent toute la Flandre à l'Empire François ; tels ſont les premiers traits de cet éloge.

Avril 1746.

II. Partie: Pour faire connoître la modération du Roi, on expose ici, 1°. *les causes de la guerre*: ce ne fut du côté de ce Prince, ni l'ambition, ni la colere, ni l'esprit de vengeance; 2°. *la marche de nos Troupes dans le pays Etranger*, elles n'y laissent aucun vestige de barbarie & de férocité; 3°. *le soin qu'on prend des Ennemis blessés*; Louis ordonne qu'on les traite comme ses propres Soldats; 4°. *les sentimens que le Monarque inspire au Dauphin son fils*; il le conduit sur le champ de bataille, il lui apprend à compatir au malheur des vaincus; 5°. l'*air d'affabilité & de bonté que conserve le Vainqueur au milieu de ses triomphes*; tout son Peuple le voit, l'approche & reçoit de lui des témoignages d'affection & de tendresse.

Cette Harangue est d'un stile uni, clair, facile; le Lecteur y entre comme de plein pied, & va jusqu'au bout sans embarras, sans contention d'esprit. Ceci est un

mérite bien réel; on voit par-là que l'enflure, la pointe & le *Phebus* ne s'y rencontrent point; on y souhaiteroit quelquefois un peu plus d'élévation, plus de hardiesse à pousser certaines naissances qui sont heureuses. Nous ne produirons que le trait suivant pour donner idée de l'Auteur : on y remarque, ce semble, du sentiment & de la délicatesse : il est question des ennemis blessés, pris & bien traités après le combat. *Convalescant modò, & in sua redeant. Quantâ populares admiratione complebunt, quibus memoris animi significationibus celebrabunt sanitatem sibi restitutam! Quam læti multis cicatricibus, quasi totidem Litteris, inscriptam Regis nostri bonitatem circumferent & ostentabunt! Hæ manus, hæc brachia, hoc universum perierat, nisi Ludovicus hostis servasset. Videte quid patriæ præstiterit mea virtus; quid Ludovico mea debeat calamitas. Spargentur illi sermones in Regis gloriam*, &c.

Avril 1746.

Mœurs & Usages des Turcs, leur gouvernement Civil, Militaire & Politique, avec un abregé de l'Histoire Ottomane. 2. vol in-4°. *chez Coutelier, Quai des Augustins, au coin de la rue Gist-le-Cœur, &c.*

Ceci n'est encore qu'un *Prospectus* & une annonce de Souscription. Tout l'Ouvrage sera en 10 Livres, dont le premier contiendra une Histoire abregée des Turcs; le second sera occupé par la vie de Mahomet, par le détail & la réfutation de sa Religion. Les autres Livres auront rapport au caractére des Turcs, au génie de la Cour Ottomane, au gouvernement de cet Empire, aux forces de Mer & de Terre qui le défendent, &c. Enfin le dixiéme Livre sera comme une suite de réfléxions sur la puissance actuelle du grand Seigneur.

Il y aura donc dans cet Ouvrage de l'historique & du didactique, des faits & de la politique,

de la narration & des réfléxions; on voit bien que tout cela doit être extrêmement abregé. Deux volumes *in*-4°. pour tant de matiére, c'est assurément vouloir être laconique; mais l'Auteur n'écrit pas une Histoire suivie, il n'entre pas dans tout le détail des faits; il n'empêche pas en un mot que quelqu'autre ne puisse s'exercer encore après lui sur l'Empire Ottoman; son dessein ne s'annonce que sous le titre de *Mœurs & Usages des Turcs*, comme on a donné ci-devant *les Mœurs & Usages des Romains*, les *Mœurs & Usages des Grecs.*

On propose une Souscription & deux formes de papier. Le grand est pour les Souscripteurs; on ne tirera pour eux que 450 éxemplaires, & en leur faveur il y aura autour de chaque planche des cartouches de goût qui seront effacez, dès que les 450 éxemplaires souscrits auront été tirés. On trouvera dans cet Ouvrage 30 Estam-

pes avec des vignettes & d'autres aſſortimens convenables. Tout cela ſera exécuté avec ſoin, & la Souſcription en entier doit être de 24 liv., dont 12 liv. en la prenant, & 12 liv. en recevant le premier volume, qui paroîtra au commencement de Juillet; le ſecond en Décembre.

Alzaïde Tragédie par M. Linant. Chez Clouzier. M. DCC. XLVI. Cette Tragédie eſt courte, intéreſſante, bien verſifiée & pleine de ſentimens vertueux. *Amenophis*, *Alzaïde*, & *Zaraës* ſont les principaux perſonnages: ces trois caractéres font des ſituations délicates, & l'Auteur les ménage habilement. Nous hazarderons toutefois ſur cette piéce quelques réfléxions qui pourroient peut-être contribuer à ſa perfection.

1°. Si la ſeconde Scene du premier Acte étoit placée la premiére en tout ou en partie, n'en ſeroit-on pas plutôt inſtruit de l'Hiſtoire

d'Alzaïde ? 2°. Le caractére de Zaraës est-il assez décidé ? Il paroît d'un côté féroce, ambitieux, traître ; de l'autre Roi généreux, Héros intrépide, génie à ressource, & l'idée d'usurpateur s'efface insensiblement 3°. Au commencement du troisiéme Acte, Alzaïde semble voir mourir son époux, ensuite il reparoît à ses yeux ; il y a là quelque chose à quoi l'on ne s'attend pas ; de même au quatriéme Acte on ne s'attend guéres que Pharés, qui est si instruit de tout ce qui regarde la Maison d'Alzaïde, ne distingue pas Zaraës d'Iphis son confident ; en général, cette confusion de Zaraës & d'Iphis devroit être un peu mieux nuancée. 4°. On peut douter que la troisiéme Scene du quatriéme Acte qui est si belle & si singuliére, soit pourtant encore assez soutenue, il falloit peut être pousser cela davantage. 5°. Il y a quelques obscurités : par exemple (Scene premiére, Acte premier)

Sous Buſiris, bientôt l'Egypte déchirée,
Aux vœux de votre époux prête de la
céder,
Exigea le tribut qu'il devoit accorder.

Cela n'eſt pas bien clair, & il faut relire pluſieurs fois pour entendre. Autre exemple (Scene troiſiéme, Acte troiſiéme.) *Nous y fumes réduits*, à quoi cela ſe rapporte-t-il? On auroit pu auſſi éviter les mêmes mots qui reviennent quelquefois de trop près à la fin des Vers, comme *Horreur* (Scene ſeconde, Acte cinquiéme.) Enfin il nous paroît encore qu'il faudroit faire ſentir davantage comment le poignard qu'on trouve entre les mains d'Alzaïde, eſt la cauſe de tout le malheur de ſon époux. Cela eſt indiqué trop ſuperficiellement.

Mais tous ces petits défauts, ſuppoſé même qu'ils fuſſent réels, ſont compenſés par des beautés ſans nombre. Les bonnes mœurs ſont ſurtout ménagées & préconiſées avec une attention qui fait

beaucoup d'honneur à M. Linant, un Poëte tel que celui-ci pourroit délivrer tout à fait notre Théatre de l'amour profane, & le rappeller au goût des Anciens. Ce qui frappe dans Alzaïde, c'est l'amour du devoir; dans Amenophis, ce sont les nobles sentimens d'un grand Roi; dans Zaraës, c'est le desir de l'independance & de la souveraineté: quelques traits encore plus forts mettroient peut-être cela au ton de la terreur, & de la compassion, terme unique & magnifique de la Tragédie.

Homeri opera omnia Græcè & Latinè, duobus Tomis Divisa, quorum in prioré Ilias. Apud viduam Brocas, viâ Jacobæâ, &c. M. DCC. XLVI.

C'est un vrai plaisir pour les bons Littérateurs, de voir paroître encore à Paris des Editions Grecques. Cela devient aussi rare que les phénoménes; bientôt le Grec sera non seulement une Lan-

gue morte, mais une Langue ensevelie & enterrée. Tous ceux qui éloignent ce moment si funeste à la Littérature méritent donc les plus sincéres éloges.

On nous donne aujourd'hui une petite édition d'Homere. C'est M. le *Beau*, célébre Professeur en l'Université de Paris, qui a dirigé l'Ouvrage. Son objet a été de remettre entre les mains de la jeunesse ce prince des Poëtes, dont les Exemplaires devenoient rares & d'une acquisition difficile. Outre le Grec qu'il a fait imprimer avec soin, il a retouché la version Latine; ainsi dans plusieurs endroits, les termes qu'il substitue aux Anciens expriment beaucoup mieux le Grec, par exemple, au lieu de *Criniti Achivi*, il met *Comantes Achivi*; au lieu de *loricati*, il met *ære loricati*, qui répond parfaitement au Grec, &c. & quand les mots de cette ancienne version ne sont pas latins, quelque expressifs & quelque commodes qu'ils

ſoient pour les jeunes *Elleniſtes*, il les retranche abſolument; on ne trouve donc plus *Juno Bovinos habens oculos*, car *Bovinos* eſt un mot forgé, on trouve *magnos*, &c. Nous voudrions pouvoir rendre compte de tout ce travail qui eſt utile & d'un homme zélé. On ne donne encore que l'Iliade, l'Odyſſée paroîtra l'an prochain,

Comme l'Imprimeur a travaillé pour des yeux de 15 ans, ſon caractere eſt preſque de la *Nompareille*, nous le croyons du moins auſſi menu que celui de l'ancien Typographe *Criſpin*, de qui nous avons auſſi une Iliade & une Odyſſée. Sans être aveugles, comme le bon Homere, bien des gens renonceroient à cette lecture; mais encore une fois on a compté ſur la vue ferme, vive & brillante de ce petit peuple qui fréquente les Colléges; & l'on a diminué en même tems la dépenſe, autre conſidération bien entendue.

Institutions de Géométrie, enrichies de Notes Critiques & Philosophiques sur la nature & les développemens de l'esprit humain. Par M. de la Chapelle. 2 vol. 8°. *Chez de Bure l'aîné Quai des Augustins, & Pierre Guill. Simon Rue de la Harpe.* M. DCC. XLVI.

Voici un Auteur qui veut rendre les enfans Géométres; s'il réussit, ce sera un avantage pour les parens & les maîtres; car la Géométrie ne manquera pas de modérer les saillies & la pétulance de ces petits citoyens. Qu'on en juge par les effets qu'elle opére sur les hommes faits.

Ce Livre a été approuvé par l'Académie des Sciences, il est dédié aux éléves du Collége de Louis le Grand, il passe des notions les plus élémentaires jusqu'à la Trigonométrie inclusivement. On trouve à la tête un discours sur l'étude des Mathématiques où l'on essaye d'établir *que les enfans sont*

capables de s'y appliquer, & comme cette proposition n'est pas contenue dans la sphere des axiomes contre lesquels on ne dispute jamais, l'Auteur répond aux objections qui lui ont été faites ou qu'on pourroit lui faire dans la suite. Tout cela forme un Ouvrage curieux, le détail que nous en ferons bientôt confirmera cette idée que nous ne faisons qu'ébaucher aujourd'hui.

Connoissance de la Mythologie par demandes & par réponses. Chez Simon pere & fils, petit *in*-12. pp. 332. Ce Livre imprimé depuis plus de deux ans, s'est fait connoître à nous par le manuscrit même de l'Auteur. Tous ceux qui ont connu le P. Rigord Jésuite, mort en 1739. sçavent qu'il s'étoit appliqué pendant plusieurs années à former la jeunesse par des exercices publics sur toutes les parties de la Littérature, Fable, Poësie, Histoire, Eloquence, Géogra-

phie, Blaſon, &c. L'Ouvrage que nous annonçons eſt ſon *Traité de la Fable*, & il porte ce Titre dans le manuſcrit. Nous avions ignoré juſqu'ici que cette production Littéraire eut paſſé entre les mains des Imprimeurs. Ceux qui ont pris ſoin de l'Edition y ont fait quelques changemens, dont les uns ſont aſſez bien imaginés, & les autres n'auroient pas été avoués du P. Rigord. Nous mettons au rang des changements utiles quelques abréviations, quelques ſubſtitutions de termes, & quelques additions de traits mythologiques; mais les changements qui déparent l'Edition & qui ne ſont point dans le manuſcrit, ſe trouvent ici en trop grand nombre. 1°. Il n'étoit pas néceſſaire d'ajouter des anecdotes peu modeſtes, & d'une diſcuſſion dangereuſe pour des enfans; nous n'indiquons que celles des pages 37, 61, 79, 80, 81, 83, 211, 263, 293, 300. 2°. Le manuſcrit n'avertit point, comme

l'imprimé, que *Quinaut a composé un Opera sur Atys*; qu'*Apulée a fait une jolie Histoire de Psyché*; & *que la Fontaine l'a embellie de toutes ses graces*; que *le Comédien Poisson n'ayant point de gras de jambes, s'avisa de jouer avec des bottines*; que *la Tragédie de Medée par Longepierre couta la vie à la célébre Chammeslé*, &c. 3°. On trouve dans le manuscrit un grand nombre de citations qui embellissent l'Ouvrage; par exemple les morceaux de Virgile sur *Aristée*, sur *la marche de Neptune*, sur *Bacchus*, &c. Un autre d'Ovide sur *Hyacinthe*, un autre du P. Commire sur *le Tournesol*, &c. tous ces endroits sont supprimés dans l'Edition. 4°. Le manuscrit ne dit point comme l'imprimé, le Sanglier *se déferra (du javelot) & se rua sur Adonis qu'il déchira*, &c. Nous *parlerons dans la suite plus au long de ces galanteries*, &c. Le *Royaume funébre de Pluton*, le manuscrit porte le *Royaume sombre*;

&c. *jouant de la trompette*, le manuscrit, *sonnant de la trompette*, &c.

Ces remarques qui pourroient être encore plus abondantes, prouvent qu'il seroit à propos de donner au Public le *Traité de la Fable* & les autres semblables du P. Rigord : il suffiroit d'y retoucher quelques phrases, tout le reste devroit être conservé en entier ; c'est l'ouvrage d'un homme très-attentif & très-instruit de ce qui convient à l'éducation de la jeunesse.

Essai de Rhétorique françoise à l'usage des jeunes Demoiselles. Chez Savoye, *rue S. Jacques.* M. DCC. XLVI. *in*-12. pp. 244.

On croiroit que nos François en sont aujourd'hui aux premiers moments de la *restauration des Sciences*, car plusieurs ne produisent leurs Ouvrages que sous le titre d'*Essais*. Dans un vol. de nos Mémoires, il y avoit derniérement cinq ou six *Essais* tout de suite.

Est-ce une mode, est-ce la nature des entreprises qui dirige les Auteurs? Supposé que ce fut la mode, il y auroit en cela du précieux & de l'affectation, défauts qu'il faut exclure, même du titre des Livres; si la nature des Ouvrages ne comporte que le titre d'*Essai*; il n'y auroit donc plus guéres dans notre Littérature que des tentatives, des ébauches, des esquisses, des premiers crayons; nous serions donc déchus de la grande maniére de nos peres? Et quelle idée plus désavantageuse pourroit-on donner de notre siécle?

Quoiqu'il en soit, nous croyons que les Auteurs ne veulent pas qu'on prenne leur titre à la lettre & qu'en n'affichant qu'un *Essai*, ils prétendent mettre au jour tout l'effort de leur génie, toutes les richesses de leur art. Par exemple, nous indiquons ici un Livre qu'on a voulu rendre complet en son genre. On a conçu l'idée de for-

mer à l'éloquence les jeunes Demoiſelles, & pour cela on a fait un Recueil de tout ce qu'il y a de meilleur dans les Rhétoriques Francoiſes ou Latines qui ont paru juſqu'ici. Comme les perſonnes qu'on ſe propoſe d'inſtruire ſe conduiſent plus par l'imagination que par la réfléxion, on a donné peu de préceptes, & beaucoup d'exemples : on en trouve ici de toute eſpéce, ſoit en Proſe, ſoit en Vers; cela fait un Livre tel qu'il doit être pour le ſervice qu'on a prétendu en tirer. L'Auteur dans ſa Préface ſe porte *pour parler très-peu* de lui-même; il eſpere que *ſes plumes de Geay ne ſeront point apperçues au travers des belles plumes de Paon dont il a pris ſoin de ſe parer.* Voilà encore une modeſtie qu'il ne faut point prendre à la lettre, car *le Geay paré des belles plumes du Paon* eſt toujours un ridicule perſonnage, & l'Auteur de cette Rhétorique ne mérite en aucune maniére une telle dénomination.

Le ſieur *le Rouge*, Ingénieur Géographe du Roi, rue des Auguſtins, vient de donner une nouvelle Carte de France d'une grande feuille, ſur les nouvelles obſervations de Meſſieurs Caſſini. Cette Carte eſt fort différente des anciennes, étant diviſée & enluminée méthodiquement, & tout autrement que les autres Cartes qui ont paru juſqu'ici.

Il donne auſſi une nouvelle Carte des Pays-bas Catholiques contenant la Flandre, le Haynaut & le Brabant.

Item un nouveau plan de Bruxelles d'une grande feuille.

Item le plan de la bataille de Czaſlaw, donnée & gagnée par le Roi de Pruſſe.

Il donnera auſſi l'Ecoſſe en une feuille.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Avril 1746. II. Vol.

ART. XLII. *Discours prononcé à l'ouverture des Audiences de la Cour des Aydes de Montpellier*, par M. le Président B. d'Al. 773

ART. XLIII. *Réfutation du systême de M. Pluche sur l'inclinaison de l'axe de la terre.* Suite de l'Art. XXIV. au mois de Mars. 798

ART. XLIV. *Psychologie* ou *Traité sur l'Ame par M. Wolf.* Suite de l'Art. XXXIV. au premier vol. d'Avril. 832

ART. XLV. *Dictionnaire Universel de Médecine*, &c. Par M. James ; traduit par MM. Diderot, Eidous, Toussaint, Busson, &c. 847

ART. XLVI. *Explication d'une Médaille de Drusus*, &c. 863

ART. XLVII. *Assemblée publique de la Société Royale des Sciences de Montpellier*, &c. 899

ART. XLVIII. *Abregé des différens systêmes du monde, de la sphere*, &c. Par M. Robert de Vaugondy, &c. 907

ART. XLIX. *Introduction à la Syntaxe Latine*. Par M. Jean Clarke, &c. 912

ART. L. *Réponse à un Article des nouvelles Littéraires du Journal de Trévoux du mois d'Octobre* 1745, &c. Par M. l'Abbé du Mabaret, &c. 917

ART. LI. Nouvelles Littéraires. 930

Errata pour le premier vol. du mois d'Avril 1746.

PAge 746, ligne 21, Gode grand, *lisez*, Godegrand.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1746.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Serénissime Monseigneur le* PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mai 1746.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	1733.	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	13.	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	6.	v.

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Mai 1746.

ARTICLE LII.

POESIES NOUVELLES de M. de la Monnoie, de l'Académie Françoise. in-12. *pp.* 279. *Chez Briasson, rue S. Jacques.*

IL est arrivé aux Journalistes de Trévoux à l'occasion de ce nouveau Recueil de Vers, ce qui arrive souvent à ces curieux un peu bizarres, qu'on voit chercher bien loin de quoi contenter leur goût, pendant qu'ils négligent

des choses beaucoup plus dignes de leur attention & qu'ils ont sous la main. Il y a déja plus de deux ans que ces nouvelles Poësies paroissent, & il n'en a point encore été parlé dans nos Mémoires : la réputation de M. de la Monnoie n'a pas souffert de cette négligence. Ce n'est pas un de ces Auteurs qui ont besoin du secours des Journalistes pour être connu ; mais nos Mémoires en souffriroient, & ce seroit une espéce de flétrissure, si nous ne tâchions pas de réparer notre faute.

On apprend par l'Avertissement de l'Imprimeur, quelques particularités dont on sera bien aise d'être instruit. M. de Sallengre fit imprimer en 1706 à la Haye un Recueil des Poësies de M. de la Monnoie : mais l'Editeur n'avoit pû rassembler tous les Vers de ce célébre Académicien, qui d'ailleurs en a composé depuis ce tems-là beaucoup d'autres, c'est ce qui a déterminé à publier ce nouveau

Recueil, qui doit être regardé comme le supplément du premier. On fait espérer les Poësies Latines du même Auteur : on ne promet pas ses Poësies Grecques, qui ne sont pas en petit nombre, & qui ne cédent point aux autres, ni en délicatesse, ni en élégance. C'est sans doute pour ne point allarmer le Public. On craint, & ce n'est point une terreur panique, que ceux qui auront encore assez de courage pour acheter un Recueil de Vers Latins, ne perdissent toute envie de l'acheter, s'ils appréhendoient d'y trouver du Grec. Il faut dans le commerce se conformer au goût dominant, & n'avoir autant qu'on peut dans ses Magasins, que les étoffes qui sont à la mode.

Ce que nous allons rapporter servira également pour intimider ou pour encourager les beaux esprits qui se dégoutent tellement des Provinces où ils sont, qu'ils vendent tous leurs fonds pour venir vivre à Paris. Il ne s'agit pas

ici des beaux esprits qui n'ayant rien ni à vendre, ni à laisser dans la Province, accourent en foule dans la Capitale, pour s'avancer par leurs talens : c'est assurément le meilleur parti qu'ils ayent à prendre. Si leurs talens sont réels, ils seront dédommagés tôt ou tard de ce qu'ils auront eu à souffrir dans les commencemens.

M. de la Monnoie n'avoit nul besoin de quitter Dijon, sa patrie, pour aller s'établir dans une terre étrangére. Il y jouissoit d'un bien considérable, & content du poste qu'il avoit choisi, il étoit d'autant plus riche, qu'il ne désiroit pas s'élever plus haut. Il étoit établi dans une Ville où tous les Tribunaux de la Province se trouvant réunis ; il y avoit bien des Connoisseurs très-capables de sentir ce que valoit un pareil Citoyen. Il entretenoit un commerce mêlé de politesse & d'érudition avec plusieurs Sçavans de Paris & des pays étrangers. Parmi ces divers agré-

mens, M. de la Monnoie goutoit tranquillement toutes les douceurs de la Société & de la belle Littérature : mais enfin il ſe perſuada, & pouvoit-il en douter ? qu'il ſeroit encore plus content & plus heureux dans la Capitale. il prit donc la réſolution d'y venir paſſer le reſte de ſes jours.

Pour exécuter ſon projet, & peut-être auſſi pour ſe mettre hors d'état de revenir à ſon premier domicile, dont il ne dût jamais oublier les douceurs, il vendit tous ſes fonds, qui auroient demandé ſouvent la préſence du maître : tout fut converti en conſtitutions de rente. Rien ne fut plus gracieux les premiéres années : il étoit payé ſans ſortir de Paris, & ſans que ſon application à l'étude en fut dérangée un ſeul moment. Ce bonheur dura peu. En 1720 tous ſes contrats furent rembourſés en billets de banque, & comme il n'avoit point appris en cultivant les beaux Arts, celui de faire fructi-

fier le papier, il tomba dans une vraye indigence : elle fut telle qu'il ſe vit obligé pour ſubſiſter de vendre les prix qu'il avoit remportés dans ſa jeuneſſe, ſur quoi il fit ce diſtique Latin :

Laurum aurumque tuli, felicis præmia Venæ
Aurum Rex repetit, laurea ſola manet.

Sa réputation le ſecourut dans ſon malheur. M. le Duc de Villeroi ayant ſçu la triſte ſituation de ce célébre Académicien, lui fit une penſion annuelle de 600 liv., qui fut toujours exactement payée. Ce généreux Seigneur lui défendit en même tems de l'en remercier jamais de bouche. Les Vers y ſuppléerent avantageuſement. Nous ferons ſans doute plaiſir à ceux qui n'ont pas le Recueil que nous annonçons, en mettant ici les deux remercimens de l'Auteur.

Tandis que l'on ne voit ſi ferme penſion
Qui ne tremble aujourd'hui de crainte
D'une triſte réduction,
Ou d'être entiérement éteinte :

Celle qu'il vous a plû, Seigneur, de m'accorder,
Demeure toujours hors d'atteinte.
Deux grands titres pour la former
Se ſont trouvés d'intelligence,
L'un vient de moi, ſon nom eſt indigence;
L'autre de vous, c'eſt généroſité.
Ils ſont tous deux faits l'un pour l'autre.
Le mien n'eſt que trop atteſté:
Je puis dormir en ſûreté,
C'eſt lui qui me répond du vôtre.

Autre remerciment.

Je l'avoue, il eſt vrai, Seigneur, pour ſubſiſter,
J'ai dans la commune diſgrace,
Vendu tous les prix qu'au Parnaſſe
J'eus dans mes jeunes ans l'honneur de remporter:
Mais je ne les dois pas aujourd'hui regretter,
Votre bonté me les remplace;
C'eſt peu dire: elle m'a rendu
Beaucoup plus que je n'ai perdu.
Les Médailles que j'ai vendues
Ne m'ont duré que peu de tems:
Elles ne ſont point revenues;
Mais les vôtres, Seigneur, reviendront tous les ans.

Tout homme qui ſçait remercier

de ſi bonne grace, mérite bien qu'on lui épargne la peine & le déſagrément de demander.

M. de la Monnoye dans une révolution ſi funeſte, ne perdit pas ſa tranquillité philoſophique, ni cette égalité d'humeur qui lui étoit naturelle. Ces petits Vers en ſont une bonne preuve.

Les prix du pauvre la Monnoye
Du ſyſtême fatal ſont devenus la proye.
Ciel! Faut-il perdre ainſi tout le fruit
de mes Vers?
Ce coup me perce les entrailles;
Et pour d'aſſez belles Médailles.
Il le faut avouer, c'eſt un vilain revers.

Dans le même tems, une Société de Libraires ayant réſolu de donner une nouvelle édition des jugemens des Sçavans par M. Baillet, & voulant obtenir les corrections & les additions que M. de la Monnoye avoit faites à cet Ouvrage, lui conſtitua auſſi une penſion de 600 liv. Enfin M. de S. Port, Avocat Général au Grand Conſeil, ſçachant que la Biblio-

théque de M. de la Monnoye étoit d'autant plus précieuſe, que la plûpart des Livres étoient chargés de Notes très-curieuſes, de la façon de cet habile Académicien, l'acheta 10000 liv. comptant, & lui en laiſſa l'uſage pendant ſa vie. Le fameux Deſpreaux en avoit uſé de même à l'égard de M. Patru.

Voilà les reſſources qu'un bel eſprit peut trouver à Paris, ſi ce bel eſprit a de la conduite, de la probité, des mœurs, & s'il ne ſe fait pas une eſpéce de mérite de s'attirer des ennemis par l'abus de ſes talens : car avec ces défauts, un bel eſprit ne ſera pas moins abandonné à Paris qu'ailleurs, peut-être même y ſera-t-il plus maltraité, c'eſt ce qui n'a été que trop vérifié par bien des exemples.

M. de la Monnoye ſe trouvant par les divers ſecours qu'il avoit reçus, non ſeulement à couvert de l'indigence, mais dans une ſituation aſſez commode pour ſe livrer entiérement à ſes travaux Littérai-

res, il les continua avec l'application la plus conſtante juſqu'à ſa 87 année. Il avoit preſque perdu la vue ſur la fin de ſes jours. Il mourut à Paris le 15 Octobre 1728, & fut inhumé dans l'Egliſe de S. Sulpice, ſa Paroiſſe. Outre le talent de la Poëſie, il excella dans la diſcuſſion critique des anecdotes Littéraires, & il s'étoit formé une eſpéce d'érudition preſque unique. On en verra de nouvelles preuves dans ſes remarques ſur les Bibliothéques Françoiſes de la Croix-du-Maine, & de du Verdier, qu'on va imprimer à la Haye, Ouvrage attendu des curieux depuis long-tems.

Nous n'omettrons pas que M. de la Monnoye après avoir étudié toutes les fineſſes des Langues Latine, Grecque, Italienne, Eſpagnole & Françoiſe, s'exerça auſſi dans le patois Bourguignon, dont il aimoit la naïveté, & qu'il ne jugeoit pas inutile pour découvrir l'origine de l'ancien idiôme Fran-

çois. Il composa donc des Vers en ce stile, & il y réussit parfaitement. Il fut si sensible à ce succés, qu'il ne l'oublia pas dans le distique qu'il mit au bas de son portrait, tiré en 1721 par l'ordre de M. le Président Bouhier, son sçavant & sincére ami.

Divio me genuit, Retinet Lutetia, Gallo,
Argolico, Latio, Burgundo carmine lusi.

Il nous semble qu'il est à propos de choisir ici quelques traits des divers genres de Poësies Françoises dont ce Recueil est composé. L'Académie Françoise ayant donné pour sujet de Vers en 1709, qu'au milieu du tumulte, le Roi toujours égal, ne cessoit pas de protéger les Lettres & les Arts, M. de la Monnoye commence ainsi la piéce qu'il envoya.

Princes, qu'unit ensemble une jalouse rage,
Vous à qui d'un grand Roi la gloire fait ombrage,
Qui sous le voile faux d'un intérêt commun,
Fatiguez cinq Etats pour en affoiblir un.

Juſqu'à quand ſans ouir la voix de la
juſtice,
Voudrez-vous n'écouter qu'un inſolent
caprice?
Depuis que prévenus d'une fatale er-
reur,
Vous cherchez à remplir la France de
terreur,
Quel fruit a recueilli votre implacable
haine?
Comptez tous vos progrès, vous trou-
verez qu'à peine
Sur Louis, de vos Chefs les faſtueux ex-
ploits
Ont repris en neuf ans ce qu'il prit en
neuf mois.

Ce qui ſuit eſt encore plus beau & mérite d'être lû.

L'Ode eſt une Poëſie extrêmement difficile, & il y a eu pluſieurs Poëtes qui n'ont pas réuſſi en ce genre, après avoir réuſſi en d'autres; on trouve ici une Ode ſur les offres que le Roi avoit faites en 1710 à ſes ennemis pour la paix.

La déſertrice criminelle
Du ſceptre François, ſon appui,
Autrefois fameuſe rebelle,
Plus fameuſe ingrate aujourd'hui,

La Hollande au cœur infléxible,
A ſes propres maux inſenſible,
Voit ſon commerce qui périt,
Et loin de s'empreſſer d'éteindre
Un feu qu'elle même doit craindre,
Elle l'attiſe & le nourrit.

Fiére Angleterre tes cohortes
Couvrent les belgiques ſyllons,
Et déja non loin de nos portes
Plantent leurs nombreux pavillons,
Iſle aux Monarques redoutable,
Jamais un remors équitable
Ne te pourra-t-il arrêter ?
Quel étrange deſtin t'ordonne
D'oter ſi ſouvent la Couronne
Aux fronts qui la doivent porter ?

Nous avons corrigé une faute d'impreſſion. On a mis *courent les belgiques ſyllons*, il faut *couvrent les belgiques ſyllons*, expreſſion vraiment poëtique.

L'Ode ne ſe borne pas aux ſujets grands & héroiques, elle n'eſt pas moins propre à exprimer les regrets de ce qu'on a perdu : mais il eſt rare que le même Poëte lyrique réuſſiſſe également dans l'héroïque & dans le tendre. Il n'eſt

pas aiſé de monter à ſon gré une lyre ſur tous les tons. Les ſtances que M. de la Monnoye compoſa ſur la mort de ſon épouſe, nous montrent ce qu'il pouvoit en ce genre, même dans la décrépitude de l'âge. La ſeconde ſtance finit par ces deux Vers :

Dix luſtres avec toi m'ont paru dix momens,
Et dix momens ſans toi me paroiſſent dix luſtres.

Je me ſouviens de tes ſecours,
De tes attentions, de tes ſoins, de tes veilles.
Malgré toi ſourde * à mes diſcours,
Tes yeux remplaçoient tes oreilles.
Au moindre ſigne ils m'entendoient,
Et de mes volontés interprêtes habiles.
Toujours prêts, jamais inutiles,
Au langage des miens d'abord ils répondoient.

Que deviendrai-je, hélas ! Tu pars & je demeure.
Ton ame, loin de moi, ſans doute dans les cieux

* *Madame de la Monnoye étoit devenue ſourde.*

Goute un repos délicieux :
Moi, ſur terre, inquiet, je ſoupire, je
pleure.
Unis par une tendre & ſincére amitié,
Qui devoit être inſéparable,
Nous formions un tout agréable
Et je ne ſerai plus qu'une triſte moitié.

Les regrets d'un tel époux ſont bien honorables à l'épouſe. Après avoir vêcu enſemble cinquante ans, il devoit bien connoître le mérite & les vertus de celle qu'il regrette; on s'apperçoit aiſément que c'eſt le cœur & l'affection conjugale qui parlent dans ces Vers. Ces ſentimens ſont devenus rares dans le ſiécle où nous ſommes : on ne ſe regrette plus les uns les autres, ni en Vers ni en Proſe.

Nous allons faire un coup bien hardi : c'eſt de mettre en parallele M. de la Monnoye avec ſainte Thérеſe. Pour raſſurer toutes les bonnes ames, que ce deſſein ſeroit bien capable d'allarmer, nous déclarons d'abord qu'il n'eſt point ici queſtion de la vie myſtique. Sur ce point, le Poëte n'eut pas

tenu un ſeul moment devant la ſainte : il s'agit uniquement de la Poëſie. Cette grande ſainte, ſi célébre par la beauté de ſon eſprit, par la vivacité de ſon imagination, ſur tout par ſon ardent amour pour le Sauveur, a exprimé dans une Proſe, dont le refrain eſt *muero iò porque no muero ; je me meurs, parce que je ne meurs pas*, les ſentimens dont elle étoit pénétrée après la Communion. Un Ecrivain célébre qui a traduit les Ouvrages de la ſainte, & qui s'eſt exercé à faire des Vers, n'a pas entrepris de traduire cette Proſe, ſans doute parce qu'il déſeſpéroit de rendre avec aſſez de force toute la véhémence & tout le tendre de l'original. M. de la Monnoye, ſoutenu du ſeul enthouſiaſme poëtique, a occupé le poſte que le Traducteur avoit cédé, & il a compoſé des ſtances ſi heureuſement tournées, ſi animées, ſi touchantes, qu'après les avoir lûes pluſieurs fois on les relit toujours volontiers.

Mai 1746.

Nous ne mettrons ici que le Texte & deux ou trois ſtances : ce qui ſuffira pour engager à lire le reſte, ceux qui ne l'ont pas encore lû. C'en ſera peut être même aſſez pour les déterminer à acheter le Livre.

TEXTE.

Je vis, mais c'eſt en Dieu qui vient de
me nourrir,
Et j'attens dans le Ciel une ſi belle vie,
Que pour contenter mon envie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir
mourir.

PREMIÉRE STANCE.

Dieu s'uniſſant à moi par un heureux
mélange,
Fait ſentir à mon cœur ſon amour pur
& vif ;
Je ſuis libre, il eſt mon captif ;
C'eſt lui qui ſous mes loix de lui-même
ſe range.
Quoi ! mon Dieu mon captif, ah ! le
puis-je ſouffrir ?
Dans ce renverſement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir
mourir.

Dans la quatriéme Stance, il y a une faute d'impression dont il est à propos d'avertir.

Mort dont le *cours* propice exempte de périr,
Hâte-toi pour ma délivrance,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Au lieu de *cours*, il faut lire *coup*.

STANCE SIXIÉME.

La vie habite au Ciel, heureux qui l'y peut suivre ;
Faisons pour la trouver un généreux effort.
Ici la vie est une mort,
Dont la mort cependant à la fin nous délivre ;
Aproche douce mort, qu'on ne peut trop chérir.
Dans l'ardeur de mourir pour vivre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

STANCE SEPTIÉME.

Absente de mon Dieu, je languis triste & sombre.
Qu'est-ce que je puis voir où je ne le vois pas ?
Ma vie est un affreux trépas ;

Mon jour est une nuit, ma lumiére est
une ombre ;
La source de mes maux sans lui ne peut
tarir :
Lasse d'en voir croître le nombre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir
mourir.

Il y a bien de l'apparence que les Poëtes donneront la préférence aux Stances de l'Académicien, & les mystiques à la glose de sainte Thérese. Il seroit imprudent de prendre parti dans cette dispute. Ce seroit vouloir s'attirer bien des ennemis.

On comprend aisément que M. de la Monnoye, qui ne pouvoit ignorer son talent pour exprimer dignement en vers les sentimens de la piété Chrétienne, n'a pas dû se borner à la glose de sainte Thérese ; aussi trouve-t-on ici plusieurs traductions d'Hymnes, de Proses & d'Odes Chrétiennes avec quelques Poësies morales. Il composa en sa quatre-vingt-cinquiéme année, une piéce qui ne se sent

pas de cette grande vieilleſſe. Il fut diſpenſé de cette loi rigoureuſe, qui ordonne aux Poëtes de ſortir de bonne heure de la lice, s'ils ne veulent perdre tout ce qu'ils y ont acquis de réputation. L'Ouvrage dont nous parlons eſt une ſuite de réfléxions morales que l'Auteur fait ſur les divers événemens dont il avoit été témoin pendant une ſi longue vie. Sa Théologie n'y eſt pas exacte en quelques endroits. Nous ne mettrons ici qu'une de ces ſtances; c'eſt une réfléxion qui convient à bien des gens, mais ſingulièrement à tous ceux qui ſe livrent uniquement à l'étude des belles Lettres. Ils vivent dans une eſpéce d'enchantement qui les amuſe juſqu'à la fin.

Je n'avois qu'une ſeule affaire ;
Je n'ai montré pour elle aucun ſoin empreſſé.
J'en ai fait plus de mille, & la plus néceſſaire
Eſt celle où j'ai le moins penſé.

Les Poësies morales & chrétiennes qu'on lit dans ce Recueil, sont un correctif pour quelques Vers moins édifians qu'on y a fait entrer. Ce n'est pas l'Auteur qui les a rendu publics.

Il nous reste encore à dire un mot de ce badinage élégant par où Marot, Voiture, Benserade se distinguérent chacun en son tems. M. de la Monnoye l'entendoit très-bien. Il y a peu de choses ici en ce genre.

AU ROI.

Je sçais comme il faut encenser,
Mais s'il s'agit de financer,
Grand Roi, je n'en sçais pas l'usage.
De grace exempte moi de grossir ton trésor,
Et considére que le Mage
Qui présenta l'encens, ne présenta point l'or.

La singularité du sujet des Vers qui suivent ont engagé à ne les pas omettre. Héliodore, Evêque de Trica, réduit à la nécessité, à ce qu'on dit, ou de brûler son Ro-

man de Théagéne & de Chariclée, ou de quitter son Evêché, prit le dernier parti. M. de la Monnoye le fait parler ainsi :

Mitre, fardeau lassant, disoit Héliodore,
J'aurois grand besoin d'Ellebore,
Si pour te conserver je brulois mon Roman,
Ma tête à l'avenir sera plus honorée,
Pour avoir sçu produire un Livre si charmant,
Que pour avoir été mitrée.

Parmi les diverses piéces Latines que M. de la Monnoye a traduites, il y a deux Odes composées par deux Professeurs de belles Lettres de l'Université de Paris, l'une à l'honneur du vin de Bourgogne, & l'autre à l'honneur du vin de Champagne. Toutes deux sont d'un bon stile & d'un bon goût ; elles méritoient un pareil Traducteur. Nous ne laisserons pas de dire que s'il est glorieux, il n'est pas moins désavantageux d'être traduit par un si grand Maître. Le

Mai 1746.

meilleur Latin à côté de semblables Traductions, court risque de n'être pas beaucoup lû.

Le Recueil est terminé par des Vers Latins du P. Oudin Jésuite, & par la Traduction de ces mêmes Vers. Elle est de M. Richard de Ruffey, Président à la Chambre des Comptes de Dijon. Ces deux piéces montrent à qui s'y connoît, que la Poësie Latine & Françoise sont cultivées avec succès en Bourgogne.

ARTICLE LIII.

HISTOIRE GE'NE'RALE des Auteurs Sacrés & Ecclesiastiques, &c. *Par le* R. P. Dom Remi Ceillier, *Bénédictin de la Congrégation de S. Vannes & de S. Hydulphe, Prieur Titulaire de Flavigny. Tome onziéme in-4°. pp.* 765. A Paris, *au Palais, chez Paulus-du-Mesnil. Imprimeur-Libraire, Grand'Salle, au Pilier des Consultations, au Lion d'or.*

L'Onziéme & le douziéme tome contiennent l'analyse des Ouvrages de S. Augustin : nous ne laisserons pas échapper cette occasion de faire connoître la vénération profonde que nous avons pour ce grand Saint. On peut le comparer à ces Capitaines célébres, qui joignant à une connoissance parfaite de l'art Militaire, toutes les vertus qu'on désire dans

les hommes pour la douceur & le charme de la Societé, ne ſont ni moins eſtimés, ni moins aimés des Peuples qu'ils ont vaincus, que de ceux qu'ils ont défendus. Il fut tout enſemble le modéle des Pénitens, des Docteurs & des Evêques.

Tout le monde ſçait comment il répara les égaremens de ſa jeuneſſe. L'Italie eut les prémices de ſes vertus chrétiennes, après quoi il repaſſa en Afrique, & ce fut là qu'il édifia beaucoup plus qu'il n'y avoit ſcandaliſé. Il ne ſeroit pas à propos que la plûpart des Pénitens revinſſent faire pénitence où ils ont péché, il ſeroit trop à craindre que le déſordre ne recommençât : c'eſt aſſez qu'on y ſoit inſtruit de la pénitence qu'ils font ailleurs : mais il n'y avoit nul inconvénient à craindre avec un pénitent tel que S. Auguſtin. Les Docteurs ne refuſeront pas de l'accepter pour modéle. Jamais Docteur ne ſçut mieux oter à la controverſe ce qu'elle a de dégoûtant

par la faute des Controverſiſtes. Quelle douceur, quelle modération, quelle charité ! Ces ſortes de guerre ont auſſi des loix particuliéres, & qui les obſerva mieux que S. Auguſtin ? Il n'y a qu'un ſeul de ſes Ouvrages où il ait cru devoir changer de ſtile : ſon Adverſaire l'y avoit forcé par des excès inexcuſables, & où la Foi étoit intéreſſée.

S. Auguſtin ne ſe diſtingua pas moins par les vertus Epiſcopales, que par la ſcience Eccléſiaſtique. Cette diſtinction eſt encore plus précieuſe que les autres. Tous les Evêques n'ont jamais été, & ne seront jamais des Auguſtins, des Grégoires de Nazianze ou de Nyſſe, des Baſiles : mais combien d'Evêques, ſans avoir tous ces talens, ont rendu d'auſſi grands ſervices à l'Egliſe que les plus fameux Docteurs ? Si l'on n'a pas toute la doctrine qu'il ſeroit à déſirer, on peut y ſuppléer par des voyes légitimes : mais on ne ſupplée pas les vertus

Epiſcopales & par tout où elles ſe trouvent, elles ſuppléent avantageuſement preſque pour tout le reſte.

Nous nous arrêtons ici. Nous ne voulons pas qu'on nous ſoupçonne de propoſer le deſſein d'un Panégyrique : mais nous croyons pouvoir aſſûrer que tout Orateur qui ſuivra cette idée, (ſi d'ailleurs il a bien lû ſon S. Auguſtin, ou, pour diminuer le travail, l'analyſe de Dom Ceillier) raſſemblera aiſément tant de traits lumineux, tant de ſentimens tendres & affectueux propres de l'Evêque d'Hippone, que le Panegyrique où ils ſeront enchaſſés avec art ou ſans art, ne paſſera pas pour un amas de lieux communs déguiſés plus ou moins ingénieuſement.

Le Tome dont nous rendons compte au Public, commence par la vie de S. Auguſtin : mais elle eſt ſi connue, que nous jugeons plus à propos de nous abſtenir d'en parler, que de ne dire que ce qui

eſt connu de tout le monde. Les Editeurs ont mis à la tête de ce premier tome les deux Livres des Rétractations, que le S. Docteur compoſa ſur la fin de ſes jours. Ce fut de lui-même & par le ſeul déſir de la vérité qu'il compoſa cet Ouvrage : exemple peu ſuivi, lors même qu'il ne s'agit que de rétracter une ſeule propoſition, & qu'on eſt preſſé par l'autorité légitime. On peut aſſûrer que les Livres des Rétractations ſont le plus magnifique Frontiſpice qu'il fut poſſible de mettre aux Ecrits du S. Docteur : mais il en ſera de ce Frontiſpice, comme de pluſieurs autres, dont on ſe contente d'admirer le goût & la magnificence ; pendant qu'on eſt déterminé à ne faire rien de ſemblable. Il en couteroit trop à l'Architecte.

Les Confeſſions du S. Evêque viennent enſuite, elles ſont plus lues que tous les Ouvrages du S. Docteur. Les Dames ont ſouvent entre les mains ces Confeſſions,

dont elles entendent facilement les premiers Livres, & c'eſt une raiſon de croire qu'on entend les derniers.

Après l'analyſe des Soliloques, on trouve celle du Livre de l'Immortalité de l'Ame. Dom Ceillier ne diſſimule pas que *les raiſonnemens en ſont ſerrés & exprimés avec tant de préciſion qu'ils fatiguent le Lecteur.* Il y a même un endroit dont le ſçavant Bibliothécaire avoue qu'il n'a pu entendre le ſens. On ne déſaprouvera pas que nous mettions ici en peu de mots quelques preuves produites par le S. Docteur. *L'Ame eſt la demeure de la ſcience : or la ſcience ſera toujours . . . . . Donc l'Ame doit auſſi durer toujours. La raiſon & l'Ame ſont une même choſe : or la raiſon eſt immuable & immortelle*, l'Ame l'eſt donc auſſi ; la métaphyſique de ce tems-là eſt-elle celle du nôtre ?

Ce ſeroit avec plaiſir que nous donnerions ici les Extraits des Extraits des Lettres de S. Auguſtin,

& il nous semble qu'il s'y rencontreroit bien des choses capables de plaire & de toucher : mais comme on s'est plaint des Extraits des Ouvrages de S. Chrysostôme & de S. Jerôme qu'on a jugé trop longs & même inutiles, parce que les Journalistes, dit-on, quand il s'agit des Auteurs déja imprimés, doivent se borner à ce qu'on remarque de nouveau dans les nouvelles éditions, nous cédons, quoiqu'avec un peu de regret, à l'autorité des Censeurs. Est-ce donc un si grand mal de choisir les faits les plus instructifs & les plus curieux, pour les mettre en peu de mots sous les yeux des Lecteurs ? Se trouvera-t il bien des Lecteurs de Journaux qui ayent envie de lire du moins quelques Ouvrages de S. Augûstin ? Les Analyses mêmes de Dom Ceillier les feroient reculer en arriére ; mais il semble qu'ils ne devroient pas être mécontens s'ils rencontroient dans un Journal seulement quelques traits

ingénieux, quelques ſentimens affectueux, quelque ſingularité hiſtorique, quelque explication courte, mais intelligible de certains Dogmes. Ils auroient par là quelque idée des talens & du génie de ce grand Docteur, qu'ils ne connoîtront jamais autrement.

Malgré notre réſolution de céder à l'autorité & au gout du Public, nous nous flattons qu'on verra volontiers ici que S. Auguſtin ne condamnoit pas les Miniſtres de l'Evangile, qui n'ayant pas ce qui eſt néceſſaire pour compoſer des Sermons, mais ayant d'ailleurs tout ce qu'il faut pour les bien dire, prêchent les diſcours d'autrui. Le ſentiment d'un ſi grand Saint ſera d'une grande conſolation pour bien des Orateurs Evangéliques, C'eſt preſque à la fin du quatriéme Livre de la Doctrine Chrétienne que le S. Docteur s'eſt ainſi expliqué.

Une faute en occaſionne ſouvent une autre. Ce que nous ve-

nons de dire de l'indulgence de S. Auguſtin pour ceux qui prêchent, par de bons motifs les Sermons d'autrui, eſt cauſe que nous parlerons un peu de ce que le même Saint a écrit dans un autre Ouvrage, composé ſur le même ſujet; de la méthode d'enſeigner les élémens de la Religion.

Un Diacre de l'Egliſe de Carthage, chargé d'inſtruire les Catéchuménes, s'adreſſa à S. Auguſtin pour être inſtruit lui-même de la méthode qu'il ſuivroit dans l'exercice d'un miniſtére ſi difficile & ſi important. Le S. Docteur parmi pluſieurs excellentes leçons qu'il lui fait, & qu'on devoit recevoir volontiers d'un maître qui les donnoit avec tant de douceur & de modeſtie, & dont tout le monde connoiſſoit l'expérience & la capacité, déclare qu'il eſt à propos de mêler de la gayeté dans les inſtructions. Il approuve qu'on réveille de tems en tems l'Auditeur par quelque diſcours un peu

moins sérieux, mais qui ait rapport au sujet. On peut aussi selon le S. Docteur, dans la même vue de soulager l'attention de l'Auditeur, raconter des choses qui excitent l'admiration ou la compassion. On trouve ici deux discours du Saint, l'un plus long, l'autre plus court, pour servir de modéle aux Catéchistes qui disposent les Catéchuménes au Baptême. La fonction de Catéchistes demandoit de grands talens dans les premiers siécles. Il semble qu'un bon Catéchiste en ces tems là alloit de pair avec un grand Prédicateur. On y met aujourd'hui une prodigieuse différence : aussi les Catéchistes n'ont pas à instruire des Philosophes, des Orateurs, des Prêtres des Idoles. C'est pourquoi les simples Clercs suffisent pour cette fonction.

Désaprouvera-t-on que nous rapportions ici un trait bien capable de nous faire connoître la droiture, la probité, la sincérité & le

courage du S. Docteur ? Les Théologiens & les Casuistes disputent depuis long-tems sur le mensonge ; & qui voudroit assûrer qu'on n'eut pas sur cet article important quelque sentiment particulier dont on ne parle pas publiquement ? Il n'y auroit plus de contestation, si tous les Chrétiens avoient autant de grandeur d'ame & de vertu que S. Augustin. Il est si déclaré contre le mensonge, même officieux, qu'il ne permet pas de mentir pour sauver la vie à un innocent qui périra infailliblement, si l'on découvre où il s'est caché. Il vient d'abord dans l'esprit que ce sentiment est plein d'inhumanité : mais c'est un crime d'imputer rien de semblable au S. Docteur : il n'y eut jamais un cœur plus compatissant que le sien pour les malheureux. Il ne tiendra pas à lui qu'ils ne soient en sûreté : loin de mentir, on doit dire hautement qu'on sçait où s'est caché le fugitif qu'on poursuit, & ajouter qu'on ne l'in-

diquera pas, en dut-il coûter la vie. S. Auguſtin produit l'exemple de Firmus, Evêque de Tagaſte, qui, preſſé au nom de l'Empereur de livrer un homme qui s'étoit retiré dans ſa maiſon, proteſta qu'il ne mentiroit ni ne diroit la vérité, & prit le parti de ſouffrir les plus mauvais traitemens. L'Empereur inſtruit du fait, admira, quoique Payen, la généroſité de l'Evêque, qui lui fut préſenté, & lui accorda la grace du coupable. Si l'on prétend que l'Evêque de Tagaſte eut tort de réſiſter à la volonté de l'Empereur, & de ne pas déclarer un criminel redevable au fiſc; cette objection, quelque forte qu'elle ſoit, diſparoît dès qu'on répond que cet Evêque eut encore pris plus volontiers le parti du ſilence, s'il eut été queſtion de ſauver quelque miſérable, que des ſcélérats auroient cherché pour l'aſſaſſiner.

Les Théologiens de la Morale ſévére, de quelque Ecole que ce

ſoit, doivent bien ſe garder de dire, que le menſonge officieux étant un péché, le fils eſt obligé de déclarer où ſon pere s'eſt caché, plutôt que de tromper par un menſonge officieux les aſſaſſins qui le pourſuivent. Tout Théologien, tout Docteur, tout Directeur qui tient ce langage eſt un faux Diſciple de S. Auguſtin: ſelon ce grand Saint, il faut ſe taire & mourir. Voilà une excellente pierre de touche pour diſcerner dans la pratique, en fait de Morale, les vrais & les faux Diſciples du S. Docteur.

C'eſt dans le même volume dont nous rendons compte, qu'on a mis l'analyſe du grand Ouvrage de la Cité de Dieu, Ouvrage qui fera l'admiration de tous les ſiécles. L'éloquence & la ſcience de S. Auguſtin y brillent à l'envi, & ſans prétendre nuire à la réputation des premiers Apologiſtes de la Religion, ce qui ſeroit un crime; ne peut-on pas aſſûrer que

jamais le Christianisme ne fut mieux défendu, ni le Paganisme plus profondément humilié? Pour juger comme il convient des Livres de la Cité de Dieu, le Lecteur doit se représenter dans les mêmes circonstances où se trouva le S. Evêque qui les écrivit.

L'Extrait que nous finissons est très-superficiel; nous n'en disconvenons pas : ce n'est pas que l'onziéme tome de Dom Ceillier n'offre autant & peut-être plus que les précédens, une matiére abondante & très-digne de la curiosité de tout Lecteur qui aimeroit un peu les choses sérieuses & utiles : mais il semble qu'on ne les aime guéres aujourd'hui. S'il venoit à notre connoissance que le goût du Public eut changé, nos Journaux changeroient aussi à son exemple.

ARTICLE LIV.

HISTOIRE DES VOYAGES, &c. Suite de l'Article XXVI. au mois de Mars.

Livre II. CE Livre est consacré aux premiers essais, que firent les Anglois pour établir leur commerce sur les Côtes d'Afrique, & pour pénétrer dans les Indes Orientales. Cette Nation si habile dans la navigation & dans le commerce; si hardie à tenter les découvertes les plus difficiles, & dont la Mer paroît être plus l'élément naturel, que l'Isle, qui la renferme dans des bornes trop étroites pour répondre à l'étenduë de son génie, & pour satisfaire à son ambition; cette Nation, dis-je, fut une des premiéres, que les découvertes & le commerce des Portugais picquerent d'émulation : mais ses premiers efforts, qui sont la matiére de ce second Livre, n'abou-

tirent qu'à établir quelque commerce ſur les Côtes Occidentales de l'Afrique, & les richeſſes, qu'elles en tirerent pendant plus d'un ſiécle, l'auroient à peine dédommagée de ſes frais, ſi aux connoiſſances, que ſes Navigateurs acquirent peu à peu de ce qu'ils pouvoient faire dans les deux Indes, ſes Armateurs & ſes Corſaires n'avoient ajoûté la courſe & la piraterie ſur ceux qui les avoient devancés dans l'un & l'autre hémiſphere.

D'ailleurs comme il ne reſtoit rien à découvrir du côté, où les Portugais naviguoient depuis 150 ans, les Anglois, dit notre Auteur, n'y ont point entrepris de conquêtes; leurs établiſſemens s'y ſont formés du conſentement des Naturels des Pays, dont ils ont recherché l'amitié, & leurs expéditions n'ont été que des entrepriſes de Marchands; auſſi n'a-t-il point paru d'Hiſtoires réguliéres de leurs Voyages, comme il en a paru de

ceux des Portugais & des Espagnols. Cependant au défaut des actions extraordinaires, des Batailles, des Siéges, des Découvertes, leurs Journaux & leurs Relations offrent des Observations utiles, des avantures assez curieuses, & plus que tout cela une conduite bien suivie d'un Peuple appliqué à connoître ses véritables intérêts, & plus attentif à augmenter son commerce & à faire des établissemens solides, qu'à détrôner les Rois de l'Asie & de l'Amérique. La suite de cette Histoire montrera même qu'il n'a point envié aux Espagnols & aux Portugais la possession des Mines d'or & d'argent, parce qu'il sçavoit bien qu'en établissant puissamment son commerce, il feroit couler dans ses Isles une bonne partie de ces précieux Métaux, sans se donner la peine de les tirer de la terre, & sans avoir l'odieux d'y faire périr tant de milliers d'hommes.

Notre Auteur fait l'honneur à

un Gentilhomme de Norfolk, nommé Windham, de l'appeller le pere de la navigation & du commerce des Anglois dans les Mers éloignées de leur Isle. Ce Capitaine n'étoit pas assez riche pour se charger seul des frais d'une grande entreprise, mais il se forma une Société de personnes aisées, qui lui fournit trois Vaisseaux, avec lesquels il partit le premier de Mai 1552, & qu'il ramena à la fin d'Octobre de la même année, avec assez peu de profits, à ce qu'il paroît. On lui applaudit néanmoins en Angleterre, & parce qu'il est toujours beau d'ouvrir la carriére, & parce qu'il faut encourager ceux, qui font les premiers essais, si on veut engager les autres à les suivre.

Dès l'année suivante, Windham se remit en Mer, accompagné d'un Portugais, nommé Pintcado, qui s'étoit établi en Angleterre, & à qui il ne tint pas que ce second voyage ne fût heureux. Il alla jus-

qu'à Benin, où il pouvoit faire une riche carguaison de poivre de Guinée ; mais sa mauvaise conduite lui fit perdre tout le fruit de son voyage, & la maniére indigne dont il traita Pintcado, qu'il laissa mourir de chagrin & de misére, indigna les Anglois mêmes, qui le virent périr à son tour sans le plaindre, & il ne retourna point en Angleterre le tiers de l'équipage qui en étoit parti. Jean Lok en 1554, & Jean Towtson en 1556 furent plus heureux. Ils rapportérent dans leur Isle beaucoup d'or, de poivre, de dents d'Eléphants: leurs Relations contiennent aussi un détail d'Observations de toutes les espéces, qui devoient leur plus grand mérite à la nouveauté ; leur principale utilité fut d'apprendre aux Anglois à naviguer plus sûrement sur les Côtes de Guinée, & de connoître les endroits, où ils pouvoient faire la traite avec plus d'avantage.

Towtson de retour en Angleter-

re au mois d'Avril 1557, en repartit au mois de Janvier de l'année suivante, mieux équipé que la premiére fois ; il ne fut pas heureux, & ne méritoit pas de l'être. Il étoit autant Corsaire, que Marchand ; tout étoit ennemi pour lui, quand il étoit le plus fort, il brûla en Guinée les Villes de Samma, il prit un Vaisseau François à la Côte, & y trouva un peu d'or ; mais il en manqua trois, qui en avoient beaucoup, & reprit enfin la route d'Angleterre, où il arriva seul avec huit hommes sur son bord, n'ayant pas une seule voile, & il n'entra dans le Port de Wight le 10 d'Octobre, qu'à l'aide d'un vieux bonnet, qu'il suspendit à son mât.

Trois autres voyages en 1562, 63 & 64, ne réussirent pas mieux, & les Relations, qu'on nous en donne, ne contiennent que les avantures tragiques de ceux qui les entreprirent. Aussi leurs malheurs, & les pertes des Compa-

gnies, pour lesquelles ils avoient armé, ralentirent beaucoup l'ardeur des Anglois pour le commerce de Guinée, & pendant quinze ans on ne voit point que l'Angleterre y ait envoyé aucun Vaisseau. Les Portugais étoient partout en force, & ne soufroient dans ces Mers aucun Vaisseau étranger; les François, qui avoient découvert les premiers la Guinée, & qui avoient cessé d'y commercer longtems avant que les Portugais y eussent établi leur commerce, y étoient revenus, & quoique ceux-ci ne les y souffrissent pas plus volontiers, que les Anglois, ils s'échapoient plus aisément de leurs mains, parce qu'ils étoient fort aimés des Negres, qu'ils traitoient bien, & qu'il n'auroit pas été sûr pour les Portugais de les attaquer dans les Ports, où ils avoient été reçûs.

Enfin un voyage de Thomas Stephens à Goa sur la Flotte Portugaise en 1579, fit reprendre

cœur aux Anglois, & fut, dit notre Auteur, la ſource de tout ce que ſa Nation a fait de plus éclatant dans cette partie du Monde.
» Les Anglois, continue-t-il,
» ayant compris par les récits &
» les obſervations de ce Voyageur,
» combien ils avoient négligé leurs
» avantages, depuis que les Por-
» tugais accumuloient des tréſors
» auſquels toutes les Nations de
» l'Europe avoient les mêmes
» droits d'aſpirer, ils s'enflammé-
» rent des deux puiſſantes paſſions
» de l'intérêt & de la gloire, &
» prétendirent à des biens, dont
» on ne pouvoit du moins leur
» diſputer le partage. » Notre Auteur ſuppoſe que Stephens étoit Jéſuite, & cite la Lettre d'un Anglois détenu dans les priſons du S. Office à Goa, où il eſt dit, que le P. Thomas Stephens étoit Recteur des Jéſuites de Morgan dans l'Iſle de Salſette. Cela peut être, car les Jéſuites avoient dès-lors une Maiſon dans la Ville, ou le Bourg de

Margan, & non pas *Morgan*, ſituée dans la preſqu'Iſle de *Salſette* près de Goa, & que les Géographes appellent *Salſette du Midi*.

On ſuppoſe encore que la Relation de Stephens, adreſſée à ſon Pere, nommé comme lui Thomas Stephens, Marchand à Londres, & dont on ne nous donne ici qu'un Extrait, où l'on ne trouve que quelques Obſervations de Voyage fort peu importantes, «contenoit, » non ſeulement les motifs, qui » l'avoient porté à l'entreprendre » ſans la participation de ſon Pere, » mais encore de ſages remarques, » qu'il le prioit de communiquer » à ſa Patrie, & on ne trouve pas » étrange, qu'avant la réforma- » tion d'Angleterre, un Religieux » de cette Compagnie ait pû ſol- » liciter ſa Patrie à chercher les » moyens de participer aux ri- » cheſſes, qu'il voyoit paſſer con- » tinuellement en Portugal. Ce » n'étoit point à ravir le bien d'au- » trui, que Stephens ſollicitoit les

» Anglois, mais à ſe donner les
» mêmes ſoins pour tirer parti du
» commerce par les mêmes voyes.

Les Jéſuites ſont fort obligés à l'Auteur du zéle, qu'il témoigne pour juſtifier leur vrai, ou prétendu Confrere du ſoupçon, qu'on pourroit concevoir contre lui d'avoir trahi les Portugais, qui l'avoient adopté parmi leurs Miſſionnaires des Indes; mais il n'a pas pris garde que cette juſtification porte ſur un faux principe: car ſi c'eſt en 1579, comme il le dit, que Stephens partit de Liſbonne ſur la Flotte de Portugal, ce ne pouvoit pas être avant la réformation d'Angleterre, puiſque plus de dix ans auparavant la Reine Elizabeth avoit abjuré la Religion Catholique, s'étoit déclarée Chef de la Religion Anglicane, & perſécutoit ouvertement la Religion Romaine. Il nous paroît donc plus naturel de croire que ſi Thomas Stephens étoit Jéſuite, s'il fut Supérieur des Religieux

de sa Compagnie dans la presqu'-Isle de Salsette, s'il a passé les derniéres années de sa vie au College de Goa, comme on l'assûre encore, il peut fort bien avoir envoyé à son Pere un Journal de son voyage, & quelques observations sur les établissemens des Portugais dans les Indes, sans prévoir l'usage, qu'on en feroit en Angleterre pour les aller troubler dans leur commerce. Il faut même que ses instructions n'ayent point paru aussi importantes, qu'on veut ici nous le faire croire, puisque l'on a differé si long-tems à en faire usage.

En effet les Anglois recommencerent à se montrer sur les Côtes de Guinée, & parurent encore s'y borner. Les Portugais de leur côté mettoient tout en usage, la force, quand ils le pouvoient, & à son défaut, dit notre Auteur, la trahison pour les écarter, & il paroît, qu'ils en usoient de même avec les François, qui faisoient

toujours leur commerce plus paisiblement & plus heureusement, que les Anglois. « Les Espagnols » entrerent bientôt dans les mêmes » principes pour l'Amérique, & » ces deux fieres Nations sem- » bloient s'être proposé de rui- » ner, en Europe même, tout ce » qui pouvoit leur causer quelque » inquiétude pour leur nouvel Em- » pire dans les deux Indes. » Les Anglois irrités de cette conduite, ne penserent pendant quelque tems qu'à s'en venger, & le fameux Drak le fit d'une maniére terrible dans le Port même de Cadix, au Cap Sagro, dans le Port de Lisbonne, & finit son expédition par la prise d'une Caraque, nommée *le S. Philippe*, qui revenoit des Indes chargée de richesses immenses.

A l'occasion d'un voyage fait à Benin en 1588, notre Auteur observe que ce qui embarrassoit le plus les Anglois dans leurs courses, c'est qu'ils ne connoissoient point assez les Côtes : « car, dit-il, telle

» a toujours été la négligence & » la grossiéreté des Négocians » Anglois, que ne s'attachant ja» mais qu'à la description des » vents, & des brasses de profon» deur, ils s'embarrassoient peu » de faire entrer dans leurs Jour» naux ce qui appartient au lieu » même de leur commerce, com» me si les soins de leur esprit ne » regardoient que la navigation, » & qu'après s'être rendus au ter» me, ils n'eussent plus qu'à s'oc» cuper sordidement de l'intérêt.» On ne pourroit pas leur faire aujourd'hui le même reproche avec autant de justice. Il est cependant vrai que jusqu'ici leurs Cartes de toute espéce n'ont pas la justesse, l'exactitude & la précision, qu'on auroit droit d'attendre d'une Nation, laquelle a autant qu'aucune autre le secours des Sçavans dans toutes les Sciences qui ont rapport à la Géographie. Au reste la Relation du voyage de Benin contient des particularités assez cu-

rieuſes ſur ce Royaume, ſur ſa Capitale, & ſur la nature & les propriétés du Pays.

L'année ſuivante le Comte de Cumberland fit une courſe, qui n'appartient pas trop à l'Hiſtoire des voyages. Le hazard ſeul, dit notre Auteur, le conduiſit aux Açorres, & ce fut uniquement l'ennui de l'oiſiveté, qui lui fit quitter l'Angleterre. Il fit des priſes par tout, où il rencontra des Vaiſſeaux, de quelque Nation qu'ils fuſſent, il cauſa de grandes pertes aux Portugais, mais le riche butin, dont il s'étoit chargé, ne l'empêcha point de ſe trouver en retournant en Angleterre dans le plus triſte état, qui ſe puiſſe imaginer; ni de ſouffrir les derniéres extrêmités de la faim & de la ſoif, & quelque éloge, dit notre Auteur, qu'on doive à ſa valeur & à ſa générofité, « il eſt fâcheux pour ſa » gloire que ce voyage ne puiſſe » porter que le nom de piraterie & » de brigandage. » Ce qu'il ajoûte

en parlant du voyage de Sire Richard Greenwik aux Açorres en 1591, ſe peut auſſi appliquer à celui du Comte de Cumberland, » que les expéditions de la haine » ne doivent pas être regardées du » même œil, que celles de la cu- » rioſité & du commerce.

L'Hiſtoire de ce nouveau voyage fut écrite par le fameux Walter Raleig, lequel regarde cette expédition de Greenwik, comme une des plus puiſſantes cauſes de l'établiſſement des Anglois aux Indes Orientales par la confiance, qu'elle inſpira aux Marchands de ſa Nation contre les redoutables Flottes des Eſpagnols & des Portugais. Il eſt vrai qu'il en coûta la vie à Greenwik, qui après s'être battu en déſeſpéré contre des forces infiniment ſupérieures aux ſiennes, mourut de ſes bleſſures ſur l'Amiral Eſpagnol, qui l'avoit pris, & qui n'oublia rien pour bien traiter tous ſes priſonniers. Notre Auteur rend ſur cela toute

la justice qui est duë à la générosité de ce Seigneur, & reléve fort bien en deux endroits les expressions indécentes de Walter Raleig sur un Gentilhomme Catholique Irlandois, & sur un Religieux Franciscain, dont il convient que la conduite ne méritoit que des éloges.

La mort de Greenwik fut bientôt vangée, d'une maniére terrible. Les Anglois ne furent occupés les années suivantes, qu'à courir sur les Flottes d'Espagne & de Portugal, réunis alors sous une même Monarchie, à laquelle ils causérent des pertes inestimables. La fortune ne laissoit pourtant pas de leur faire essuyer de tems en tems des effets bien tristes de son inconstance, & le récit de ces expéditions contient des avantures fort singuliéres : mais outre que les Anglois en tirerent effectivement le fruit que Walter Raleig fait tant valoir, il est encore vrai de dire que cette guerre, si on veut

bien l'honorer de ce nom, les enrichiſſoit plus en une campagne, que n'avoient fait depuis pluſieurs années leurs voyages les plus heureux en Guinée.

Enfin ils ſe crurent en état de pénétrer dans les Indes Orientales, & le premier qui eut la gloire de les parcourir, fut Jacques Lancaſter, mais il n'en eut guére que cela. Il fit dans les Indes quelques priſes, dont la premiére fut un petit Navire qui portoit aux Jéſuites établis ſur la Côte de Malaca, les proviſions qu'on leur envoyoit de Goa. Ce Bâtiment étoit, dit notre Auteur, de 60 ou 70 tonneaux, & fut pris par une Chaloupe; « Lancaſter trou-
» vant par le témoignage d'un
» Boulanger Portugais, qui étoit
» à bord, que la Garguaiſon ap-
» partenoit à des Jéſuites établis
» dans cette contrée, il s'en mit
» en poſſeſſion, mais il ceſſa de
» pourſuivre les deux autres, en
» apprenant qu'ils étoient à quel-

» ques Marchands de Pegu. » Il eſt aſſez étonnant qu'on ne nous diſe point, comme on a accoutûmé de faire, de quoi étoit compoſée cette prétenduë Carguaiſon: mais l'Auteur du Journal ne vouloit apparemment que faire entendre, en s'exprimant ainſi, que les Jéſuites des Indes avoient en Mer des Vaiſſeaux, & faiſoient ouvertement le commerce, ne faiſant pas réfléxion, qu'outre les riſques, auſquels ils ſe feroient expoſés, de tomber entre les mains des ennemis des Portugais, il leur étoit impoſſible de n'être pas ſurpris par les Marchands de cette Nation, intéreſſés à ne pas ſouffrir ce commerce, & qui n'en ont jamais fait aucune plainte.

La ſuite des avantures de Lancaſter nous meneroit trop loin. Elles ſont ſi extraordinaires, que rien ne reſſemble davantage à un Roman, quoiqu'on n'en puiſſe pas conteſter la vérité. La concluſion fut, qu'après avoir erré long-tems

dans les Indes, & aux Isles de l'Amérique, doublé le Cap de *Tiburon*, & non pas *Siberon* de l'Isle de S. Domingue, passé le vieux Canal de Bahame, remonté jusqu'aux Vermudes, il voulut gagner la *Dominique*, on a voulu dire S. Domingue, car la Dominique est bien loin au vent, il fut dégradé sur une Côte par ses propres gens, & repassa en France sur un Vaisseau de Dieppe.

En 1592 les Anglois recommencerent à courir sur les Portugais & les Espagnols. Bourroug rencontra l'Amiral Mendoze, qui montoit la Caraque *la Mere de Dieu*, de 1800 tonneaux, le plus monstrueux Navire, qui eût encore paru sur l'Océan, le prit, y fit un butin de 200000 liv. sterlings, donna généreusement la liberté, & de quoi se conduire, à Mendoze, dont la Relation de cette expédition fait un très-grand éloge. White fit aussi deux prises, qui furent estimées plus de 700000 liv.

sterlings. Une autre Caraque aussi riche que la premiére, & dont l'équipage se défendit avec toute la valeur possible, fut brûlée par un accident pendant le combat, & la plûpart de ceux, qu'elle portoit, y périrent, quelque diligence que fissent les Anglois pour sauver ces malheureux ; enfin il ne pouvoit presque plus paroître de Vaisseaux sur ces Mers, principalement aux environs des Açorres, qui ne tombassent entre les mains des Anglois ; mais ce qui les flâtta davantage au milieu de tant de succès, c'est que la prise de la Caraque, la Mere de Dieu, « les fit » pénétrer dans les secrets du » commerce des Indes, que le » Portugal s'étoit toujours efforcé » de cacher avec tant de soin. »

Jusque là cependant, ni la Relation de Stephens, ni le Voyage de Lancaster « n'avoient point en- » core produit d'autre effet pour » le commerce de l'Angleterre, » que de faire équiper tous les ans

» à Londres quantité de Vaisseaux,
» qui avoient pris inutilement
» cette route ; mais les obstacles,
» qui les en avoient éloignés, se
» trouvoient compensés par les
» richesses, qu'ils avoient enlevées
» aux Portugais. Cet affoibliſſe-
» ment du principal Ennemi, qui
» leur disputoit les droits du com-
» merce, devoit servir à lui en
» ouvrir insensiblement les voyes,
» sans compter, qu'elle en tiroit
» actuellement un profit si réel,
» que si le marché eût dépendu de
» son choix, elle auroit volontiers
» renoncé, dit un Auteur Anglois,
» à l'avantage de former des éta-
» blissemens dans les Indes, pour-
» vû qu'elle eût conservé celui de
» prendre les Caraques, &c. »

L'avanture funeste de Benjamin Wode, qui étoit parti de Londres avec une Lettre de la Reine Elizabeth pour l'Empereur de la Chine en 1596, & qui alla périr auprès de l'Isle de Portorico, après que la maladie lui eût enlevé les

équipages de ses trois Vaisseaux ; & la Relation du Capitaine Davis, lequel pour servir sa Patrie, avoit accepté en 1598 la qualité de Pilote sur un Vaisseau Hollandois, qui alloit aux Indes, terminent ce Livre. Ce qu'on trouve de plus curieux dans la Relation de Davis, est une assez bonne description du Royaume d'Achin.

ARTICLE LV.

VIRI CELEBERRIMI Antonii Mariæ Valsalvæ opera. Venetiis. in-4°. C'est-à-dire, *les Ouvrages d'Antoine Marie* Valsalva. *A Venise, &c.*

SI nous n'avons pas encore parlé de ces Ouvrages Anatomiques, imprimés depuis quelques années, ce n'est pas qu'il ne fut à propos d'en instruire le Public, ils le méritoient certainement : c'est qu'ils n'avoient point encore paru sur notre horison. On a obli-

gation de cette édition à M. Jean-Baptiſte Morgagni, le Winſlou de l'Italie, & qui a ajoûté aux Ouvrages de Valſalva, ſes propres Lettres Anatomiques, dont il a formé comme un ſecond tome de 504 pages.

Ce n'eſt pas une petite partie de l'objet d'attribution de ces Mémoires, de faire connoître, par tout où ils vont, les hommes rares & qui ont excellé dans leur Art. Ainſi nous nous attacherons particuliérement à la Vie de Valſalva, écrite très-poliment par M. Morgagni. On apprendra en la liſant, avec quelle aſſiduité & quelle application Valſalva étudia l'Anatomie; ce qui, joint aux diſpoſitions naturelles les plus favorables, le rendit un homme merveilleux dans ſa profeſſion, de ſorte qu'on aſſûre que s'il eût quelques égaux, il n'eût point de ſupérieur.

Antoine Marie Valſalva naquit à Imola dans la Romandiole en

1666 ; ſon pere fut Pompée Valſalva, & ſa mere Catherine Toſi, en qui finit la famille noble des Toſi. Le jeune Valſalva fut élevé dans la piété par des parens qui en faiſoient une profeſſion ouverte, & on l'envoya au Collége des Jéſuites quand le tems en fut venu. Le Diſciple ſe ſouvint toujours de ce que ſes Maîtres avoient fait pour ſon avancement. Il étoit également propre pour toutes les Sciences, mais on s'apperçut aiſément que l'Anatomie auroit la préférence. On le vit dans un âge où l'on n'a ordinairement aucun goût pour de pareilles curioſités, s'occuper à des diſſections de petits oiſeaux & d'autres petits animaux, avec une application qui étonnoit. C'eſt ce qui détermina ſes parens à l'envoyer à Bologne, où il lui ſeroit aiſé de faire de grands progrès ſous la conduite des Maîtres qu'il trouveroit dans une Univerſité ſi célébre. Il eut le bonheur d'apprendre la Médecine

& l'Anatomie de l'illuſtre M. Marcel Malpighi, & pendant les abſences de ce fameux Profeſſeur, qui étoit ſouvent obligé de ſe retirer pour travailler plus tranquillement, Valſalva étudioit ſous d'autres Docteurs très-habiles & très-expérimentés. Son aſſiduité au travail & à tous les exercices Académiques lui attirerent l'eſtime de tous les Sçavans de la Ville, & il vit bientôt ſon nom parmi les noms des Docteurs en Médecine.

Au milieu de tous ces ſuccès, Valſalva conſidéra que la méthode qu'il avoit ſuivie juſques là & qui étoit alors à la mode dans toutes les Univerſités, ne conduiſoit preſque toujours qu'au vrai-ſemblable. Il ſe ſouvenoit de ce qu'il avoit entendu dire à M. Malpighi, qu'on marcheroit plus ſûrement & qu'on avanceroit beaucoup plus par la voye des obſervations & des expériences. Déterminé par une autorité ſi reſpectable, le jeune Anatomiſte mit la main à l'œuvre,

& sa principale occupation fut de disséquer, pour voir de ses propres yeux tout ce qu'il y a de plus caché & de plus imperceptible dans les corps vivans. Un seul fait, mais tout à fait singulier, nous apprendra quel fut son courage & son ardeur pour acquérir toutes les connoissances propres de son Art.

Un cadavre dont il avoit déja emporté quelque petite partie en sa maison, fut inhumé pendant que Valsalva avoit été obligé d'aller prendre soin d'une personne de distinction dans une Ville voisine. A son retour considérant que ce qu'il avoit du cadavre ne suffisoit pas pour être instruit parfaitement de ce qu'il vouloit sçavoir, il prit la résolution (autorisé sans doute autant qu'il étoit nécessaire) de l'exhumer le treiziéme jour après l'inhumation. Quelque récompense qu'il offrit, il ne put engager qu'un seul homme à l'aider en cette occasion, car outre que ce

travail eſt toujours bien dégoutant, c'étoit dans le tems des grandes chaleurs, ce qui devoit augmenter beaucoup la pourriture & l'infection. Cependant le cadavre fut exhumé, & le Foſſoyeur ſe retira incontinent, ne pouvant ſoutenir plus long-tems une odeur ſi inſupportable. L'Anatomiſte fit ferme, & malgré toutes les répugnances qu'il ne manqua pas d'éprouver, il examina avec toute la conſtance & tout le loiſir néceſſaire, ce qu'il avoit déſiré ſi ardemment de connoître. L'héroicité de cet acte ne ſera pas conteſtée, c'eſt un trait qui caractériſe pleinement Valſalva, & tout ce qu'on y ajouteroit affoibliroit la peinture. On a raconté des choſes merveilleuſes de Véſal & de Ruiſch, ces Anatomiſtes ſi zélés pour la perfection de leur Art : mais tout ce qu'on en rapporte eſt au deſſous de ce que nous venons de dire.

Valſalva ne ſe borna pas à l'étude de l'Anatomie, il ſe rendit auſſi

très-habile dans la Chymie, dont il n'ignoroit pas l'utilité pour la guérison de plusieurs maux. Heureusement pour lui, il avoit contracté dans sa jeunesse une sincére amitié avec Pierre Molinelli, Médecin d'une grande expérience & le premier Chymiste de son tems, au sentiment de M. Morgagni, juge compétent. Hippolyte-François Albertini, autre Médecin, dont la sagacité & la sagesse dans la conduite des malades paroissent assez dans le peu d'ouvrages qu'il a laissés, fut un troisiéme ami qui se joignit aux deux autres. Molinelli & Albertini assistoient volontiers aux dissections de Valsalva, & de leur côté ils lui communiquoient avec plaisir tous leurs secrets & toutes leurs découvertes, ne se réservant rien de particulier ni de part ni d'autre. Cet avantage épargna à l'Anatomiste bien du travail, & surtout bien du tems, épargne infiniment précieuse pour ces hommes merveilleux, qui se

ſont dévoués à l'avancement des Sciences, & qui ſont toujours plus avares de leurs momens que de toute autre choſe.

Valſalva fut le premier à Bologne, qui, dans l'amputation des membres, n'eut pas recours à l'application des boutons de feu pour arrêter le ſang, ſe contentant de lier les artères; & qui montra que la ſurdité n'eſt pas toujours incurable. Il donna auſſi une nouvelle forme à pluſieurs inſtrumens de Chirurgie trop compoſés, & d'autant moins ſûrs, qu'ils étoient plus embarraſſans: il les réduiſit à une ſimplicité plus commode. C'étoit le fruit de ſes méditations, ſur tout ce qui appartenoit à ſon Art.

Il eſt inutile de dire qu'un homme né avec des diſpoſitions ſi marquées pour le ſoulagement du genre humain, & qui les avoit cultivées avec tant de ſoin, fit ſouvent des eſpéces de miracles ſur des maladesdéſeſpérés. Singuliérement

habile à deviner la vraie ſource de la maladie, il ne l'étoit pas moins à y appliquer des remédes efficaces, vérifiant cette maxime, ou d'Hippocrate, ou du moins d'un très ancien Auteur, que le Médecin qui eſt capable de bien connoître la cauſe du mal, eſt capable de le guérir. La réputation de Valſalva ne fut pas renfermée dans les murs de Bologne, où il lui fut permis d'avoir des emplois d'où la loi municipale exclut tous ceux qui ne ſont pas nés Citoiens. La Société de Londres le mit au nombre de ſes Académiciens avec M Malpighi, honorant du même titre le Diſciple & le Maître.

On doit compter parmi les ſervices que Valſalva a rendus au Public, cet eſſain d'Anatomiſtes & de Médecins habiles, qui ſortirent de ſon Ecole & qui ſe diſtinguérent en marchant ſur ſes traces. Ils firent connoître par leur habileté & leurs ſuccès, le mérite du Profeſſeur ſous lequel ils avoient

étudié. Ce grand homme mourut d'apopléxie, âgé de 57 ans en 1723. Il falloit avoir bien employé tous les momens de la vie pour avoir acquis en ſi peu de tems une ſi grande étendue de connoiſſances. Le ſeul Traité de l'oreille lui coûta ſeize années de travail, & il diſſéqua plus de mille têtes pour découvrir tout ce qu'il y a de plus caché dans cet organe ; il ne mourut pas riche, car il n'avoit jamais cherché à l'être.

Valſalva fut ſincérement regretté, & on lui dreſſa en divers lieux cinq monumens peu après ſa mort. Le plus magnifique eſt celui qui fut fait par l'ordre & aux frais des deux Univerſités des *Artiſtes*. Pour conſerver à la poſtérité la figure d'un homme rare, & dont les Ouvrages conſerveront ſûrement le nom, on y a mis ſon buſte en marbre. Ce morceau eſt d'une excellente main. L'Inſcription & les accompagnemens ſont du meilleur goût. On ne s'eſt pas contenté de

décrire ce monument. On le trouve ici dans une planche très-bien gravée. Si dans toutes les grandes Universités on rendoit de pareils honneurs après la mort à ceux qui y ont véritablement excellé dans leur Art, on auroit sans doute plus d'ardeur pour leur ressembler. On ne doit pas craindre que la dépense fut ruineuse, les hommes extraordinaires sont toujours aisés à compter.

M. Morgagni nous apprend ensuite tout ce que lui a coûté de soins cette nouvelle édition, où il a fait entrer quelques Ouvrages posthumes de Valsalva. Si cet Auteur s'est trompé en quelque chose, c'est qu'il n'est donné à personne de prévoir tout ce qui se découvrira dans la suite des tems. Le corps humain est comme une mine inépuisable pour les Anatomistes. M. Morgagni finit par une politesse qui mérite d'être remarquée. Il prie les Lecteurs de se prendre à lui de tout ce qui leur

déplaira : mais s'il se rencontre quelques observations dont ils jugent favorablement, il les prie d'en attribuer toute la gloire à Valsalva, qui l'a conduit par ses instructions & ses observations dans un labyrinte si embarrassé : secours précieux, sans quoi le Disciple ne fut jamais devenu à son tour un si grand Maître. M. Morgagni exerce aujourd'hui à Padoue avec la plus grande réputation le même art qu'exerçoit si glorieusement Valsalva à Bologne, Ce sera une flétrissure pour les Disciples qu'il forme en grand nombre dans son Ecole, s'il ne s'en trouve aucun dans la suite, qui apprenne à la postérité les particularités relatives aux Sciences, de la vie de son illustre Maître, & qui fasse pour M. Morgagni, ce que M. Morgagni a fait pour Valsalva.

L'Edition dont nous venons de parler, est très-bien conditionnée. Elle nous a paru très-correcte, dans tous les endroits que nous

avons consultés : ce qui n'est pas peu, & ce qui est encore plus nécessaire dans les Livres d'Anatomie & de Mathématique, que partout ailleurs. Les caractéres sont beaux, les planches gravées au mieux. On n'a rien laissé à désirer.

Dans le volume que nous avons entre les mains, on a relié avec les Œuvres de Valsalva, vingt Lettres de M. Morgagni où l'on explique très-sçavamment plusieurs mystéres de l'Anatomie. Ce sont deux Livres qu'on peut acheter séparément. Nos Lecteurs ordinaires ne nous permettent pas de nous arrêter à toute cette érudition Anatomique. Il ne seroit pas juste pour plaire à cinq ou six Lecteurs capables d'une application si sérieuse, d'en offenser 500, & peut-être plus de 1000. C'est donc une nécessité que nous nous contentions d'annoncer ces sortes d'Ouvrages à ceux qui sont en état d'en profiter. Nous nous sommes apperçus que M. Morgagni lisoit

avec eſtime les Mémoires de l'Académie des Sciences, où il y a de ſi belles Diſſertations Anatomiques : nous ne doutons pas que nos Académiciens ne lui rendent les mêmes honneurs. C'eſt même un des plus illuſtres membres de l'Académie des Sciences qui a bien voulu nous communiquer le volume dont nous achevons ici l'Extrait.

ARTICLE LVI.

BIBLIOTHEQUE Françoiſe, ou *Hiſtoire de la Littérature Françoiſe*. Par M. l'Abbé Goujet, Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital. *A Paris, chez Mariette & Guerin. in-*12. VI. prem. vol.

LEs Auteurs de Livres périodiques s'accuſent quelquefois à leur propre tribunal ; ils ſe demandent compte de leur adminiſtration ; ils conſultent leurs re-

gistres; ils revoyent leurs Mémoires; ils jugent s'ils ont répondu à l'attente du Public. Ces sortes de grands jours Littéraires devroient être fréquents; on y reconnoitroit le nombre & la qualité de ses dettes, on y prendroit des mesures pour les acquitter promptement.

Mais s'il arrive enfin qu'on se soit laissé obérer, que faut-il faire? Le plus mauvais parti seroit de se déclarer insolvable; il vaut encore mieux payer en gros, ce qu'il n'est plus possible de payer en détail. Cela veut dire que quand on a oublié quelques Littératures considérables, dont les titres commencent à n'avoir plus la grace de la nouveauté, au lieu de les abandonner lâchement, il faut au contraire les rappeller avec zéle, les prendre dans leur totalité, les réduire à des points de vue, à des ébauches générales, en parler d'abord superficiellement, pour acquérir le droit d'en parler plus à fond dans la suite.

Voilà précisément où nous en sommes par rapport aux six premiers volumes de la Bibliothéque Françoise ; ils nous ont échappé, quoique liés très-étroitement avec l'Histoire des *Sciences & des beaux Arts*. Nous l'avons déja dit, c'est *une sorte d'avanture Littéraire*, dont il ne faut point chercher la raison, parce qu'il n'y en a point. Nous crayonnerons donc simplement ici ces six volumes, les quatre autres seront présentés dans des Extraits moins serrés, moins précipités ; commençons par l'idée que nous avons prise de ce grand Ouvrage.

Le titre de *Bibliothéque Françoise* a paru commode à cause de sa briéveté & de sa simplicité ; mais il nous semble que celui d'Histoire *de la Littérature Françoise* dont l'Auteur se sert en second, exprime encore mieux son dessein ; du moins pourrions-nous assurer qu'il répond parfaitement à l'exécution.

Depuis plus de deux siécles, la

Littérature eſt devenue parmi nous une eſpéce d'empire, nous n'oſerions décider ſi c'eſt une Monarchie ou une République, cela dépendroit de bien des diſcuſſions où M. l'Abbé Goujet n'eſt point entré.

Foible d'abord, comme tous les nouveaux établiſſemens, cet empire a eu dans la ſuite ſes progrès, ſes tems de conquête, ſon période de grandeur & de magnificence. Il a eſſuyé des tempêtes, ſoutenu des guerres, éprouvé des révolutions; il a produit des hommes médiocres & des Héros; des génies laborieux & des eſprits ſublimes; quelques-uns qui ne méritoient pas de paroître, & pluſieurs dont on regrettera toujours la perte. Il s'y eſt élevé des monumens dont les uns ne ſubſiſtent plus avec honneur, & les autres ne périront jamais.

Or l'Hiſtoire de cet empire eſt contenue dans le Livre que nous annonçons. L'Auteur ſuivant

l'ordre Chronologique dans chaque partie de la Littérature, nous fait voir au commencement des efforts, des essais, des étincelles de génie; il nous conduit insensiblement à des tems plus heureux; il nous ouvre des trésors plus abondants. Vers le milieu du dernier siécle, les grands Maîtres se multiplient, les Académies s'établissent, les Muses prennent un air plus décent, un ton plus ferme, une parure plus magnifique; le goût du vrai beau s'empare du langage, de l'éloquence, de la poësie, de toutes les Sciences.

Mais à mesure que les progrès deviennent sensibles, que l'émulation s'augmente, que les nouvelles découvertes reculent les limites de ce monde Littéraire, on y voit naître aussi des divisions, des querelles, des partis. M. l'Abbé Goujet n'oublie pas des détails si dignes de la curiosité de ses Lecteurs. Il n'est aucun canton dans tout le ressort des Lettres où il n'y

ait eu quelques altércations, quelques combats, & l'on en trouve ici au moins le plan & l'ésquille. Quelquefois ce furent de simples escarmouches, ou des actions particuliéres qui ne s'étendirent qu'à un petit nombre de combattans; cela ressembloit à ces petites guerres que les républiques des Grecs se faisoient de tems en tems, ou bien à ces invasions subites que chaque Seigneur se permettoit autrefois sur les terres de ses voisins.

Il y eut en certaines occasions des guerres générales, des hostilités longues, vives, opiniâtres; telle fut la grande controverse sur les anciens & les modernes: tel encore le débat pour & contre Homere. Alors tout l'empire des Muses prit parti; il y eut des ligues offensives & défensives, des chefs de réputation, des attaques vigoureuses, des combats fameux. Notre sçavant Auteur s'est appliqué à bien représenter tous ces événemens; il nous fait observer que

ces divisions intestines, bien loin d'affoiblir la puissance des Lettres, lui ont donné au contraire de nouvelles forces, soit parce que l'opposition des sentimens éclaircit de plus en plus les vérités, soit parce que la crainte des Adversaires ranime l'amour du travail & le zéle des attentions; soit enfin parce que les esprits acquérent par la dispute plus de pénétration, plus de goût, & plus de richesses.

Puisqu'il y a eu de grands hommes dans notre Littérature, M. l'Abbé Goujet n'a pû se dispenser de les peindre quelquefois; mais observons ici une différence qui se trouve entre l'empire des Lettres & les états politiques. Dans ceux-ci, comme la plûpart des événemens ne subsistent qu'au moment de l'action, & qu'ils ne laissent après eux que les traces du souvenir, ou quelques effets qui les représentent imparfaitement, c'est une nécessité de joindre au récit de ces faits quelque chose d'exact

& de circonſtancié ſur ceux qui en ont été les Auteurs. Ainſi la narration d'une bataille doit comprendre un détail par rapport aux Généraux qui y ont paru en chef; l'Hiſtoire d'une entrepriſe, d'une alliance, d'une négociation doit faire connoître les perſonnes qui y ont eu le plus de part ou d'intérêt.

En matiére de Doctrine, ce n'eſt pas tout à fait la même choſe. Les productions une fois émanées des Auteurs ſubſiſtent & perſévérent; les Livres parlent d'eux-mêmes; on peut raiſonner ſur leurs qualités bonnes ou mauvaiſes ſans connoître ceux qui les ont mis au jour. En un mot l'Hiſtoire de la Littérature n'eſt pas eſſentiellement celle des Littérateurs. Ce ſont comme deux états ſéparés; l'un auſſi fragile, auſſi borné que la vie des hommes, l'autre auſſi durable que les Ouvrages des Ecrivains.

Moreri, le P. Niceron & bien d'autres ont travaillé pour perpé-

tuer la gloire des hommes de Lettres; M. l'Abbé Goujet s'est attaché directement aux Lettres mêmes, c'est-à-dire, aux Livres & aux Ouvrages. Les premiers ont rassemblé beaucoup de dattes & de faits historiques; le second a fait plus d'usage de la critique; ceux-là ont travaillé pour les Sçavans de tout pays, & celui-ci s'est absolument borné à la Littérature Françoise.

Mais encore quelle a été la vue de ce docte Historien? Son Discours Préliminaire nous l'apprend; il s'est proposé de faire honneur à notre Nation en développant ses richesses Littéraires. Il a voulu procurer à bien des Auteurs une sorte d'immortalité, en rappellant le souvenir de leurs productions; il a cherché l'avantage de ceux qui *font*, comme on dit, *leurs Etudes en François.* Du reste nulle intention dans lui de relever les Modernes aux dépens des Anciens, nul désir d'inspirer de l'indifféren-

ce pour les Langues ſçavantes, ou de diminuer la célébrité des Ecoles publiques : voilà tout le plan de l'Auteur. Sur quoi nous ferons une réfléxion que produit en nous la bonté de ſon Ouvrage. Ce ſeroit faire trop d'honneur à ceux qui n'ont aucune Littérature, que de leur confier un Livre comme celui-ci. Ces ſortes de gens ſont d'ordinaire inappliqués, volages, ſuperficiels; il eſt rare d'en trouver qui ayent du goût pour la lecture : communément ils ne liſent point, & ceux qui liſent quelquefois vont échouer à des Romans, où ils achevent de perdre l'amour du travail & de l'application. La Bibliothéque Françoiſe qu'on nous donne, paroît plutôt faite pour deux ſortes de perſonnes : les premiers ſeront des gens de Lettres qui ſe plairont à voir tout le progrès de nos Arts & de nos Sciences; ils ſeront bien aiſe de reconnoître ceux avec qui ils ont tant de fois converſé; ils ſe rappelleront

à cette occasion ce qu'ils en ont appris eux-mêmes ; tout cela liera un commerce aimable entre nos anciens Littérateurs & les nouveaux ; la nouvelle Bibliothéque sera le lieu de l'entrevue, & le Bibliothécaire en fera les honneurs.

Une autre sorte de personnes pourra profiter de l'Ouvrage de M. l'Abbé Goujet ; ce seront des hommes peu lettrés, mais amateurs, mais attentifs à rappeller quelques idées de leur premiére éducation ; car nous mettons une fort grande différence entre un homme qui a fait d'abord quelques études, quoiqu'il les ait négligées dans la suite ; & un autre qui n'a eu aucune teinture des Lettres ; celui-ci ressemble à une terre neuve où le soc n'est jamais entré, où les ronces & les épines ont pris le dessus ; celui-là au contraire a des commencemens de culture, du moins il en a l'idée, & c'est un bien précieux, un avan-

tage qui le diſtingue fort de quiconque n'a point été élevé de la même maniére ; or ces eſprits autrefois cultivés & abandonnés depuis , pourront véritablement ſe remettre ſur les voyes avec le Livre dont nous rendons compte ; ce ſera comme le ſupplément de leurs connoiſſances , comme le fil qui les guidera dans des ſentiers qu'ils ne reconnoiſſoient preſque plus.

Il faudroit dire peut-être quelque choſe de ceux qui, ſans avoir été initiés dans les Langues ſçavantes, ont été mis de bonne heure dans le goût de la Littérature Françoiſe ; ſemblables en quelque ſorte à ces Romains qui n'étudioient que leur Langue, & qui ne laiſſoient pas d'être fort habiles, ne pourroient-ils pas auſſi profiter beaucoup de la nouvelle Bibliothéque ? Cette queſtion paſſera ſi l'on veut , car nous ne voulons point reſtraindre les uſages de ce Livre ; mais qu'il nous ſoit permis de dire que le nombre de ces for-

tes de Littérateurs purement François ſera toujours très-borné ; qu'il eſt rare d'en trouver parmi eux qui ſortent de la ſphére des Romans & des Brochures ſuperficielles ; qu'un Ouvrage comme celui-ci qui indique à tout inſtant les richeſſes de Rome & d'Athènes, n'aura pas toujours le talent de les amuſer , & qu'enfin s'ils s'en accommodent quelquefois, ils n'en ſentiront ni toute l'invention, ni toutes les beautés.

Tout ceci ſuffiroit déja pour réſoudre l'objection qu'on a voulu faire à l'Auteur ſur le dégoût que ſa *Bibliothéque* pourroit donner des Langues ſçavantes, & de l'éducation qu'on prend dans les Ecoles publiques. Au fond il n'eſt rien de plus frivole, car eſt-il quelqu'un après la lecture de ce Livre ou même de quelques-unes de ſes parties , qui ne ſe diſe à ſoi-même ; voilà donc où la connoiſſance de l'antiquité, où la ſcience des Langues, où le commerce avec

les Grecs & avec les Romains a conduit peu à peu notre Nation ; voilà ce qui a produit cette vaste Bibliothéque ; voilà les ressources du Bibliothécaire, ses archives, ses trésors, &c. Pour en profiter avec étendue, il faut donc aller par les mêmes routes, se cultiver de bonne heure, se familiariser avec la bonne Littérature ; & la conséquence immédiate est-elle de n'apprendre ni Latin ni Grec, d'abattre les Colléges, de congédier les Académies, de détruire les Universités ? Parcourons présentement nos six volumes, nous les prendrons deux à deux comme ils ont paru.

I. & II. vol. Le Chancelier Bacon rapportoit toute la doctrine humaine à la Poësie, à l'Histoire, à la Philosophie. Cette idée n'est bonne que pour les deux derniéres divisions ; la Poësie qui fait la premiére, n'exprime point assez toutes les parties des belles Lettres ; il y faut joindre la Gram-

maire & l'Eloquence, c'est même par là qu'on entre dans l'empire Littéraire, & c'est aussi par où M. l'Abbé Goujet nous montre d'abord sa Bibliothéque.

Quand notre Langue, qui est originairement émanée du Latin, eut passé les tems de la barbarie, quand elle se vit plus riche & plus ornée, elle devint un peu ambitieuse, elle osa disputer le rang & la préséance à la Langue des Césars. Au siécle dernier, on agita sérieusement s'il falloit faire en Latin ou en François les Inscriptions d'un Arc de Triomphe qu'on vouloit élever à la gloire du Roi. On vit naître à cette occasion un démêlé dans les formes entre les amateurs de l'antiquité & les partisans du moderne. Plusieurs Académiciens vouloient que le monument fut consacré dans la Langue du Héros; tout le pays Latin se déclaroit pour la Langue de l'ancienne Rome. M. l'Abbé Goujet décrit cette guerre & fait con-

noître les principaux combattans ; ce furent d'abord le P. Lucas Jésuite, & M. Charpentier de l'Académie Françoise : le premier fit une Harangue pour maintenir le Latin dans la possession où il étoit d'annoncer & d'orner les monuments ; l'Académicien composa deux vol. pour montrer l'*excellence de la Langue Françoise.* Ces deux Chefs eurent aussi leurs assesseurs & leurs seconds ; car dans ces sortes de combats, tous ne sont pas des Achille & des Hector, il y entre des Menelas & des Paris ; mais tous, comme dans Homere, haranguent toujours long-tems ; c'est ce qui rend ces guerres interminables ; on auroit pris, par exemple, dix Villes de Troye depuis que la dispute sur le mérite des Anciens & des Modernes a commencé.

Mais enfin quelle fut donc l'issue de ce démêlé *sur les Inscriptions* ? Par voye de fait, le Latin a prévalu ; nos Fontaines, nos Mau-

ſolées, nos Temples, nos Arcs de Triomphe préſentent encore le ſtile Lapidaire, les Vers Latins, les Inſcriptions à la Romaine; en récompenſe la Langue Françoiſe a mille avantages par tout ailleurs; elle s'eſt emparée de tous les Arts, de toutes les Cours de l'Europe: elle eſt admiſe juſques dans les Traités de paix; elle eſt devenue, dit un Auteur, *la Langue de l'Empire.*

M. l'Abbé Goujet explique fort bien les raiſons de ce ſuccès, de cet accueil général qu'on fait à notre Langue, il entre de là dans les Grammaires Françoiſes.

Henri-Etienne eſt un des premiers qui ait travaillé en ce genre. Comme tout parloit Grec chez lui, il s'empreſſa de montrer que le François & le Grec avoient des rapports intimes; il répéta encore une partie de ſes obſervations dans la Préface de ſon Herodote, en un mot il ne tint pas à lui que nous ne cruſſions dire du Grec en par-

lant François ; & le but de cette méthode étoit de faire estimer la Langue Françoise, de lui donner le plus grand lustre qu'il étoit possible d'imaginer : on ne sçait si cela toucheroit bien des gens aujourd'hui, si cette maniére de préconiser notre Langue par sa conformité avec le Grec auroit beaucoup d'approbateurs.

Les Traités de l'ortographe & de la prononciation, les observations sur la Langue Françoise, l'art des Traductions, l'Histoire des Dictionnaires, des Etymologies, des Proverbes occupent ensuite notre sçavant Bibliothécaire. Il y a ici bien du Polemique, on y trouve le P. Bouhours combattu par M. Barbier d'Aucourt ; M. Regnier par le P. Buffier ; M. Andry par M. l'Abbé de S. Real ; M. de Furetiere par l'Académie Françoise ; tous les inventeurs de termes précieux & hazardés par le Dictionnaire Neologique.

L'Auteur passe à l'Eloquence,

ce qui comprend les Traités ſur cet Art en général; les Ecrits ſur l'Eloquence du Barreau en particulier, ſur celle de la Chaire, ſur l'action de l'Orateur; l'Hiſtoire des Traductions, tant des Orateurs Grecs & les Latins, que des Peres de l'Egliſe; l'idée des Sermons, des Plaidoyers & des diſcours Académiques les plus célébres. Dans tout ce vaſte morceau, M. l'Abbé Goujet s'autoriſe communément de ceux qui ont examiné les queſtions par principes; tels ſont M. Gibert, le P. Rapin, M. Rollin, M. de Crouzas, &c. Il critique un peu les Réfléxions du P. Rapin, & l'on y remarque en effet un ton d'invectives qui n'étoit peut-être pas néceſſaire; mais il faut convenir après tout qu'un Avocat & un Prédicateur qui réaliſeroient dans leurs diſcours & dans leur action la plûpart de ces principes du P. Rapin, ne pourroient manquer d'avoir un fort grand ſuccès.

Mai 1746.

Un autre mot de notre Bibliothécaire sur l'*art de prêcher* du P. *de Foix* a causé une dispute quelque part ; on pourroit s'entendre aisément. Le P. de Foix dit qu'*il n'est pas sûr de s'attacher immédiatement à l'Ecriture & aux Saints Peres, sans avoir étudié la Théologie Scholastique*. Cela peut avoir un sens raisonnable. Cet avis ne s'adresse point à l'Eglise, mais aux simples particuliers ; or la Théologie Scholastique leur enseigne l'art de prévenir ou de détruire l'abus qu'on fait de l'Ecriture & des Saints Peres, elle fournit des méthodes pour analyser les Textes, pour expliquer ce qui est obscur par ce qui est clair, pour rapporter tout à l'analogie de la Foi ; en ce sens elle guide les Particuliers dans l'intelligence des Livres Saints & des monuments de la Tradition : & il est vrai de dire que sans elle on ne marche pas sûrement dans ces routes difficiles. Du reste, il est bien évident que

l'Eglise ne tire pas les articles de sa Foi & de sa Morale de la Théologie Scholastique; il est évident encore que pour les Particuliers même la Scholastique n'est qu'un instrument, qu'elle ne décide rien, & qu'elle indique simplement où se trouvent, & comment se font les décisions. Voilà, ce semble, le procès fini.

Nous ne pouvons suivre tous les caractéres que fait l'Auteur des principaux d'entre les S. Peres, des plus célébres Prédicateurs, des Coryphées du Barreau: il nous semble qu'en parlant des Traductions de quelques Peres Grecs, on pouvoit dire un mot de celle de S. Cyrille de Jérusalem, par M. *Grancolas*, Docteur de Sorbonne; Ouvrage assez bien écrit, mais peu exact pour l'intelligence du Texte; peut-être que dans la nouvelle Bibliothéque, il y aura un endroit à part pour les Livres d'instruction, & que les Catecheses de S. Cyrille y trouveront leur place.

 Quoiqu'il

Quoiqu'il en ſoit, dans des éditions poſtérieures, M. l'Abbé Goujet permettra qu'on faſſe mention de la Traduction qu'il nous a promiſe des deux apologies de S. Juſtin & de celle d'Athenagore.

III. & IV. vol. Le ſuccès des deux premiers vol. de la Bibliothéque Françoiſe fut capable d'encourager beaucoup l'Auteur; on ſent que les deux ſuivants ont été faits avec cette chaleur de compoſition que donnent les éloges du Public. La matiére d'ailleurs devient de plus en plus amuſante, il eſt queſtion de Poëſie : l'Auteur remonte juſqu'à l'origine de cet art, trop loué par quelques-uns, & trop mépriſé par d'autres. On diſpute ici ſur le rang que peut, ou doit occuper la fable dans les Poëſies d'aujourd'hui.

Il eſt vrai que la Mythologie des Anciens eſt une doctrine fort éloignée du Chriſtianiſme. Mais ſe trouve-t-il quelqu'un parmi nous qu'elle puiſſe ſéduire ? Cependant

on fit autrefois un reproche assez vif à Santeuil parce qu'il avoit nommé *Pomone* dans une piéce de Vers sur les Jardins ; & que falloit-il donc dire à l'Evêque d'Albe Vida, sur son Poëme des Echecs ? Il nous parcît que dans cette controverse on ne distingue pas assez la mythologie galante & licentieuse de celle qui n'est destinée qu'à peindre les objets, qu'à les embellir. La premiére est condamnable, indigne d'un Chrétien, digne de tous les anathêmes qu'on voudra lancer contre elle ; mais quel mal peut-il y avoir à dire que *Flore & les Zéphirs retournent dans nos Prairies*, pour faire entendre que le Printems reparoît ? Quel crime est-ce de faire *atteller le char de l'Aurore par les Heures*, pour dire qu'il commence à faire jour, & bien entendu qu'on n'employera ces expressions ni dans des discours de piété, ni dans des Poëmes sur la Religion, ni dans des compositions graves & sérieuses ?

M. l'Abbé Goujet ne démentira point ces principes & ces modifications. Il est judicieux dans toutes les querelles sur la poëtique; il n'aprouve ni la petite dispute du P. Vavasseur avec le P. Rapin, ni les grands éclats pour & contre Homére; il rapporte succinctement les raisons des partis opposés, il prend le juste milieu dans le jugement qu'il en porte.

Il reconnoît de même le mérite de nos excellents Maîtres dans l'art poëtique, M. Despreaux, le P. Rapin, M. Rollin, le P. Brumoi; ce dernier est son guide en tout ce qui concerne le Théatre des Grecs; il indique sur l'Ode, M. Fraguier & M. Roi; sur l'Idylle, M. de Fontenelle; sur l'Elegie, M. l'Abbé le Blanc; sur l'Epigramme, le P. Vavasseur; & tout cela est semé de réfléxions, de critiques, de traits capables d'instruire & d'amuser. Il y a un endroit où le P. Brumoi, quoique comblé d'éloges par-tout ailleurs, essuye

une légére attaque. Il est question des sentimens & des aveux de Phedre dans la Tragédie de M. Racine. Le P. Brumoi dit : « La » Divinité qui forçoit (Phedre) » d'aimer, ne la forçoit pas, quoi- » qu'en dise M. Racine, de céder » à cet amour, ni de se deshono- » rer par un aveu qui la rendoit » réellement criminelle : » sur quoi M. l'Abbé Goujet reprend ainsi : » cet habile homme (le P. Brumoi) » n'y a pas suffisamment réfléchi, » lorsqu'il a prétendu que Phedre, » dans M. Racine, étoit forcée de » céder à sa passion. Il est facile » en effet de s'appercevoir que ja- » mais le Tragique François ne dit » que Phedre fut *forcée* de céder » à sa passion, mais seulement d'en » faire l'aveu, ce qui est bien dif- » férent. Phedre le dit à Hippolite :

Cet aveu si honteux, le crois tu volontaire ?

Sans entrer ici dans le fond de cette dispute, nous remarquons

néanmoins qu'on accorde au P. Brumoi une partie de ce qu'il prétend, ſçavoir, que dans M. Racine, Phedre étoit *forcée* de faire l'aveu de ſa paſſion ; M. l'Abbé Goujet en convient ; or *cet aveu* (*de Phedre*) *la rendoit réellement criminelle*, & c'en étoit aſſez, ce ſemble, pour autoriſer le reproche qu'on fait à M. Racine.

V. & VI. vol. Sur la fin du quatriéme tome de la nouvelle Bibliothéque, on commence à nous expoſer les Traductions Françoiſes des Poëtes Latins. Celles de Plaute & de Terence ouvrent ce morceau de Littérature ; viennent enſuite Catulle, Lucrece, Virgile, Horace, Ovide, &c. En un mot tout le Parnaſſe Romain, devenu François par nos Traductions. M. l'Abbé Goujet nous détaille l'Hiſtoire de ces grands Ouvrages, il ſuit toutes les démarches des Traducteurs, leurs efforts, leurs combats, leurs ſuccès. Ceci eſt un des endroits de la Bibliothéque qui ſera

le plus visité, on est là en pays de connoissance, on se trouve en même tems au milieu de Rome & de Paris, & l'on ne peut s'y égarer, puisque l'Auteur montre toutes les routes jusqu'aux sentiers mêmes. Un des beaux endroits du cinquiéme vol. est le Traité sur *les Ecrits pour & contre Virgile*; on y voit avec plaisir que le nombre des Apologistes & des Admirateurs de ce génie immortel surpasse infiniment celui des Aggresseurs & des Zoïles. La comparaison des Traducteurs d'Horace; Dacier, Tarteron, Sanadon, fait encore beaucoup de plaisir aux Lecteurs; on aime de même la critique d'Ovide & de ses Traducteurs; elle se trouve sur la fin du cinquiéme tome, & au commencement du sixiéme. Ce dernier volume présente outre cela Tibulle, Properce, Phedre, Perse, Juvenal, Lucain, Seneque, Petrone, Stace, Martial, Claudien & quelques autres moins considérables. La réu-

nion de tant de richesses mériteroit bien des attentions de notre part, & passeroit de beaucoup les bornes d'un Extrait. Nous l'avons déja promis, nos Mémoires seront moins précipités, moins serrés sur les volumes suivans ; & nous souhaitons que l'Auteur en donne un assez grand nombre pour nous occuper souvent ; mais s'il oublie de faire entrer dans son Ouvrage l'*Histoire des Bibliothéques Françoises*, il faudra que quelqu'un se charge d'un Supplément à cet égard : on voit bien que l'éloge de celle-ci en seroit le principal objet & le plus bel ornement.

ARTICLE LVII.

EXTRAIT D'UN ME'MOIRE sur les Eaux Minérales & Médicinales de Bardon, près de Moulins en Bourbonnois.

LEs Eaux Minérales portent partout le caractére des grandes libéralités du Créateur ; elles ſont abondantes & préparées pour tout le monde ; elles ont diverſes propriétés, divers talents, pour ainſi dire. Si les maux qui affligent le genre humain ſont variés preſque à l'infini, ces ſources ſalutaires qui découlent des Montagnes, qui ſe déclarent par leurs minéraux, par leurs exhalaiſons, par tous leurs phénoménes, nous conſolent en quelque ſorte de tant d'infirmités.

C'eſt aux hommes d'uſer avec action de graces de ces bienfaits de la Providence ; c'eſt aux Obſervateurs de la Nature d'y découvrir

les trésors qu'une main toute-puissante y a renfermés. Il est des Pays plus favorisés que d'autres en ce genre de richesses; la France a des Provinces bien privilégiées à cet égard; le Bourbonnois est une des plus célébres; c'est de là qu'on vient de nous envoyer un Mémoire pour la connoissance d'une Fontaine qui est à la porte de Moulins, & qui, par le nombre de ses qualités, mérite les attentions du Public.

Cette Fontaine est celle de *Bardon* *, & le Mémoire qu'on nous a communiqué est de M. *Diannyere*, Docteur en Médecine, établi depuis un an Intendant de ces eaux; c'est un Observateur curieux, entendu, appliqué à la théorie & à la pratique: son écrit fait connoître l'étendue de ses lumiéres dans toutes les parties de la Médecine, & en particulier sur

* On l'appelle ainsi, parce qu'elle touche une Commanderie de Malthe, nommée S. *Jean de Bardon.*

la Fontaine commiſe à ſes ſoins. Comme ce Mémoire nous a paru trop long, trop rempli de diſcuſſions & de termes de l'art, nous avons cru devoir l'abreger & le mettre au niveau de tous nos Lecteurs. Nous dirons l'eſſentiel, & nous commençons par indiquer la méthode que l'Auteur y obſerve. Il traite d'abord des minéraux que contiennent les eaux de Bardon; en ſecond lieu des effets que ces minéraux cauſent dans le corps humain; troiſiémement des maladies où il convient d'employer les eaux de cette Fontaine; enfin des régles qu'il faut obſerver dans l'uſage qu'on en veut faire.

I. *Des Minéraux que contiennent les eaux de Bardon.* Deux Auteurs * qui écrivoient il y a plus d'un ſiécle ont parlé de ces eaux & de leurs propriétés; ils ſe plaignent l'un &

* M. *Banc*, Médecin à Moulins, *Traité des Sources Miner. P.* 130. M. Ducheſne, *Antiq. des Villes & Chateaux de l'Europe*, *P.* 615.

l'autre du peu d'attention qu'on avoit de leur tems pour entretenir la Fontaine, pour empêcher que les eaux douces du canton & la pluye ne vinssent s'y mêler. Ces négligences ont cessé; les eaux de Bardon se déchargent aujourd'hui dans un puits ou réservoir qu'enferme une chambre voutée; le lieu est commode, bien entretenu, environné de campagnes & de jardins agréables. Dès qu'on entre dans la chambre, une odeur sulfureuse & bitumineuse saisit l'odorat, l'eau est tiede en tout tems, mais beaucoup plus en hyver; elle est claire, d'un goût de fer & de vitriol dissous, sans toutefois causer aucun déboire.

Quand on la mêle avec la noix de gale, elle prend une teinture noire; quand on la fait évaporer à un feu lent, sa résidence est manifestement salée; on en tire avec l'aiman des particules de fer; jettée au feu, elle s'y allume, elle fuse, elle répand une odeur sem-

blable à celle de la poudre à canon. On trouve aussi aux parois du vase une matiére noirâtre, grasse au toucher, & propre à se fondre au feu. Tout cela, & bien d'autres particularités que le Mémoire exprime en stile Chymique, montrent que les eaux de Bardon contiennent du vitriol, du nitre, du bitume, du fer & du souphre, mais ce mélange est si fin, que la couleur des eaux n'en est point altérée, & toutes les parties de ces minéraux sont si déliées qu'elles s'évaporent aisément dans les expériences, si l'on n'est attentif à les bien faire.

II. Des effets que ces minéraux causent dans le corps humain. Puisque les eaux de Bardon contiennent du fer, du vitriol, du nitre, il faut qu'elles ayent la vertu résolutive & apéritive, c'est-à-dire, pour parler plus physiquement, qu'elles doivent diviser, atténuer les corps étrangers qui forment des obstructions. Le Mémoire expli-

que ici toute la méchanique, tout l'effort des minéraux dans ces sortes de maladies, c'est une théorie où la science de l'Auteur paroît à découvert. Il en résulte que plus les parties des minéraux sont mobiles, actives, & pénétrantes, plus elles ont d'efficacité pour rétablir la circulation du sang, pour mettre en mouvement les humeurs rallenties, pour dissiper les congestions.

Cela s'entend, ce semble, assez en ne considérant même les minéraux que selon leur nature prise en général, mais on ajoute avec raison que pour aider leur action, il faut employer un véhicule qui s'insinue, qui se distribue ; & quel véhicule meilleur que l'eau, & si cette eau est tiéde, si d'elle-même elle roule les minéraux, si elle les oblige de suivre ses mouvements, pourra-t-on rien imaginer de plus propre à pénétrer dans les plus petits vaisseaux du corps humain ?

Telles sont toutes les eaux chau-

des minérales, telles en particulier celles de Bardon ; leur effet le plus ſenſible eſt de pouſſer par les urines, & cela doit être ainſi, puiſque d'une part elles rendent les humeurs plus fluides, & que de l'autre elles ont la vertu de relâcher les parties ſolides, les membranes, les vaiſſeaux deſtinés aux évacuations. Par la même raiſon, ces eaux ne conviendroient point dans les maladies où les humeurs ont trop de cours, comme dans les hémorrhoïdes, les hydropiſies, les flux de ventre, &c. car ce ſeroit fortifier un ennemi domeſtique, & s'entendre avec lui pour achever de détruire la ſanté. Nous croyons que ces principes s'appliquent à toute eſpéce d'eaux chaudes minérales ; mais il eſt toujours utile de ſçavoir que celles de Bardon entrent dans le ſyſtême général de ces ſortes de remédes naturels.

III. Des maladies où il convient d'employer les eaux de Bardon. Avec

un peu de phyſique & de raiſonnement, il eſt aiſé de deviner quand & comment les eaux de Bardon peuvent être utiles. Puiſqu'elles ont par excellence la vertu apéritive, elles ne peuvent manquer de réuſſir contre les gonflements d'eſtomach, les coliques, les rétentions d'urines, les paralyſies, la jauniſſe, les maladies hiſtériques, les affections hypocondriaques, &c. par tout en un mot où il y a obſtruction & engourdiſſement; ou bien trop de roideur & de reſſort dans les fibres. Quelque choſe de plus particulier à ces eaux, c'eſt qu'elles réuſſiſſent dans les maladies de la peau, elles appaiſent ces demangeaiſons qui fatiguent le malade, elles font diſparoître ces tumeurs qui décélent un mal qu'on voudroit cacher.

Un autre uſage qu'on en peut faire, c'eſt de les prendre pour ſe préparer aux eaux de Bourbon. Car celles-ci demandent quelquefois des préparations extraordinai-

res, & cela arrive ſurtout quand les malades ſont d'un tempérament très-échauffé; or on ne peut douter que les eaux de Bardon, qui ſont humectantes & rafraîchiſſantes, ne miſſent les humeurs dans un état de tranquillité qui aſſureroit tout le ſuccès de celles de Bourbon; ajoutez-y la facilité de cette préparation; on ne prend les eaux de Bourbon qu'au Printems & en Automne, celles de Bardon ſe prennent en tout tems, même au fort de l'Eté; y auroit-il rien de mieux que d'uſer de ces eaux dans l'intervalle des deux ſaiſons de Bourbon? De cette maniére, un malade ne ſe diſpoſeroit-il pas à tirer tout l'avantage de ſa ſeconde ſaiſon? & ne ſeroit-on pas tenté de croire que la Providence a placé ces deux Fontaines ſi près l'une de l'autre, pour qu'elles s'aident mutuellement; l'une opérera des guériſons, & l'autre en fera les préparatifs; la premiére ne ſera ouverte que pendant un tems, &

l'autre coulera ſans ceſſe pour les beſoins du genre humain ; celle de Bourbon ſera plus puiſſante ſi l'on veut, mais celle de Bardon ſera plus douce & plus inſinuante. Les merveilles de celle-là ſeront plus célébres, & les bienfaits de celle-ci auront peut-être plus d'étendue. Quoiqu'il en ſoit, voici toujours une ouverture qu'on peut mettre à profit, & une occupation ſalutaire pour les malades qui ſont obligés de prendre les deux ſaiſons de Bourbon.

IV. Des régles qu'il faut obſerver dans l'uſage des eaux de Bardon.

Le Mémoire ſur lequel nous travaillons entre ici dans un détail tout de pratique ; nous croyons que ceux qui voudront prendre les eaux de Bardon, n'iront pas conſulter le Journal de Trévoux pour ſe guider dans une opération comme celle-ci. Ils ſeront à la ſource même des lumiéres, ils conſulteront l'habile Médecin, qui connoît ſi parfaitement tous les uſages

de cette Fontaine. Il nous suffit de dire que des saignées préparatoires peuvent être utiles ; qu'il est à propos de prendre d'abord *ces eaux à petites doses* ; d'augmenter la quantité des verres suivant les forces du malade & la nature de son indisposition ; de se procurer un exercice modéré ; d'entretenir la gayeté & la liberté de l'esprit ; de se servir de viandes saines, aisées à digérer ; de seconder l'effort des eaux par quelques purgations ; tout cela encore une fois sous la direction d'un Médecin sage, & expérimenté. Nous ne croyons pas qu'on soit tenté en pareil cas de s'adresser à d'autre qu'à M. *Dianyere.*

ARTICLE LVIII.

LETTRES D'UN FRANÇOIS. 3 *vol.* in-12. 1. *vol. pages* 327. 2 *vol. pages* 357. 3 *vol. pages* 380. *A la Haye, chez Jean Neaulme* 1745.

QUelque justice que nous rendions aux ingénieuses Lettres qui ont paru depuis un certain nombre d'années sur les Anglois, nous pouvons assurer que celles-ci ne perdront rien de leur mérite, & ne se trouveront point déplacées dans un même Recueil. Les Auteurs des précédentes y ont pris le ton de Panégyristes, du moins autant que celui d'Historiens; & la grande idée qu'ils ont donnée de la Nation Angloise n'a pas peu contribué à leur donner vogue parmi certaines gens, qui ne trouvent rien de beau que ce qui n'est pas chez eux. M. l'Abbé le Blanc, Auteur de ces nouvelles

Lettres paroît, dans tout ce qu'il traite, uniquement guidé par la vérité, la raison, la probité & la vertu. Il blâme tout ce qu'il trouve de repréhensible, en accordant des éloges sincéres à tout ce qui en mérite. D'ailleurs on ne peut le soupçonner de n'avoir pas connu l'Angleterre: ses Lettres embrassent un espace de sept années, depuis 1737, jusqu'à la fin de 1744; tems plus que suffisant pour se mettre au fait d'une Nation aussi voisine de nous.

Il est vrai que presque tout ce qu'il rapporte des Anglois a été traité par des plumes habiles: mais outre que très peu d'Ecrivains l'ont aussi bien traité, personne ne l'a fait d'une maniére aussi étenduë, ni aussi sincere. Peut-être même que ceux qui s'imaginent connoître le mieux les Anglois, apprendront ici ce qu'ils ne sçauroient pas.

Les Lettres dont on donne l'Extrait, sont adressées à différentes

personnes toujours distinguées par leur naissance, ou par leur mérite, & souvent même par l'un & l'autre; elles sont au nombre de 92, & ne laissent rien à désirer de tout ce qui peut satisfaire un Lecteur curieux de connoître les mœurs, le caractere, la religion, & la littérature d'un pays dont-il entend si souvent parler. Comme l'Auteur à traité différentes matieres dans une multitude de piéces détachées, qui souvent ont beaucoup de rapport entre elles, nous n'entreprendrons pas de le suivre exactement dans tous les détails particuliers. Il n'y a point de Lettre qui ne renferme les réflexions les plus ingénieuses & les plus instructives : mais on les a un peu trop prodiguées, & si l'Ouvrage étoit un peu moins étendu, il en auroit plus de force & de grace.

Tout ce que nous avons à en dire se rapportera donc à huit ou neuf articles plus intéressans que les autres. Le caractére & les mœurs

des Anglois, la forme & les abus de leur Gouvernement, la ſingularité de leurs modes & de leurs uſages, quelques réflexions ſur la réformation & les ſectes différentes établies parmi eux, une idée abregée de Londres en particulier, une peinture plus étendue de leurs campagnes & de leurs jardins, leur Langue & leur Poëſie, leurs goût par rapport aux beaux arts en géneral, leur Théatre en particulier : Voilà les principaux objets auxquels ſe réduiſent les Lettres de l'Auteur, & dont nous allons rendre compte. Nous le ferons ſouvent parler lui-même ; & les traits que nous en citerons parleront ſans doute mieux en ſa faveur que tous les éloges que nous pourrions lui donner. Preſque partout on trouvera un ſtile pur, élégant, ingénieux. C'eſt dommage que de tems en tems reviennent certains mots peu corrects, quelques expreſſions vicieuſes : Au reſte elles ſont rares, & on peut appliquer ici cette Sentence ;

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Il n'appartient qu'à un petit génie, ou à un ſatyrique de profeſſion, de condamner tout un Ouvrage pour quelques défauts qui s'y trouvent.

Le but principal de M. le B, a été de bien connoître les hommes parmi leſquels il avoit à vivre, & il ne pouvoit mieux commencer que par cette judicieuſe maxime. » L'étude la plus digne de » l'homme, eſt celle de l'homme » même. » Sur-tout, ajoute-t-il, » » Quelle idée ne doit-on pas ſe for- » mer d'une Nation qui paroît tout » à la fois guerriere, commerçan- » te & Philoſophe ? c'eſt Rome, » c'eſt Carthage, c'eſt Athénes » même. » Voilà ce qui l'encourage dans ſes recherches. Ainſi...

1°. Pour ce qui regarde le caractére des Anglois, on nous les repréſente comme les gens du monde les plus prévenus en fa-

veur de leur Nation, ils lui donnent la ſupériorité en tout : les plus belles contrées de l'Aſie ſont des pays diſgraciés de la Nature en comparaiſon du leur. Rien de tout ce qui ſe trouve ailleurs, & ſurtout chez les François, n'approche de ce qui ſe trouve chez eux. La mauvaiſe opinion qu'ils ont de nous vient principalement de ce qu'ils n'en jugent que par quelques miſérables refugiés, ou par quelques Avanturiers qui quittent la France pour aller chercher fortune ailleurs. Cette idée qui s'accorde ſi bien avec la haine qu'ils ont naturellement pour les François, eſt fortifiée par les portraits que leur en tracent de tems en tems quelques mauvais Auteurs comiques. Dans l'une de leurs piéces, par exemple, un petit maître François laiſſe tomber un morceau de fromage, en tirant ſon mouchoir de ſa poche.

Il arrive au contraire, comme l'Auteur le remarque fort bien,

 que

que souvent nous n'avons trop bonne opinion des Anglois, que parce que nous en jugeons uniquement par quelques hommes célebres, ou qu'on a vûs à Paris, ou dont on a entendu parler. Car en France, sur tout depuis quelques années, il y a bien du travers sur cet article: vous y verrez des gens ne rien vanter que les Anglois, conduite dont on fait sentir ici le ridicule. » Le mépris de la Patrie » montre plus de vanité que de » raison, & provient plus d'une » humeur chagrine, que d'un es» prit philosophique. La vertu fait » le Citoyen du monde, le vice » seul peut faire qu'un homme se » trouve étranger dans sa propre » Patrie. » Cependant quelque idée que les Anglois affectent d'avoir de nous, ils tombent à cet égard dans les plus étranges contradictions. » Ils nous craignent » & nous méprisent; nous sommes » la Nation qu'ils accueillent le » plus, & qu'ils aiment le moins:

» Ils nous condamnent, & nous » imitent : ils adoptent nos mœurs » par goût, & les blâment par po- » litique. » Effectivement nulle part les Etrangers ne sont mieux accueillis qu'à Londres ; mais ils en sont communement redevables à la vanité des Anglois, & à l'envie qu'ils ont de l'emporter sur les François, qui passent pour le peuple le plus poli de l'Europe.

La nature du Pays influe beaucoup dans le caractére. L'air que les Anglois respirent produit tout à la fois & la richesse de leurs paturages, & l'affection mélancholique de leur tempérament. De-là le mécontentement & l'inconstance, delà le défaut de cette douceur d'esprit & de cette gayeté d'humeur qui fait le charme de la société, qui caractérise notre Nation, & qui passe pour folie aux yeux des Anglois. Mais quoiqu'ils en puissent penser, M. l'Abbé le B*. tire de cette gayété qu'on nous reproche, les avantages les plus solides, tou-

jours examinés ſur les regles de la plus ſage Philoſophie. „ Hobbes, „ dit-il, ſoutient que le rire ne vient „ que de notre orgueil : mais il „ ſuffit de remarquer que les gens „ fiers ſont communement ceux „ qui rient le moins. La gravité „ eſt la compagne de l'orgueil... „ Quand je vois un Anglois rire, „ il me paroît plutôt chercher la „ joye que l'éprouver. „ Cette penſée eſt délicate, il eſt aiſé de voir par-là, que la raillerie n'eſt pas naturelle aux Anglois, & qu'elle a mauvaiſe grace dans la plûpart de ceux qui ſe la permettent. Ici l'Auteur condamne en honnête homme toute raillerie, toute plaiſanterie offenſante, auſſi bien que la joye outrée; mais en homme d'eſprit il ſe déclare partiſan de la gayété, comme de l'avantage le plus déſirable pour la ſociété, le plus utile & pour ſoi-même, & pour ceux avec qui l'on vit. „ Les eſ„ prits triſtes & mélancholiques „ ſont mécontens de tout, parce

„ qu'ils le ſont toujours d'eux mê-
„ mes... Une humeur triſte &
„ noire tombe aiſement dans le fa-
„ natiſme, & le fanatiſme mene à
„ tout. „ Il ſeroit à ſouhaiter,
qu'on fit plus d'attention à cette vérité: on ne verroit pas dans le monde tant d'horreurs couvertes du voile de la Religion & du zéle.

Dans le caractére des Anglois on fait entrer la maniére dont ils converſent entr'eux, & dont ils ſe comportent envers le ſexe. La politique qui les occupe ſans ceſſe, & l'éducation que la plûpart ont reçuë dans les Univerſités font qu'ils ne converſent pas, mais qu'ils diſſertent. „ Auſſi n'eſt-ce que chez
„ eux que l'on trouve des pédans,
„ au ſein même de la Cour. „ D'ailleurs „ autant les François ſe plai-
„ ſent dans la compagnie des fem-
„ mes; autant les Anglois la crai-
„ gnent. „ (Ce tour de phraſe qui revient ſouvent, & quelques mots hazardés font tort au ſtile de l'ouvrage.) Comme ils ſe piquent

d'être Philoſophes, ils regardent ces ſoins & ces complaiſances qu'on a en France pour le ſexe, comme au-deſſous d'eux. C'eſt à cette maniére de penſer que l'Auteur impute ce qu'il y a de dur, d'impoli & de ſauvage dans les manieres Angloiſes. Les ſociétés où il n'entre que des hommes ne ſont pas propres à polir les mœurs. » Les hommes entre eux ſe négligent trop, entre eux toute converſation languit, ou tourne en diſpute. »

Du même principe, c'eſt-à-dire du tempérament triſte & mélancholique, viennent ces vapeurs auxquelles les Anglois ſont ſi ſujets. M. le B *. badine ſur cette eſpece de maladie, comme venant dans la plûpart d'une imagination déreglée. » Les vapeurs, dit-il, ſont » plus communes en Angleterre » qu'ailleurs ; parce que c'eſt le » pays où il y a plus de gens qui » s'inquiétent & qui s'ennuyent. » Dans cette plaiſanterie il ſort un

peu de sa modération ordinaire, il est heureux d'ignorer les effets de cette cruelle maladie; mais il n'auroit pas dû ignorer qu'elle est aujourd'hui commune à ceux qui ont beaucoup d'esprit, & à ceux qui n'en ont guere; & que la mode de s'en faire honneur est passée. Il n'auroit pas dû, sans connoissance de cause, tourner en ridicule les Sachets Anti-apoplectiques du sieur Arnoult. Du moins un Physicien au fait de l'Histoire, sçauroit, que de tout tems il y a eu des maladies qui ont plus dominé dans un siécle que dans un autre. Sous prétexte qu'il y a des malades imaginaires, il n'arrive que trop de traiter sans pitié des malades réels.

C'est apparemment du même caractére que naissent dans les Anglois trois sortes de passions propres à dissiper l'ennui & à bannir les vapeurs, celles de la chasse, des courses de chevaux & des combats de gladiateurs. En Angleterre, la chasse est la passion de tous les

âges & de tous les ſexes. Rien de plus amuſant, ni de plus extraordinaire que les traits de folie (car on peut leur donner ce nom) que l'Auteur en rapporte. L'habitude où ſont les Anglois de paſſer plus de la moitié de leur vie à la campagne, & la néceſſité de diſſiper l'ennui qui les dévore peut ſervir à les excuſer. C'eſt ce qui eſt ici accompagné d'une belle morale & de réflexions ſolides, mais qui ſeroient plus frappantes, ſi elles étoient moins répandues; par-tout l'Auteur a trop voulu faire ſentir qu'il étoit Philoſophe. On trouvera à s'amuſer plus agréablement dans ce qu'il dit des courſes de *New-Market*, des paris qui s'y font pour ou contre le cheval vainqueur, des complimens qu'on y fait au palefrénier qui l'a monté, de l'attention qu'on apporte à conſerver la race des chevaux qui ont remporté le prix, & de la folie même qu'on pouſſe juſqu'à graver leurs portraits. Pour ce qui eſt des

combats de gladiateurs, quoiqu'en Angleterre ils ſoient moins communs qu'autrefois, croiroit-on qu'on y voit encore des Seigneurs du premier rang ſe faire honneur de ce métier, d'exceller même à ſe battre à coups de poings contre la populace, d'être de bons lutteurs & de bons coureurs? &c.
» Chaque pays a ſes mœurs, en
» France on chante pour s'amuſer,
» ici (en Angleterre) on fait le
» coup de poing pour paſſer le tems.

Si dans le caractére Anglois il entre des défauts, il y entre beaucoup de qualités eſtimables, & c'eſt ce que reconnoît l'Auteur avec ſa droiture ordinaire. » Une des
» vertus caractériſtiques des An-
» glois, dit-il, eſt cette probité ſi
» eſſentielle dans le commerce de
» la vie: leur abord n'eſt pas pré-
» venant, mais quand une fois on
» les connoît, on trouve chez eux
» de l'amitié & des ſentimens,
» autant que dans aucune autre
» Nation. » Du reſte, manieres

polies, envie de plaire, certains égards, que nous appellons égards de bienséance, tout cela ne s'accorde pas avec la liberté dont ils se piquent. » Ce que nous appel-
» lons à Paris un homme aima-
» ble, ne s'appelle à Londres qu'un
» homme frivole. » En ce point les femmes mêmes leur ressemblent, auprès d'elles les maniéres agréables, les galanteries, les complaisances, les soins, les flateries de nos François ne sont que des bagatelles & des puerilités.

20. L'article du Gouvernement Anglois est traité avec plus de soin encore que ce qui regarde leur caractére. C'est aujourd'hui l'idole d'une infinité de gens, toujours ennemis du Gouvernement de leur Nation : mais pour peu qu'on fasse attention au détail & aux judicieuses réflexions de M. le B. *. on rabattra beaucoup de l'idée qu'on s'en étoit formé. Au premier aspect, » la forme du Gouverne-
» ment paroît dictée par la sagesse

» même : mais peut-être ne faut-
» il lire que leur Histoire, pour
» être convaincu que ce Gouver-
» nement si vanté, de même que
» la République de Platon, n'est
» qu'un projet idéal qu'on ne peut
» réduire en pratique... Il a peut-
» être le plus grand des défauts,
» c'est de supposer dans les hom-
» mes une perfection que l'huma-
» nité ne comporte pas. » L'Au-
teur remarque que d'un côté les
Anglois louent avec excès la Cons-
titution de leur Gouvernement ; &
que de l'autre ils se plaignent avec
amertume de la violation conti-
nuelle de leurs Loix. » C'est ce me
» semble, ajoute-t-il, ou vanter
» un Gouvernement qui n'existe
» que dans leur idée, ou déplorer
» des malheurs qui n'ont point de
» réalité ».

On lui répondra peut être, que
rien n'est plus avantageux en soi,
qu'un Gouvernement mêlé du Mo-
narchique, de l'Aristocratique &
du Democratique : mais un Philo-

sophe sage ne se laisse pas éblouir par les apparences. Pour se décider lui-même, » il examine le rap-
» port des Loix & des mœurs, du
» naturel des Peuples, & de la
» forme du Gouvernement... Il
» pese dans la balance de la mo-
» rale ce que l'on doit laisser aux
» hommes de liberté, ou leur im-
» poser de contrainte, pour les
» rendre plus vertueux, c'est-à-
» dire plus heureux; dans les abus
» du Gouvernement, il recherche
» les vices de sa constitution; dans
» l'inéxécution des Loix, il recon-
» noît leur insuffisance. » C'est en conséquence d'un tel examen, & après avoir balancé de la maniere la plus judicieuse & la plus précise les inconveniens & les avantages du Gouvernement Anglois, que M. l'Abbé le B. * reclame contre tous les éloges qu'on lui a donnés. 1°. Cette guerre perpetuelle qui regne entre le Peuple & son Roi doit troubler toute la tranquilité publique. 2°. Dans l'Election des Mem-

bres de cette Chambre des Communes à qui la Nation doit sa liberté, tout se fait à prix d'argent, & le Ministére a trop de moyens de corrompre les suffrages. Le Roi étant le maître de toutes les graces, la Cour a toujours des Titres & des Dignités à donner, des emplois & des pensions à promettre à ses Partisans : par-là les Grands sont tenus en bride, & les Députés du Peuple sont gagnés. „ Il est „ peut-être plus difficile, dit-on ici „ fort ingénieusement, de résister „ à la séduction qu'à la tyrannie „ ouverte. On oppose la force à la „ force : aux attraits des richesses „ & des grandeurs que peut-on „ opposer, que le bouclier de la „ vertu ? „ Aussi tous les jours arrive-t-il que celui qui, à la Chambre des Communes, vient d'invectiver contre le Gouvernement, change de ton dès qu'il voit des charges, des emplois & des pensions à obtenir. Là comme ailleurs, l'intérêt personnel décide presque

toujours du vrai, ou du faux... 30. Comment se fait l'Election des Membres de cette Chambre basse? le plus ambitieux & le plus prodigue emporte les suffrages; celui qui enivre le plus de Peuple, peut compter sur un plus grand nombre de voix. De-là toutes les bassesses à quoi les plus grands Seigneurs mêmes se réduisent, & dont on voit ici un détail bien singulier. Et qu'arrive t-il des dépenses excessives qu'on est obligé de faire pour être élu? » Que ces mêmes » Députés qui par ambition se sont » ruinés en entrant au Parlement » sont obligés, pour rétablir leurs » affaires, de vendre à la Cour » leurs suffrages; & le Peuple mê- » me qui les a choisis.».... 40. Quels abus ne se sont pas glissés dans les deux Chambres? Dans celle des Pairs on a le privilége de donner sa voix *par Procureur*; dans celle des Communes on a celui de s'absenter sans raison: & de-là combien de désordres? Aussi dans l'une

& dans l'autre, n'y a-t-il ordinairement qu'une douzaine de têtes qui pensent pour toutes les autres & qui décident de toutes les affaires : inconvenient d'autant plus dangereux, que c'est ici le corps même de toute une Nation. Est ce donc là ce Gouvernement si vanté, ce pays d'hommes, en comparaison duquel tous les autres ne sont que des Pays d'esclaves ? » Que » deviennent les plus sages cons- » titutions ; lorsque ceux qui sont » faits pour les maintenir trouvent » leur intérêt à les renverser ? »

L'Auteur convient que rien n'est plus aisé que de se laisser frapper par l'idée de République & de liberté ; mais ce mot même d'une liberté qui a fait répandre tant de sang en Angleterre, n'y est pas encore bien entendu. Un homme libre n'y veut dire autre chose, que celui qui n'obéit point à un Roi : mais, réprend notre Auteur, les divisions & les guerres qui naissent de l'égalité où les hommes as-

pirent dans une République, ne prouvent que trop, que le plus souvent on est libre sous un Roi, & esclave dans une République.
» L'Histoire des Macédoniens qui
» obéissoient à un Roi offre moins
» d'exemples de l'abus de l'autori-
» té, que celle des Atheniens qui
» étoient gouvernés par un Senat. »
Ici on explique en quoi consiste la vraie liberté des particuliers; car souvent le corps de la Nation est libre, & chaque particulier est en quelque sorte esclave; la liberté de tous les Membres est immolée à celle de l'Etat. » Bayle est
» forcé d'avouer lui-même, que
» bien des gens dans les Pays Etran-
» gers se font une fausse idée de
» la liberté Hollandoise, & de la
» servitude Françoise. » Dans tout ce qu'on lit à ce sujet aussi bien que sur les avantages de l'Etat Monarchique, en différentes lettres de cet Ouvrage, on ne peut trop applaudir à la justesse, à la beauté & à la sagesse des réflexions de M.

l'Abbé le B. *. „ La vraye liberté „ consiste dans l'ordre Civil, dans „ l'harmonie de la Société, dans „ la subordination des différens „ Etats qui la composent... Si le „ Peuple est heureux, il est libre. „ Mais le vrai bonheur se trouve t-il dans un Etat, où regnent perpétuellement les discordes & les révolutions, où le Prince ne pense qu'à violer les priviléges de ses sujets, & le Peuple qu'à usurper les prérogatives de son Souverain ?

Les Anglois payent souvent bien cher cette prétendue liberté dont ils sont si jaloux. Ils nous rappellent toujours les Néron & les Caligula ; „ comme si de pareils monstres avoient rien de commun avec „ ceux des Souverains qu'ils veulent rendre odieux. „ Dans des siécles où la raison est plus éclairée & plus accoutumée à raisonner juste ; dans l'Europe où les Peuples sont naturellement fiers, remuans & courageux ; dans une Religion qui rapelle si fortement aux Rois

& aux Peuples leurs vrais devoirs ; le Deſpotiſme des Payens & des Mahometans n'eſt point à craindre. C'eſt ce que l'Auteur développe avec beaucoup de diſcernement. » Ceux de nos climats ne ſont pas » faits pour l'eſclavage, comme » les Aſiatiques que la molleſſe » abâtardit. » On ſera peut-être ſurpris de voir que les Anglois qui connoiſſent ſi bien la politique, ne ſont pas pourtant auſſi habiles Négociateurs, que d'autres Peuples de l'Europe, moins exercés qu'eux à combiner les grands intérêts. » Ils ont ſouvent perdu par » des Traités le fruit de pluſieurs » victoires. » Autre défaut de leur Gouvernement, le Miniſtre s'y trouve, & plus embarraſſé avec ſa propre Nation, & moins autoriſé avec les autres. » Il eſt dans le cas » d'un homme revêtu d'une char- » ge importante, & qui eſt en » même tems inquiété dans ſon » domeſtique.... Les déſordres de » ſa maiſon l'empêchent de don-

» ner toute ſon attention aux de-
» voirs de ſa charge. »

Dans les grands chemins (car rien n'eſt oublié de ce qui ſert à faire connoître l'Angleterre) on ne peut voyager ſans riſque : quand on paſſe d'une Province à une autre, il eſt d'uſage de mettre à part une douzaine de guinées, comme un tribut que l'on doit au premier qui les demandera, ſans quoi on s'expoſe à être aſſommé. Les Maréchauſſées remediroient à ce déſordre; mais les Anglois en plaiſantent, & ne tirent pas moins de vanité de l'adreſſe de leurs voleurs, que de la bravoure de leurs Soldats: une bonne Maréchauſſée ſeroit compoſée de troupes, & les troupes ſont contraires à un Gouvernement de liberté. Tous les abus ſont autoriſés par ce ſeul mot.
» Il ſemble que ce ſoit la liberté
» qui les empêche de rendre les
» grands chemins ſurs & pratica-
» bles, de paver la Ville de Lon-
» dres, & d'y établir une bonne

» police. Avec ce grand mot, on
» pallie tout, & on ne remedie à
» rien. »

On s'imagine bien que ce qui regarde le commerce fait partie du Gouvernement : & c'est ici que les Anglois triomphent. Ils voudroient eux seuls faire le commerce de toute l'Europe, & ils prétendent avoir des fonds suffisans pour l'entreprendre. On nous fait remarquer, que la situation & la richesse de leurs Isles, l'industrie & la valeur de leurs habitans, tout y concourt. Mais après avoir exposé la suite & le progrès de leur commerce, depuis Edouard III. jusqu'à nos jours, l'Auteur suggere des moyens sûrs & faciles de faire fleurir le commerce en France, des regles sages sur ce que la bonne politique exigeroit de nous; un point capital, par exemple, seroit de nous passer du blé & du tabac des Anglois, & de n'en tirer que des laines. Il développe au mieux les avantages des Manufactures & des Arts. » Les E∫-

» pagnols, malgré tout l'or des In-
» des, ſont devenus pauvres, pour
» les avoir négligés » ; & ſur-tout
pour avoir dépeuplé leur pays, en
faveur de leurs Colonies. » Les
» véritables richeſſes d'un pays, ſont
» les hommes & leur travail. » Il
eſt vrai, ajoute t-on, que ce que
les Anglois nous enlevent d'un
côté, ils nous le rendent de l'au-
tre. » L'entêtement qu'ils ont pour
» nos modes, eſt une eſpece de
» tribut que leur folie paye à la
» nôtre... Ils nous blâment par
» humeur, & nous imitent par
» goût. Auſſi épris que nous de
» toutes les nouveautés, ils ſont
» obligés d'adopter les nôtres ;
» parce que leurs ouvriers exécu-
» tent, & n'imaginent pas. »

Il eſt vrai que M. le B*. paroît revenir trop ſouvent au Gouvernement Anglois ; mais c'eſt pour en prendre occaſion de nous faire aimer le nôtre, & de donner à Louis XV. les éloges qu'il mérite. » Rendons graces au Ciel, dit-il,

» qui nous fait vivre aujourd'hui
» ſous un Prince uniquement oc-
» cupé du bonheur de ſes ſujets.
» S'il en eſt devenu l'amour, c'eſt
» qu'il s'en eſt montré le Pere ...
» La voix du Peuple s'eſt fait en-
» tendre, & le peuple ne flatte pas.
» Le nom de *Louis le Bien-Aimé* eſt
» déja écrit dans les faſtes de l'Hiſ-
» toire, ainſi que dans le cœur
» de tous ſes ſujets. » On recon-
noît ici le bel eſprit & le bon Fran-
çois.

3°. La ſingularité des Anglois & la bizarrerie de leurs modes doivent naturellement entrer dans leur caractére; mais elles méritent bien un article ſéparé. Vanité mal entenduë, envie outrée de faire parler de ſoi, voilà le principe de ce goût ſi violent pour la ſingularité qu'ils portent à des excès qui font rire & pitié en même tems. Parmi une infinité d'exemples, on nous en cite ici un du Comte de P. **. qui pour vivre plus tranquille » prétendoit cauſe

» d'ignorance de tout ce qui pou-
» voit lui arriver de facheux. Sa
» femme étant morte, il n'en vou-
» lut rien croire. » N'est-ce point, dit notre Auteur, cet amour de la singularité qui affectionne si fort aux Anglois tant de jeunes gens, & de prétendus beaux esprits parmi nous? il convient, qu'il y a des cas, où un air de singularité ne sied pas mal; mais ils sont rares, & sa morale sur ce point est d'un bon goût, & d'une saine critique. Peut on n'être pas choqué de ce travers? » A Paris les valets & les
» femmes de chambres sont sou-
» vent dans leurs habits les singes
» de leurs maîtres: à Londres, ce
» sont les maîtres qui s'habillent
» comme leurs valets, & les Du-
» chesses qui copient leurs fem-
» mes de chambre. »

Les petits-Maîtres sur-tout, de quelque Nation qu'ils soient, lui tiennent fort au cœur, & les portraits qu'il en trace souvent sont joliment écrits. Nous en choisi-

rons un sur plusieurs de la même force. » Le véritable petit » Maître Anglois n'est pas celui » qui copie les nôtres : c'est au con» traire celui qui fait parade de » mœurs diamétralement oppo» sées à celles des François. Des » habits recherchés, un Equipa» ge singulier, des bijoux de tou» te espece, de l'Ambre, des » mouches un ton précieux, » peu d'esprit, beaucoup de jar» gon & une tête vuide de sens ; » voilà à-peu près en quoi con» siste tout le mérite d'un petit » Maître François. Une Perruque » courte & sans poudre, un mou» choir au-tour du cou, au lieu » de cravate, une veste de mate» lot, un bâton fort & noüeux, » un ton & des discours grossiers, » l'affectation des airs & l'imita» tion des mœurs de la plus vile » populace ; voilà ce qui caracté» rise le petit Maître Anglois. » Un trait familier sert ici à achever de peindre ce qu'on veut nous ré-

presenter. » Le grand Thomas,
» pour faire fortune, devroit
» quitter le Pont Neuf, & venir
» s'établir ici à *Charing-Croſſ.* *
» Plusieurs de son métier se sont
» enrichis à Londres, qui n'a-
» voient pas à beaucoup près un
» aussi grand chapeau, ni autant
» de ressources que lui, pour fixer
» les yeux de la populace. »

Avec un goût singulier pour les modes nouvelles, les Anglois ne sont pas heureux dans l'invention. » Celles que nos Françoises
» imaginent nous plaisent, ou du
» moins nous nous y accoutu-
» mons : ici au contraire le sexe en
» invente, que les Anglois mêmes
» ne peuvent souffrir. » Mais aussi, ce qui est rare en France, il y a un grand nombre de Dames en Angleterre assez Philosophes, pour braver la mode & ne vouloir pas subir en ce point le joug de la multitude.

4°. La Religion sert à faire con-

* Place de Londres.

 noître

noître un peuple : mais nous connoiſſons aſſez celle des Anglois, pour que M. l'Abbé le B. * n'inſiſte pas beaucoup ſur cet article. Les cerémonies bizarres & faſtueuſes de leurs obſéques, quelques remarques ſur les *Quakers* & ſur les différentes ſectes établies en Angleterre, l'humiliation où s'y trouvent les Chapelains des grands Seigneurs, occupent un petit nombre de Lettres. Ces Chapelains, dit-il, ne ſont admis à la table des Seigneurs, « qu'aux conditions d'y » jouer le plus bas de tous les rô» les, celui d'un flatteur, ou ce » qui eſt à peu près la même choſe » celui d'un eſclave. » Il en prend occaſion de tomber ſur les flatteurs ſi communs en France aux tables des riches, auſſi bien que ſur les ſatyres perſonnelles qui ne vont qu'à ſatisfaire la malignité des Lecteurs. Sa cenſure paroît ici un peu outrée ; ſelon lui il ſeroit difficile de trouver à ces tables, à commencer par ceux qui les tiennent,

quelqu'un qui ne ſoit pas ou ſot, ou flatteur. Les invectives trop fortes, ou trop fréquentes contre les Riches, doivent être abandonnées ceux qui envient leur fortune.

Pour ce qui regarde les *Quakers*, après avoir rendu juſtice aux portraits *auſſi fidèles qu'agréables* de l'Auteur des *Mélanges de Littérature & de Philoſophie*, on renvoye *à l'Apologie de la doctrine & de la morale de cette ſecte*, par Robert Barclay. On nous apprend ſeulement, que les *Quakereſſes* ſe ſont un peu relachées ſur la ſévérité de leur morale. » Elles » portent aujourd'hui la ſoye, les » rubans & la dentelle; & elles ne » ſe diſtinguent des autres perſon- » nes de leur ſexe, que parce » qu'elles ne reçoivent aucune » des modes qui peuvent le *moin-* » *drement* bleſſer la modeſtie. » Il eſt étonnant que ce terme ſoit échappé de tems en tems à un Auteur auſſi correct.

Quant aux différentes ſectes d'Angleterre, c'eſt ſans fondement

qu'on vante leur tranquillité ; puisqu'elles ne respirent que la discorde & la sedition. Par-tout les Presbytériens fougueux tâchent de rallumer le flambeau des guerres Civiles. » Orgueilleux dans leur » *humilité* (peut-être a-t-on vou- » lu dire *leur humiliation*) inso- » lens dans leur bassesse, ils ne » respectent aucune autorité:leurs » sermons sont des satires, & leurs » prieres sont des imprécations. » Là, comme par-tout ailleurs, » le » parti qui n'est que toleré, n'est » pas lui-même tolérant : il se » plaint de la persecution de ses » ennemis, & il est le premier à » les attaquer. » Voilà bien l'esprit de toute secte rebelle aux Puissances. Que seroit-ce si on lui laissoit prendre des forces ?

Ce qui regarde la reformation introduite en Angleterre est traité plus au long, & fait un des morceaux les plus judicieux & les plus intéressans de ces Lettres. Ce n'est pas, dit-on, le désir d'une vérita-

ble réforme qui a si fort animé les Grands : c'est l'amour du changement, & le désir d'envahir les biens de l'Eglise. Les mœurs du Clergé & du Peuple en sont-elles devenuës plus pures ? Non sans doute. Les Anglois sont scandalisés de voir à Paris des Abbés aux Spectacles : mais est-il plus édifiant de voir à Londres les Caffés & les Cabarets remplis d'Ecclesiastiques de toute espece ? Le Mariage des Prêtres Anglicans, voilà un des grands avantages de la réforme : mais nous osons repondre, qu'on sera touché, édifié même des raisons solides de politique, de décence, & de sentimens pris du fond de la Nature, qu'on apporte ici en faveur du célibat des Prêtres dans l'Eglise Catholique. Quel effet a donc produit la réformation ? celui de détruire presque entiérement la Religion, & d'ouvrir la porte à mille sectes toutes plus extravagantes les unes que les autres. Rien de plus dé-

plorable, que l'aviliſſement du Clergé, & la maniere dont la Religion eſt traitée dans les Ecrits publics. La licence de tout imprimer a étouffé le Chriſtianiſme même dans la plûpart des gens du monde. » Les Réformateurs Anglois » ont fait comme ces Médecins » ignorans, qui détruiſent les bonnes humeurs, en même tems que » les mauvaiſes, & tuent les malades au lieu de les guérir. Sous » prétexte d'extirper la ſuperſtition de leur pays, ils y ont détruit la religion même. »

Ces Ecrivains ſçandaleux qui veulent établir par-tout le doute Pyrrhonien, n'échapent pas à la cenſure de l'Auteur : il voudroit que ces gens, qui par-là renverſent tous les devoirs de la ſociété, & qui apprennent à confondre le vice avec la vertu, fuſſent pourſuivis comme des peſtes publiques. Nous le repetons volontiers, de toutes ſes Lettres, on tire toujours une morale pure, auſſi Chrétienne

que raisonnable. N'est ce point par-là, qu'elles n'ont pas trouvé auprès de certaines gens tout l'accueil qu'elles méritent ?

5°. Il n'étoit pas naturel qu'un homme qui a si long-tems demeuré en Angleterre, ne dît pas quelque chose de Londres cette fameuse rivale de Paris ; & d'abord on demandera peut être, laquelle des deux Villes est la plus peuplée; » la chaleur, dit-il, avec laquelle on se dispute de part & d'autre ce frivole avantage, est quelque chose d'assez ridicule aux yeux d'un Philosophe : comme si en effet un homme étoit plus ou moins estimable, parce qu'il est né dans une Ville plus ou moins grande. Mais communement les hommes sont si petits par eux mêmes, que pour être quelque chose, ils tirent parti de tout ce qui les environne. » On ne devineroit pas la raison qui le fait décider en faveur de Londres ; ce n'est point le plus grand

nombre de ceux qui y naissent, ou qui y meurent chaque année: cette différence peut venir du plus grand nombre de Matelots qui sont sur la Tamise, & dont la plûpart doivent être regardés comme des passagers. C'est donc, que n'y ayant ni police, ni subordination, la corruption des mœurs doit être plus grande à Londres; & que plus les Villes sont corrompues, plus elles sont peuplées. Rien d'ailleurs de plus mal administré que les Hôpitaux, quoiqu'on y donne plus que par-tout ailleurs: & la plûpart des Enfans Trouvés périssent, quoiqu'il y ait par-tout des fonds suffisans pour les nourrir & les élever. A propos de la corruption des mœurs, on insere ici la Traduction d'un projet aussi critique que burlesque du Docteur Stwift, pour payer en moins de six mois toutes les dettes de l'Irlande; ce seroit d'imposer certaines taxes proportionnelles aux vices les plus dominans. Le calcul

eſt juſte, mais peu honorable à la Nation.

Au ſurplus, Londres n'eſt ni auſſi ſuperbe, ni auſſi agréable qu'on pourroit ſe l'imaginer : pendant plus de la moitié de l'année, un brouillard épais, cauſé par la fumée du charbon de terre, y cache le Soleil. Il y a peu de maiſons remarquables ; & un Duc y eſt logé plus à l'étroit, que beaucoup de Bourgeois à Paris : il y a même peu d'Edifices publics qui méritent qu'on en parle ; parce que l'Architecture étant un art de goût, elle n'eſt gueres perfectionnée en Angleterre. La fameuſe Egliſe de S. Paul de Londres, n'eſt que le plan de S. Pierre de Rome réduit aux deux tiers de ſa grandeur, & où l'on a même très mal obſervé les proportions. De là M. le B. *. prend occaſion de faire ſentir ſon goût, en cenſurant celui de nos François modernes, qui dans tout ce qui dépend du deſſein, auſſi bien que dans les ouvrages d'eſ-

prit, commencent à s'écarter de cette noble ſimplicité qui a caractériſé les ouvrages des grands maîtres de l'Antiquité, & du ſiécle de Louis XIV. Les bizarreries, les ornemens frivoles, les contraſtes ridicules, qui brillent aujourd'hui dans nos ouvrages de Sculpture & d'Architecture, fourniſſent encore ici une ample matiére aux plus curieuſes réflexions ſur le vrai goût de ces Arts.

Le luxe eſt bien différent à Londres & à Paris, & cependant nulle part on ne déclame contre le luxe, autant qu'on le fait à Londres. A quoi bon toutes les plaintes des Anglois? » Que vont cher-» cher leurs nombreux Vaiſſeaux » aux deux extrémités de la Ter-» re, que les objets du luxe? » Chacun raiſonne ſur le luxe ſelon ſon goût: mais » la différence des » conditions, des tempéramens » & des affections des hommes, » fait qu'il eſt impoſſible de déci-» der, ce qui eſt véritablement

» luxe ou frugalité dans les parti-
» culiers, & de preſcrire les limi-
» tes exactes de l'un & de l'autre.
» La raiſon veut, qu'il ſoit per-
» mis aux uns de dépenſer plus
» qu'aux autres. » Rien de plus juſte que cette penſée. Tout ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire, comme on le remarque ici fort bien, peut être regardé comme luxe : or tel Anglois qui ne croit pas pouvoir porter un habit brodé, ne fait pas difficulté de dépenſer le triple en eau des Barbades. » Le vice qui nous plaît
» ne nous paroît qu'un goût per-
» mis ; le goût qui n'eſt pas le
» nôtre, nous le nommons vice. » Du moins le luxe qu'on nous reproche en France a banni l'yvrognerie de nos Villes & de nos Armées.

L'Auteur reconnoît, que le vrai luxe eſt un vice dans un particulier ; mais qu'un luxe bien entendu eſt un vrai bien pour un Etat puiſſant, & qu'il eſt le ſoutien du

commerce, de l'induſtrie, des Arts, de la ſociété même. Ainſi, dit-il, „ Que doivent faire à cet „ égard ceux qui ſont à la tête d'un „ Gouvernement ? Imiter la ſageſſe „ de l'Auteur de la Nature, qui „ ſçait tirer le bien général du mal „ particulier. „ Il faut avouer que tout ce qu'il dit à ce ſujet eſt encore un des endroits les plus agréables de tout l'ouvrage, & les plus propres à déconcerter une morale ridiculement outrée, qui veut confondre des conditions autoriſées par l'Evangile.

Les repas de Londres accompagnés de la triſteſſe qui y domine ne ſont pas oubliés. Toute la politeſſe y conſiſte à boire triſtement à la ſanté les uns des autres, pour avoir le plaiſir de boire plus de coups. Mais ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt qu'on ne peut aller dîner chez un homme de quelque conſidération, ſans trouver au ſortir de la Salle tous les Domeſtiques rangés en haye ſur le chemin,

pour recevoir des Convives une ſomme proportionnée aux différens poſtes qu'ils occupent dans la maiſon. ... La deſcription en eſt ici auſſi agréable, que l'uſage en eſt choquant : car il ſe trouve beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont pas le moyen d'aller dîner chez leurs amis. On a établi à Londres des aſſociations particulieres ſous le nom honorable d'Académies, mais elles ont bien tôt dégéneré en aſſemblées de Buveurs, dont on nous cite des traits qui ont de quoi étonner & réjouir. La cérémonie des *Toſtes* eſt un des plus curieux morceaux de ces répas Anglois : elle conſiſte à ſe porter réciproquement la ſanté des perſonnes abſentes que chacun eſt obligé de boire, ſous peine de l'impoliteſſe la plus groſſiére. Il faut en lire ici la deſcription : mais ce que les François ne pardonneront pas, c'eſt de voir que pour ces ſortes de plaiſirs on fait entendre aux Dames que leur

compagnie gêne, & qu'elles se retirent ensemble pour aller prendre tristement leur thé dans un autre appartement.

De la tristesse de Londres, l'Auteur passe à la gayeté des eaux de Bath, « le lieu de l'Angleterre où » le sexe se plaît le plus, & où par » conséquent il songe le plus à » plaire. Ce n'est que là qu'on peut » apprendre bien la Langue du » Pays, & bien connoître les Da- » mes : » mais ce n'est que par la Lettre toute entiére que nous pouvons en donner une juste idée. C'est là aussi apparemment que certaines femmes de Londres, pour trouver des époux à leur gré, imaginent ces moyens bizarres & plaisans, dont on nous cite des exemples : ce sont des papiers ou affiches par lesquelles on donne avis au Public des qualités & conditions, & de celles qui veulent se marier, & des époux qu'elles veulent prendre. Quelques Critiques ont assûré que l'Auteur a pris ici

pour des affiches sérieuses, des écrits de pur badinage : c'est à ceux qui sont plus au fait des maniéres Angloises, à nous éclaircir ce point.

Le reste pour un autre Extrait.

ARTICLE LIX.

VOICI LA REPONSE de M. Deparcieux aux objections faites par M. Thomas, sur la maniere d'établir les ordres moyens de la mortalité du genre humain. Pour bien concevoir ce que M. Deparcieux oppose à la difficulté tirée des Tontines de 1689 *& de* 1709, *il faut remarquer qu'il a eu sous les yeux les listes de ces deux Tontines ; & qu'il a trouvé le Rentier dont parle M. Thomas, dans la sixieme Classe de* 1689 *& dans la onziéme de* 1709. *M. Thomas avoit oublié cette circonstance, qui est le principe de solution, à l'égard de cette difficulté tirée des deux Tontines.*

MON RÉVÉREND PERE,

J'ai lû dans votre premier Journal d'Avril les doutes ou objections de M. *Thomas* ſur les moyens dont nous nous ſommes ſervis Meſſieurs Halley, Simpſon, Kerſeboom, & moi, pour établir les ordres moyens de la mortalité du genre humain, que je rapporte dans mon *Eſſai ſur les probabilités de la durée de la vie humaine.*

Je ne doute point que, ſi M. Thomas ſe fût moins preſſé de vous écrire ſa Lettre, & qu'il eût voulu penſer à ce qu'il demande, il n'eût levé lui même ces difficultés: je vais tâcher de le ſatisfaire.

M. Thomas diſtingue fort bien les trois moyens ou les trois ſortes de perſonnes, qui ont été employées pour établir *les probabilités de la durée de la vie des hommes.*

1°. Les personnes prises indistinctement ou qui ne sont attachées à aucune compagnie.

2°. Les Religieux & les Religieuses.

3°. Les Rentiers viagers des Tontines.

M. Thomas dit que le *premier de ces moyens doit être totalement rejetté.* Tout le monde trouvera comme moi que c'est aller un peu vîte. Messieurs Halley & Kersseboom, que cet article regarde, méritent un peu plus de ménagement. Il me semble qu'on ne doit pas ainsi rejetter ce qu'un Auteur a fait, parce qu'on ne connoît pas assez bien les moyens dont il s'est servi, ou qu'on ne sent pas assez par soi-même comment il a pû s'y prendre.

Je ne dis pas qu'il faille croire aveuglément tout ce qui vient des Auteurs célébres, mais leur réputation doit nous inspirer de la défiance pour nous mêmes, lorsque nous croyons pouvoir les repren-

dre, tout au moins jusqu'à ce que nous nous soyons parfaitement éclaircis.

M. Thomas ne connoît sans doute que ce qui se pratique en France à l'égard des morts, & en ce cas il auroit raison. Les Curés de ce Pays-ci, à l'exception de celui de S. Sulpice, & peut-être encore quelques autres, ne s'embarassent guéres des âges des personnes qu'ils enterrent, ou s'ils le font, c'est depuis peu de tems, & encore le font-ils avec peu d'exactitude; mais en Angleterre, en Hollande & dans la plûpart des Villes d'Allemagne, on a grand soin depuis long-tems d'écrire dans les Registres Mortuaires les âges des personnes qu'on enterre.

Or ayant de semblables Registres de plusieurs années de suite, & d'une Ville de laquelle il ne sorte personne, & où il n'entre aucun Etranger, il est aisé d'en déduire un ordre de mortalité, qui sera

d'autant plus approchant du vrai, qu'on aura les Regiſtres mortuaires d'un plus grand nombre d'années, & cela en voyant combien il eſt mort de perſonnes de chaque âge, dans le courant de chaque année pris *moyennement*.

M. Thomas dira peut-être que ceux qui aſſiſtent aux Enterrements ne ſçavent pas toujours les âges des perſonnes qu'on enterre, mais il n'eſt pas néceſſaire de le ſçavoir à l'heure & à la minute. Comme dans ces pays-là on eſt dans l'habitude depuis long-tems d'écrire les âges des morts, tout le monde connoît cet uſage, par-là tous ceux qui peuvent les donner exactement le font, les autres ſe contentent de dire ce qu'ils en avoient appris des perſonnes mêmes qu'on enterre, ou ce qu'ils peuvent en ſçavoir. D'ailleurs on ne peut pas ſe tromper de beaucoup, & comme la quantité dont on peut ſe tromper peut auſſi ſouvent arriver en moins qu'en plus,

& que le nombre de ceux dont les âges peuvent être douteux n'eſt pas bien conſidérable, l'erreur qui peut revenir de là doit être regardée comme rien dans la matiére dont il s'agit.

Le défaut de ce premier moyen ne peut donc venir que du concours des Etrangers; par cette raiſon là, j'ai rejetté l'ordre établi d'après les Regiſtres mortuaires de Londres; j'ai dit que M. Halley s'étoit ſervi des Regiſtres mortuaires de Breſlaw, parce qu'il en ſort fort peu de perſonnes, & que fort peu vont s'y établir. M. Kerſeboom obſerve les mêmes choſes, à quoi il a joint les obſervations qu'il a pû tirer des Regiſtres des Rentiers viagers des Etats de Hollande: je ne crois pas qu'on puiſſe beaucoup mieux faire pour tout le monde en général.

Le deuxiéme moyen paroît équivoque à M. Thomas, à cauſe que les Religieux changent ſouvent de Maiſon, ceci ne tombe que ſur

les Religieux ; car les Religieuſes ſont toujours dans le même endroit, & le petit nombre de celles qui changent de Maiſon ne peut pas cauſer d'erreur ; quant aux Religieux, le changement de Maiſon n'y fait rien : car qu'un Religieux ait fait profeſſion à Paris, & qu'il meure à Orleans, à Montpellier, à Toulouſe, &c. il importe fort peu, pourvu qu'on ſçache l'âge qu'il avoit au tems de ſa profeſſion & au tems de ſa mort, & qu'on ait tous les Religieux qui ſont morts dans un certain eſpace de tems dans toute une Congrégation, ou dans une ou pluſieurs de leurs Provinces ; or c'eſt ce que j'ai obſervé dans mes recherches, ainſi que je le dis page 76.

Si M. Thomas connoiſſoit les Regiſtres des Religieux que je cite, il n'auroit aucun doute ſur ce ſujet, & l'uniformité qui ſe trouve entre tous les Ordres moyens de mortalité que j'en ai déduits, eſt une forte preuve de leur exactitude.

Au reſte qu'il demande à voir la matricule des Révérends Peres Bénédictins de S. Maur, je puis l'aſſurer, qu'il ſera content de l'ordre avec lequel ce Regiſtre eſt tenu, & il verra qu'il eſt aiſé de bien faire avec un pareil ſecours, lorſqu'on veut s'en donner la peine. Si ce n'eſt pas aſſez, qu'il tâche de voir le Nécrologe de Meſſieurs de ſainte Géneviéve, dont on imprime une feuille tous les ans, où l'on met les âges entiers & les âges de profeſſion de tous les Religieux qui ſont morts dans le courant de chaque année, ſoit qu'ils meurent à Paris, à Orleans, à Poitiers, ou dans les Cures qui dépendent de la Congrégation.

Quant au troiſiéme moyen, M. Thomas ne le conteſte pas, mais il doute que dans toutes les Tontines la mortalité des Rentiers ſuive une uniformité aſſez approchante de celle que j'ai établie, & il rapporte l'exemple d'un Rentier de la ſixiéme Claſſe de la Tontine de 1689 ou de l'âge de 25 à

30 ans. De 316 Rentiers qu'il y avoit dans cette Claſſe lors de la clôture, il en reſtoit 46 en 1744; & le même Rentier ſe trouvant dans la ſeconde diviſion de la onziéme Claſſe de 1709 ou de l'âge de 50 à 55 ans, de 109 Rentiers qu'ils étoient lors de la clôture, il n'en reſtoit que 9 en la même année 1744, tandis qu'il en auroit dû reſter 16 ou environ, pour être en proportion au reſtant de celle de 1689. Telle eſt toute l'objection.

M. Thomas auroit dû obſerver que les Rentiers en géneral de la ſixiéme Claſſe de 1689 n'avoient atteint en 1709, ou 20 ans après, que l'âge des Rentiers de la dixiéme Claſſe & non des Rentiers de la onziéme. Je ne dis pas pour cela que le Rentier en queſtion ne ſoit légitimement dans les deux Claſſes ſuſdites, ce qui vient de la longueur du tems qu'on a été à faire les conſtitutions; car quoique les deux Tontines ſoient à 20 ans de diſtance, ſi ce Rentier a été

des premiers à conſtituer à la Tontine de 1689, & des derniers à la Tontine de 1709, & qu'il eût 29 ans ou 29 ans & demi en 1689, il étoit poſſible qu'il eût 50 ans lorſqu'il a conſtitué à la Tontine de 1709, parce qu'il a pû ne conſtituer qu'en 1710 ou 1711, les conſtitutions de cette derniere Tontine ayant été très lentes; & c'eſt pour cela que je ne m'en ſuis pas ſervi, comme je le dis page 49 dans l'*Eſſai ſur les Probabilités de la durée de la vie humaine*. Ce Rentier ſe trouve donc dans la Tontine de 1689 avec des gens beaucoup plus jeunes que lui, & en 1709 avec des gens plus âgés; tellement qu'à la Tontine de 1709 ce Rentier ſe trouve plus avancé d'une Claſſe qu'il ne devroit, ſi toutes choſes étoient d'ailleurs égales; car s'il n'avoit eu que 27 ans en 1689 ou 1690, qui eſt l'âge où l'on doit ſuppoſer tous les Rentiers de la ſixiéme Claſſe, il n'auroit eu que 47 ans en 1709 ou 1710, & il n'auroit par conſéquent été que

dans la dixiéme Classe, & ce sont les Rentiers de ces deux Classes qu'on doit comparer, & non la sixiéme de 1689 avec la onziéme de 1709, quoique le Rentier en question se trouve dans toutes les deux.

M. Thomas ne doit donc pas être surpris s'il trouve plus de Rentiers vivans dans une des Classes de ce Rentier que dans l'autre: s'il m'eût fait l'honneur de me consulter, j'aurois tâché de répondre à son objection, comme l'auroit pû faire toute personne qui auroit lû mon livre avec attention. Je prie ceux qui n'auront pas de difficultés mieux fondées à me faire, & dont le public ne pouroit pas tirer plus d'avantage, de me faire l'honneur, s'ils sont à Paris, de me proposer eux-mêmes leurs objections: je me ferai toujours un plaisir de leur donner tous les éclaircissemens dont je serai capable.

Je suis mon R. P. votre, &c.

DEPARCIEUX.

Mai 1746.

ARTICLE LX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

LEs freres Guérin diſtribuent la Traduction de l'*Introductio ad veram Aſtronomiam* de *Keill*, ſous le titre d'*Inſtitutions Aſtronomiques* par M. le *Monnier* de l'Académie Royale des Sciences. Cela forme, comme on en a déja averti le Public, un vol. *in*-4°. avec des planches en taille douce. Il eſt peu d'élémens d'Aſtronomie auſſi amples & auſſi méthodiques que ceux-ci. M. le *Monnier* y a répandu un grand nombre d'additions & de notes importantes. L'élégance de l'édition répond aux ſoins

du Traducteur. Nous donnerons bientôt l'Extrait de ce Livre, qui est extrêmement agréable aux amateurs de l'Astronomie.

Essai sur les Monnoyes, ou *Réfléxions sur le rapport entre l'argent & les denrées*. Chez Coignard, & de Bure l'aîné. *in*-4°. *Pages* 220, *sans les variations dans les prix, qui en contiennent* 188. M.DCC.XLVI. L'Auteur de ce Livre est M. Dupré de S. Maur, Me des Comptes, déja connu par d'autres compositions utiles. Celle-ci présente des recherches très-curieuses sur les Monnoyes & sur leur rapport avec les denrées; cette sorte de travail suppose une grande connoissance de l'Antiquité, & nous ne doutons pas que ceux qui feront dans la suite des additions à notre Histoire de France ne profitent avantageusement des découvertes qu'on indique ici. Nous tâcherons de mettre exactement, & bientôt sous les yeux du Public, le fonds de cet important Ouvrage.

EX BELLO QUOD ANNO PROXIME *elapso gestum est, gerendi hoc anno belli, quale omen repeti possit*, Oratio habita in Regio Lud. Magni Collegio Societ. Jesu. *Die vener.* 4ª. *mensis Martii an.* 1746. A Joan. Bapt. Geoffroi, ejusdem Societatis Sacerdote. *Ex Typogr. Thiboust*, &c. M.DCC.XLVI.

Depuis deux ans, nos Orateurs, nos Poëtes, nos Politiques n'ont eu que quelques moments, pendant les quartiers d'hyver, pour prédire les succès futurs de la France; tout le reste du tems a été employé à célébrer des victoires présentes & des triomphes toujours récents. L'Auteur de cette Harangue a placé heureusement ses présages, & il les expose avec toutes les richesses de son art.

Dans un Exorde brillant, il étale tout l'appareil des *Divinations Romaines*; il y oppose quelques traits de la Campagne derniére; il s'en sert pour représenter par

avance la Campagne qui va commencer, enfin il divise ainsi : On peut juger par nos avantages passés & par la situation présente de nos affaires, que la Guerre sera heureuse cette année. Car premiérement, nos avantages ont été au dessus de nos espérances. En second lieu, la situation présente de la France écarte tout sujet de crainte. Telles sont les deux parties de ce discours.

I. Partie. Pour estimer nos avantages, il faut considérer la grandeur de cette Guerre, les faveurs singuliéres de la victoire, la multitude des entreprises qui ont réussi. Le P. *Geoffroi* suit ces trois articles : il fait voir dans le premier l'origine, la continuité, l'étendue, l'opiniatreté de la guerre qui nous occupe. Dans le second, il s'attache principalement à décrire la mémorable bataille de Fontenoi. Dans le troisiéme, il parcourt les autres succès de la Campagne derniére, & il termine tout ceci

par la prise de Bruxelles : *Illuc undecim hominum millia confluxerant ad tutelam ; duces numero plurimi ad consilium ; viri principes ad decus ; flos nobilitatis Austriacæ ad splendorem ; Batavicæ juventutis delectus ad voluptatem. Mixti omnes cum pube Belgicâ, ludos agebant hyeme sequestrâ, magno apparatu, majore risu, plausu maximo ; cum ecce præter expectationem adest actor nobilis quidem, sed intempestivus, qui inchoatam apud Tornacum personam in hoc primario Belgii Theatro gerere cupiens, partem in Ludis sibi vendicet, alios citò daturus. Adest autem eâ celeritate quâ præsentia suæ fidem vix ipse præsens faciat. Ingressum sollicitat subito impetu, negatum queritur multo strepitu, ac dissono fulminis fragore fidium modulos, concentus gutturum, suavemque discordantium amicè vocum ac plectrorum concordiam abrumpit. A Choreis ad arma properatur*, &c.

II. Partie. Malgré nos avanta-

ges, il y a des hommes timides ou malins qui présagent des revers; l'Orateur rassûre les uns & réfute les autres en exposant la situation présente de nos affaires; ce qui est relatif aussi à l'état des Ennemis, c'est-à-dire, des Autrichiens, des Anglois, des Hollandois, des Piémontois, Ils sont tous peints en détail: on rend justice à leur valeur, à leurs forces, à l'étendue de leurs desseins, à leurs efforts; mais tout cela disparoît vis-à-vis de nos Guerriers, de nos Généraux, de notre auguste Monarque dont l'éloge paroît ici avec éclat. On n'oublie pas le Héros d'Ecosse, & c'est un des plus beaux endroits de ce discours: *Recolite quam arduæ fuerit mentis, cymbâ in tenui, suaque & Regalis familiæ & triplicis Imperii fata committere; ire per luctantes ventos ut olim Cæsarem, præter Cæsarem inter inimicas naves; ad littus æquore ipso non minus metuendum appellere; Urbes hunc ibi reposcere ad Imperium, ubi ne casa*

quidem erat ad hospitium; gerère ibi se pro Rege sine metu, ubi ne pro exule quidem haberi poterat sine periculo; exercitum ibi conflare ad tutelam, ubi vix unus aut alter amicus aderat ad consortium; in his fortunæ angustiis stare, præliari, & vincere, in quibus ne vivendi quidem, aut honestè moriendi spes affulgebat. Quam elati & plusquam virilis in juniore Principe consilii fuit, Sylvicolas & Monticolas homines, optimos quidem animo, sed victu asperos, & rupibus suis ac nemoribus non minus incultos, his temperare Legibus per quas vincere statim discerent, qui pugnare vix noverant; duces munere dissimiles & ingenio, ità sociare animis ut sibi mutuò nihil invideant præter pericula, nihil reposcant præter labores, laborum ac periculorum mercedem nullam expetant à Principe, nisi Principis ipsius incolumitatem ac Triumphum, &c.

Toute cette Harangue étincelle d'esprit; le stile en est orné, figu-

ré, plein d'images, de métaphores, d'allusions brillantes. On voit à la tête une Epître Dédicatoire à Monseigneur le Dauphin : l'Orateur célebre les premiéres armes de ce jeune Prince, son attention à imiter le Roi son pere, à apprendre de lui le grand art de combattre & de vaincre.

Retraite Spirituelle pour tous les états, à l'usage des personnes du monde & des personnes Religieuses. Par le P. J. B. de Belingan, de la Compagnie de Jesus. *Chez Gissey & Bordelet*, &c. *in*-12. *Prix cinquante sols relié.* M. DCC. XLVI.

On avoit déja du P. de Belingan deux Ouvrages de spiritualité ; ce qu'on donne aujourd'hui a été recueilli trois ans après sa mort par le P. de Beauvais, célébre Prédicateur Jésuite. C'est une Retraite de huit jours à l'usage de toutes sortes de personnes. Il y a pour chaque jour deux Méditations & une considération ou lecture ; com-

me les matiéres ſont traitées avec étendue, cela forme un vol. de plus de 500 pages. Ceux qui uſeront de ce Livre, y remarqueront ſurtout la méthode, l'attention à bien analyſer les ſujets, la multitude des bonnes raiſons, la ſolidité des principes : voici un morceau qui ſe rencontre ſous notre main (*page* 450.) dans la Méditation ſur *la gloire du Ciel* : « Nous » ſommes charmés des beautés de » ce monde viſible : cet ouvrage a » fait l'admiration des plus grands » génies ; & tout ce qui frappe nos » yeux ſur la terre & dans le firmament nous annonce la puiſſance & la gloire du Créateur ; » mais qu'eſt-ce que cette terre » que nous habitons ? C'eſt un exil, » c'eſt un lieu de paſſage où nous » ne devons faire qu'un ſéjour très-borné, & cependant ce monde » renferme des beautés qui nous » enlevent, l'éclat des Aſtres & du » Soleil, l'étendue des Mers & des » Campagnes, les Riviéres qui

» fertilisent la Terre, les Mines
» d'or & d'argent, les Pierres pré-
» cieuses renfermées dans son sein,
» la magnificence des Edifices,
» &c. Si tous ces spectacles nous
» frappent par leur merveilleuse
» variété, dit S. Augustin, quelle
» sera notre admiration dans le
» séjour de la magnificence d'un
» Dieu! Que d'objets s'y réuniront
» pour y fixer à jamais les délices
» & la félicité de ses Citoyens!
» Ils ne seront plus réduits à con-
» templer tant de beautés avec des
» yeux de chair, comme dit Job,
» mais avec des yeux immortels
» & glorieux, éclairés par la lu-
» miére de Dieu même, &c. »

Principales circonstances de la Passion de N. S. J. C. partagées selon toutes les heures du jour, chez Cl. Fr. *Simon. Brochure, pag.* 56. Ceci est un petit Recueil de Réfléxions & de sentimens sur la Passion; l'Auteur est le même qui donna il y a quelques années *La maniére de bien instruire*; sous le

titre de *Lettre à une Supérieure*, laquelle se trouve aussi *chez Simon.* Nous ne connoissons point ce pieux Ecrivain : à en juger par la petite Brochure que nous annonçons, il a bien l'esprit de Dieu, il a fait des progrès dans l'étude de J. C. crucifié ; c'étoit la science de S. Paul, & ce devroit être celle de tous les Chrétiens

Introduction à la connoissance de l'esprit humain, &c. Chez Briasson *rue S. Jacques. in*-12. M. DCC. XLVI. Nous donnerons incessamment l'Extrait de ce Livre, qui est un Recueil de très-bonnes moralités. L'Auteur aime à réfléchir, à apprécier tout, il peint souvent d'un trait ; il paroît fort instruit des usages du monde, il y joint la métaphysique du cœur humain, mais cela ne fait point une lecture seche & dialectique. C'est un bel esprit qui moralise, qui instruit les autres en se développant à lui-même ses propres sentimens.

Les Conſeils de l'Amitié, chez les freres Guérin, rue S. Jacques. M. DCC. XLVI. Ceci eſt encore un Livre de morale, & nous lui deſtinons un Article dans la ſuite de nos Mémoires. C'eſt un ſage qui recueille tous les conſeils qu'il a donnés durant bien des années à un jeune homme de Condition, ſon éléve & ſon ami. On verra dans notre Extrait, que le caractere de cet Ouvrage eſt la raiſon, ornée de toutes les graces du diſcours, & autoriſée d'un long commerce avec le monde le plus poli.

Le Spectacle de la Nature, ou *Entretiens ſur les particularités de l'Hiſtoire Naturelle*, &c. Tomes V. VI. VII. chez la Veuve Etienne & fils, rue S. Jacques. M. DCC. XLVI.

L'élégant Auteur de cet Ouvrage, ſi connu, ſi eſtimé, nous préſente maintenant l'Homme avec tous ſes rapports. C'eſt aſſûrément

la meilleure & la plus grande partie du *Spectacle de la Nature.* L'homme n'entre pas dans cette scéne, simplement comme objet, comme personnage, comme acteur; il est aussi Spectateur, c'est pour lui que tout l'appareil de cette magnifique & continuelle action est dressé; lui seul peut admirer, applaudir & s'instruire.

Voici donc trois volumes destinés à nous faire connoître l'Homme. M. Pluche nous en promet un quatriéme qui sera l'épilogue de son *Spectacle*, & le VIII de toute cette riche collection. Il considére ici l'homme en lui-même, l'homme en société avec son semblable, l'homme en société avec Dieu, & tout cela est éxécuté de cette maniere noble & intéressante, que tout le monde connoît. *Nous rendrons compte avec plaisir & promptement des trois tomes qui paroissent.*

Le petit Dictionnaire du tems, Mai 1746.

pour l'intelligence des Gazettes & des nouvelles de la Guerre &c. Chez Lottin rue Saint Jacques, MD. CC. XLVI. in-12. On doit sçavoir gré à M. Ladmiral, Auteur de ce Livre, d'avoir entrepris de rassembler tout ce qu'on juge nécessaire aujourd'hui pour entendre les discours publics ; car la plûpart des conversations roulent sur la Gazette & sur la politique, & c'est pour faciliter les connoissances à cèt égard que ce Dictionnaire est fait. On y trouve d'abord quelques notions touchant les fortifications, l'art militaire, la Marine, la Géographie. Le corps du Livre se présente ensuite, c'est une espéce de Carte raisonnée qui expose tous les endroits dont les noms peuvent intervenir dans les nouvelles courantes. L'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, les Frontieres de France & d'Espagne sont l'objet des grands détails.

L'Auteur explique la situation

de chaque endroit, il donne une idée de ſes forces, de ſes défenſes, il rapporte quelques traits hiſtoriques qui le concernent, tout cela eſt écrit d'un ſtile clair, méthodique, & propre d'un Livre d'inſtruction. Comme cet Ouvrage eſt ſuſceptible de ſupplément on ſouhaiteroit que M. Ladmiral en donnât un dans la ſeconde Edition, & qu'il y fit entrer bien des endroits qui ſont ou qui ont été le théatre de la guerre, comme Fontenoi, Inverneſſ, Sterling &c. Il ſeroit même à propos d'indiquer pour la Marine les principales Villes ou Contrées que les Puiſſances Belligerantes poſſedent en Aſie, en Afrique & en Amerique, par exemple, la Jamaïque, l'Acadie, Quebec, l'Iſle Royale, S. Domingue, la Martinique, Carthagene d'Amerique, Porto Belo, le Cap de Bonne-Eſpérance, Pondicheri &c. Quelques perſonnes demandent auſſi des notions ſur la Croatie, ſur Waradin, ſur la Tran-

ſylvalnie &c. à cauſe des troupes que la Maiſon d'Autriche tire de ces cantons. Il ſemble que tout cela pourroit tenir la place d'une infinité de Villes & de Bourgades d'Allemagne dont il eſt parlé dans le Dictionnaire, ſans une néceſſité bien évidente; mais après tout, ce Livre fait bien l'éloge des recherches, de l'attention & de la Science Géographique de l'Auteur.

Nouvelle Théorie de la manœuvre des Vaiſſeaux à la portée des Pilotes. par M. Saverien, Ingénieur de la Marine, *chez la Veuve d'André Knapen & Charles-Antoine Jombert MD. CC. XLV. in-8. pp.* 180 *avec des planches.* Le but de M. *Saverien* eſt d'éviter les inconveniens des autres Théories ſur la manœuvre des Vaiſſeaux. Ces inconveniens ſont les ſuppoſitions fauſſes & la méthode trop abſtraite. Pour y réuſſir, l'Auteur conſidere 1o. Les principaux mouvemens du Vaiſſeau; 2o. Sa viteſſe

rélative & abſolue. 3o. Il applique ces conſidérations à la ſolution de pluſieurs problêmes; c'eſt tout le deſſein de ſon Ouvrage, dont nous rendrons compte dans la ſuite de nos Mémoires.

Voici un témoignage, en faveur d'un remede dont nous parlions au mois d'Octobre 1745. *Il eſt queſtion du ſpecifique de M. Maurain Maître Chirurgien à Paris contre la ſciatique : La Lettre ſuivante en certifie le ſuccès.*

MON RÉVÉREND PERE.

Je prends la liberté de vous addreſſer cette Lettre, pour vous prier de l'inſerer dans votre Journal, c'eſt une copie de celle que j'écris à M. Maurain, Maître Chirurgien à Paris, pour le remercier de ſon reméde. Comme c'eſt la lecture du Journal qui a paru au mois d'Octobre 1745, qui m'a indiqué les moyens de trouver

ma guerison par l'usage de son reméde; je crois devoir me servir de la même voye pour lui témoigner ma reconnoissance & la rendre publique; les maux violens dont j'ai été guéri, m'ont rendu très-sensible pour tous ceux qui s'en trouvent attaqués; je crois leur rendre un grand service, en les assurant qu'ils trouveront dans l'usage de ce reméde du sieur Maurain, une guérison aussi entiere que l'a été la mienne & j'exhorte le public à ne point négliger un reméde si efficace.

Copie de la Lettre.

MONSIEUR,

Puisque vous voulez bien me permettre de vous écrire, j'ai l'honneur de vous informer de la réussite de votre Reméde. Je suis guéri graces au Seigneur, quoique la saison ne fut guére propre pour l'opération de la sueur, mais les

cruelles douleurs que je souffrois depuis plus de quatre mois ne m'ayant pas permis d'attendre la douce saison, aussi-tôt que M. l'Abbé de *Lechicaut* m'eut envoyé votre Reméde, j'écrivis à Metz pour avoir des matras, n'en ayant point trouvé dans la Ville de Bar; & sans perdre de tems, je fis l'opération, dont je suis bien content. Il est vrai que je ressens encore quelques legeres douleurs dans les parties attaquées, mais cela se dissipe, j'ai sué tant que j'ai voulu, & autant que mon âge déja avancé & la foiblesse de mon tempérament me l'ont permis, je marche présentement sans peine, au grand étonnement de ceux qui m'ont vû ci-devant dans l'état facheux où j'étois réduit, j'ai recommencé l'opération jusqu'à trois fois, je me suis purgé autant de fois: Enfin j'ai observé exactement tout le contenu dans votre mémoire.

Je vous avoue que je suis dans l'admiration toutes les fois que je

fais réflexion ſur l'efficace de ce puiſſant Reméde, & bien d'autres avec moi, qui ne pouvoient ſe perſuader de la réuſſite. Je ne doute pas qu'on n'ait recours à vous, Monſieur, dans pareils maux, je n'épargnerai rien de mon côté pour vous marquer ma parfaite reconnoiſſance, en vous rendant toute la juſtice qui vous eſt duë. Il m'eſt arrivé deux accidens dans l'opération, la précaution que j'avois euë de faire venir deux matras ne fut pas inutile, puiſque le cinquiéme jour, l'un des matras fut briſé, ſoit par un feu trop vif ou autrement, je n'ai pu le ſçavoir; une bonne partie du reméde ayant été perdue, j'ai eu recours à l'autre partie qui me reſtoit.

Le ſecond accident n'eſt pas ſi conſidérable, c'eſt le tuyau du matras qui me reſte, qui s'eſt trouvé caſſé à peu près à la moitié, il en reſte encore aſſez pour pouvoir fiſſeler le chamois, c'eſt-à-dire quatre bons travers de doigt

depuis le bouchon jusqu'à la gorge, voilà ce qui arrive d'avoir affaire à des gens sans expérience. M. l'Abbé de Léchicaut en m'envoyant votre reméde me marque qu'étant bien conduit il peut me servir pour d'autres fois, je vous prie Monsieur d'avoir la bonté, en m'honorant d'une réponse, de me marquer comment je dois m'y prendre pour conserver ledit Reméde, & pour le tirer du matras, ayant observé que le peu qu'on a pû recouvrer de la premiere prise s'étoit petrifié en partie, à peu-près semblable à une crasse de cheminée: je vous demande cette grace, avec celle de me croire avec reconnoissance & respect;

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur
CHOMPREZ,
Prêtre, Administrateur de l'Hôpital de Revigny à Bar-le-Duc.

A Revigny ce 21 *Mars* 1746.
Mai 1746.

Dans un de nos Journaux de l'année 1728, nous avons annoncé la premiére Edition du Livre intitulé *le Chirurgien Dentiste, ou Traité des dents, des alveoles, des Gencives &c.* & nous en avons suffisamment détaillé le contenu; ainsi nous croyons devoir également avertir le Public que la seconde Edition de ce même Livre, revuë, corrigée, considérablement augmentée & enrichie de quarante deux planches en taille douce, s'imprime actuellement en 2 volumes in-12; chez Mariette, aux Colonnes d'Hercule, ruë S. Jacques, à Paris. Pour obliger *le sieur Fauchard* Auteur de cet Ouvrage, nous voulons bien faire sçavoir, qu'il continuë sa profession conjointement avec le sieur *du Chemin* son beau frere & son éleve. Il demeure toujours rue de la Comédie Françoise, à Paris.

TABLE DES ARTICLES du mois de Mai 1746.

ART. LII. *Poësies de M. de la Monnoye.* 965

ART. LIII. *Hist. des Auteurs Sacrés & Ecclesiastiques.* Par le R. P. D. Remi Ceillier &c. 988

ART. LIV. *Histoire des voyages.* Suite de l'Art. XXVI. au mois de Mars. 1002

ART. LV. *Viri celeberrimi Anton. Mariæ Valsalvæ opera.* 1023

ART. LVI. *Bibliotheque Françoise* VI. 1ers. Vol. 1036

ART. LVII. *Extrait d'un mémoire sur les eaux Minerales* de Bardon, *près de Moulins en Bourbonnois.* 1064

ART. LVIII. *Lettres d'un François* 3 vol. 1075

ART. LIX. *Réponse de M. Deparcieux à l'Article XXXVIII.* premier vol. d'Avril. 1118

ART. LX. Nouvelles Littéraires. 1129

Errata pour le second vol. du mois d'Avril 1746.

PAge 845, ligne derniere, invincible, *lisez*, inépuisable
933 lig. 12 tous les hommes, *lisez*, Si tous les hommes &c.
946 lig. 13. Pharés, *lisez*, Pherés.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juin 1746.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Serenissime Monseigneur le* PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juin 1746.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	1733.	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	13.	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	7.	v.

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1746.

ARTICLE LXI.

ΔΙΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ Βιβλιοθήκης ἱστορικῆς τὰ σωζόμενα.

DIODORI SICULI Bibliothecæ Historicæ Libri qui supersunt, Interprete Laurentio Rhodomano.

Ad fidem Mss. recensuit Petrus Wesselingius, &c. vol. 2. in-fol. Græc. Latin. Amstelodami sumptibus Jac. Westenii. *M. DCC. XLV. On le trouve à Paris,* chez Cavelier *pere, rue S. Jacques au Lys d'or.*

VOici un Livre très-nouveau, très-beau & très-cher. On nous assûre que le prix des deux volumes est de 90 liv. en blanc; si le débit en est prompt malgré la somme, cela sera beaucoup d'honneur aux Lettres Grecques & à Diodore de Sicile; il est à craindre que nos François, qui viennent d'acquérir la belle Traduction qu'en a fait M. l'Abbé Terrasson, ne soient pas fort empressés à se procurer la nouvelle édition de Hollande: mais quoiqu'il en soit, nous devons toujours contribuer à la rendre célébre; nous devons reconnoître les soins de l'Editeur.

On avoit déja le Diodore de Sicile de Henri Etienne; c'est du Grec pur & une des plus belles choses qu'ait enfanté la Typographie. On avoit encore celui de *Rodomanus* qui l'a traduit en Latin du tems même, & à la solli-

citation de Henri Etienne. L'édition est bonne, hors le papier, mais ces Livres sont devenus rarès, & d'ailleurs ils ne contiennent pas tout ce qu'on cherche aujourd'hui dans les éditions, sçavoir des Notes marginales, des variantes, & les plus petits fragments d'un Auteur. M. Wesseling Professeur d'Histoire, d'Eloquence, & de Langue Grecque à Utrecht a donc cru devoir reprendre ce travail, & c'est son Ouvrage que nous indiquons.

Diodore de Sicile n'est pas un Ecrivain du premier mérite, si l'on considére uniquement le stile, & les graces du discours. C'étoit un Sicilien qui avoit mis beaucoup de tems à voyager, à s'instruire de la Langue & de l'Histoire des Romains, à rassembler les matériaux de son Ouvrage; mais sans manquer tout à fait d'agréments, il fait voir dans sa composition une étendue de connoissances, un sens droit, un air de probité qui le ren-

dent extrêmement précieux; son idée étoit de nous donner une Histoire Universelle; il remontoit pour cela jusqu'aux tems qui avoient précédé le Siége de Troye, & il descendoit de siécle en siécle jusqu'à la guerre de Jules César contre les Gaulois. Ainsi, à ne compter que depuis la destruction de Troye, son Ouvrage devoit contenir une suite de plus d'onze cents ans, & cela s'étendoit à toutes les Nations du monde, Assyriens, Egiptiens, Grecs, Romains, &c. L'ordre de la narration étoit dans le goût d'Annales; peu de Harangues, mais beaucoup de faits, moins de fleurs & plus de choses; tel étoit son plan, & il mit 30 ans à l'exécuter. On auroit de lui 40 Livres entiers, sans le malheur des tems qui en a fait périr 25; de sorte qu'il n'en reste aujourd'hui que 15 avec quelques fragments des autres; & ce reste est toujours fort cher aux gens de Lettres. C'est pour cette raison

qu'en France, en Allemagne & en Hollande on s'eſt donné tant de ſoins pour en faire des éditions.

M. Weſſeling qui eſt le dernier Editeur, s'eſt principalement appliqué à comparer le Texte de ſon Auteur avec les Manuſcrits. Il a été aidé dans ce pénible exercice par pluſieurs Sçavants de divers pays; il leur en témoigne ſa reconnoiſſance dans la Préface, c'eſt un devoir auquel les Editeurs de l'Antique ne manquent point de ſatisfaire.

Ces ſecours Littéraires que lui ont fourni ſes recherches & celles de ſes amis, nous donnent occaſion de mettre ici quelques anecdotes qui ne pourroient trouver place ailleurs. Le commun des Lecteurs trouvera peut-être ce détail épineux, ennuyeux même, mais les bons Littérateurs pourront l'approuver, & c'eſt pour eux ſurtout que nos Mémoires ſont faits.

Nous avons eu long-tems en France un *Polymathe* qui nous fai-

ſoit toujours eſpérer le Diodore de Sicile, avec bien d'autres choſes que ſon génie actif & quelquefois le beſoin de ſes affaires lui faiſoient entreprendre. Ce Sçavant étoit M. François-Denis Camuſat, mort en Hollande il y a 15 ou 16 ans. Son projet du Diodore de Sicile l'introduiſit dans les bonnes Bibliothéques de Paris, il eut ſurtout des rapports avec celle du College de Clermont (aujourd'hui de Louis le Grand); c'eſt un des endroits où l'on trouve un plus grand nombre de Manuſcrits de Diodore. M. Camuſat fit ſes collections, prit les variantes, remarqua l'âge & les qualités de quelques-uns de ces Manuſcrits, mais il lui échapa bien des fautes dont voici les principales.

1°. Il y a dans cette Bibliothéque (de Clermont *) cinq Manuſcrits de Diodore de Sicile, & M.

* Nous l'appellerons toujours ainſi, parce que ce nom eſt reſté aux Manuſcrits de cette Bibliothéque.

Camusat n'en a vû que trois, sçavoir, un de la fin du douziéme siécle, contenant les cinq premiers Livres de Diodore; un du quinziéme siécle, contenant les mêmes Livres; & un troisiéme où sont compris les Livres XI, XII, XIII, XIV & XV. L'âge de ce dernier Manuscrit n'a point été remarqué, il est aussi du douziéme siécle; on lit sur la premiére feuille que Louis Beccatelli Evêque de Ravello au Royaume de Naples, avoit acheté ce volume à Venise en 1553, & qu'il en avoit donné dix écus d'or; la même Inscription se lit sur l'autre Manuscrit, aussi du douziéme siécle, lequel comprend les cinq premiers Livres de Diodore; ce sont des observations qu'il étoit aisé de faire en examinant ces Manuscrits.

2°. M. Camusat * a écrit que Henri Etienne s'étoit servi, pour son édition de Diodore de Sicile,

* Voyez la Préface de la nouvelle Edition de Diodore de Sicile.

du premier Manuſcrit de Clermont, c'eſt-à-dire, de celui du douziéme ſiécle, contenant les cinq premiers Livres, & que par cette raiſon, les marges de ce volume étoient remplies de Notes & d'Additions, c'eſt une mépriſe : ſi Henri Etienne s'eſt ſervi de quelqu'un de nos Manuſcrits, il faut que ce ſoit de celui du quinziéme ſiécle, qui eſt de la main du Copiſte *Barthelemi*, dont le nom ſe lit à la fin. On trouve en effet ſur les marges de ce Manuſcrit une grande quantité de notes & d'additions ; mais ſur les marges du premier on en trouve très-peu ; & d'ailleurs, puiſque celui-ci fut acquis en 1553 par l'Evêque de Ravello, qui étoit un homme très-lettré & très-curieux de conſerver ſes Livres, il paroît certain que Henri Etienne ne l'eut point ſous les yeux quand il fit ſa belle édition de 1559.

3°. On ne peut deviner pourquoi M. Camuſat a négligé les

deux autres Manuſcrits de Clermont dont l'un comprend les Livres XI, XII, XIII, XIV & XV de Diodore ; & l'autre les Livres XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI & XVII ; ces deux volumes paroiſſent auſſi du quinziéme ſiécle, le ſecond eſt plus exact que le premier, parce qu'un homme de Lettres (nommé Claude Naullot Duval) l'a revû & corrigé, comme il le témoigne lui-même par une ſignature en Grec, en Latin & en François. On la trouve à la fin du volume.

4°. Pour revenir aux Manuſcrits qu'a vû M. Camuſat, nous découvrons quelques fautes particuliéres qu'il a faites en les examinant ; & c'eſt la nouvelle édition de M. Weſſeling qui nous dirige encore dans ce point de critique ; car en comparant ſeulement les deux premiéres pages de cette édition avec les deux Manuſcrits de Clermont, nous trouvons que les variantes de M. Weſſeling ſont

défectueuſes en huit endroits; & ces défauts viennent de la collection de M. Camuſat; ainſi d'après cette collection, tantôt M. Weſſeling ne cite qu'un Manuſcrit de Clermont, tandis que la même leçon ſe trouve dans les deux; tantôt il attribue à ces Manuſcrits ou à l'un d'eux une leçon qu'ils n'ont point; tantôt il oublie de marquer quelque addition faite à la marge de l'un ou de l'autre; tantôt il omet entiérement quelque variante qu'on pouvoit tirer de ces deux Manuſcrits, ou de quelqu'un d'eux; tels ſont en général les défauts qui régnent dans les variantes autoriſées des deux Manuſcrits de Clermont par rapport aux cinq premiers Livres du Diodore de la nouvelle édition. Nous ſommes en état de juſtifier dans toute ſon étendue la remarque que nous faiſons ici; & voilà pour ce qui regarde les deux premiers Manuſcrits qu'a vû M. Camuſat.

Juin 1746.

A l'égard du troisiéme qui comprend les Livres XI, XII, XIII, XIV & XV ; il eſt certain qu'on n'en a pas tiré toutes les variantes qui y ſont contenues ; & l'on conçoit encore mieux que ce doit être la même choſe par rapport aux deux autres Manuſcrits dont M. Camuſat n'a point fait mention.

Il réſulte de tout ceci que M. Weſſeling a pris trop de confiance dans les collections de M. Camuſat, du moins en ce qui regarde les Manuſcrits de Clermont, mais cela n'empêche pas que la nouvelle édition ne ſoit digne de tout l'accueil du Public ; elle préſente le Texte Grec, la Traduction Latine de *Rodomanus*, les variantes, & une très-grande quantité de Notes dont la plûpart ſont de M. Weſſeling ; ces Notes participent du goût de nos Ancêtres & du goût d'aujourd'hui, on y trouve beaucoup de citations, qui marquent la grande lecture de l'Editeur, avec des attentions pour

expliquer le Texte Grec, ce qui prouve le jugement & la ſageſſe de notre ſçavant Hollandois.

Il nous donne outre les quinze Livres qui reſtent de Diodore tous les fragments de cet Auteur, c'eſt-à-dire, que l'édition eſt auſſi complette qu'elle peut être. Ce ſera préſentement l'occupation des amateurs de l'Antiquité de comparer les quatre Diodores que nous avons aujourd'hui, ſçavoir, celui de Henri Etienne publié en 1559. Celui de *Rodomanus*, imprimé à Hanau en 1604; celui de M. l'Abbé Terraſſon fini en 1744; & celui de M. Weſſeling en 1745. Nous laiſſons comme on voit toutes les autres éditions qui n'ont aucun nom dans la République des Lettres. Il faut avouer que Henri Etienne ne paroît ſi bien nulle part le Roi des Imprimeurs & le modéle des Editeurs que dans ſon Diodore, tout y eſt d'une élégance, d'une exactitude achevée; laiſſons lui donc toujours la pre-

miére place. *Rodomanus* étoit un homme très-ſçavant dans les Langues Grecque & Latine ; ſa Traduction de Diodore pourroit être lue comme une Hiſtoire bien écrite, elle ne dépareroit pas les Hiſtoires Latines des Anciens. M. l'Abbé Terraſſon fait parler noblement en François l'Hiſtorien Grec : un plaiſir ſenſible pour les gens de Lettres un peu ſolides, eſt de lire un morceau dans le Texte original, & de tourner enſuite les yeux ſur la Traduction Françoiſe ; on remarque en Diodore de Sicile, de la gravité dans les penſées & dans le ſtile, avec un peu de longueur, quelquefois même d'embarras ; M. l'Abbé Terraſſon conſerve le fond de ſon Auteur, il raiſonne comme lui, il raconte, il inſtruit de la même maniére, mais ſa narration eſt claire, ſon ſtile eſt pur, coulant & débarraſſé. Il décompoſe ſouvent les phraſes, il les abrege quelquefois, & tout cela ſe fait ſans altérer le Texte, ſans en

affoiblir l'énergie. Si nous avions à rendre compte ici de ce bel Ouvrage, nous nous étendrions volontiers ſur le mérite qu'on ne peut y méconnoître.

Mais finiſſons le Parallele & l'Extrait par l'édition de M. Weſſeling. C'eſt, comme nous avons dit, Diodore de Sicile en entier; on y trouve tous les ornemens de Préfaces, de Tables, de Variantes & de Notes; le Frontiſpice en eſt magnifique; deux ou trois vignettes y brillent avec éclat, le caractére, le papier en eſt beau; cela fait aſſûrément un Livre de parade, une très-riche acquiſition.

Cependant, comme les comparaiſons en ceci ſont un plaiſir touchant & innocent, diſons encore quelque choſe de l'admirable Edition de Henri Etienne, que nous avons ſous les yeux. Ce caractére Grec de Henri a un œil, un dégagement que nos Modernes n'attrapent point; nous remarquons, par exemple, que les lettres ſont

trop serrées dans la nouvelle édition, que l'intervalle des lignes n'est pas toujours uniforme; chez Etienne cela est compassé presque géométriquement. Nous avouons toutefois avec plaisir qu'entre les Modernes, personne n'éxécute mieux les Editions Grecques, que le sieur Westein, qui vient de nous donner celle-ci; & ce genre de mérite est d'autant plus estimable, que la Littérature Grecque n'a presque plus d'azile que chez ce docte Imprimeur Hollandois.

Solus enim tristes hâc tempestate Camænas.
Respexit. *Juven. Satyr. VII.*

ARTICLE LXII.

LE NEPTUNE ORIENTAL, ou *Routier Général des Côtes des Indes Orientales & de la Chine*, enrichi de Cartes Hydrographiques, tant générales que particuliéres, pour servir d'Instruction à la Navigation de ces différentes Mers. *Par M. d'Après de Mannevillette, Lieutenant des Vaisseaux de la Compagnie des Indes, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.* A Paris, de l'Imprimerie de Robustel, rue de la Calandre à l'Image S. Jean. M. DCC. XLV. *forme d'Atlas.*

QUoiqu'en dise le Poëte *, il ne falloit pas *être armé d'un triple airain*, pour naviguer comme faisoient les Grecs & les Romains. Leurs routes étoient le long des Côtes, ils ne quittoient guéres

* Horat. 3. Od. L. 1.

la Méditerranée, ils perdoient rarement de vue les Caps & les Promontoires ; mais quand les Portugais commencerent à faire le tour de l'Afrique pour aller aux Indes, ce fut véritablement une entreprise héroïque, un de ces coups de valeur qui méritent l'admiration de la postérité.

Et quels secours en effet eurent-ils d'abord pour tenter de si longs voyages ? Leurs Vaisseaux étoient foibles & mal armés, leurs Pilotes n'avoient ni la science des observations Astronomiques, ni l'usage des Cartes Hydrographiques, ni l'exemple & le rapport d'autres Voyageurs plus anciens. Il est vrai que la Boussole, inventée dès le commencement du quatorziéme siécle, put servir à la direction de leur route ; mais ils ne jugeoient que par estime de la quantité du chemin qu'ils faisoient ; mais ils ignoroient totalement les Mers où ils osoient s'engager ; ils n'étoient avertis ni des Courans ni des Ro-

chers; ils ne connoissoient ni les Côtes ni les Isles, ni le génie de ceux qui les habitoient.

Après ces premiéres tentatives, on perfectionna la navigation; l'usage de l'astrolabe apprit à distinguer la latitude; les Cartes Marines qui furent inventées, mirent sous les yeux des Pilotes le chemin qu'ils vouloient faire, & les Navigateurs commençant à tenir compte de leurs voyages, à marquer jour par jour la route qu'ils avoient tenue, les dangers qu'ils avoient évités, ce furent autant d'instructions pour ceux qui s'embarquoient après eux.

Les Portugais qui s'étoient distingués les premiers par leurs voyages aux Indes Orientales, furent dans la suite imités, supplantés même par les Hollandois & les Anglois. Ces deux Nations, si intelligentes pour la navigation & pour le commerce, ont multiplié les Cartes Hydrographiques, dont les plus estimées sont celles de

Pietergoos Hollandois, & celles de *Thornton* Anglois; mais il s'y est glissé bien des erreurs, & c'est pour donner quelque chose de plus exact en ce genre que M. d'*Après de Mannevillette*, Auteur du Livre que nous annonçons, a travaillé pendant une longue suite d'années. C'est ainsi que nos François, s'ils n'ont pas toujours la gloire de l'invention, ont souvent celle de rectifier, de perfectionner, d'embellir les découvertes des autres.

Tout ce que nous venons de dire se trouve en détail dans la belle Préface de M. de Mannevillette; en décrivant les premiers voyages des Portugais aux Indes Orientales, il n'oublie pas de remarquer que *le Cap de bonne Espérance* fut doublé par *Vasquès de Gama* le 25 de Novembre 1497, c'est l'époque des grandes navigations en Orient. Il observe encore que ce fut l'Infant Dom Henri, troisiéme fils de Jean I. Roi de Portugal, qui inventa les Cartes

Hydrographiques. Cela seul suffiroit pour l'immortaliser ; mais ce grand Prince joignoit au génie des Arts, le talent des affaires, l'amour des Peuples, & le zéle de la Religion, vertus bien plus dignes encore de l'immortalité.

On sçait quelle est la différence des Cartes Hydrographiques ou Marines d'avec les Cartes Géographiques. Dans celles-ci, on décrit comme sur le globe terrestre, les Terres & les Mers, on fait passer les Méridiens par les Poles ; au lieu que dans les Cartes Marines, on ne représente que la Mer avec ses dépendances, sçavoir, les Isles, les Caps, les Ports, les Fonds, les Rumbs de vent ; & de plus les Méridiens y sont tous paralleles entre eux ; ce qui est une erreur que les Maîtres d'Hydrographie & les Pilotes sçavent corriger.

Mais une difficulté qui ne se résout pas si aisément est celle des longitudes ; découvrir les longitudes sur Mer seroit un phénomene

comparable à la découverte de la quadrature du cercle en Géométrie. Cependant à force d'Observations Astronomiques, & au moyen des divers Journaux de voyages, on vient à bout de déterminer assez précisément la position de quelques endroits. La perfection des Cartes Hydrographiques consiste à étendre cette connoissance à un plus grand nombre de lieux ; or tout ce qu'on avoit jusqu'ici pour les Mers des Indes Orientales étoit très-fautif.

M. de Mannevillette entreprénant de rectifier ces erreurs, a pris en habile homme tous les moyens que l'art & l'expérience fournissent en pareille matiére. Outre les observations Astronomiques, dont il a choisi les mieux constatées, il s'est aidé d'un grand nombre de Routiers & de Journaux, il les a comparés entr'eux, il s'est déterminé par le concours des plus exacts, il y a fait entrer ses propres routes & ses remarques; car

ce n'est point ici un homme de pure théorie, un maître qui n'a jamais vû la Mer que sur des Cartes; c'est un Praticien & un Navigateur; les Côtes de l'Inde & de la Chine furent long-tems comme sa patrie; il a vû plusieurs des endroits dont il parle, il en a connu d'autres par les observations de gens habiles qu'il a fréquentés & interrogés.

Voilà donc déja deux méthodes qui ont guidé notre Auteur. La premiére, fondée sur les observations Astronomiques, est sans contredit la plus sûre, & il faut toujours l'employer quand il est possible; la seconde qu'on peut appeller Historique, & qui se déduit des Routiers & des Journaux demande du choix, de la comparaison & une sorte de critique; M. de Mannevillette n'a rien négligé pour s'assurer de ce côté-là, & peu de Marins jusqu'ici ont poussé les attentions aussi loin que lui.

Juin 1746.

Enfin il a fait uſage d'une troiſiéme méthode qui a ſes principes dans la Géometrie, elle conſiſte à lier, par des triangles les endroits où l'on n'a pas fait d'obſervations, avec ceux dont la poſition eſt connue. On voit bien que cette méthode a principalement lieu le long des Côtes, quand on peut obſerver les angles que font entre eux, ou avec la ligne Meridienne, les Caps ou Pointes remarquables.

De tout ceci & plus encore de l'intelligence de l'Auteur, a reſulté le grand Recueil de Cartes qu'on préſente au Public. M. de Mannevillette auroit voulu commencer à la partie méridionale de l'Afrique, depuis l'Equateur juſqu'au Cap *de bonne Eſpérance*; mais il a manqué d'obſervations & de mémoires aſſez ſûrs pour déterminer la poſition de ce Cap & des Côtes de *Sofala* & de *Zanguebar*; il s'eſt donc borné aux Indes & à la Chine.

Tout son travail se manifeste d'abord par deux grandes Cartes réduites, dont la premiere comprend la Côte d'Afrique, depuis l'Equateur jusqu'au détroit de *Babel-Mandel*, & celles *d'Asie* jusqu'à l'embouchure du Gange; la seconde Carte présente le Golfe de *Bengal* avec tout *l'Archipel des Indes*.

On trouve ensuite tout le détail de ces deux grandes Cartes, * dans un grand nombre d'autres qu'on appelle *à grand point*, parce que chacune d'elles offre sous un grand espace une moindre étendue de Mers & de Côtes; ces sortes de Cartes sont très-nécessaires, & ne peuvent-être trop multipliées. L'Auteur avertit qu'il suppose son premier Méridien à l'Observatoire de Paris, *à cause que les Observations Astronomiques correspondantes y ont été faites*; ceux qui seront curieux de rapporter leur Méri-

* On en compte 23 en y comprenant les plans.

dien à l'Isle de *Tenerif* n'auront qu'à ajouter 18 dégrés.

Ce seroit peu que des Cartes pour le commun des Navigateurs, ou même des lecteurs qui aiment qu'on les guide, qu'on leur dise il y a tant de chemin de ce lieu, de ce Cap à tel autre; il y a ici tant de brasses d'eau, tant de hauteur dans les marées; la Côte s'y présente sous telle figure; on y trouve tels habitans, &c. M. de Mannevillette a dressé pour cela une instruction circonstanciée qui est à proprement parler un Routier pour l'esprit, comme ses Cartes en sont un pour les yeux. On trouve dans cette instruction tout ce qu'on peut souhaiter pour l'explication des Cartes, pour la Navigation dans ces vastes Mers de l'Orient; on n'oublie pas d'y relever les fautes des Cartes Hollandoises, & Angloises, c'est comme nous avons dit le principal motif de cet Ouvrage; or pour faire voir que ces fautes sont quel-

quefois considérables, il suffit de rapporter deux exemples, l'un pour la longitude & l'autre pour la latitude; on trouve par les observations, & sur la premiere Carte réduite de M. de Maunevillette le Cap d'*Aden* le long de la Côte de l'Arabie, 27 lieues plus Ouest par rapport *à l'Isle Brulée* que sur les Cartes Hollandoises, & 35 lieues plus Ouest que sur les Cartes Angloises. On voit sur la même Carte & le long de la même côte d'Arabie un endroit appellé *Macula*, qui est 47 minutes plus Sud que dans les Cartes Angloises. On ne doutera pas que ces erreurs des Hydrographes Hollandois & Anglois ne soient d'une conséquence infinie en matiere de Navigation, il s'en trouve un très grand nombre d'autres semblables, dont M. de Mannevillette avertit dans son Instruction.

Il y ajoute, pour intéresser son lecteur, le récit de quelques événemens célébres aux Indes,

par exemple, la priſe de Pondicheri par les Hollandois en 1693. Cette place fut rendue à la France en 1699, & comme on craignoit l'invaſion des Marattes en 1740, on y ajouta pour lors de nouvelles fortifications; elle a aujourd'hui une lieue & demie de circuit, on y bat monnoye à la façon des Indes, c'eſt-à-dire, des Roupies valant 48 ſ. & des Pagodes valant 8 liv. 5 ſ.

On lira auſſi avec plaiſir les avantures de la Frégate la Galatée appartenante à la Compagnie de France, & commandée par M. le Gac. Ce petit morceau d'Hiſtoire fait connoître le genie fourbe & avare des Indiens de la Cochinchine à qui la Frégate eut affaire. Nos François & le Capitaine ſur-tout ſe démêlerent avec adreſſe des dangers auxquels ils ſe trouverent expoſés; ils furent bien ſervis en cette occaſion par un Miſſionnaire, nommé M. *Gouge*, né en Picardie, & établi

dans ces quartiers de l'Inde, depuis l'embarquement fait pour Siam en 1685. M. de Mannevillette a cru devoir honorer de ses éloges le mérite & le zéle de ce saint Prêtre.

Nous finissons cet Extrait en avertissant nos Lecteurs que l'Ouvrage dont nous venons de parler a eu l'approbation de l'Académie des Sciences, & *qu'elle a jugé qu'il étoit fait avec beaucoup de soin & d'intelligence, qu'il y avoit tout lieu d'esperer que la Navigation en tireroit une grande utilité.*

ARTICLE LXIII.

LETTRES D'UN FRANÇOIS. 3 *vol. in* 12. *A la Haye, chez Jean Neaulme*, 1745. *Suite de l'Article LVII. au mois de Mai.*

JUſqu'ici nous avons vû les remarques de M. l'Abbé le Blanc ſur le caractére des Anglois, ſur la forme de leur Gouvernement, ſur la ſingularité de certaines modes, ſur la réformation & les différentes ſectes établies parmi eux, ſur ce qui regarde Londres en particulier. Il ne nous reſte plus qu'à le ſuivre dans ce qu'il dit de leurs Campagnes, & de leurs Jardins, de leur Langue & de leur Poëſie, de leur goût par rapport aux beaux Arts & de leur Théatre. Par tout nous retrouverons un Auteur poli, ingénieux, ſenſé, & qui s'éleve au deſſus des préjugés populaires.

Si l'air triſte & ſombre de la

Capitale en chasse les Seigneurs, ils se dédommagent dans leurs maisons de Campagne du peu de figure qu'ils ont fait à Londres. C'est-là qu'ils étalent leur faste & leur grandeur. Leurs équipages, leur table, leur espéce de Cour, tout y est superbe. Mais malheureusement, faute de sçavoir à quoi employer leur loisir, ils s'amusent à y jouer avec leurs valets, tandis que les Dames y dansent avec leurs femmes de chambre. « L'en- » nui, dit ici notre Auteur, est » la source de presque toutes les » folies & les sottises des hom- » mes. » Ce qui lui donne lieu de moraliser, comme par-tout ailleurs, sur tout ce qu'on fait pour éviter l'ennui, & sur ce qu'il faudroit faire pour bien employer le tems.

La beauté de la Campagne d'Angleterre excite l'admiration de M. le B. *. Tout est riant dans l'idée qu'il nous en donne. » Il » suffit d'avoir des yeux pour être

» ici frappé de la beauté de la » Campagne, du soin avec lequel » la terre est cultivée, de la ri- » chesse des paturages, des nom- » breux troupeaux dont ils sont » couverts, de l'air d'abondance » & de propreté qui regne dans » les moindres villages. .. Rien » n'y étonne les regards, mais » tout les satisfait. Ce ne sont de » tous côtés que des collines dont » la pente est aussi douce, que » l'aspect en est agréable ... Les » petits bois dont ces collines sont » couronnées, & les hayes dont » les Prés & les Champs sont par- » tout environnés font plus de » plaisir à la vue, que les Forêts » qui couvroient autrefois le » Pays. » Presque par tout c'est une espéce particuliere de verdure plus belle qu'en France. Le Parc de S. James a offert aux yeux de l'Auteur une couleur qu'il ne connoissoit pas. Il est sûr que les Campagnes sont mieux cultivées en Angleterre, que dans nos Provin-

ces; & que les Villages y sont plus rians & mieux bâtis: ce qui montre la richesse de ceux qui les habitent. Ils sont par tout bien vêtus, ils ne sortent pas même en hyver sans une bonne *redingotte*. » Leurs Femmes & leurs Filles » ne se contentent pas de s'ha- » biller, elles se parent: il est rare » d'en voir qui soient occupées à » des Ouvrages pénibles & gros- » siers. » C'est dommage que cette abondance rende le Paysan si fier & si insolent: la crapule & l'yvrognerie fait son plaisir, aussi bien que celui de la populace: & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au milieu de son aisance le Peuple & le Paysan ne sont pas à beaucoup près aussi gais qu'en France.

Les vapeurs & les brouillards dont l'Angleterre est couverte contribuent à la fertilité de la Campagne: elles y rendent les froids moins violens que dans nos Provinces Septentrionales; & la preuve en est qu'on y éleve en

pleine terre différens arbres qu'on ne peut conſerver en France que dans des ſerres. Le Jardinage & les plantations ſont fort du goût des Anglois, tous ſont plus ou moins Jardiniers: des petits pois de meilleure heure à Londres qu'à Paris, des Ananas en toute ſaiſon, différentes ſortes de légumes que nous n'avons pas, une quantité prodigieuſe d'arbres étrangers & ſinguliers qui nous manquent: « Tout cela montre » que ſi le » climat n'y eſt pas auſſi favora» ble qu'en France, l'Art y eſt » pouſſé beaucoup plus loin... de » quoi ne vient-on pas à bout » avec l'Art & le travail? » Ici le zéle de notre Auteur lui fait ſouhaiter, que la perfection des Arts & de la Phyſique expérimentale fût le principal objet de la Géométrie: c'eſt en abuſer, que de l'appliquer à calculer des Enigmes; » car j'appelle ainſi, dit-il, toutes » ces queſtions arbitraires que l'on » embarraſſe exprés, pour avoir

» le plaiſir de les développer par
» le calcul, & d'où il ne réſulte
» d'autre avantage, que le mérite
» de la difficulté vaincue. »

Le Payſan Anglois plante à l'exemple du Seigneur: il a non-ſeulement un Potager bien fourni & bien tenu, mais encore un petit parterre devant ſa maiſon, où il cultive la Roſe & le Muguet. Nouvelle preuve de ſon aiſance. « On ne s'occupe guére de la culture des Fleurs, que quand la récolte des fruits eſt bien aſſurée. »

Si les Anglois l'emportent ſur nous à l'égard des Jardins fruitiers & Potagers, il n'en eſt pas ainſi de ceux de pur agrément. Rien de ſi déplaiſant, de ſi mauvais goût, que ces *Ifs éternels*, qui en ſont le principal ornement, & à qui on donne, auſſi bien qu'à tous les arbres qui en ſont ſuſceptibles, les formes les plus ridicules & les plus monſtrueuſes. Le détail qu'en fait l'Auteur eſt ré-

jouiſſant : mais en critiquant le goût des Anglois en ce point, il donne une belle idée du ſien, dans la deſcription brillante & Poëtique, mais vraye, mais naturelle qu'il nous donne d'un Jardin réduit à ſa vraye beauté. Il eſt même fâché que des Jardins de plaiſance on ait banni les Chênes, les Agacias, les Frênes, les Platanes, & pluſieurs autres ſortes d'arbres communs en Angleterre. » Il y a » dans la Nature une Majeſté à » laquelle l'Art ne ſçauroit attein-» dre. »

En écrivant à des Sçavans, il falloit bien dire quelque choſe de la Langue & de la Poëſie Angloiſe ; & c'eſt ce que M. le B. *. n'a pas manqué de faire. Dans ce qu'il rapporte de l'origine de cette Langue, de ſes divers mêlanges, de ſes changemens depuis Guillaume le Conquérant qui au Saxon, au Tudeſque, au Normand mêla le François de ſon tems ; dans ce qu'il ajoute de ſa perfection ſous

le Regne d'Elizabeth, & de sa décadence depuis Charles I. il fait paroître son érudition. » Depuis » le Regne de Charles I. la Lan- » gue Angloise n'a acquis que des » phrases recherchées, & des mots » nouveaux, la plûpart inutiles; » tandis qu'elle a beaucoup perdu » de sa force & de son naturel. » Son abondance est singuliere, parce que les Anglois empruntent sans façon des expressions de toutes sortes de Langues: & cependant elle n'a point de terme propre pour exprimer l'*ennui*, sentiment plus commun en Angleterre que par-tout ailleurs. Il seroit à souhaiter, que les Anglois *eussent le mot, & qu'ils en eussent moins l'idée*. Après quelques legéres observations sur la Grammaire, & une comparaison refléchie des deux Langues, l'Auteur conclut ainsi: » Les avantages que la Lan- » gue Angloise peut avoir sur la » nôtre, sont ceux de l'énergie, » de l'abondance, & d'une gran-

» de liberté : ceux qui ſont parti-
» culiers à la Langue Françoiſe,
» ſont la clarté, l'ordre & la po-
» liteſſe. »

De la Langue il paſſe à la verſification ; & pour en donner une plus juſte idée, il ajuſte un certain nombre de vers François aux rimes & aux mêmes méſures que les Anglois. Dans les vers de dix ſyllabes, la pauſe eſt placée tantôt aprés la 4e ſillabe, comme dans les nôtres ; tantôt après la 6e. & quelquefois même le vers eſt coupé préciſement par le milieu. Cette variété ne fatigue pas tant l'oreille, que notre uniformité en ce point, mais en récompenſe la Poëſie Angloiſe a un défaut eſſentiel que la nôtre n'a pas, qui eſt de permettre l'*hiatus*.

Les Anglois ont maintenant abandonné la rime : mais leur exemple ne doit rien conclure pour nous. Leur Langue a pour y ſuppléer des avantages qui nous manquent : elle a des adjectifs

composés pour exprimer par un seul mot, ce qui nous demande une périphrase : elle a une force & une hardiesse dans l'expression, que la timidité de la nôtre ne comporte pas ; elle admet aussi facilement les termes de *tout-voyant*, de *tout-connoissant*. que la nôtre admet celui de *Tout-puissant*: elle permet cent sortes d'inversions dans les phrases & de transpositions dans les mots qui nous sont inconnues. « Le François paroît être la » Langue de la raison, l'Anglois » celle de l'enthousiasme. » D'ailleurs, au défaut de leur propre Langue, les Poëtes Anglois ont la liberté d'emprunter des expressions, soit des Langues mortes, soit même des Langues polies qui se parlent aujourd'hui. Mais après tout, dit notre Auteur, qu'ont gagné leurs Auteurs Dramatiques à se passer de la rime ? Le Poëte Comique court après l'esprit, le Tragique donne dans l'Epopée ; tous en général sont remplis de beau-

tés déplacées. Il conclut par faire ſentir d'une maniére bien raiſonnée la néceſſité de garder ces régles Dramatiques que les Anglois regardent comme arbitraires.

Tout ce qui a rapport à la Littérature, aux beaux Arts, & aux Ouvrages de goût fait un des plus curieux morceaux de cet Ouvrage, & revient dans pluſieurs Lettres, mais d'une maniére nouvelle & bien variée. M. l'Abbé le Blanc poſe quelque part pour principe, que le *travail fait ſouvent toute la différence entre l'homme d'eſprit & le grand homme.* Quelques Critiques ont relevé cette maxime : mais il faut prendre garde, qu'il ne l'étend pas à tout. Il convient que pour ce qui eſt des Sciences fondées ſur le calcul, des Arts qui dépendent de la régle & du compas, de la Phyſique Expérimentale, & des Machines utiles au Public, *les Anglois ſont devenus les Maîtres des autres Nations.* Leur patience, leur induſtrie, leur juſ-

tesse, leur précision dans ces sortes d'Ouvrages, tout est ici décrit avec éloge. « Mais il semble que » l'idée du juste soit la seule que » les Anglois ayent du beau : le » gracieux leur échappe, il faut » pour les frapper, des traits qui » soient plus décidés. » On fait sentir la supériorité des François en ce point ; & à ce sujet, on voit ici, & dans quelques autres endroits de ces Lettres, une Dissertation ingénieuse sur le goût, & sur ce *beau* dont on ne peut donner une assez juste idée. « On pour» roit le communiquer, si on pou» voit le définir. » Rien de mieux touché ni de plus délicatement écrit que la suite de ces sortes de réfléxions.

A parler en général, les Anglois ont peu de ce goût qui donne de la grace ; puisque tous les Arts qui dépendent du goût sont très peu avancés dans leur Nation. » Si chez eux la Poësie a pris l'es» sor le plus hardi du côté du gé-

» nie, elle s'est peu perfectionnée
» du côté du goût ... Ils ont beau-
» coup d'Ouvrages marqués au
» coin du génie; ils en ont peu
» qui portent le caractére des gra-
» ces. » Outre ce qui a été dit de
leur Architecture en parlant de
Londres, l'ignorance de leurs
Sculpteurs & de leurs Peintres
prouve tout ce que l'Auteur avan-
ce ici. « Il ne s'est pas encore élevé
» un Peintre en Angleterre .....
» A proprement parler, ce ne sont
» pas des Peintres; ils sçavent ap-
» pliquer des couleurs sur la toile,
» mais ils ne sçavent pas l'animer.
» La nature pour eux existe inu-
» tilement, ou s'ils la voyent, ils
» n'ont pas l'art de la rendre. »
On en apporte une raison dont les
Anglois ne conviendront pas:
« c'est qu'ils ont le sentiment moins
» fin & moins délicat que les Peu-
» ples des pays Méridionaux : ils
» respirent un air plus épais, & ils
» voyent plus rarement le Soleil;
» c'en est assez pour causer une

» grande différence dans les orga-
» nes. » Par là on voit la fausseté de la maxime tant de fois répétée, que le même génie qui produit les Poëtes, forme les Peintres.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'Eloquence qui devroit être leur partage, vû les occasions que le Parlement, l'intérêt du Peuple & de la Nation fournissent à la grande & noble Eloquence; y a pourtant fait presque aussi peu de progrès que les autres Arts de goût. Les Anglois négligent l'art de bien dire, de dire avec feu, avec vivacité, avec enthousiasme, comme ne convenant qu'à ceux qui se laissent gouverner par la passion. Mais, comme notre Auteur le rémarque fort bien, « c'est trop pré-
» sumer d'une Assemblée de 500
» personnes, que de croire qu'en
» toute occasion il suffira de leur
» présenter la vérité, pour la leur
» faire embrasser. La plûpart la
» méconnoissent, si elle n'est revê-
» tue des charmes de la persuasion. »

Juin 1746.

Auſſi dans leur Parlement que trouve-t-on pour l'ordinaire ? Des railleries, des plaiſanteries, des invectives, des complimens ; des raiſons fortes, ſi vous voulez, mais point de grace, peu de tours perſuaſifs, point de grands traits d'une Eloquence belle & noble. Dans le Barreau à quoi ſe réduit l'Art oratoire ? Aux ſubtilités & aux détours de la plus ridicule chicane : c'eſt là qu'elle triomphe plus qu'en aucun autre endroit de l'Europe. « Le Roi n'a pas 20 mille » hommes pour faire reſpecter ſes » Lois : la chicane a 50 mille (ou » même 100 mille) Juriſconſultes » pour perpétuer ſon régne. » On diſpute moins ſur la juſtice de la cauſe, que ſur la lettre de la Loi ; & il n'eſt guéres de Fripon qui ne ſe tire d'affaire par les ſubterfuges les plus bizarres & les plus puériles. Parmi des traits auſſi certains que riſibles que l'on trouve ici, on y voit un traitre à ſa Patrie défendu ſérieuſement contre

ceux qui l'accusent ou qui veulent faire son procès, par quelques *solécismes* qu'ils ont commis contre la Grammaire en l'accusant.

L'éloquence de la Chaire ne nous est pas représentée sous une idée beaucoup plus brillante : mais rien de plus vrai ni de plus agréable que ce qu'on ajoute au sujet de nos Prédicateurs modernes, & de la manie qu'a notre siécle de vouloir mettre de l'esprit par tout. » Des traits d'esprit, & des saillies » d'imagination, des portraits in- » génieux, des amas d'antithèses, » un stile hérissé d'Epigrammes, » voilà ce qu'il nous faut pour » nous piquer... L'esprit abonde » dans nos Sermons, mais l'Elo- » quence y est absolument étran- » gere. (Le chagrin contre le goût de notre siécle l'emporte un peu trop loin...) « Celle de nos mo- » dernes, à force de briller, ne fait » que nous éblouir ; celle des Ci- » cerons & des Bossuets nous éclai- » re... Cette abondance d'esprit

 qui

„ qui régne dans nos Ecrits mo-
„ dernes eſt peut-être l'effet de
„ notre ſtérilité. Pour en impoſer
„ nous montrons tout celui que
„ nous avons : ſûrs de plaire, les
„ Auteurs du ſiécle précédent
„ n'employoient que celui qui
„ étoit néceſſaire. " Ces réfléxions ſeroient plus vraies, ſi elles étoient moins générales : mais du moins elles ſervent à faire voir combien notre Auteur ſçait penſer juſte.

L'Hiſtoire n'a pas non plus fait fortune chez les Anglois : il leur a fallu des plumes étrangeres, pour en avoir une ſupportable de leur Nation. « Auroient-ils craint qu'un
„ récit fidelle de ce qui eſt arrivé
„ parmi eux, & une peinture vraie
„ de leurs mœurs, ne démentiſſent
„ ſur pluſieurs points les éloges
„ outrés qu'ils font quelquefois,
„ & de la ſageſſe du Gouverne-
„ ment, & du caractére des Peu-
„ ples de l'Iſle ? „ Cette réfléxion ſatyrique eſt ſuivie de réfléxions ordinaires ſur les qualités d'une

bonne Histoire, qu'on regarde comme l'Ecole la plus sûre de la politique & de la morale. On excuse pourtant un peu les Anglois, sur ce qu'il est difficile de cultiver avec succès, & l'Histoire & la Philosophie. « Il semble que l'étude » des choses éloigne de celle des » faits. »

S'il paroît à Londres peu d'Ouvrages d'un certain goût, en récompense tout y fourmille de mauvais Livres. On y traduit tout ce qui paroît de nouveau à Paris, le misérable comme l'excellent : & voilà de quoi rabbattre un peu la vanité de nos Auteurs, qui s'applaudissent de se voir traduits en Anglois. Ce qu'on observe ici de particulier, c'est que les Anglois, faute de méthode & d'arrangement, ne sçavent pas communément faire un Livre parfait : ils veulent dire des choses, sans trop s'embarrasser de l'ordre, de la correction & de la clarté : les François au contraire songent trop au

ſtile & à l'arrangement, ſans s'embarraſſer aſſez de dire des choſes.

Dans la multitude prodigieuſe de ces papiers, brochures, feuilles volantes qui paroiſſent en Angleterre, on juge bien que la critique & la ſatyre y ſont portées juſqu'à l'excès. Dans ces malheureuſes ſatyres, par tout on attaque hardiment le caractére & les mœurs des perſonnes mêmes les plus reſpectables : *on n'y prononce que menaces, qu'infamies, & que gibets contre le Miniſtére.* Voilà ce qui s'appelle la liberté de la preſſe : mais rien ne fait mieux ſentir la néceſſité de la réprimer, que les traits ſcandaleux rapportés ici par l'Auteur. Jamais le faux & les abus de cette indigne liberté n'échappent à la juſteſſe de ſon diſcernement, ni à la délicateſſe de ſa probité. « Nous contenir dans les bor-
» nes de la raiſon & de la bien-
» ſéance, ce n'eſt pas gêner notre
» liberté, c'eſt nous forcer à en
» faire un bon uſage. Les hommes

» qui se plaignent de n'être pas » assez libres pour faire le mal, » sont indignes de jouir des béné-» fices de la Société. » Cette malignité des Auteurs Anglois donne ici lieu à une morale bien développée sur les brochures scandaleuses dont la Littérature est aujourd'hui infectée en France.

Qu'on ne s'imagine pourtant pas que ces Anglois si fiers n'employent point dans l'occasion la plus basse flatterie. Leurs plus fameux Auteurs, Waller, Dryden, Rowe, Addison, Gorth « l'ont » peut-être portée plus loin qu'au-» cun autre Ecrivain, de quelque » Nation que ce soit. On ne con-» noît pas bien les Anglois, si on » ne sçait que l'esprit de parti les » rend flatteurs à l'excès. » Leurs Préfaces surtout sont pleines d'adulation. « Toute femme à qui on » dédie une Comédie, est toujours » pour l'esprit l'étonnement, & » pour le goût le modéle de son » siécle. » A parler en général, les

Anglois sont plus hardis, plus durs, plus forts peut-être que nous dans leurs satyres ; mais ils sont plus excessifs dans leurs Panégyriques ; çet endroit mérite d'être lu.

Peut-être sera-t-on curieux de sçavoir encore la différente maniére dont les Lettres & les Arts sont traités en Angleterre & en France : & c'est ce qu'un Auteur aussi attentif n'a eu garde d'oublier. 1°. Tandis qu'il y a trois Académies à Paris, sans parler de plusieurs autres établies en différentes Provinces, en Angleterre il n'y en a qu'une, qui est la Société Royale de Londres, & *qui est peut-être trop nombreuse pour être bien composée.* 2°. Dans nos Académies il y a des Prix fondés pour différens Ouvrages de science ou de goût : en Angleterre il n'y a de Prix fondés que pour les courses de chevaux. 3°. Peu ou point de Pensions en Angleterre pour les hommes illustres en leur genre ; & tel qui n'y a rien, jouiroit en

France d'une pension de 1000 écus.

Il est vrai qu'en Angleterre on a quelquefois élevé des hommes de Lettres aux premiéres places du Ministére : mais l'expérience a montré, que parmi eux *il y en a peu qui soient capables des grandes affaires.* L'Auteur cite à ce sujet une foule de gens de Lettres, qui élevés aux premiers rangs de l'Etat ne s'y sont pas soutenus avec honneur; & dans les réfléxions qu'il ajoute, il en fait sentir la raison. Il est vrai encore, qu'un plus grand nombre parviennent aux dignités de l'Eglise : mais « si l'on donne » ici tant d'Evêchés à de simples » Docteurs d'Universités, c'est qu'il » ne s'y trouve pas de gens de con- » dition pour les demander.... » Le dévouement du Clergé à la » Cour le rend odieux à une gran- » de partie de la Nation ; & les » différentes Sectes qui y sont to- » lérées ont jetté un tel mépris sur » les Chefs de l'Eglise dominante,

» que la Nobleſſe dédaigne d'en » poſſéder les honneurs. » Le grand nombre d'hommes illuſtres qui ſont récompenſés en France, ſert ici à prouver l'injuſtice de ces gens de Lettres, qui ſe plaignent tant que le Miniſtére ne fait rien pour eux. Ceux qui ſont ces plaintes » ne ſont pas toujours ceux qui » travaillent le plus utilement pour » l'Etat : moins ils méritent d'or- » dinaire, plus ils ſe font valoir. »

Les bornes d'un Extrait ne permettent pas de ſuivre l'Auteur dans toutes les belles réfléxions qu'il fait ſur la Littérature : il ſuffit de remarquer encore une fois, qu'en montrant par tout ſon goût pour les Anciens, il fait voir la bonté du ſien. Il ſe plaint qu'on abandonne la Langue des Platons & des Homeres, les modéles de l'Antiquité, & les traces des grands hommes du ſiécle de Louis XIV. La décadence du nôtre lui paroît venir principalement de la réputation de *bel eſprit* dont on eſt au-

jourd'hui si jaloux, & qu'on obtient, dit-il, à si peu de frais.
« Dans ce stile qu'on affecte main-
» tenant (*& qu'on appelle esprit*)
» stile toujours serré, c'est-à-dire,
» décousu, on ne connoît plus ni
» nombre, ni mesure : tout y est
» tranché. On veut être laconique,
» on n'est que dur. » Si dans cette critique tout n'est pas exactement vrai, il s'en faut peu. Du reste il faut avouer, que les Lettres où il s'étend sur la Littérature, le goût & les mœurs d'aujourd'hui, sont communément les plus travaillées & les mieux écrites: agrémens & plaisanterie de nos conversations, principes bizarres ou sensés de notre conduite ; tout est détaillé, examiné, & même embelli.

Nous avons réservé ce qui regarde le Théatre Anglois pour le dernier article. On sera peut-être surpris que M. le Blanc ait osé traiter cette matiére déja maniée par tant d'habiles Ecrivains : mais on ne le sera pas moins d'un certain

air de vérité qui y régne, & qui n'appartient proprement qu'à lui. En général les Spectacles Anglois lui paroissent contraires à toutes les bienséances : « on y voit con-
» tinuellement des modéles que la
» passion détermine aisément à
» suivre. » Il convient de l'utilité des Spectacles : mais il veut qu'ils soient réglés. « On devroit se ser-
» vir du Théatre, comme d'une
» voye pour inspirer au Peuple les
» mœurs & les sentimens dont il a
» besoin pour son propre bon-
» heur... Le Théatre peut con-
» tribuer plus ou moins à rendre
» un Peuple humain ou féroce,
» brave ou efféminé. Le spectacle
» continuel des foiblesses de
» l'amant ne peut qu'amollir le
» cœur. »

Les Comédies Angloises choquent également la bonne morale & le bon goût. La liberté y est dégénérée en licence : le Ministre, le Parlement, le Souverain, la Religion même, tout est avili,

dégradé, tourné en ridicule. Ne ſeroit-ce point en conſidération de cette licence que tant de gens ſe font aujourd'hui les Panégyriſtes de tout ce qui vient des Anglois? Le Parlement révolté de cette témérité ſcandaleuſe, n'a pu refuſer au Roi un Acte pour la réprimer enfin, & pour ſoumettre toutes les piéces à la réviſion, avant que d'être repréſentées. La Nation a murmuré, elle a donné les plus étranges ſcenes au Théatre, dans les premiéres piéces qui y parurent après la réviſion : mais enfin les louanges que les Auteurs prodiguerent au Peuple, & ſur tout les portraits ridicules qu'ils y firent des François, de leurs mœurs, & nommément de leur cuiſine, y ont apprivoiſé tout le monde. M. le Blanc reconnoît pourtant de bonne foi, que ſi le comique de leurs piéces eſt ſouvent outré, dans celles de leurs bons Auteurs le ſentiment eſt toujours vrai, que la Nature y eſt peinte avec fidélité, & que

« s'ils mettoient autant de choix
» que de vérité dans leurs peintu-
» res, il ſeroit difficile de leur diſ-
» puter le premier rang. » On en donne ici quelques exemples curieux & intéreſſans dans une ſcene de l'Andrienne de M. Steele, auſſi bien que dans quelques ſcenes de la Tragédie d'Oroonoko où l'on voit de vrais principes de probité, & les plus nobles ſentimens. C'eſt là ſçavoir rendre juſtice; mais c'eſt dommage qu'on ſoit forcé de reconnoître que tout cela eſt dégradé par les ſcenes les plus baſſes & les plus licentieuſes.

« Les Tragédies ne ſont pas
» moins oppoſées à notre goût que
» leurs Comédies à nos mœurs. »
Ici l'on n'a garde d'oublier le Héros de la Tragédie Angloiſe, le fameux Shakeſpéar. Son caractére revient ſouvent, & avec des traits qui font toujours un nouveau plaiſir. « C'eſt la force & le ſubli-
» me du grand Corneille, alliés
» perpétuellement au comique le

» plus bas & le plus trivial... Il
» étonne par la ſublimité de ſon
» génie, en même tems qu'il ré-
» volte par les baſſeſſes qui lui
» ſont familiéres... A des por-
» traits où ſe trouve toute la no-
» bleſſe & toute l'élévation de
» Raphaël, ſuccédent de miſéra-
» bles tableaux dignes des Pein-
» tres de Taverne... La terreur
» qu'il inſpire eſt due principale-
» ment aux ſpectacles affreux qu'il
» expoſe ſur le Théatre. » Tout
cela n'eſt point imputé ſans preu-
ves. Ici l'on traduit exactement la
plus belle ſcene de la Tragédie de
Céſar : là on nous donne une ana-
lyſe fidélle de la Tragédie d'*Ham-
let* : tantôt ce ſont quelques
ſcenes frappantes de la Tragédie
de *Henri VI.* tantôt c'eſt un extrait
complet de celle de *Titus Andro-
nicus.* A ces morceaux de *Sha-
keſpéar*, on ajoute la plus belle ſce-
ne de la Tragédie de *Tamerlan*,
ouvrage de M. *Rovve*, & que les
Anglois vantent ſi fort. On verra

sans doute avec plaisir tous ces endroits fidellement traduits & accompagnés de réfléxions, où l'on retrouve toujours le goût le plus sain & la plus judicieuse critique. On conclut enfin « qu'avec tous » ces défauts *Shakespéar* est le plus » grand Poëte que les Anglois » ayent eu dans la Tragédie... Il » ne sera jamais bien connu, que » de ceux qui le liront en An- » glois... On ne peut le traduire » sans le tronquer à chaque page ; » & quand on l'aura tronqué, ce » ne sera plus lui. ».

La chute de l'Opéra Italien à Londres où généralement parlant on s'ennuie à tout Opéra, donne lieu à l'Auteur de réfléchir à son ordinaire sur la Musique & sur la différence des goûts par rapport à ce bel Art. Les Acteurs du Théatre Anglois ne sont pas non plus oubliés ; & quoiqu'il en dise peu de choses, il en dit assez pour nous apprendre, qu'on trouve en Angleterre plus de misérables Far-

ceurs, que d'Acteurs médiocres. C'est, dit-il, un effet du goût National qui outre tout, & qui aime à charger les caractéres. « Ils (les » Anglois) sont plus frappés d'une » face large & d'un gros nés dessiné par Callot, que d'un visage » noble & gracieux que le crayon » du Corrége aura tracé. »

Vû l'idée avantageuse que les Anglois ont de leur Nation, & le mépris qu'ils affectent pour la nôtre, on s'imagineroit peut-être, que leurs Auteurs seroient incapables de *plagiat*. M. Muralt y a été trompé sur leur parole. « On a re» proché à cet ingénieux Auteur » des *Lettres sur les Anglois & sur » les François*, d'être plus amusant » qu'instructif. Quoiqu'il fut sans » prévention, ses jugemens ne sont » pas sans partialité : ses goûts par» ticuliers lui ont tenu lieu de pré» jugés. On pourroit dire de lui, » qu'il a l'esprit François, mais le » cœur Anglois. » M. l'Abbé le Blanc fait donc sentir ici d'une

maniére ſans réplique, & par mille traits des plus fameux Auteurs Anglois, que perſonne n'a été plus plagiaire qu'eux, ſurtout dans ce qui regarde le Théatre. On nous permettra de répéter ici que cette impartialité de l'Auteur, qui a ſçu appetiſſer les Anglois à nos yeux, lui a peut-être fait tort dans l'eſprit de certaines gens qui n'aiment pas à être détrompés. Tout ce qu'il dit eſt confirmé par un long Ouvrage d'un Auteur Anglois en réputation pour le Théatre, intitulé, *le Supplément du génie*, & rapporté ici en entier. C'eſt la ſatyre la plus forte & la plus mordante qui ait été faite du Théatre Anglois : on ne peut l'extraire, ſans la défigurer, & il faut la lire toute pour en avoir une juſte idée. Les Auteurs Dramatiques de la Nation, leurs larcins, leur mauvais goût, leur hardieſſe, leurs indécences, la férocité ou le ridicule de leurs Spectacles, la maniére inſenſée dont ils peignent les Fran-

çois, & les critiques pitoyables qu'ils en font, tout y est représenté sous les traits de l'ironie la plus satyrique.

Après sept années de séjour en Angleterre, & s'être bien mis au fait de tout ce qui regarde la Nation, il étoit tems que l'Auteur révint en France; & c'est le sujet de sa derniére Lettre. Mais à son retour il est tout étonné des airs & des maniéres qu'il y retrouve : faute d'y être habitué, ces maniéres qui font partie de la politesse Françoise, *& qui sont la sorte de mérite qui réussit le plus dans le monde*, lui paroissent autant d'extravagances. Les *petits Maîtres* surtout qu'il n'aime pas, & qu'il ne regarde que « comme des individus d'une espéce mitoyenne entre l'homme & la femme, » échauffent sa bile. Mais à l'en croire, « de tous les Etres connus, celui qui ressemble le moins à un être pensant & raisonnable, c'est le petit Maître de Robe. »

Juin 1746.

S'il en trace un portrait aussi indignant que ridicule, il s'abstient d'un détail, « dont l'effet pourroit » rejaillir sur un Etat si respectable, & qu'eux seuls ne respectent pas. »

Des petits Maîtres il passe aux femmes à la mode & du bel air, qu'il épargne encore moins. Le ridicule de celles pour qui on a, dit-il, été obligé d'imaginer le nom de *petites Maitresses*; de celles qui se donnent l'air de sçavantes, & qui se croyent faites pour les Sciences abstraites; de celles qui affectent un jargon précieux; tout passe en revue sous sa plume: ce qui ne l'empêche pas de rendre justice à quelques Maisons de Paris, « où des femmes d'un esprit » supérieur rassemblent des gens » de Lettres, & où par le con» cours des lumiéres & de la po» litesse le goût se perfectionne » autant que la raison s'éclaire. »

Mais ce qui lui paroît le plus insupportable, c'est cette habitu-

de, cette maniére nouvelle & indécente de plaisanter, de railler sur tout, de *persiffler* (car le *persifflage* est devenu à la mode) mille sortes de gens sensés, qu'on traite d'*espéces*; en un mot de tout ce qu'il apperçoit en France, il conclut qu'il ne décide point entre les deux Nations. Il voit de part & d'autre un tel mélange de grands défauts & de grandes qualités, de vertus & de vices, qu'il n'a pas la témérité de porter un jugement définitif : il avoue même que dans tout ce qu'il a dit au désavantage des Anglois, il a pu se tromper. » Je puis, dit-il, avoir été cho-» qué de ce qui n'est que l'opposé » de nos défauts. Ce qui m'a paru » contraire aux bienséances, ne » l'est peut-être qu'à nos usages. »

Nous finissons en reconnoissant avec plaisir, que dans toutes ces Lettres on retrouve l'Ecrivain sensé & impartial, l'honnête homme & le Chrétien même. Qu'importe qu'il soit aussi amusant, aussi déci-

sif que tel autre ; il suffit à un Lecteur judicieux qu'il soit plus instructif & plus vrai. Quand cet Ouvrage, d'ailleurs rempli de belles choses, n'auroit que ce seul mérite, il devroit l'emporter sur tant d'autres où pour plaire plus sûrement on ajoute un vernis de suffisance, de hardiesse & de talent à fronder nos Mœurs, notre Gouvernement, nos Auteurs, & peut-être même notre Religion.

ARTICLE LXIV.

BIBLIOTHEQUE Françoise ou *Histoire de la Littérature Françoise. Par M. l'Abbé* Goujet, *Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital. Tome* 7 *&* 8. in-12. *A Paris, chez Mariette & Guerin, rue S. Jacques.*

NOus allons voir les plus beaux Ouvrages de nos Poëtes Latins Modernes, traduits en François, rapportés avec exactitu-

de, critiqués avec impartialité, & loués avec discernement. Paroîtront ensuite habillés à la Françoise, les Poëtes étrangers, c'est-à-dire, les Italiens, les Espagnols, les Portugais & les Anglois. Enfin une nouvelle perspective s'ouvrira, par laquelle on termine ces deux volumes, & par laquelle nous croyons qu'il falloit en commencer un nouveau, c'est l'Histoire de la Poësie Françoise, que notre Auteur fait naître en Normandie, & non pas en Provence.

On a laissé les Traductions des Poëtes Orientaux. Les fables de *Pilpay, & les perles Orientales recueillies par Vattier*, n'auroient pas beaucoup embelli cette Bibliothéque. On trouve à la tête du septiéme volume, des additions aux volumes précédens; les Ecrivains se trompent, les bons Ecrivains avouent qu'ils se sont trompés.

Nous ne ferons pas un voyage si long & si pénible que celui de M. l'Abbé *Goujet*, nous laisserons

es épines qu'il a bien voulu défricher, & nous ferons un choix des leurs qu'il a cueillies sur sa route : nous ne saluerons qu'en passant un grand nombre d'Auteurs respectables, dont les Traductions ne valent pas la peine qu'on s'y arrête. Nous nous contenterons d'indiquer les meilleurs de nos Poëtes Latins Modernes ; les Traductions es plus élégantes de leurs Poësies ; es remarques & les anecdotes qui pourront satisfaire la curiosité du Lecteur. C'est-là ce qu'il attend de nous, il ne demande que la fleur des choses, & il ne veut pas que l'on s'appesantisse sur les détails.

M. l'Abbé Goujet est un peu trop scrupuleux sur son plan : dès l'entrée de sa Bibliothéque, il revient sur ses pas, il avoit oublié de nous faire connoître un Poëte Ecclésiastique ; il se rappelle qu'il avoit été traduit, & c'est une raison pour en parler, c'est *Caius Vettius Aquilinus Juvencus.* S. Jerôme

a dit quelque part qu'il étoit de la noble Famille des *Vettes*, l'une des plus anciennes de la République Romaine; notre Bibliothéquaire remarque que Dom *Liron* Bénédictin, *dans ses Amenités de la Critique* prétend qu'il étoit fils de *Vettius Aquilinus* Consul, & il en donne, dit-il, la généalogie avec autant d'assûrance que l'on pourroit donner la généalogie d'une Famille moderne.

Juvencus n'est aujourd'hui connu que par son Poëme sur la vie de *J. C.*, le sujet ne pouvoit être plus beau, mais les vers sont mauvais & remplis de mille défauts. *Pierre Tamisier* les a traduits en vers François, jamais copie ne ressembla mieux à l'original, la Traduction est prosaique, & la versification platte.

Le quinziéme siécle n'eut guéres de Poëtes Latins meilleurs, & de Traducteurs plus passables. Les *Distiques Moraux de Michel Verin* ont eu deux Traductions, l'une en

ers par le ſieur de *Triors* Gentil-
omme de Dauphiné, & l'autre
n Proſe par Claude *Hardy* Pari-
en. *Colletet* ne trouve pas bon
ue le Poëte Dauphinois ait don-
é l'épithete de *beaux* à ſes qua-
ains. Que ce ſoient des quatrains,
it-il, *j'en demeure d'accord*,
ais qu'ils ſoient beaux, *j'en doute
rt.* Il avoit raiſon, la Poëſie du
eur de *Triors* eſt tout à fait goti-
ue, & la Proſe de *Hardy*, obſ-
ure & rampante. Ces deux Tra-
ucteurs font *Michel Verin* Eſpa-
nol, il étoit Florentin.

Quelques autres Poëtes de ce
ems-là à qui *Paradin* a voulu faire
arler notre Langue, n'ont pas
nieux écrit en Latin que *Paradin*
n François. *Calentius* valoit un
eu mieux que les autres, il méri-
oit une Traduction plus fidelle &
noins barbare. On ne ſçait où ce
Traducteur a pris qu'Homere
n'ayant pû répondre à une queſ-
ion énigmatique que lui firent
les Mariniers, tomba en phrene-
ie & ſe tua, c'eſt rendre fou, &

faire mourir un bel esprit à bon marché.

Les Traductions de *Beroalde* sont de meilleure main. Ce philologue ne manquoit pas d'érudition, mais il manquoit de goût. Clement *Marot* a mis en Vers sa *Lamentation* sur le vendredi Saint, & c'est ce qu'il appelle *les tristes Vers de Beroalde*. M. l'Abbé Goujet nous parle encore d'une déclamation de cet Auteur, dont on pourroit faire un plaidoyer fort agréable. C'est un pere qui ayant trois enfans, l'un yvrogne, l'autre débauché, & le troisiéme grand joueur, deshérite le plus vicieux sans le désigner. *Calvy de la Fontaine* & *Damalis* ont traduit ce petit Ouvrage. C'est ainsi que *Damalis* en expose le sujet :

Ce petit Livre en forme de procès
Mis en avant, taxe trois grands excès,
Qui font des maux au monde innumérables,
Le jeu, le boire & les actes damnables
De Cupido . . . .

 C'est

C'eſt rendre un grand ſervice à ce Traducteur, que de n'en rapporter que ces quatre Vers. Ce procès eſt rempli de mille traits naifs, il faudroit en retrancher quelques expreſſions que la politeſſe de nos mœurs & de notre Langue ne ſouffriroit pas; nous nè valons pas mieux que nos peres, mais nous parlons plus ſagement.

Notre Auteur nous entretient dans le Chapitre ſuivant de Poëtes beaucoup plus eſtimables, du *Mantonan*, de *Palingenius*, & de *Sannazar*. Le premier ne vaut pas le ſecond, & tous deux fondus enſemble ne valent pas l'élégant & l'ingénieux Sannazar: le Mantouan a été beaucoup plus vanté qu'il ne mérite. Sa latinité eſt barbare, ſes pointes mauſſades & ridicules. On a oſé le comparer à Virgile, & il n'a rien de commun avec lui que d'être de Mantoue. Ses Bergers ſont d'une eſpéce ſinguliére, ils ne reſſemblent ni à ceux de Virgile, ni

à ceux de M. de Fontenelle. Ceux de Virgile ſont naturels, ceux du Mantouan ſont ruſtiques. Ceux de l'Académicien ſont trop ingénieux, ceux du Mantouan ſont trop groſſiers. M. l'Abbé Goujet leur reproche d'être, tantôt dévots, & tantôt Epicuriens, il leur échappe effectivement des impiétés qu'on ne pardonneroit pas aux *Theophiles* & aux *Linieres*. On peut juger du goût de ces trois vieux Traducteurs, Jacques de *Mortieres*, Michel d'*Amboiſe*, Laurent de la *Graviere*, qui non contens de mettre en Vers les Eglogues du Mantouan, lui ont prodigué les éloges les plus exceſſifs.

Palingene ſe fit connoître par ſon Poëme du *Zodiaque* de la vie humaine. M. Facciolati, Sçavant de Padoue, nous apprend que le vrai nom de ce Poëte étoit *Pier Angelo Manzolli*, dont Marcello Palingenio n'eſt que l'anagramme. Les uns ont dit qu'il étoit Piêtre, les autres Médecin; mordant &

satyrique jusqu'à l'excès, il déchira les Prêtres, les Médecins & les Moines de son tems. Son Poëme est l'apologie de l'Epicurisme, ou plutôt un assemblage monstrueux des attributs du Souverain Etre avec les Divinités du Paganisme.

Nous avons plusieurs Traductions de ce Poëme : celle de M. de la *Monnerie* mérite qu'on en parle, elle fut imprimée à la Haye en 1731. Une aussi bonne plume que la sienne devoit choisir un meilleur sujet. Ce n'étoit pas la peine de nous donner en François ce qui ne devoit jamais avoir été mis en Latin. La Préface qui décore cette Traduction n'est pas, dit-on de M. de la Monnerie, elle est encore plus dangereuse que la Traduction. C'est une apologie des sentimens répandus dans le Poëme de Palingene, on lui fait un mérite de ce qui la fait censurer. C'est, dit-on, les vices, les désordres, & les superstitions du tems qu'il combat. Mais ce fai-

ſeur de Préface ignore-t-il que les plaiſanteries & les invectives ne ſont pas faites pour réformer les mœurs; & que pour détruire des abus, il faut des raiſons, & non pas des portraits ſcandaleux & des ſatires indécentes? M. l'Abbé Goujet fait grace à la Traduction, mais il ne la fait pas à l'Auteur de la Préface, il lui reproche avec raiſon le zéle avec lequel il défend un Poëte qui ne méritoit pas le ſoin qu'on prend pour le juſtifier.

Sannazar tient un rang plus diſtingué ſur le Parnaſſe, il a le tour & le goût Virgilien, ſon Vers eſt coulant & d'une latinité exquiſe; ſon Poëme *de Partu Virginis* méritoit la pourpre Romaine, il ne fut honoré que d'un Bref *de Leon X*, on ne lui a pas pardonné ſes fictions déplacées, les merveilles ſaintes dans la bouche de *Protée*, le chant des *Nereïdes* qui environnent J. C. lorſqu'il marche ſur les eaux, *Neptune* qui lui rend hommage & baiſſe ſon Trident

devant lui. Tous ces ornemens poëtiques dégradent notre Religion, & révoltent notre goût.

La Traduction d'un si beau Poëme n'a pas pour pere un Ecrivain de grande réputation, elle est de Guillaume *Colletet*, traducteur froid & languissant, il la dédia à Madame de *Combalet*, il vouloit faire l'éloge de cette Dame, & celui du Cardinal de *Richelieu* qui l'honoroit de sa protection. Les Pastorales de *Sannazar* n'ont pas été si goutées. Son nouveau genre d'Eglogues a paru trop sombre & trop mélancolique. Il a transporté des bois & des prairies la scene Pastorale sur le rivage de la Mer; ce ne sont plus des agneaux qui bondissent dans la plaine, ce sont de gros poissons qui se promenent sous les eaux, les Alcions remplacent les Rossignols, un pannier d'huitres présenté à Amarillis y fait l'office d'un bouquet de fleurs. Un beau païsage peint par *Sannazar* auroit mieux valu que toute

cette Marine. Ce grand Poëte fut enterré près de Virgile, le *Bembe* fit ſon Epitaphe en deux Vers Latins que M. *de la Monnoye* a ſi bien imités.

Cy gît, dont l'eſprit f t ſi beau,
Sannazar, ce Poëte habile,
Qui par ſes Vers divins approche de
Virgile,
Plus encor que par ſon tombeau.

Nous paſſons un grand nombre de Poëtes dont les noms ſont connus, mais peu glorieux dans la République des Lettres. Leurs Traducteurs y ſont preſque inconnus & ornent une Bibliothéque à peu près comme les emblêmes d'Alciat. M. l'Abbé Goujet vange ici *Faërne* de l'accuſation de plagiat, que M. de *Thou* lui avoit un peu légérement intentée. Enchanté de ce fabuliſte moderne, M. *Perrault* le traduiſit en Vers François. Quand on a lu les fables de *Phedre*, on ſe ſçait bon gré d'être ami de l'antiquité & l'on ne dai-

gne pas faire connoissance avec *Faërne*.

Le Parnasse Latin eut des chantres plus fameux dans le seiziéme siécle. Le célébre *Vida*, le Chancelier de l'*Hôpital*, le fameux M. *de Thou* & *Buchanan* nous ont laissé des Poësies dignes de meilleurs Traducteurs. Mais l'Académie Françoise n'étoit pas établie, notre Langue, nos Ecrivains bégayoient encore, & nous n'avons de la plûpart de ces Ouvrages que de mauvaises Traductions. Celle que le sieur des *Mazures* a faite des *échecs de Vida*, tient encore beaucoup du jargon de nos peres, elle est fort bien imprimée en caractéres italiques, & c'est à peu près tout son mérite : *les gentes nimphes du Touvre* (Riviére d'Angoulême) qu'il invoqua, ne lui inspirerent que des chants fort peu mélodieux. Le fameux *le Febvre de la Boderie*, homme sçavant, mais mauvais Poëte, a traduit quelques Hymnes de *Vida*, celle

sur l'Euchariſtie eſt adreſſée à M[e] *Jean Maldonat, de la Société du nom de Jeſus.* C'eſt le célébre Maldonat ſi connu par ſes Commentaires ſur l'Ecriture ſainte.

Nous trouvons que notre Auteur place un peu trop haut ſur le Parnaſſe le Chancelier de l'*Hôpital* & le Préſident de *Thou.* M. *Chapelain* mettoit les Epîtres du premier immédiatement après celles d'*Horace.* Il en faut beaucoup rabattre, la latinité du Chancelier eſt traînante, & ſa verſification proſaique. Les Vers du Préſident ſont durs, obſcurs & embarraſſés; M. Perrault de l'Académie Françoiſe a traduit l'Epître, où le Chancelier de l'Hôpital donne des avis au Roi ſur le choix des Miniſtres. Sa Traduction méritoit une réviſion, elle fut, comme M. *Perrault* nous l'apprend, ſon *coup d'eſſai*, & il paroit qu'il la qualifie aſſez bien. M. d'*Yſs* Gentilhomme d'auprès de Caën, a traduit les Poëſies de M. de *Thou.* Ses Vers

ſont naturels & bien rimés, mais ils ne ſont pas élégans.

Le jugement que M. l'Abbé Goujet porte des Poëſies de *Buchanan* eſt d'*après la balance d'Apollon*; le génie, le tour, l'expreſſion, la beauté du ſtile brillent dans toutes ſes piéces. On ne comprend pas comment, ayant ſi bien pris le goût de l'antiquité dans ſes autres compoſitions, il a ſi mal attrappé dans ſes Tragédies le caractére de verſification qui convient à la Poëſie Dramatique. Nous avons deux Traductions en Vers de ſa Tragédie de *Jephté*. Celle de *Brinon*, Conſeiller au Parlement de Normandie, l'emporte de beaucoup ſur celle de *Florent Chrétien*, habile critique, mais mauvais Poëte François. Ce dernier Traducteur auroit épargné la réputation de *Buchanan* & la ſienne, s'il n'avoit pas traduit en Vers la piéce du même Poëte, intitulée le *Frantiſcain* ou le *Cordelier*, & quelques autres productions qui ne valent

pas mieux. Elles ont répandu ſur la mémoire de Buchanan une tache que les plus beaux Vers Latins ne ſçauroient effacer. Notre Langue aime les graces de la Poëſie, mais elle haït encore plus que la Langue Latine les libertés cyniques d'une muſe licentieuſe.

Il n'eſt pas permis de penſer autrement que M. l'Abbé Goujet, ſur le beau Poëme de la *Pædotrophie* de *ſainte Marthe*, c'eſt le chef-d'œuvre de l'Auteur, il marche ſur les traces de Virgile, & l'on ne peut mieux en imiter le tour & la majeſté. Les Traductions Françoiſes ont honte de paroître aujourd'hui à côté du Latin. *Les pieux déſirs d'Herman Hugon*, & *les pieux divertiſſemens de Gazée* ſont tout étonnés de ſe trouver vis-à-vis de *Grotius*, leurs Traductions ſont peu révérées dans la Bibliothéque Françoiſe.

On ne peut qu'applaudir aux éloges que M. l'Abbé Goujet donne ici aux *Santeuils*, aux *Rapins*,

aux *Commires*, aux *la Rues*; jamais Poëte n'a été plus traduit, & par des Auteurs plus distingués que *Santeuil.* Le grand *Corneille*, & M. de la *Monnoye* sont à la tête de tous.

Plusieurs Ecrivains célébres se sont aussi exercés à mettre en notre Langue diverses Poësies du P. *Commire.* Son Ode sur la prise de Namur a été traduite en Vers par M. le Comte de *Bussy Rabutin.* Le célébre M. de *Fontenelle* & le fameux la *Fontaine* n'ont pas dédaigné de mêler les graces & l'élégance de leur Poësie avec celle de Commire; le P. Rapin tout grand Poëte qu'il étoit, a eu peu de Traducteurs: les deux Poëmes du P. de la Rue sur les conquêtes de *Louis XIV.* en 1667 & en 1672 furent extrêmement goutés de la Cour. La Traduction de *Corneille* leur assura l'immortalité.

Notre Auteur redouble ici ses éloges pour le *Prædium Rusticum*, & pour les autres Poësies du P.

Vaniere Jésuite, c'est son Héros du Parnasse Latin, & il semble lui adjuger la Couronne Poëtique; c'étoit aussi le sentiment de *Santeuil*; il disoit que ce nouveau venu les avoit tous dérangés sur le Parnasse. M. *Titon du Tillet* l'y fit asseoir de son vivant avec distinction, & le Poëte reconnoissant, lui paya ces honneurs poëtiques par une Epître en Vers digne du Parnasse qui y est célébré, & du mérite de celui qui a fait exécuter ce beau monument en bronze. Cette Epître a été traduite par le P. *Brumoi*, ami des Muses Latines & Françoises. Notre Bibliothéquaire rend justice à sa Prose & à ses Vers, & l'analise qu'il fait de ses deux Poëmes Latins sur les *Passions* & sur la *Verrerie*, donne envie de lire la Traduction Françoise faite par le P. Brumoi même. Les Peres du *Cerceau*, *Sanadon* & *Oudin*, dont on a traduit quelques piéces, ne sont point oubliés, & l'on promet au P. Ou-

din actuellement en vie, une immortalité que nous voudrions qu'il attendît encore long-tems.

Le tour des Poëtes Latins eſt fait, & leurs Traductions Françoiſes rapportées piéce à piéce : nous allons paſſer en revue les Poëtes Italiens, Eſpagnols, Portugais & Anglois, indiquer leurs Traductions, & marquer le jugement qu'en porte notre Auteur, il a juſqu'ici multiplié les éloges, nous allons rapporter une petite partie de ſa critique.

Avant que de nous initier à la connoiſſance des Poëtes Italiens & de leurs Traductions en François, il nous donne une eſquiſſe des différens genres de la Poëſie Italienne, & indique les ſources où l'on peut en apprendre davantage.

Le *Dante* eſt le premier qui paroît ſur les rangs, n'entrons point dans la diſcuſſion de ſes avantures, écartons tout ce qui n'appartient pas à l'homme de Lettres. De tous ſes Ouvrages, celui qui a

ſait le plus de bruit, c'eſt ſa *Comédie de l'Enfer, du Paradis, & du Purgatoire*, il y amene ſur la ſcene un grand nombre de perſonnages qu'il damne, ou qu'il canoniſe ſelon ſes préventions. C'eſt une ſatyre contre les *Guelphes* qu'il n'aimoit pas, auſſi les met-il preſque tous en Enfer. Le *Dante* a eu bien des critiques, mais aucun ne s'eſt aviſé de lui conteſter ſes Ouvrages. Cette imagination, dit notre Auteur, étoit réſervée au P. *Hardouin*. Il les attribuoit à je ne ſçai quel fauſſaire qu'il ne nomme point, & qu'il place dans le quinziéme ſiécle. On réfute avec raiſon ce paradoxe Littéraire. Le P. Hardouin étoit un des plus ſçavans hommes de l'Europe, mais il fut un Œdipe malheureux. On fait ici beaucoup de réfléxions critiques ſur le *Dante*, dont nous n'avons qu'une mauvaiſe Traduction en Vers par *Balthaſar Grangier*, qui la dédia à *Henri IV.*

Petrarque ne fut pas plus heu-

reux en Traducteurs. L'Auteur s'étend sur Petrarque même, & il donne une belle idée de ses talens & de sa muse. Les particularités qu'il rapporte nous méneroient trop loin, si nous voulions entrer dans le détail d'une infinité de choses, qu'un Bibliothécaire peut extraire, mais qu'un Journaliste ne sçauroit faire sentir. On lit encore avec quelque agrément les six sonnets de Petrarque *sur la mort de sa Dame Laure*, que *Clement Marot* a traduits en Vers François. *Pelletier* en a traduit quelques-uns, où le Poëte Italien auroit peine à se reconnoître. La Traduction de *Davost* n'est pas supportable, & sa *Laure Françoise* si distinguée par son esprit, ne dut pas trouver de quoi contenter le sien, dans la versification de son Petrarque François.

L'article de l'*Arioste* est instructif & bien fourni, on nous en fait un portrait fort ressemblant, le goût qu'il avoit pour les avantu-

res romanesques, & pour les Livres de Chevalerie lui avoit rempli la tête d'agréables fictions, dont il a composé son *Roland Furieux*, Poëme qu'on ne sçait pas trop comment appeller. M. *de Voltaire* le peint d'un seul trait, ce n'est point, dit-il, un Poëme Epique, c'est un Recueil *de choses extravagantes écrit d'un stile enchanteur*. Les exploits de ses Héros, leurs épées enchantées, leurs armes impénétrables, leurs ennemis *pourfendus* sans miséricorde, forment un mélange de chimeres bizarres qui révoltent le bon sens, & que le bon goût réprouve, mais ses contes épisodiques transportent, enlevent l'imagination, & on lui passe ses bizarreries Italiennes, qui décelent un génie vraiment poëtique, il a été traduit en Vers & en Prose par un grand nombre d'Auteurs qui font parler l'*Arioste* aussi mal en François, qu'il parla bien en Italien.

Madame *de Gomez* le mit un

Juin 1746.

peu plus à la mode sur la fin du dernier siécle, elle ne voulut pas qu'il parut dans le beau monde en vieux libertin, elle lui ôta *ses dehors effarouchans*, & retrancha tout ce qu'il avoit de trop libre; il seroit à souhaiter qu'elle ne lui eut rien laissé d'ennuyeux & de languissant. La Traduction de M. *Mirabaud* est bien écrite, mais il ne devoit pas pousser la complaisance pour le Poëte Italien jusqu'à justifier les libertés qu'il s'est données dans tout ce qui regarde les mœurs; il est vrai que l'Académicien a mis un voile sur les endroits trop libres, qu'il ne pouvoit traduire sans blesser la pudeur, mais ces endroits revêtus d'un élégant badinage, en sont-ils moins dangereux? & lui-même ne dit-il pas, qu'il ne conseilleroit point cette lecture à des *consciences délicates*? Sur quels Lecteurs a t'il donc compté? *Pour moi*, dit M. l'Abbé Goujet, *quelque estime, quelque vénération que je me sente pour le Traducteur, je pense*

qu'il auroit mieux fait de supprimer cette Apologie, que de vanger l'*Arioste* des reproches trop mérités qu'on lui a faits d'une morale dangereuse & d'un badinage trop indécent répandu dans ses Poësies.

Le *Tasse* est à la tête du huitiéme volume de cette Bibliothéque. *Sa Jerusalem délivrée* a rendu son nom immortel. *Balzac* l'égaloit à Virgile ; les Italiens n'en jugerent pas ainsi, ils donnerent la préférence à l'*Orlando Furioso* sur la *Gierusalem Liberata*. L'Académie *de la Crusca* confirma leur jugement, on en appella, & l'on fit en Italie pour le *Tasse*, ce qu'on a fait depuis en France pour *Corneille*.

En vain contre le *Cid* un Ministre se ligue,
Tout Paris pour *Chimene* a les yeux de *Rodrigue* ;
L'Académie en corps a beau le censurer
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Notre Auteur rapporte ce procès Littéraire, & celui que le Marquis *Orsi*, & beaucoup d'autres

intenterent à *Despreaux* sur ce qu'il avoit dit du clinquant du *Tasse*. Le P. *Bouhours* pensoit comme *Despreaux*, ce sont deux bons connoisseurs en ouvrages d'esprit.

M. l'Abbé Goujet rend compte de toutes les vieilles Traductions du *Tasse*, où souvent il n'y a d'autres choses a apprendre, que l'année de leur impression. M. *Mirabaud* avoit traduit le *Tasse*, avant que de traduire l'*Arioste*, cette premiére Traduction lui ouvrit les portes de l'Académie Françoise, & le *Tasse* fut encore une fois couronné dans son Traducteur. Mademoiselle *Riccoboni* le censura rudement, l'Académicien en profita, & notre Bibliothécaire avertit que la seconde édition est préférable à la premiére.

L'Aminte du Tasse, le Pastor Fido du Guarini, la Philis de Scire du Comte Bonarelli, sont trois chef-d'œuvres en fait de Pastorale, ils ont été traduits par trois bonnes plumes qui n'en ont rendu que

trop fidelement les maximes dangereuſes & les tendres ſentimens. M. l'Abbé Goujet eſt ſurpris avec raiſon que leurs Traducteurs ne trouvent dans les ſoupirs de *Mirtil*, & dans mille fadeurs amoureuſes, rien qui prépare le chemin au crime, & qui en développe les reſſorts. C'eſt porter trop loin la tendreſſe pour des Auteurs qui n'ont écrit que pour apprendre à aimer, *ſcribere juſſit amor.*

Nous ſommes étonnés à notre tour que M. l'Abbé Goujet ſoit moins ſévére ſur l'Epiſode de *Bonarelli*, que M. *Baillet*, & qu'il ne trouve rien à redire dans le double amour de la *Bergere Celie*, ſi paſſionnée pour deux Paſteurs tout à la fois, qu'elle ne trouve que la mort qui puiſſe terminer le différend.

L'article qui regarde les Auteurs Eſpagnols & Portugais n'eſt pas long, & il mérite d'être lû; il n'eſt point de Nation qui ait été plus riche en piéces Dramatiques que

les Eſpagnols, mais leur goût eſt ſi différent du nôtre, que nous en avons peu de Traductions. M. le *Sage* dans la Préface de ſon Théatre Eſpagnol, M. du *Perron de Caſtera* dans ſes examens de pluſieurs piéces du même Théatre, & M. Louis *Riccoboni* dans ſes réfléxions Hiſtoriques & Critiques ſur les différens Théatres de l'Europe, nous ont ſur cela donné des connoiſſances dont notre Auteur rend un compte fort inſtructif.

On a de *Lopez de Vega* plus de 1500 piéces. Nos tragiques François, & nos comiques les plus eſtimés y ont ſouvent puiſé. C'eſt que les Eſpagnols ſont nos Maîtres à imaginer, à expoſer leur ſujet, & à conduire avec art une intrigue de Théatre, mais ils ne ſçavent ce que c'eſt que la régle des trois unités, elle leur a paru trop génante, & chez eux une ſeule de leurs piéces embraſſe toute la vie d'un homme, Au premier acte la ſcene eſt en France, au ſecond en

Italie, & au troisiéme en Afrique. M. le *Sage* nous avoit promis de traduire en François les meilleures Comédies Espagnoles, il s'est apparemment dégouté de son travail.

M. de *Castera* y a suppléé, il a fait les Extraits de dix piéces de *Lopez de Vega*, les plus beaux morceaux en sont traduits avec goût. On y voit des Comédies Espagnoles de toutes les espéces. *Des journées, des actes Sacramentaux, des Fêtes de Cour.* Ceux qui aiment cette partie de la Littérature, y pourront connoître le goût & le génie des Poëtes Espagnols.

M. de *Castera* n'a pas été moins jaloux de la gloire des Portugais, c'est à lui que nous devons la Traduction de la *Lusiade*, Poëme du *Camoens* sur les conquêtes des Portugais dans les Indes. M. l'Abbé Goujet s'étend fort sur les disgraces de ce Poëte fameux, qu'il nous représente comme un galant homme, un guerrier généreux, &

un excellent citoyen. Son Poëme eſt l'ouvrage d'une belle imagination, d'un bel eſprit, & d'un très-beau cœur. Sa deſcription de l'*Iſle enchantée* doit être lue avec précaution. On nous dit que tout cela n'eſt qu'une *allégorie*. Le jugement n'en croit rien, & le cœur encore moins.

Le bel Ouvrage de M. de la *Place* ſur le Théatre des Anglois, n'avoit pas encore paru, quand M. l'Abbé Goujet a dreſſé le plan de ſa Bibliothéque, il lui fournira de nouvelles additions pour ſervir de ſupplément à ce dernier volume. Nous nous arrêterons ici ſur deux Poëtes Anglois, dont on a fort relevé le mérite depuis quelques années, le premier eſt *Milton*, dont le *Paradis perdu* a été reſſuſcité par la Traduction de M. *Dupré* de S. *Maur* qui l'a fait connoître en France. Le Traducteur n'a eu que des admirateurs, & le Poëte preſque que des critiques, le ſtile de M. de S. *Maur* eſt vif, brillant,

animé, en un mot, digne d'un Académicien qui ſçait par les tours enchanteurs de notre Langue, changer en beaux tableaux les peintures les plus monſtrueuſes. Peut-être a t'on dit trop de mal du Poëme de Milton, mais ſûrement on en a dit trop de bien; les critiques qui ne l'ont pas lû avec des yeux Anglois, doivent en convenir, & ceux qui l'admirent le plus y trouvent *un ſublime noyé dans l'extravagant*. M. *de Voltaire* dit que Milton.

.... N'a chanté que pour les Fous,
Pour les Anges, & pour les Diables.

Un autre Critique dont M. l'Abbé Goujet paroît faire grand cas, (c'eſt le P. *Routh*, Jéſuite Irlandois, & non pas Anglois) juge en connoiſſeur, & ſans partialité du Poëme de Milton. Il le met au point précis d'eſtime qu'il mérite, il convient de ſes défauts & de ſes beautés, il ne donne point dans l'excès, il garde un juſte milieu;

 Milton

Milton n'eſt point un Poëte divin, ce n'eſt point un Homere & un Virgile, comme le veulent fortement les Anglois, c'eſt un Poëte qui a beaucoup d'imagination, mais peu de goût. Il faut lire le parallele du Poëme de *Milton avec la Jéruſalem délivrée du Taſſe, & l'on verra que le P. Routh* ſçait peindre.

Le plus célébre Poëte d'Angleterre après Milton, c'eſt le fameux M. *Pope* mort depuis peu. *Son Eſſai* ſur la Critique & *ſon Eſſai* ſur l'Homme ont été traduits en Vers par M. l'Abbé du *Reſnel*, nous en avons rendu compte dans nos *Mémoires*, & nous applaudiſſons encore aux éloges que M. l'Abbé Goujet donne à cet élégant Traducteur. M. *Silhouette* a traduit les deux mêmes Ouvrages, il eſt dans ſa Traduction, exact, précis & ſerré. M. l'Abbé Goujet lui trouve un air trop Anglican : pour avoir voulu trop rendre *les graces éminentes & ſupérieures* de ſon Auteur,

il l'a rendu, dit-il, *beaucoup moins gracieux*, mais M. *Silhouette* vouloit traduire ſon Auteur, il ne vouloit pas le *franciſer*.

M. le *Marquis de Seré*, digne émule de M. l'Abbé du *Reſnel*, a auſſi traduit en Vers l'*Eſſai ſur l'Homme*, tous deux font honneur au Parnaſſe François; on ſent que l'un eſt Académicien, & que l'autre mérite de l'être.

La morale que M. *Pope* a répandue dans ſon *Eſſai ſur l'Homme* trouva des adverſaires, le plus fameux de tous a été M. de *Crouſas*; il écrivit, & prétendit trouver le ſyſtême de *l'harmonie préétablie* du célébre *Leibnitz* dans le Poëme de M. *Pope*. Le Cenſeur Mathématicien chicana, mais il ne démontra point. Son *Commentaire François* ne fit pas fortune, & les Apologiſtes de M. *Pope* triomphérent. On trouve à la fin de ce volume une notice des Traités qui regardent l'Hiſtorique de notre Poéſie, & l'on renvoye nos Poëtes François aux volumes ſuivans.

Cet Extrait n'eſt déja que trop long, il ſeroit d'une longueur exceſſive, ſi nous ſuivions l'Auteur dans tous ſes détails. Il y fait paroître une vaſte lecture, une connoiſſance rare des Livres & des Editions. Le ſuperflu s'y eſt quelquefois gliſſé ſous l'apparence du néceſſaire, mais il eſt toujours racheté par quelques traits curieux, ou par quelques anecdotes Littéraires qui font plaiſir au Lecteur.

ARTICLE LXV.

EXTRAIT D'UNE LETTRE de M. Gouye de Longuemare aux Auteurs des Mémoires de Trévoux, pour ſervir de réponſe à une Critique de M. l'Abbé le Beuf; inſérée au ſecond volume du Mercure de Décembre 1745.

NOus parlions au mois d'Avril dernier de la Diſſertation qui fut couronnée l'an paſſé par l'Académie de Soiſſons; & ſur la

fin de l'Extrait, nous disions un mot de la Critique qu'a publié M. l'Abbé le Beuf dans une Lettre insérée au second volume du Mercure de Décembre 1745. M. Gouye de Longuemare, Auteur de la Dissertation, s'est adressé à nous pour faire passer aux yeux du Public l'apologie de son sentiment, & nous lui rendons volontiers ce bon office, en observant ponctuellement tous les égards qui sont dûs à M. l'Abbé le Beuf; car nous regardons nos Mémoires plutôt comme un lieu d'entrevue & un terme de réconciliation pour les Auteurs, que comme un champ de bataille. C'est une sorte de congrès Littéraire où les intérêts se traitent à l'amiable, où ceux qui tiennent la plume se renferment dans la qualité de Médiateurs, & leur attention doit être d'en remplir toujours les devoirs avec fidélité.

Le démêlé de M. de Longuemare avec M. l'Abbé le Beuf présente

deux combattants bien supérieurs par leur mérite à l'objet qui les occupe ici. Il n'est question que d'un mot; car M. l'Abbé le Beuf n'a insisté dans sa Critique que sur cet endroit de la Dissertation, où il est mention de *Truccîa*, lieu célébre dans nos anciennes Histoires par la victoire de Fredegonde sur les Austrasiens.

L'Académie de Soissons avoit proposé entr'autres questions (qui faisoient le sujet de son Prix) la détermination de ce *Truccia*; M. de Longuemare rapportant les diverses opinions des Antiquaires a cité la Dissertation publiée en 1741 par M. l'Abbé le Beuf: le lieu *Truccia* y est appellé *Troissi*, & comme M. de Longuemare n'a connu dans le Soissonnois qu'un *Troissi* qui est placé au de-là de la Marne à une lieue de Dormans; il a cru pouvoir donner cette même position au *Troissi* dont parle M. l'Abbé le Beuf; mais celui-ci bien loin d'entrer dans ce senti-

ment, a prétendu qu'en écrivant *Troiſſi*, il vouloit parler de *Droiſſi*, qu'il entendoit donner ce nom au *Truccia* des Anciens. Sur quoi M. de Longuemare reprend ainſi : » Je me ſerois d'autant moins ima» giné cela que M. de Valois (dans » ſa notice des Gaules) avoit nom» mé le *Truccia* de la même ma» niére, c'eſt-à-dire, *Droiſſi*, & » que par conſéquent il n'y avoit » aucun lieu de faire un miſtére » de cette découverte. J'ai même » penſé que M. le Beuf avoit eu » des raiſons particuliéres pour » écrire *Troiſſi* & non *Droiſſi* com» me M. de Valois. Mon opinion » a été confirmée par la poſition » d'un *Troiſſi* près de Dormans, en » falloit-il davantage pour tomber » dans l'erreur ? &c. »

M. l'Abbé le Beuf diſoit au contraire dans ſa Critique que ſes recherches ſur *Droiſſi*, que le voyage qu'il a fait en cet endroit pour en examiner la poſition, pouvoient juſtifier le *preſſentiment* qu'il a tou-

jours eu que *Droissi* étoit le *Truccia* de Fredegonde. Il ajoutoit que s'il s'étoit servi du terme de *Troissi*, ce n'étoit que par occasion, & dans l'espérance *de publier quelque jour les matériaux qu'il avoit pour éclaircir ce point d'Histoire.* M. de Longuemare fait assez bien sentir dans le Mémoire que nous abregeons, qu'il n'a pu deviner toutes ces intentions; & tel est en abregé le premier article de son apologie.

Il examine ensuite les raisons dont se sert M. l'Abbé le Beuf pour appuyer son sentiment & celui de M. de Valois sur *Droissi.* C'est que, près de ce lieu & sur le territoire de Muret, il a observé (lui M. le Beuf) le reste d'un retranchement qui peut faire croire que les Austrasiens y avoient campé; c'est que *Droissi* n'est éloigné que de trois ou quatre lieues de Braine où l'Armée de Fredegonde étoit campée, c'est qu'il y a de Braine à Droissi *un chemin facile & sans aucune Rivière*; & que par

conſéquent l'Armée de Fredegonde a pu s'y rendre promptement & ſurprendre les Auſtraſiens.

M. de Longuemare répond, 1°. Que ce prétendu retranchement que M. le Beuf a obſervé dans le clos de Muret « pourroit bien être » quelque foſſé ou quelque autre » Ouvrage d'agriculture qu'on au» roit fait en ce lieu, ſoit pour em» pêcher les beſtiaux de paſſer, » ſoit pour quelque autre uſage; » que d'ailleurs quand ce foſſé ſe» roit un véritable retranchement, » M. le Beuf ne pourroit déter» miner préciſément le tems au» quel il a été creuſé, ſurtout dans » un pays où ſe ſont données tant » de batailles en différents tems.»

2°. Que Droiſſi n'eſt éloigné que de trois ou quatre lieues de Braine, mais qu'il eſt diſtant de Reims d'environ dix lieues, d'où il arriveroit que les Troupes de Fredegonde auroient fait au moins treize lieues pendant la nuit qui précéda la bataille & dans le jour

auquel elle fut livrée ; inconvénient qui ne se rencontre pas dans le sentiment de quiconque prend *Bruil* pour le Truccia des Historiens, car ce *Bruil* n'est qu'à trois lieues de Reims & à cinq de Braine.

3°. Que le chemin de Braine à Droissi n'est pas sans détour ; car on voit sur la Carte de Samson & sur celle de M. le Vacher, « que » le terrain entre Nanteuil sous » Muret & Buzancy, Muret & » Droissi est traversé par deux pe» tites Riviéres, dont l'une qui se » nomme *la Crise*, prend sa source » entre *Maas* & *Cuiry* à une lieue » de *Droissi*, & l'autre prend la » sienne à *Muret*. Ainsi, en sup» posant que l'Armée de Frede» gonde n'ait pas traversé ces Ri» viéres, il faut qu'elle ait pris » un détour qui aura allongé le » chemin pour aller à Droissi. »

M. de Longuemare n'étant ni pour *Troissi* ni pour *Droissi* a cru pouvoir hazarder ses conjectures sur le *Bruil* dont nous parlions

tout à l'heure ; mais M. l'Abbé le Beuf a vivement combattu cette opinion : « qui pourroit se douter, » dit-il, dans sa Critique, que » *Truccia* ait formé *Bruil* ? A t'on » jamais vû le T. se changer en B. ? » La nature seule fait sentir que » ces lettres ne procédent pas du » même organe. »

Elles procédent bien du même organe, réplique M. de Longuemare, car elles procédent de la bouche comme toutes les autres lettres ; « mais j'avoue que le T & » le D ont besoin l'un & l'autre » pour leur prononciation de l'ap- » plication particuliére de la lan- » gue sur le haut du palais, & » qu'il n'en est pas de même du » B, qui ne peut s'articuler qu'en » battant les levres l'une sur l'au- » tre ; cependant il reste à sçavoir » si les paysans & les ignorans qui » donnent ordinairement lieu aux » changements de noms propres, » sçavent distinguer les lettres » gutturales, labiales, &c. les unes

» des autres, de maniére à ne jamais ſubſtituer une labiale à une gutturale dans l'altération qu'ils font des noms de lieu. Quand ce point ſera bien décidé, on connoîtra ſi j'ai eu raiſon de conjecturer que le T de *Truccia* s'eſt pu changer en B, & former par la ſuite le *Bruil* dont j'ai parlé dans ma Diſſertation.

Au reſte M. de Longuemare avertit encore que ſon opinion ſur *Bruil* n'eſt & n'a jamais été qu'une conjecture, il rappelle pour l'appuyer la Charte de *Guillaume de Mareuil*, qu'il avoit citée dans ſa Diſſertation ; elle fait voir que le *Truccia* ayant changé de nom par la ſuite, & ayant porté celui de *Truec*, doit être cherché ſur les confins de la Champagne Remoiſe & du Soiſſonnois ; « *c'eſt ce qui m'a fait conjecturer*, que ce lieu pouvoit être *Bruil*. Si M. le Beuf ou quelqu'autre ont quelque nouvelle poſition à lui donner qui ſoit plus vraiſemblable que la

» mienne, mais qui ne contredise
» point les termes du testament de
» Guillaume de Mareuil, je n'en
» serai point jaloux, & j'applau-
» dirai volontiers à une découver-
» te aussi difficile. Que si, par la
» suite, on écrivoit de nouveau
» contre moi, soit sur cette matié-
» re, soit sur quelqu'autre que
» j'aye traitée, je déclare d'avan-
» ce que l'on aura beau jeu. Je ne
» prétens pas employer à de vai-
» nes disputes un tems que je des-
» tine à l'étude. Je ne suis point
» dans l'opinion que celui qui écrit
» le dernier soit celui des deux
» adversaires qui doive être regar-
» dé comme le vainqueur. Con-
» tent d'user, autant que les bor-
» nes de mes connoissances me le
» pourront permettre, des pré-
» cautions nécessaires pour ne pro-
» poser au Public que des senti-
» mens qui me paroissent évidents,
» ou lorsqu'il faudra conjecturer,
» de ne le faire que sur des proba-
» bilités; je m'en rapporterai tou-

» jours à l'équité des Lecteurs
» éclairés. Ils oppoſeront aux ar-
» gumens qu'on formera contre
» moi, les raiſons que j'aurois pu
» fournir pour les détruire. Ils ſup-
» pléeront d'eux-mêmes celles que
» j'aurai peut-être négligé d'allé-
» guer, ſoit comme peu intéreſ-
» ſantes, ſoit comme inutiles à
» l'objet principal. »

M. de Longuemare répond encore ici en peu de mots au reproche que lui a fait M. l'Abbé le Beuf de n'avoir pas diſcerné une faute réelle qui ſe trouve dans la même Diſſertation où *Truccia* eſt appellé *Troiſſi*. M. l'Abbé le Beuf y prend quelque part l'*oncle* pour le *neveu*; & M. de Longuemare n'a point relevé cette inadvertance, mais celui-ci obſerve que cela ne touchoit point les queſtions propoſées par l'Académie, & qu'en réfutant, quand il eſt néceſſaire, l'opinion d'un Auteur, on n'eſt pas obligé de faire une liſte de toutes les autres négligences qui lui ſeroient échappées.

Toute cette contestation entre nos deux Sçavans renferme d'autres petites particularités sur lesquelles nous n'insisterons pas. M. de Longuemarre fait voir qu'il a eu des déférences pour M. l'Abbé le Beuf, qui est son ancien dans le monde Physique & Littéraire. Il ne trouve pas que la Critique insérée dans le Mercure de Décembre réponde à ces avances. Cependant, dit-il, l'objet sur *lequel nos sentimens sont opposés n'est pas assez intéressant pour mériter des reproches* où il entreroit *de l'aigreur.*

Le Mémoire que nous avons sous les yeux préconise l'impartialité des Mémoires de Trévoux, mais il ne fait pas le même éloge du Mercure. Ainsi arrive-t-il dans les petites guerres, comme dans les grandes, qu'on voit ou qu'on croit voir des alliés dans le camp des adversaires.

Il ne faudroit pas au reste que la querelle de ces deux Doctes Antagonistes se perpétuât; l'Histoire,

l'Antiquité, le Public ſçavant en ſouffriroient, il vaut mieux qu'ils faſſent comme Diodore de Sicile & Denis d'Halicarnaſſe, tous deux contemporains, & les plus célébres Antiquaires que nous pouvons nommer, ils écrivirent chacun de leur côté, ſans ſe heurter, ſans ſe contredire; ajoutons-y, ſi l'on veut, des exemples plus récents; M. Pithou & le P. Sirmond, M. Baluze & le P. Mabillon, M. Huet & le P. Hardouin furent toujours les meilleurs amis du monde.

ARTICLE LXVI.

LA VÉRITÉ DE LA RELIGION Catholique, démontrée contre les Proteſtans, & miſe à la portée de tout le monde; avec une réfutation de la réponſe de M. Pfaff à la ſeconde Lettre du Révérend Pere Scheffmacher à un Gentilhomme Proteſtant; *& des remarques ſur un Sermon de M. Ibbot, Docteur Anglois.* A Straſbourg, chez François le Roux, &c. M.DCC.XLVI. *Vol. in*-12.

ON voit ici trois Ouvrages & nous dirons quelque choſe de chacun d'eux en particulier. Dans le premier, l'Auteur attaque les Proteſtans par les avantages de la voye d'autorité & par les inconvéniens de la voye d'examen, voici comment il raiſonne.

La Religion Chrétienne n'eſt qu'un compoſé de faits, & la méthode des faits ſe réduit toute en-

tiere au témoignage. J. C. a établi des Apôtres qui étoient autant de témoins, les Apôtres ont laissé des Successeurs chargés de rendre témoignage à leur tour, & ces derniers ont été remplacés par d'autres, dont les Evêques d'aujourd'hui occupent les Siéges & possèdent le Ministere. On a donc encore aujourd'hui un Corps de témoins subsistant; on a le témoignage public que rendent ces premiers Pasteurs. Il n'est question que de sçavoir si leur déposition, si leur enseignement est fidele.

Il y a sur cela deux preuves, l'une de droit & l'autre de fait. Nous voyons d'abord que l'Ecriture Sainte du N. T. comprenant les Loix de la Religion Chrétienne, & les Loix ne s'expliquant jamais d'elles-mêmes, il a été de la Providence de Dieu qu'il y eut dans l'Eglise un Tribunal visible pour donner le vrai sens, pour fixer l'intelligence de ces institutions divines; & la même Provi-

dence doit veiller ſur ce Tribunal afin qu'il ne s'égare point, afin qu'il explique toujours fidélement la parole de Dieu. Mais quel eſt-il ce Tribunal, ſinon l'Egliſe enſeignante, ſinon le Corps des premiers Paſteurs, Héritiers & Succeſſeurs des Apôtres de J. C. ?

La preuve de fait n'eſt pas moins lumineuſe. L'Egliſe enſeignante a toujours conſervé le dépôt de J. C. & des Apôtres depuis plus de dix-ſept ſiécles. Car comme les générations ſont toujours liées les unes avec les autres, il s'eſt formé une chaîne très-ſuivie, très-continue, très-indiſſoluble depuis J. C. & les Apôtres juſqu'à nous. Les premiers Paſteurs de ce ſiécle-ci ont vêcu avec ceux du ſiécle dernier, ceux du ſiécle dernier avec les précédents, & ainſi de ſuite en remontant aux premiers jours du Chriſtianiſme. Il n'a donc pas été poſſible d'altérer les articles de notre Foi dans une partie de l'Egliſe enſeignante, ſans qu'on reclamât

dans l'autre ; & le fait prouve encore de siécle en siécle que quand il s'est fait quelque innovation en ce genre, l'Eglise s'est récriée par ses premiers Pasteurs ; l'Histoire des Héréſies & de leurs condamnations parle assez sur cela.

On a donc dans l'Eglise enseignante par les premiers Pasteurs un témoignage subsistant & qui n'a point été altéré. Voilà ce qui fait la voye d'autorité dans l'Eglise : pour distinguer cette voye, il est permis d'examiner ; car tout examen n'est pas défendu dans l'Eglise Catholique ; il ne l'est point par exemple quand il est question des preuves de la Religion Chrétienne ; quand il faut constater les miracles qui servent à démontrer la vérité de cette Religion. &c. L'examen n'est répréhensible que quand il a pour objet le détail des Dogmes, & il est répréhensible alors, parce qu'on s'exposeroit au danger d'être trompé en voulant sonder soi-même les Ecritures, & déter-

miner le ſens qu'elles peuvent avoir ſur chaque Dogme.

Danger de la voye d'examen, parce qu'elle ouvre la porte au Judaïſme & au Déïſme, parce qu'elle embarraſſe les ſimples, parce qu'elle eſt impoſſible à la plûpart des Fideles, parce qu'elle eſt abandonnée par les Proteſtants mêmes; car chez eux la Foi de l'Artiſan, de l'Homme de la campagne ou ſans Lettres, ſe réduit toute au témoignage du Miniſtre; tant il eſt narurel aux hommes de s'en rapporter en matiére de faits aux témoins qu'on croit fideles.

Cependant le Proteſtant, s'il ſuit ſes principes, doit réfuter ſa conduite, il doit ſe défier de ſon Miniſtre; il doit conſulter les Ecritures, comparer les divers paſſages, écouter l'Eſprit Saint, étudier le moment de ſa viſite; quels embarras! quelle ſource d'illuſions! Au lieu que chez les Catholiques, la Foi du ſimple peuple ſe rapporte par les Paſteurs immédiats au

Corps entier de l'Eglise enseignante, & ce rapport se fait sans embarras, & ce Corps de l'Eglise enseignante ne peut tromper ni être trompé. Ainsi dans le sein de cette grande Eglise si ancienne, si répandue partout, l'homme sans connoissance, l'enfant qui ne fait que begayer, la femme foible, l'esprit le plus borné est en sûreté; cette Eglise est une Mere qui porte tous ses enfans dans son sein, qui se charge de les instruire, de les conduire, de les éclairer, de les défendre, d'examiner tout pour eux. Cela fait sans doute une situation tranquille & infiniment préférable à celle du Protestant.

Tel est à peu prés tout le fond de cet Ouvrage sur la vérité de la Religion Catholique. L'Auteur a eu raison de dire qu'il travailloit pour tout le monde; sa maniére est nette, claire, courte, sans discussions, sans profondeurs, sans controverse trop étendue ou trop contentieuse; on trouve pourtant

ici les principes de tout, & le germe de bien des Traités de Théologie. Passons au second Ouvrage.

Il a été fait pour réfuter M. *Pfaff*, Chancelier de l'Université de Tubinge, lequel avoit prétendu lui-même réfuter la seconde Lettre du P. *Scheffmacher*, Jésuite célébre en Alsace & en Allemagne par ses Lettres de controverse sur la vérité de la Religion Catholique Romaine. Ceci est donc une contre-batterie, elle est vive, prompte, suivie, & l'on ne passe rien au Docteur Protestant. On propose ses objections, & l'on y répond sur le champ; on le pousse, on le force, on détruit ses défenses. Au reste tout l'essentiel de la dispute roule encore sur la voye d'examen comparée à celle d'autorité. M. Pfaff avoit avancé trois choses; la premiére, qu'on peut être assûré du sens de l'Ecriture Sainte sans l'autorité d'un Tribunal infaillible; la seconde, que pour distinguer la voye d'autorité

& pour s'appuyer ſur elle, il faut plus d'examen que pour entendre l'Ecriture ; la troiſiéme, que le Catholique fait un cercle vicieux en prouvant l'autorité de l'Egliſe par l'Ecriture, & en jugeant du ſens de l'Ecriture, de ſa divinité même par l'autorité de l'Egliſe.

Notre Auteur ſatisfait pleinement à ces trois objections. Premiérement, que le ſens de l'Ecriture ſoit difficile à pénétrer, qu'il ſoit ſujet à des expoſitions différentes ; c'eſt aſſurément la choſe du monde la mieux démontrée. L'Eunuque de la Reine de Candace ne pouvoit entendre Iſaïe ; S. Pierre dit qu'il y a des difficultés dans les Epîtres de S. Paul ; enfin la multitude des Commentateurs, la foule des Interprêtes montre bien qu'on ne conçoit pas le Texte Sacré comme on conçoit *la Gazette* en la parcourant : c'eſt la comparaiſon dont s'étoit ſervi le Docteur de Tubinge ; mais pour lui donner de l'exercice, on

le livre aux ſubtilités des Sociniens, d'un *Crellius*, d'un le *Clerc*. Il apprendra peut-être à cette Ecole quel fonds inépuiſable de diſputes, de ſubtilités, de chicanes, on trouve dans les Livres Saints, quand on n'a pas recours à l'autorité d'un Tribunal infaillible pour les expliquer.

Sur le ſecond article, notre Auteur a encore le plus beau champ du monde. M. Pfaff prétend qu'il faut plus d'examen pour diſtinguer l'Egliſe & pour s'aſſurer de ſon autorité que pour ſaiſir le ſens de l'Ecriture. « Car il faudra, dit-» il, examiner les paſſages de l'E-» criture qui traitent de l'Egliſe, » il faudra ſçavoir ſi ces paſſages » ſont tirés des Livres vraiment » Canoniques, il faudra s'aſſurer » de la vérité de la Verſion. . . . » » Enſuite que de queſtions ſur l'in-» faillibilité de cette Egliſe, ſur » l'autorité du Pape, ſur la natu-» re & les qualités des Conciles, » ſur le ſens de leurs déciſions! » &c. » Voilà

Voilà comment les Miniſtres Proteſtants effrayent leurs Diſciples. Or il eſt aiſé de faire diſparoître ces phantômes; car la controverſe ſur l'Egliſe eſt fort ſimple. D'abord, pour ſçavoir quelle eſt la vraye Egliſe, il ſuffit de connoître la Société *qui remonte par une continuation non interrompue juſqu'à J. C.*, & cela ſe fait ſans analyſer, comparer, évaluer des paſſages de l'Ecriture; ces Saints Livres ne ſont employés dans la queſtion préſente que comme des monuments Hiſtoriques, qui montrent que J. C. a fondé une Egliſe en établiſſant ſa Religion; que cette Egliſe a eu des Paſteurs dans les premiers tems, & que ces Paſteurs en ont établi d'autres à leur place. Enſuite comme l'Ecriture eſt un Livre de Loix, & que les Loix ne s'expliquent jamais d'elles-mêmes, on fait voir qu'il y a dû avoir un Tribunal infaillible pour les expliquer, & le fait montre que depuis plus de dix-ſept ſiécles ce

Tribunal ſubſiſte; qu'il a condamné toutes les nouvelles Doctrines; qu'il a défini ce qu'il faut croire & pratiquer; qu'il a frappé d'anathême les Hérétiques & les Rébelles. On demande où réſide l'infaillibilité de ce Tribunal, & le Catholique répond ſans détour que c'eſt dans le Corps des premiers Paſteurs; c'eſt-à-dire, dans le Pape & les Evêques aſſemblés ou diſperſés. Mais le Pape eſt-il infaillible, les déciſions des Conciles & les Bulles Dogmatiques ſont-elles claires, préciſes & ſans difficulté? On répond ſur le premier cas, que l'infaillibilité du Pape *eſt un ſentiment qui n'eſt point érigé en dogme*; (voyez, dit-il, les Docteurs de l'Egliſe de France): ſur le ſecond cas, que les déciſions des Conciles & les Bulles Dogmatiques ſont d'une clarté très-ſuffiſante pour quiconque ne veut ni ſe tromper, ni tromper les autres.

Enfin pour réſoudre la troiſiéme objection de M. *Pfaff*, qui re-

met encore au jour ce prétendu cercle de l'Eglise prouvée par l'Ecriture, & de l'Ecriture prouvée par l'Eglise, l'Auteur raisonne ainsi :
» D'abord nous prouvons que Dieu
» a envoyé des hommes choisis
» pour faire connoître ses volon-
» tés, & qu'ils ont prouvé leur
» mission par des miracles évidens
» & incontestables. Telle est la
» preuve de la divinité des Ecri-
» tures. Ensuite on démontre que
» ces mêmes Ecritures ont prédit
» le Messie. J. C. a paru, il a con-
» firmé par des prodiges que les
» caractéres du Libérateur lui con-
» venoient ; ce Messie, Dieu &
» Homme, fonde une société qui
» doit durer jusqu'aux derniers
» tems, il lui promet son assistan-
» ce sans interruption, cette socié-
» té ne peut errer par conséquent.
» Après cela on montre par des
» faits incontestables que l'Eglise
» Romaine est cette société fondée
» par J.C. Voilà un crayon de la
» méthode des Catholiques qui

» fait diſparoître la futile objec-
» tion du cercle tant de fois ra-
» mené ſur la ſcene. » Diſons un mot du troiſiéme Ouvrage contenu daus ce volume.

Il y a en Angleterre une fondation célébre, faite par M. Boyle en faveur de ceux qui feront des diſcours ſolides ſur la Religion. Nous avons déja pluſieurs volumes de ce Recueil où il ſe trouve d'excellentes choſes. Mais ces Doctes Anglois devroient ſe renfermer dans la controverſe générale ſur la vérité de la Religion Chrétienne, & ne toucher aucun des points qui les ſéparent des Catholiques, car ce ſera l'endroit foible de leur collection. Voici par exemple M. *Ibbot*, Chapelain du Roi d'Angleterre, & Théologien très-ſçavant, qui contredit la voye d'autorité pour établir la raiſon comme *principal motif de notre conſentement aux vérités révélées*. C'eſt ſon diſcours qu'on attaque ici; on fait des remarques ſur ſes principes,

& ces remarques ſont victorieuſes. On montre qu'avec la liberté d'examiner tous les Dogmes par la raiſon & par l'Ecriture, ſans l'autorité d'un Tribunal ſubſiſtant & infaillible, on ouvre la porte à toutes les Sectes, on autoriſe toutes les illuſions. Ce petit Traité eſt dans le goût des deux précédents; il nous a paru même plus fort & plus preſſant. C'eſt peut-être parce que M. Ibbot avoit déja fait la moitié du chemin en mettant toutes les objections dans leur plus grand jour. Car ces objections ſont juſtement les preuves qu'employe ici l'Auteur anonime, & qu'il développe de plus en plus dans ſes remarques.

ARTICLE LXVII.

LES CONSEILS de l'Amitié. A Paris, chez les freres Guerin. in-12. *pp.* 245.

CE Livre eſt le réſultat d'une éducation bien faite. Après pluſieurs années d'un travail aſſidu auprès d'un Eleve digne de ces ſoins, l'Auteur lui remet ſous les yeux toutes les parties de la morale dont il lui avoit fait le détail une infinité de fois. Nous pouvons bien dire que ſi tous les avis qu'on donne à ceux qui entrent dans le monde, reſſembloient à ce que nous liſons ici ; le jeune âge ne ſeroit plus, comme dans Horace,

> ...., ... *Monitoribus aſper*
> *Utilium tardus proviſor*,

L'Auteur eſt comme ces ſages Athéniens qu'on alloit entendre diſcourir ſur les devoirs de l'honnête homme, c'étoient des amis

& non des Maîtres ; mais aussi les Auditeurs étoient des hommes & non des enfans.

Nous n'avons plus aujourd'hui de Lycée ni de Portique, on prend la Philosophie du côté des Arts & des Expériences ; on néglige la morale qui faisoit l'étude des Anciens;tel va se faire *électriser* chez un Artiste, qui ne voudroit pas aller se rendre meilleur chez un Sage.

Il faut donc que les Livres suppléent à ce défaut, il faut qu'ils soient nos *Platons* & nos *Chrysippes* ; celui-ci est un modele en ce genre. Il comprend 15 titres ou articles, qui sont autant de leçons de sagesse, nous pourrions dire, autant de traités de morale. Il est écrit avec politesse, il décéle dans l'Auteur beaucoup de mœurs, de bon sens, de douceur dans le caractére. Il ne prend pas les hommes toujours au criminel, comme *Pascal* ; il ne les traite pas d'un air brusque, comme la *Bruyere* ; il ne les rend pas ridicules, comme on fait au Théa-

tre ; il raisonne sur leurs défauts & leurs vertus ; il montre ce qui les rendroit aimables, honnêtes, utiles à la Société ; il indique les dégouts & les agréments qu'on rencontre avec eux ; en un mot, sans être composé de vingt-quatre Livres comme l'Iliade, il ne laisse pas d'enseigner aussi bien qu'elle :

Quid pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non. *

L'Auteur commence par la Religion, & sans entrer dans aucunes preuves, supposant le Christianisme déja bien démontré au jeune ami qu'il entretient, il fait des réfléxions solides sur la maniére audacieuse & indécente dont quelques prétendus esprits forts traitent aujourd'hui la Religion. « Ces » excès, dit-il, tout monstrueux » qu'ils sont, se tolerent dans un » certain monde avec une facilité » qu'on auroit eu peine à croire il n'y a pas cent ans. » Il compa-

* *Horat. Epist. L. 1. Epist. 2.*

re le respect qu'eurent les Romains pour leur Religion, toute fausse qu'elle étoit, avec le progrès rapide que fait parmi nous le mépris d'un culte vénérable en toutes maniéres; il s'étonne « que dans un siécle » aussi éclairé que le nôtre, on ait » pris une sorte de plaisir à s'aveu- » gler sur le point le plus essen- » tiel, & qu'à mesure qu'on a per- » fectionné la raison, on se soit » éloigné de ce qui en doit être » l'objet & la fin. »

Nous ajouterons aux réfléxions de notre élégant Philosophe, que si la Religion est plus vivement attaquée dans un siécle éclairé, c'est aussi le tems où elle est mieux défendue; que la raison pour laquelle les beaux esprits, les Sçavans mêmes tombent quelquefois dans l'irreligion, c'est qu'éprouvant tous les jours les bornes de leur raison, dans les sujets les plus ordinaires, ils ont néanmoins la confiance de vouloir pénétrer des vérités qui ne sont point en eux,

mais en Dieu ; c'eſt que dans l'examen de la Religion ils renverſent toutes les méthodes, réprouvant les principes les plus clairs à cauſe de quelques particularités qu'on ne peut expliquer ; employant les ſubtilités de la Métaphyſique, quand il n'eſt queſtion que d'interroger les témoins de la révélation ; voulant qu'on leur donne une évidence abſolue, où ils ne doivent exiger qu'une évidence morale ; rejettant dans cette ſeule affaire de la Religion des preuves qu'ils trouvent excellentes & très-capables de les déterminer en toute autre matiére. Nous ne parlons point des motifs cachés que la paſſion inſpire : pour parler en ſtile de Lucrece, il eſt bien plus vrai que le libertinage détruit les Dieux, qu'il n'eſt vrai que la *crainte les a faits*. Enfin ce qui doit calmer un bon eſprit & un Chrétien fidele, lorſqu'il voit le progrès de l'impiété, c'eſt qu'il eſt écrit que quand le Souverain Juge paroîtra, *à peine*

trouvera-t-il de la Foi dans l'Univers, il faut que l'Oracle s'accomplisse, & jugeons par-là des révolutions qui nous ménacent encore.

Notre Auteur parle ensuite de la Philosophie : c'est après la Religion l'objet le plus digne de nos recherches. Il retranche avec raison de sa Liste de Philosophes, les hommes singuliers, difficiles, peu citoyens, peu sociables ; ceux qui n'ont d'autre mérite que d'avoir inventé des systêmes, d'avoir fait des découvertes dans les Arts ; « car avec ces talens mer-» veilleux on peut être esclave de » ses passions, être estimable au » loin, & fort méprisable de près, » étonner l'Univers par les opéra-» tions de son esprit, & le scan-» daliser par les déréglemens de » son cœur : la Philosophie n'a-» dopte que la vérité de l'esprit, » la droiture du cœur, & la mo-» dération des passions, on n'est » Philosophe qu'à ce prix. »

Une dépendance de la Philoso-

phie morale est la science des Loix; on place ici au premier dégré la Loi naturelle, dont la conscience est comme le héraut & le vengeur: » Cette conscience est le meilleur » livre de morale que nous ayons, » & celui qu'on lit le moins. On » ne dit à personne : lisez dans » votre conscience. Ce seroit ren» dre un grand service à l'huma» manité que d'accoutumer les en» fans à y lire; ils y prendroient » l'habitude d'aimer le bien & de » haïr le mal, & de quelle force » est l'habitude dans tous les hom» mes! »

La nécessité des Loix, leur étendue, leur œconomie sont des objets dignes d'attention pour quiconque commence à se connoître. La premiére puissance légitime est l'autorité paternelle: celle des Rois en est l'imitation. Le Monarque est le pere de la Patrie, & les Citoyens sont ses enfans. « Une » Nation est pour son Roi, ce » qu'une Famille est pour son

» Chef; le respect & l'obéissance
» sont l'hommage des Peuples; la
» vigilance & l'amour sont l'ame
» des Rois; la soumission des uns
» & des autres feront leur durée
» en faisant leur bonheur. »

L'Auteur parlant des rapports entre les peres & les enfans, touche une question curieuse que d'autres Philosophes développent davantage. « Pourquoi la nature » parle-t-elle plus aux peres en fa- » veur des enfans, qu'aux enfans » en faveur des peres? » On répond qu'un enfant ne subsistant que par son pere, & tenant tout de lui, son pere le regarde comme un autre lui-même; ainsi l'amour paternel est une sorte d'amour propre; ce qui n'est pas la même chose dans les rapports de l'enfant au pere: car l'enfant n'a de son côté que la dépendance, il n'a aucun droit sur la personne de son pere; ainsi l'amour qu'il lui doit, sera bien un respect, une reconnoissance, une tendresse, mais ce ne

peut être un amour propre ; & par cette raiſon les ſentimens de l'amour filial ne ſont point auſſi vifs que ceux de l'amour paternel. » Il ſuffit d'être homme pour être » bon pere, mais il faut être hon- » nête homme pour être bon fils. » C'eſt la belle penſée d'un Moderne.

L'article de la ſociété eſt un de ceux où notre Auteur étale plus de beautés ; il montre par-là que ſa Philoſophie n'a point été imaginée pour faire des Miſantropes. La nature, les beſoins mutuels, l'étendue des générations humaines ont formé des Familles, des Etats, des Royaumes, des Sociétés en un mot. Il y a des dégrés dans ces unions. On a comparé l'amour de la Patrie avec l'amour des parens ; ce dernier eſt plus fort ; le premier a pourtant inſpiré de plus grandes choſes. Le lien d'un mariage légitime eſt reſpectable, la Loi du divorce, autoriſée chez les Romains, fut une eſpéce de monſtre dans le Gouver-

nement Civil & Politique. « Le
» célibat, continue notre Auteur,
» détruit la société ; on ne peut le
» regarder qu'avec peine.» Ce mot
doit être tempéré par la Philosophie Chrétienne, qui préconise le célibat, qui le préfére à l'état du mariage.

La bonne éducation des enfans fait partie des devoirs de la société. Il semble d'abord que la tendresse des parens pour leurs enfans suffit pour les diriger dans les soins qu'ils doivent prendre d'eux : l'expérience a montré le contraire, & l'on s'en est reposé sur des étrangers, dont la profession à cet égard n'est ni assez honorée, ni assez récompensée.

Le bonheur de la société dépend des vertus : il y a une différence très-essentielle entre les vertus & les vices, entre ce qui est louable, & ce qui ne mérite que du mépris. Les hommes à la vérité font entrer l'amour d'eux-mêmes partout, ce mouvement est naturel ; sans lui,

point de recherches du bien, point d'averſion pour le mal, mais cet amour de nous-mêmes ne corromp pas nos actions. « Il en eſt du plai-
» ſir que donnent les vertus à ceux
» qui les pratiquent, comme du
» goût qu'on trouve à manger ce
» qui eſt bon. N'eſt-ce pas l'Etre
» ſuprême qui a placé dans les
» mêts cette ſaveur indépendante
» de l'art, pour inviter les hom-
» mes à ſe nourrir? Pourquoi ne
» voudroit-on pas que ce ſoit la
» même main qui ait attaché à
» l'exercice des vertus ce plaiſir,
» qui en eſt inſéparable, & qui en
» eſt la premiére récompenſe, afin
» d'inviter les hommes à les aimer?»

Les paſſions ſont différentes des vices, parce que la raiſon peut en faire des vertus. Si l'amitié eſt une paſſion, il faut convenir que c'eſt celle des *Ames vertueuſes*. Ceux qui ſe plaignent le plus de la rareté des véritables amis, n'ont jamais fait un pas pour en chercher; en général, ceux qui méritent des

amis en ont, & ceux qui n'en ont point ne méritoient pas d'en avoir. Le premier devoir de l'amitié est de supporter, d'excuser les défauts de celui qu'on aime; l'amitié doit faire le personnage de cet aimable vieillard de Terence, qui disoit :

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

Notre Auteur raisonne aussi sur le bonheur & le malheur, sur les états de la vie, sur les plaisirs, sur les honneurs. Il fait voir en parlant des états que le grand désordre de la société vient du déplacement & de l'inutilité des talens. Il montre sur les plaisirs, que ceux de l'ame & de la raison font bien plus le bonheur d'un sage, que les voluptés ne touchent un homme sensuel. Il parcourt le plaisir de la lecture, le plaisir des Arts, le plaisir du Spectacle de la Nature, le plaisir de l'amitié, le plaisir même qui résulte du travail.

Sur les honneurs, il prend un ton plus fort & qui approche de

l'exhortation. C'eſt contre les ambitieux qu'il déploye ces moralités, mais il garde des éloges pour l'émulation. Il veut qu'on ſonge de bonne heure à acquérir de la *conſidération*; ce mot ne renferme ni orgueil, ni vanité, ni affectation de mérite ou de puiſſance; c'eſt une ſorte d'eſtime, de faveur, de reſpect que concilient la vertu, les ſervices, l'amour de la Patrie & de la ſociété, le caractére d'honnête homme. Or cette *conſidération* eſt le fruit des années & d'un long travail, auſſi bien que des qualités perſonnelles; » il faut commencer de bonne » heure à la mériter... C'eſt un » tréſor qu'il faut chercher dès » notre entrée dans le monde, &c. » Tout ceci ſans doute eſt bien moral, bien judicieux.

Ce qui ſuit concerne la politique, & ſuppoſe dans l'Auteur des connoiſſances en matiére de Gouvernement, & de ce qu'on appelle *grandes affaires*. Ce qui fait honneur à ſa Philoſophie, c'eſt qu'il

étend l'empire de la vertu, & les Loix de la droiture jusqu'à la politique. « C'est une erreur, dit il,
» de penser que les intérêts des
» Princes n'exigent pas autant de
» droiture & de probité que ceux
» des particuliers; ils en demanderoient davantage, si l'on pouvoit admettre du plus ou du
» moins dans la probité qui est
» indivisible ... Il seroit facile de
» démontrer que rien n'assure
» mieux le succès d'une négociation que la bonne foi; elle concilie l'estime & la confiance de
» ceux avec qui l'on traite; sans
» elle on perd un tems infini à se
» défier les uns des autres; on se
» trompe mutuellement; on craint
» de proposer ce qui auroit réussi;
» on s'attend réciproquement: cependant l'affaire languit; le moment décisif qui l'auroit terminée s'évanouit. » Il ajoute, en finissant ce morceau, *qu'on feroit un Livre de négociations manquées faute de probité & de droiture.*

Juin 1746.

Les richeſſes, les hommes, le monde fourniſſent encore à notre Philoſophe des articles intéreſſans, qu'il faut lire & méditer. Ce qu'il dit des femmes doit être pris dans le meilleur ſens; & le jeune Eleve qu'il forme à la vertu ne doit pas s'y méprendre.

Le tableau qu'il trace du monde, eſt à peu près dans le même goût, ſans diſſimuler les écueils qu'on y rencontre, il indique les avantages qu'on peut en retirer. Le monde, ſelon lui, eſt un cenſeur ſévére, un ſage éclairé, un maître redoutable. « Un » malhonnête homme, un traître, » un ingrat, un fourbe y ſont dé- » criés à jamais. Il ne pardonne » point; quoiqu'on faſſe pour ré- » parer ſes torts, il n'écoute rien : » il condamne quelquefois juſ- » qu'au motif qu'on a de l'appai- » ſer.... Lorſque le monde ſourit » aux ſuccés de ceux qui commen- » cent, il eſt le premier à leur dé- » fendre d'en tirer vanité; il en » exige davantage; il ſçait arrê-

» ter ses éloges quand on en abuse ;
» il ne loue d'abord que pour
» louer encore ; il encourage seu-
» lement, &c. » On voit bien dans tous ces portraits, & l'Auteur en avertit, qu'il faut considérer le monde non précisément comme l'assemblage de toutes sortes de personnes, mais comme une République intéressée à la conservation de la société.

Ce volume finit par des réfléxions sur l'étude ; & d'abord on fait sentir la nécessité d'une occupation, la misere & la honte d'une vie oisive. On indique ensuite les études qui peuvent convenir à chaque profession ; on les préfére avec raison à tous les autres genres de travail ou de doctrine ; mais comme ce petit abregé de Philosophie doit être pour tout le monde, il faut aussi parler d'une étude qui puisse convenir à tous ; c'est à proprement parler celle des belles Lettres : la pureté du langage, la connoissance de l'Histoire, le ta-

lent de juger d'un Ouvrage d'eſprit, un goût qui ſçait apprecier les choſes, « Voilà l'étude que le » monde aſſocie à tout; celle qu'il » aime, la ſeule qu'il veut qu'on » paroiſſe avoir faite. » Car pour l'étalage des Sçavans, l'exactitude des *Citateurs* de paſſages, le polémique, la ſéchereſſe ou l'emphaſe des Pédans; ce ſont des objets de raillerie pour un monde leger, poli & délicat. Ce n'eſt pas ſeulement parce que ces prétendues doctrines lui ſont étrangeres, c'eſt parce qu'il croit y voir de la vanité, de l'affectation, de la contention; défauts qu'il ne pardonne point, & dont il ſe venge par des mépris.

Telle eſt l'idée que nous pouvons donner de cet Ouvrage; Il nous ſemble que Cicéron l'auroit lû avec bien de la complaiſance dans ſa maiſon de *Tuſculum*; qu'il eut été bien curieux de connoître l'Auteur, de s'en faire un ami, & de le recommander à la Patrie comme un Citoyen précieux.

ARTICLE LXVIII.

CECI EST LA RE'PONSE à la Dißertation de l'Anonime, qui avoit prétendu réfuter l'Auteur des Lettres ſur l'imagination des femmes enceintes. Nous ſerons toujours fideles à produire les divers ſentimens qui partagent quelquefois les gens de Lettres.

MON RÉVÉREND PERE,

Je n'ai pas cru que dans des Lettres adreſſées à une Dame, je duſſe prouver qu'aucun nerf ne paſſe de la mere à l'enfant renfermé dans ſon ſein. J'ai été en droit de ſuppoſer qu'on m'en croiroit ſur les faits anatomiques. Les preuves tirées de l'œconomie animale que j'aurois pu ajoûter m'auroient éloigné de l'ordre & de la ſimplicité que je cherchois, & qui étoient néceſſaires pour me rendre intelli-

gible à des perſonnes peu inſtruites des queſtions de Phyſique & d'Anatomie. Au ſurplus j'étois raſſuré par l'autenticité des faits que j'avois cités, & je vous l'avouerai, mon Révérend Pere, je ne m'attendois pas qu'on dût me demander : *S'il eſt bien vrai qu'il n'y ait aucune communication de nerfs de la mere à l'enfant ?*

Ce que j'ai lû dans les Traités d'Anatomie, ce que j'en ai appris de pluſieurs ſçavans Anatomiſtes, & s'il m'eſt permis de l'ajouter, mes propres recherches, tout m'a convaincu, qu'il ne paſſoit aucun nerf de la mere à l'enfant. L'Auteur d'une *Diſſertation* inſérée dans vos Mémoires, rapporte contre moi l'autorité d'Heiſter. Voici ce que dit cet Anatomiſte : *La partie convexe du placenta eſt attachée au fond de l'uterus* * *par l'entremiſe*

* L'Auteur de la Diſſertation me permettra de lui dire, que le fond de l'*uterus* n'eſt point ſa partie inférieure, l'expreſſion lui en a impoſé.

d'une membrane fine & fibreuse, continue au chorion... Sa partie cave est encore entourée d'une petite membrane continue au chorion. * Le même Auteur parlant des membranes qui enveloppent le fœtus, avoit dit : *La premiére appellée chorion, est une membrane épaisse, spongieuse, remplie d'un grand nombre de vaisseaux sanguins, contigue à l'uterus, & que l'on peut diviser en plusieurs lames.*

Je pense, mon Révérend Pere, qu'il résulte des passages que j'ai cités. 1°. Que le *chorion* se divise en deux lames, dont l'une recouvre la partie convexe du *placenta*, tandis que la lame intérieure recouvre la partie concave. 2°. Que le *placenta* ne touche pas immédia-

* Dans la Traduction d'Heister, à laquelle on a joint des *Essais Physiques sur l'usage des parties*, il est dit : *par le moyen d'une membrane fort mince & veloutée, qui est la continuation du chorion.* Voyez *Abregé Anatomique d'Heister, traduit par un Chirurgien de Paris.* P. 246.

tement le fonds de l'*uterus*, qu'il en est séparé par la lame membraneuse du *Chorion* ; mais le *chorion* n'est que *contigu* à l'*uterus*, selon l'expression d'Heister. Une connexion qui n'est formée que par la contiguité des parties, ne suppose point un passage de vaisseaux & de nerfs de l'un à l'autre des deux corps contigus. L'autorité d'Heister n'est donc pas contre moi. Je dois ajouter qu'Heister décrivant le cordon ombilical ne parle, comme les autres Anatomistes, que de deux artères & d'une veine. S'il eut pensé qu'il y eut aussi des fibres nerveuses, il l'eut dit sans doute, son silence est une preuve qu'il ne reconnoissoit point ce passage des nerfs de la mere à l'enfant.

L'œconomie animale doit nous convaincre encore mieux qu'il ne passe aucun nerf de la mere à l'enfant. En effet si les nerfs de la mere passoient au corps du fœtus & pouvoient lui apporter les esprits

envoyés du cerveau de la mere, ces mêmes esprits pourroient réfluer par ces fibres nerveuses de l'enfant à la mere. Ils réflueroient toutes les fois que ces fibres nerveuses seroient ou comprimées ou irritées ; & ce reflux exciteroit dans la mere une sensation agréable ou désagréable. Toute sensation excitée à l'occasion d'un ébranlement d'une fibre nerveuse est rapportée à la partie où aboutit l'extrémité de la fibre par laquelle se fait le reflux des esprits ; par conséquent si les nerfs de la mere passoient au corps du fœtus, la mere ressentiroit des douleurs dont la cause existeroit dans le corps du fœtus, elle rapporteroit ces douleurs aux parties du fœtus où les nerfs irrités aboutiroient, elle distingueroit la partie du fœtus qui seroit le siége de la douleur avec autant de facilité, qu'elle distingue le lieu d'une douleur excitée dans son propre corps. L'Auteur de la Dissertation se convain-

cra ſans peine de cette conſéquence, s'il daigne réfléchir ſur *les rapports ſucceſſifs & continuels de toutes les parties de notre corps les unes avec les autres*, & *cette œconomie admirable* qui a fait naître ſes doutes, ne ſervira plus qu'à me juſtifier.

J'aurois pu ajouter que la mere devroit reſſentir, long-tems après ſes couches, des douleurs qu'elle rapporteroit à des parties du corps de ſon enfant qu'elle pourroit déſigner, de même qu'un homme reſſent des douleurs qu'il rapporte à une main qu'il n'a plus. Perſonne n'ignore par quel méchaniſme cela devroit arriver; auſſi ne fais-je qu'indiquer cette conſéquence.

Cette communication de ſenſations douloureuſes n'eſt pas le ſeul mal qui réſulteroit du paſſage des nerfs de la mere à l'enfant. J'oſe aſſurer que s'il paſſoit des nerfs de la mere à l'enfant, il n'eſt point d'accouchement qui ne devînt mortel.

Juin 1746.

Je prie l'Auteur de la Dissertation de se représenter une tumeur *enchistée*, appliquée sur des ramifications nerveuses ; de supposer ; comme il arrive quelquefois, que des filets de nerfs se sont prolongés & ont passé dans la tumeur ; que cette tumeur occupe une grande superficie ; si dans ce cas après avoir découvert le *chiste*, on vouloit enlever de force cette tumeur sans avoir coupé les nerfs par lesquels elle seroit attachée, on tirailleroit ces nerfs, on les irriteroit, on causeroit les plus vives douleurs, & même des convulsions. Que seroit-ce, si pour séparer cette tumeur, il falloit que ces nerfs fussent déchirés ? L'œuf descendu dans l'*uterus* est un corps étranger qui n'a d'abord aucune connexion avec la partie qui le renferme ; il doit en sortir après un tems limité. Cet œuf ne s'applique à l'*uterus* que quelques jours après qu'il y est descendu. Si durant cette application les nerfs qui

rampent ſur l'*uterus* paſſoient dans l'œuf & dans l'animal qu'il contient, on ne pourroit les ſéparer l'un de l'autre ſans déchirer les nerfs, & ce déchirement expoſeroit la mere aux douleurs, aux convulſions, à la mort.

Nous ne voyons rien de ſemblable. Le *placenta* ſe ſépare preſque toujours avec facilité, ſans tiraillements, ſans efforts; les femelles des animaux n'ont beſoin d'aucun ſecours pour en être délivrées. Le *placenta* n'eſt donc point attaché à l'*uterus* par des nerfs qui paſſent de la mere à l'enfant.

Il n'eſt pas extraordinaire de voir des femmes qui ont heureuſement accouché de dix ou douze enfans, & quelques-unes d'un plus grand nombre. La poſition du fœtus dans le ſein de ſa mere & l'application la plus ordinaire du *placenta* au fond de l'*uterus* ont donc ſouvent donné occaſion aux mêmes nerfs de ſe prolonger, & ces nerfs ont été autant de fois déchi-

rés. Il n'y a rien dans toute l'œconomie animale, qui puisse favoriser l'idée d'une semblable végétation.

Mais pourroit-on me répondre, les nerfs de la mere ne se prolongent pas; ils suffisent aux fibres nerveuses du *chorion*. Cette réponse ne détruiroit pas les principales raisons que j'ai rapportées; parce qu'il ne suffiroit pas qu'il y eut entre les fibres nerveuses un simple contact; il faudroit, pour que les esprits passassent de la mere à l'enfant, qu'il y eut une *anastomose* réelle, qui ne fit des deux fibres nerveuses qu'une seule fibre continue; sans cela il ne pourroit y avoir aucun passage des esprits du cerveau de la mere au cerveau du fœtus, & cette *anastomose* une fois supposée, la conséquence pour le reflux des esprits seroit la même, & il y auroit le même danger dans le déchirement des nerfs.

Mais les esprits animaux remués à l'occasion d'une imagination vive

d'une mere ne peuvent-ils pas enfiler par la voye de la circulation la route des vaisseaux sanguins qui portent le suc nourricier au fœtus ? Telle est, mon Révérend Pere, la nouvelle question de l'Auteur de la Dissertation. Je me l'étois faite moi-même, & je crois avoir prouvé que comme ces esprits renvoyés du cerveau de la mere vers les parties du corps, repassent dans la masse du sang dont ils avoient été séparés ; ils y sont confondus & ils y perdent nécessairement dans leur mélange avec les différentes humeurs cette détermination particuliére & unique, en conséquence de laquelle ils avoient excité dans l'ame de la mere telle ou telle idée. L'Auteur de la Dissertation a voulu sans doute me dispenser de répéter ce que j'en ai dit ; puisqu'il ne l'a pas combatu. Il a cherché une objection dans les expériences sur l'électricité. Je n'entreprendrai pas d'expliquer la vertu électrique & la facilité avec la-

quelle elle se communique ; ce seroit une témérité. Il faut attendre que la Physique expérimentale ait rassemblé un fonds de matériaux assez riche pour en former un systême, qui sans doute doit être lié à celui de l'Univers. Jusques-là il faut éviter avec soin de décider, & des causes de l'électricité, & des rapports qu'elles peuvent avoir avec celles de plusieurs autres effets. Un systême précoce peut bien être la preuve d'une imagination vive & féconde ; il ne l'est jamais du bon sens. Je respecte trop l'Auteur de la Dissertation, pour le croire capable de la précipitation que je condamne. Il devroit donc aussi me dispenser de répondre à une objection dont ni lui, ni moi ne connoissons le mérite.

Je croirois cependant que quelques faits connus sur la communication de l'électricité prouvent que cette expérience ne peut avoir aucun rapport au passage des ef-

prits du cerveau de la mere au cerveau de l'enfant. Cet *écoulement de particules ſubtiles & inſenſibles* qui s'échappent *du tube*, ou du globe électrique ſe communique à des corps de différente eſpéce, non, comme dit l'Auteur de la Diſſertation, *ſans qu'il y ait entre eux aucune communication, aucune adhérence, ni contiguité de parties*, mais à tous les corps qui ne ſont pas électriques par eux-mêmes ou qui n'ont pas été électriſés, & qui communiquent à la ſphére de l'émanation électrique, ou par eux-mêmes, ou par ceux auſquels ils ſont contigus. Cette communication ſe porte à des diſtances éloignées, ou eſt interrompue ſelon la nature des corps qu'elle rencontre, elle ſe fait par les ſurfaces des corps & ne paroît être qu'une ſorte d'impulſion dans un eſpace libre. Je ne trouve en cela aucune analogie avec ce qui ſe paſſe dans le mouvement des eſprits animaux, qui ſe confondent

& qui circulent avec le ſang, qui ſe ſéparent, & ſe diſtribuent comme le ſang à différentes parties du corps, ſans que rien puiſſe les déterminer à paſſer dans un vaiſſeau plutôt que dans un autre. Si l'Auteur de la Diſſertation y découvre ces rapports ſuivis, cette uniformité d'action, cette égalité de méchaniſme qui donne droit de conclure de l'un par l'autre, c'eſt à lui à nous faire part de ſes lumiéres, nous en ſerons reconnoiſſans malgré l'inſuffiſance de l'objection en elle-même; car quand il ſeroit vrai, comme je l'ai dit dans mes Lettres, qu'une mere put communiquer ſes idées & ſes paſſions à l'enfant renfermé dans ſon ſein, il n'en réſulteroit jamais que l'imagination de la mere pût graver ſur le corps des enfans la figure des objets qui auroient excité ſes idées & ſes paſſions. Je n'ai pas beſoin d'en rappeller ici les preuves, & je finis, mon Révérend Pere, en diſant qu'il réſulte de tout

ce que j'ai dit. 1°. Qu'il ne passe aucun nerf de la mere à l'enfant renfermé dans son sein. 2°. Que les esprits qui ont excité une idée dans l'ame de la mere ne pouvant passer à l'enfant que par la voye de la circulation du sang, ces esprits doivent perdre leur premiére détermination, & devenir incapables de transmettre à l'enfant l'idée qu'ils avoient excitée dans la mere. J'ai donc pu assurer qu'il étoit impossible que les idées de la mere pussent être communiquées à l'enfant renfermé dans son sein.

Je serai bien flatté, mon Révérend Pere, si mes principes, & les conséquences que j'en ai tirées méritent votre suffrage.

Je suis votre, &c. *L'Auteur des Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes.*

Juin 1746.

ARTICLE LXIX.

LETTRE SUR LES PHENOMENES de l'Electricité.

LA Guerre & l'Electricité, c'est la matiére des conversations d'aujourd'hui; laissons la Guerre aux Militaires & aux Politiques; mais disons quelque chose de l'Electricité; puisqu'il nous est tombé entre les mains un très-bon Mémoire sur cet article. Ce Mémoire est contenu dans la Letttre d'un Observateur, d'un Physicien de Paris à un ami de Province. Voici le détail.

Je ne suis point surpris, Monsieur, que les nouveaux phénoménes de l'Electricité ayent piqué votre curiosité, & réveillé votre ancien goût pour la bonne Physique. Les découvertes des Sçavans ont des droits si anciens sur votre estime, qu'envain prétendriez vous vous y soustraire. Cependant vous voulez, selon votre coutume,

ne la leur accorder qu'avec connoiſſance de cauſe ; & conſéquemment vous me demandez, qu'eſtce que l'Electricité? Quels corps ſont particuliérement doués de cette vertu ? Quels ſont ſes effets ? Quelles cauſes leur aſſigne-t-on ?

A des queſtions ſi difficiles, j'avoue, Monſieur, que je n'aurois ſçu que répondre, ſi je n'avois eu que mes propres lumiéres. Mais heureuſement pour vous, j'ai aſſiſté à l'Aſſemblée publique de l'Académie des Sciences du 20 Avril dernier, & à mon retour, j'ai recueilli par écrit tout ce que ma mémoire m'a pu rappeller du beau diſcours qu'y lut ſur cette matiére M. l'Abbé Nollet. C'eſt de ce riche tréſor, & non de mon propre fond, que je tirerai les réponſes à vos queſtions ſur la matiére préſente ; ou plutôt, pour réponſe générale, je vous envoirai l'Extrait que j'ai fait de cet excellent Mémoire. Il ne ſera pas écrit avec la netteté, l'élégance & la préciſion

du modele ; mais il en ſera au moins un leger échantillon : il en contiendra le fond & la doctrine, & il pourra y ſuppléer en quelque ſorte, en attendant que le ſçavant Académicien donne ſes nouvelles découvertes ſur l'Electricité, à la ſuite de ſes Leçons de Phyſique Expérimentale; Ouvrage ſi goûté du Public, & qui le ſera encore bien davantage dans la ſuite, par la nouveauté des matiéres; vous allez en juger vous-même.

Extrait d'un Mémoire de M. l'Abbe Nollet ſur l'Electricité, lû à l'Aſſemblée publique de l'Académie des Sciences, le 20 Avril 1746.

L'Electricité, dit M. l'Abbé Nollet, eſt cette propriété qu'acquérent certains corps par le frotement, d'attirer & de ſoutenir en l'air des plumes, des pailles, des feuilles d'or & d'autres matiéres légéres. Les Anciens ont connu cette vertu dans l'ambre, qu'ils

ont, pour cette raiſon, appellé *Electrum.* Les Modernes l'ont découverte dans les cires d'Eſpagne, dans certaines gommes, dans les ſouffres, le verre, les métaux mêmes, & juſques dans les corps des animaux. Mais il faut convenir que tout ce qu'on ſçavoit en ce genre étoit bien peu de choſe, en comparaiſon des découvertes que l'expérience a produites depuis quatre ou cinq mois.

Les premiéres, & peut-être les plus belles, ſont dues à M. Muſchembroek, célébre Profeſſeur de Phyſique à Leyde. La machine dont il s'eſt ſervi dans ſes expériences, eſt compoſée d'un globe de verre creux, de dix à douze pouces de diamétre, fixé entre les deux pointes d'un tour, par le moyen de deux piéces de bois maſtiquées à ſes poles. Une de ces piéces eſt creuſée ſur ſon contour en forme de poulie, pour recevoir la corde d'une aſſez grande roue, qui imprime au globe un mouve-

ment circulaire très-rapide. A deux ou trois lignes au dessus de l'équateur de ce globe, on suspend horisontalement & en forme de tangente, sur des cordons de soye attachés au plancher, un canon de fusil, ou barre de fer de trois ou quatre pieds de longueur, & de l'extrêmité de cette barre la plus éloignée du globe, on laisse pendre en forme de balancier, une petite verge de fer ou de laiton, qu'on fait plonger, quand il est nécessaire, dans un vase d'eau : enfin à droite & à gauche de la machine, on pose sur le plancher quelques gâteaux de souffre ou de résine, pour recevoir les pieds de ceux qui approchent du globe, afin que l'électricité ne se communique pas au sol de l'appartement : on donne le mouvement à la roue ; un homme pendant ce tems-là tient ses deux mains appliquées contre l'équateur du globe, & dans un moment tout ce qui y confine est électrisé. Telle est la célébre

machine de Muſchembroek : voyons quels phénoménes elle lui a donnés. M. l'Abbé Nollet les a tirés de la Lettre Latine de ce ſçavant Phyſicien à M. de Réaumur du mois de Janvier dernier, voici en ſubſtance ce qu'elle contient.

« Faiſant il y a quelques jours » les expériences accoutumées de » l'Electricité, dit M. Muſchem- » broek, il me vint en penſée » d'examiner ſi l'eau étoit un mi- » lieu propre à recevoir ou tranſ- » mettre l'électricité; dans ce deſ- » ſein, je remplis à moitié d'eau » un grand vaſe de verre de Bo- » heme, que je trouvai ſous ma » main, & je le préſentai ſous le » fil de laiton ſuſpendu à mon ca- » non électrique. A peine fut-il » plongé dans l'eau, que je vis » diſtinctement la matiére électri- » que rayonner de toutes parts » dans ce fluide, & ſe manifeſter » par de longs traits de lumiére » qui s'étendoient du centre à la » circonférence; toute la partie

» du vaſe occupée par l'eau parut
» même à l'extérieur lumineuſe ;
» auſſi bien que mes doigts aux
» endroits du contact. Je ne ſentis
» cependant alors qu'un aſſez leger
» frémiſſement dans la main dont
» je ſoutenois le vaſe. Mais ayant
» par hazard porté l'autre main
» ſur le canon de fer, pour en ti-
» rer une étincelle ; je reſſentis à
» l'inſtant dans les deux bras, les
» deux épaules & la poitrine, une
» ſecouſſe ſi ſubite & ſi violente,
» que j'en fus frappé comme d'un
» coup de foudre. J'en perdis la
» reſpiration pendant quelques ſe-
» condes, & je fus plus de deux
» jours à revenir de ma frayeur &
» du coup. L'un & l'autre eſt tel,
» que quand on m'offriroit le
» Royaume de France pour m'y
» expoſer une ſeconde fois, je ne
» le voudrois pas.

» Peu de jours après (c'eſt tou-
» jours M. Muſchembroek qui
» parle,) je reçus une Lettre de
» M. *** célébre Profeſſeur de

» Leyde, par laquelle ce Sçavant
» m'apprenoit qu'il avoit répété
» mon expérience ; mais avec un
» vase beaucoup plus grand, & qui
» contenoit une plus grande quan-
» tité d'eau ; qu'il avoit vu & re-
» connu tout ce que j'avois trou-
» vé dans la premiére expérience,
» avec cette différence que le
» coup qu'il avoit ressenti dans la
» poitrine & les entrailles au mo-
» ment du contact, avoit été si
» terrible, qu'il en étoit demeuré
» quelque tems sans connoissance,
» & qu'il avoit été obligé de gar-
» der le lit pendant quatre jours.
» Ceci, dit M. Muschembroek,
» doit rendre les Physiciens cir-
» conspects dans leurs expériences,
» & surtout dans celle-ci. Au reste,
» ajoute-t-il, elle ne m'a jamais
» réussi qu'avec des verres de Bo-
» heme ou d'Allemagne : ceux de
» France & d'Angleterre n'y sont
» nullement propres. (On verra
cependant qu'elle a fort bien
réussi à M. l'Abbé Nollet, même

avec des verres de France.) « Ici
» finit la Lettre de M. Muſchem-
» broek. »

Voilà, Monſieur, les nouveaux phénoménes qui ont réveillé l'attention & le goût de nos Phyſiciens ſur l'électricité : voilà le terme d'où eſt parti M. l'Abbé Nollet ; & comme le fond ſur lequel il a travaillé. Vous verrez par la ſuite de ce Mémoire, qu'il l'a enrichi & amplifié de beaucoup.

Auſſitôt que la Lettre du Philoſophe Hollandois eut paru dans Paris, M. l'Abbé Nollet mit la main à l'œuvre ; il ramaſſa les premiers globes de verre qu'il put rencontrer, ou à leur défaut il ſe ſervit de ce qui pouvoit en avoir la figure : il ſe fabriqua une machine, & dans peu de jours l'Ouvrage fut ſur pied. Son premier ſoin fut de vérifier les expériences de Muſchembroek. Il les trouva telles que ce Philoſophe les avoit annoncées, à quelques légéres différences prés, occaſionnées ou par

les variations de l'air plus ou moins humide, ou par la mauvaise qualité du verre de France dont il se servoit, au défaut de celui de Boheme.

Ces faits bien constatés, il s'appliqua à en observer scrupuleusement jusqu'aux moindres circonstances. Il découvrit bientôt que dans l'approximation de deux corps, l'un électrique, l'autre électrisé, on voyoit distinctement avant le contact immédiat, sortir de l'un & de l'autre deux longs traits de flamme terminés en cône; lesquels s'allongeoient l'un vers l'autre, se joignoient par leurs sommets & se réfléchissoient avec beaucoup de vivacité : que c'étoit au moment précis de cette collision, & non plutôt ou plus tard qu'on entendoit un petit bruit, assez semblable aux petillements de certains bois mis au feu, & qu'on ressentoit dans le doigt, si on l'approchoit du corps électrisé, une espece de lancination sem-

blable à celles des panaris. Il observa aussi que de tous les milieux fluides qui peuvent transmettre, recevoir, ou propager l'électricité; l'eau de fontaine la plus claire, étoit celui qui le faisoit le plus rapidement & d'une maniére plus sensible; comme il l'a déterminé par comparaison, en faisant plonger successivement le fil de laiton, dans des huiles, du vin, de l'esprit de vin, du Mercure, &c. Par une semblable méthode, il reconnut que les vaisseaux de bois, de terre, de fayance, n'étoient aucunement susceptibles d'électricité, mais que la porcelaine qui est une matiére à demi vitrifiée, l'étoit presque autant que le verre.

En suivant toujours les mêmes principes, M. l'Abbé Nollet soumit à ses expériences différentes espéces d'étoffes. Il ne trouva aucune électricité dans les simples toiles, très-peu dans les draps de laine, un peu plus dans ceux qui sont mêlés d'argent, & beaucoup dans

les draps de ſoye : tellement que ſi un homme habillé en ſoye tient d'une main le bout du canon électriſé, tous ceux qui l'approcheront, pourront en le touchant du doigt, lui tirer des étincelles, non ſeulement des mains & du viſage, mais des jambes mêmes & de tous ſes habits. Il eſt vrai que ces vols électriques ne ſe feront point ſans quelque ſentiment de douleur de ſa part, mais ce ſont ordinairement les incrédules qu'on met à cette épreuve. N'eſt-ce pas pour eux un grand avantage d'être convaincus par leur propre ſentiment ?

M. l'Abbé Nollet n'a pas borné là ſes ingénieuſes recherches ; quelques perſonnes prétendoient, contre ſon ſentiment, qu'il étoit une matiére électrique propre du verre, & une autre propre du ſoufre & des gommes. Pour éclaircir un point ſi important, il fabriqua un aſſez grand vaſe de cire d'Eſpagne : Il y mit une quantité d'eau convenable, & y ayant plongé le fil

 de

de laiton, la vertu électrique qu'il devoit naturellement recevoir du globe de verre, ne se manifesta ni dans l'eau, ni sur la main qui la soutenoit : la conclusion étoit contre lui. Il eut donc recours à une expérience plus décisive. Au globe de verre, il substitua un globe de cire d'Espagne, & au canon de fer un bâton de même matiére : dans ce cas, si la matiére électrique des gommes étoit différente de celle du verre, il est évident que rien ne devoit l'empêcher alors de passer du globe de cire dans le vase homogène; mais elle refusa toujours opiniatrément de le faire, tandis qu'elle se communiquoit librement au premier vase de verre qu'on lui présentoit, & se faisoit même vivement sentir à la main qui le soutenoit; preuve certaine qu'elle se loge aussi volontiers dans le verre que dans la cire, & qu'elle est la même dans ces deux matiéres.

Ces premiéres propriétés de

l'électricité bien vérifiées, M. l'Abbé Nollet s'appliqua à en suivre les progrès. Son premier but fut de voir si l'on en pouvoit augmenter l'activité & la force, & jusqu'à quel point. Il employa donc de plus grands vases de verre avec des quantités d'eau proportionnées ; & les effets devinrent de plus en plus sensibles. Il voulut ensuite connoître & déterminer, s'il étoit possible, la mesure de la rapidité selon laquelle se propage le mouvement électrique. Pour cela il disposa dans un grand espace, tantôt à la file & tantôt en rond, jusqu'à 100 & même 200 personnes, qui se tenoient toutes par la main, & dont la premiére présentoit le vase d'eau sous la verge électrique, tandis que la derniére touchoit du doigt le canon de fer. Dans cette disposition, quoique la personne la plus éloignée du globe en fut quelquefois à plus de 100 pieds ; elle ressentoit cependant l'impression du mouvement,

dans le même inſtant que la premiére, & toutes furent frappées en même tems du même coup, quoiqu'avec différens dégrés de force relatifs aux divers tempéramens de ces mêmes perſonnes. D'où M. l'Abbé Nollet conclut la propagation inſtantanée du mouvement électrique. Mais quand la chaîne fut interrompue, l'impreſſion fut beaucoup plus foible. La raiſon qu'en donne l'ingénieux Obſervateur, c'eſt que dans ce ſecond cas, la matiére électrique n'entrant dans les corps que par un ſeul endroit, ne rencontre point une ſemblable matiére mue en ſens contraire, dont le reſſort, égal au ſien, ſoit capable de la réfléchir, & de lui faire exercer ſa réaction dans laquelle conſiſte ſa principale force. Suivons les autres concluſions que l'illuſtre Académicien tire de ces mêmes obſervations.

1°. De la propagation inſtantanée du mouvement électrique à une diſtance conſidérable, il croit

pouvoir déduire son ressort parfait, à peu près comme Newton conclut celui de la lumiére de sa propagation subite à des distances immenses.

2°. De l'affoiblissement sensible de ce même mouvement, lorsqu'il n'est communiqué aux corps que par un seul endroit; il infere que la secousse violente qu'avoit éprouvé Muschembroek, & qu'il avoit ressentie lui-même plusieurs fois, étoit l'effet d'une réaction très-prompte qui suppose elle-même un ressort très-parfait dans la matiére électrique. D'ailleurs, ajoute-t'il, si on fait bien attention à ce qui se passe dans l'approximation de deux corps électriques, du doigt par exemple & du canon de fer; on verra que le bruit & la lancination qui l'accompagne, ne se font entendre & sentir que quand les deux traits de flammes sortis de l'un & de l'autre, s'atteignent & se réfléchissent. Que si on applique en même tems les deux mains

ſur deux corps électriſés ; alors la collilion ou réaction de la matiére électrique ainſi reçue par deux endroits oppoſés, ſe fait dans l'intérieur de la poitrine, ce qui rend ſa ſecouſſe beaucoup plus violente, comme M. Muſchembroek & cet autre Phyſicien de Leyde ne l'ont que trop éprouvé.

Au reſte, M. l'Abbé Nollet ne donne encore toutes ces preuves ſur le reſſort & la réaction de la matiére électrique, que comme de ſimples conjectures qu'il oſe à peine hazarder. Il nous rappelle à de nouvelles expériences qui ſemblent la prouver d'une maniére plus déciſive, les voici :

A la place du canon de fer ſuſpendu en forme de tangente au deſſus de ſon globe, il a mis un tube de verre de trois ou quatre pieds de longueur rempli d'eau, & bien fermé par les deux bouts. Le globe ayant été mis en mouvement, la vertu électrique s'eſt auſſitôt manifeſtée dans l'eau du tube,

par de longs traits de lumiére, qui quelquefois en occupoient toute la longueur. S'il en approchoit le doigt ſeulement à trois ou quatres poulces, deux traits de flammes partoient en même tems du tube & du doigt, ſe réfléchiſſoient mutuellement au milieu de l'eſpace, & la douleur qui les ſuivoit de près, ne manquoit point d'avertir du moment précis de leur contact. Ayant enſuite appliqué les deux mains ſur les extrêmités du tube, deux grandes flammes partirent des mêmes points, s'allongerent juſqu'au milieu du tube, & par leur colliſion mutuelle, lui firent ſentir dans la poitrine & les entrailles une ſecouſſe ſi violente, qu'il en perdit preſque la reſpiration. Quelle preuve plus convaincante voulez-vous du reſſort & de la réaction de l'électricité ; je pourrois ajouter de ſon équilibre avec elle-même, & avec elle ſeule ?

Mais, me direz-vous, comment

ſe peut-il faire qu'un petit filet de lumiére terminé en pointe très-fine, & réfléchi par un ſemblable filet, rayonne, étende, & communique ſon mouvement dans toute l'étendue de la poitrine ? A peu près comme une étincelle rayonne dans toute l'étendue d'une chambre, ou comme quelques verres d'eau contenus dans un long tube adapté ſur un tonneau plein de vin communiquent leur preſſion à toutes les parties de ce fluide, & font même quelquefois crever les parois du tonneau. C'eſt du moins l'interprétation de M. l'Abbé Nollet ; revenons à ſon Mémoire.

Perſonne encore n'avoit penſé à faire de l'électricité un moyen de guériſon, cette heureuſe application eſt due à M. l'Abbé Nollet ; il ſoupçonna que l'ébranlement & la révolution ſubite que produit cette matiére dans le corps humain, pourroit bien être propre à ranimer le mouvement dans les parties où il eſt éteint par quel-

que maladie. Il s'aſſocia M. Morand dans ce nouveau genre d'expériences, & tous deux de concert appliquerent au canon & au vaſe électrique les deux mains d'un paralitique, privé de tout uſage des bras depuis cinq ou ſix ans. Dès la premiére tentative, cet homme, qui depuis plus de trois ans n'avoit pas éprouvé la moindre ſenſation dans ſes bras, y a reſſenti un frémiſſement conſidérable, & depuis plus de quinze jours que l'expérience s'eſt faite, il a continué d'y reſſentir toutes les nuits des picotemens qui lui font eſpérer une prompte guériſon, ſi on continue de lui appliquer le même reméde.

Mais afin qu'on ne ſe méprît pas dans l'application d'un reméde ſi nouveau, M. l'Abbé Nollet prévient ſagement les dangers qu'il y auroit à employer des inſtrumens trop forts. C'eſt encore l'expérience qui les lui a fait découvrir : car ayant ſubſtitué au ca-

non de fusil, dont il s'étoit toujours servi, une grosse barre de fer de huit à dix pieds de longueur, & du poids d'environ 100 liv., il vit avec étonnement quatre grosses gerbes de lumiére, de cinq poulces de longueur, sortir avec impétuosité des quatre angles de cette barre, & fuser avec un bruit qui s'entendoit de la chambre voisine, dont la porte étoit ouverte. Dès qu'on approchoit la main à six ou sept poulces de la barre, de longs traits de lumiére échappés de l'une & de l'autre, s'étendoient quelquefois jusqu'à cette distance, & leur collision subite étoit toujours accompagnée d'une lancination très-vive dans la main. A l'extrémité de cette barre, il suspendit une verge de fer proportionnée, dont l'extrémité inférieure parut toute lumineuse. On la fit plonger dans l'eau d'un grand vase de terre, posé sur un guéridon de métal. Mais à la premiére immersion, le vase éclata avec vio-

lence. On en ſubſtitua un autre de même grandeur & plus fort, qui réſiſta.

Alors on vit diſtinctement rayonner la matiére électrique du centre de l'eau vers tous les points de la circonférence du vaſe : l'un & l'autre parurent lumineux pendant un tems conſidérable, & quand on en approchoit la main ou quelques corps électriques, on voyoit fuſer de longs traits de flammes de ſix à ſept poulces de longueur qui enflammoient l'eſprit de vin. Quelques perſonnes voulurent alors répéter l'expérience de Muſchembroek, c'eſt-à-dire, tenir d'une main le vaſe, & porter l'autre ſur la barre de fer ; mais M. l'Abbé Nollet qui en connoiſſoit le danger, s'y oppoſa prudemment : l'expérience qu'il en fit bientôt après ſur deux animaux ne juſtifia que trop ſes craintes.

Sur les deux extrémités d'une régle de cuivre, il ajuſta deux gros fils de laiton auſquels il atta-

cha deux oiseaux, un Bruant & un Moineau, & sous le milieu de la régle il adapta un manche de bois, afin de pouvoir le manier sans danger. Tout étant ainsi disposé, il approcha le Bruant du vase de verre qui paroissoit tout en feu, & le Moineau de la barre de fer. A peine celui-ci en fut-il à un poulce, qu'un trait de lumiére sortit de la tête du Moineau; & fut réfléchi par un semblable trait échappé de la barre. Au moment de la collision, l'oiseau battit des ailes, & fut tué tout roide. Le Bruant parut aussi tout environné de lumiére, à l'approche du vase de verre, & resta plus d'un quart d'heure sans mouvement, mais il revint enfin à la vie. L'expérience finie, M. l'Abbé Nollet n'eut rien de plus pressé que de porter à M. Morand l'oiseau mort. On le pluma, & on découvrit sur sa poitrine une longue trace livide qui s'étendoit d'un bout à l'autre. On l'ouvrit ensuite, on lui trouva

beaucoup de ſang épanché de la poitrine, & la plûpart des gros vaiſſeaux rompus. Sur quoi M. l'Abbé Nollet ajoute que la poſtérité mieux inſtruite, rira peut-être de nos craintes ; mais qu'après tout elle ne peut qu'approuver notre circonſpection à manier un élément dont la nature nous eſt cachée, & qui nous montre des effets ſi dangereux.

Voilà M. en racourci les phénomenes & les merveilles électriques que l'expérience ſoumet depuis deux mois aux yeux du Public. Je les ai vues & ſenties comme les autres : ainſi j'en puis atteſter la réalité. Mais de vous dire par quelles cauſes & comment elles ſont produites, c'eſt ce qu'on ignore encore. M. l'Abbé Nollet n'en donne point de raiſons formelles. Tout au plus, il hazarde quelques conjectures, qu'une longue ſuite de faits bien obſervés, ſemblent aſſez autoriſer. En voici le réſultat.

1°. La flamme électrique qui sort des verres & des corps électrisés, a une odeur de souffre très-marquée, & les mains qui ont touché ces corps, conservent encore long-tems après cette même odeur. D'où M. l'Abbé Nollet conclut, que ce peut être quelque espéce de souffre très-subtil & très-inflammable.

2°. De sa disposition à devenir lumineuse par le mouvement, & surtout de sa propagation instantanée; le même Observateur infere qu'elle doit avoir beaucoup d'affinité ou avec la matiére même de la lumiére, ou du moins avec celle que nous appellons le milieu de la lumiére, si toutes-fois ce sont deux matiéres différentes. Mais qu'elles soient différentes ou non, peu importe pour la question présente : toujours est-il certain que l'une ou l'autre existe dans nos appartemens la nuit comme le jour. Elle ne s'y manifeste cependant pas également dans ces deux tems.

D'où vient cette différence ? La raiſon en eſt facile. Le jour elle reçoit de la préſence du Soleil l'ébranlement qui la rend lumineuſe : la nuit elle eſt privée de ce mouvement. Voulez-vous lui rendre ſa premiére clarté ? approchez ſeulement une légere portion de matiére à qui ce même mouvement ſoit imprimé : vous verrez auſſitôt la maſſe entiére rayonner de toutes parts ; de même auſſi la matiére électrique, ſoit que ce ſoit ſouffre, huile, Ether, ou toute autre choſe, étant répandue dans la plûpart des corps, & tendant toujours de ſa nature à l'équilibre, auſſitôt qu'on préſentera un corps électrique à un corps électriſé, c'eſt-à-dire, un corps inflammable, à un corps enflammé, le mouvement paſſera à l'inſtant de l'un dans l'autre, & portera ſon activité partout où il rencontrera une matiére homogène.

3°. Vû la promptitude avec la

quelle l'eau s'électrise par l'immersion d'un corps électrisé, & vû l'impression violente qu'elle communique à la main qui la soutient; M. l'Abbé Nollet croit pouvoir dire, que les écoulemens électriques accelerent leur mouvement en passant d'un milieu plus facile dans un plus dense; l'air dans l'eau par exemple, pourvu toutes-fois que ce milieu plus dense soit également transparent ou permeable à la lumiére: ce qui semble prouver de nouveau l'étroite affinité de ces deux matiéres.

4°. Un tube électrisé fait sentir son action à un corps placé dans la machine du vuide, sous un récipient très-épais. Autre confirmation de la même vérité.

5°. Enfin M. l'Abbé Nollet a observé plusieurs fois, que les corps résineux qui s'électrisent si facilement par le frotement, ne s'électrisoient cependant que très-peu par communication, c'est-à-dire, par l'approximation d'un

corps électrisé. La raison qu'il en apporte, c'est que pour qu'un corps électrisé communique sa vertu à un autre, il faut que les écoulemens électriques puissent sortir du premier à mesure qu'il en reçoit de nouveaux, ou, comme parle l'Auteur, il faut qu'il y ait *effluence* & *affluence*, c'est-à-dire, libre circulation de la matiére électrique. Or c'est ce qui ne peut arriver aux corps résineux dans lesquels la matiére électrique est trop embarrassée parmi les parties huileuses & rameuses, pour avoir un libre cours.

S'il m'étoit permis de faire une réfléxion sur ces écoulemens & ce passage successif de la matiére électrique d'un corps dans un autre, je dirois qu'ils me semblent un peu contraires à l'analogie ci-devant établie, entre la matiére électrique & la matiére de la lumiére : car pour qu'une étoile par exemple, brille à nos yeux, il n'est pas nécessaire qu'elle envoye jusqu'à nous

des écoulemens de ſa propre ſubſtance ; pour faire rayonner le milieu de la lumiére renfermé la nuit dans une chambre, il n'eſt pas néceſſaire d'y faire entrer la flamme d'une bougie, il ſuffit de la préſenter à la porte, ou à quelqu'autre ouverture ; ſon reſſort actif mettra auſſitôt en jeu celui de toute la maſſe contenue dans l'appartement. Ajoutons que dans le ſyſtême du plein, une impreſſion, qui dans quelques tierces, ſe fait ſentir à ſix & ſept toiſes eſt bien plutôt l'effet d'un reſſort continu, mais très-actif, que d'un tranſport réel de matiére d'un lieu à un autre.

Ainſi, pour ſauver l'analogie ſuppoſée entre la matiére électrique, & cet éther que nous nommons le milieu de la lumiére; analogie d'ailleurs qui paroît établie par pluſieurs expériences, j'aimerois mieux dire, ou que nous ne connoiſſons point du tout ce méchaniſme, ou que ſi le canon électriſé ne com-

munique pas ſon mouvement aux corps réſineux, ce n'eſt pas parce que les écoulemens électriques ne peuvent paſſer de l'un dans les autres, mais parce qu'ils ne peuvent communiquer leur ébranlement aux parties électriques de ceux-ci, trop embarraſſées dans les huiles, &c. de même qu'un flambeau porté dans un ſouterrain humide, n'excite qu'une très-foible lumiére dans l'air environnant, non que le milieu de la lumiére y manque, mais par la ſeule raiſon qu'elle y eſt comme abſorbée dans les parties aqueuſes & terreſtres. Je ſuis, &c.

ARTICLE LXX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

Discours prononcés dans l'Académie Françoise, le lundi 9 de Mai M. DCC. XLVI. à la réception de M. de Voltaire. Chez Coignard, *Imprimeur du Roi & de l'Académie Françoise.*

M. de Voltaire se présente à l'Académie Françoise, & M. l'Abbé d'Olivet est son introducteur. Cela doit faire une époque dans l'Histoire de cette Compagnie, & les discours de l'un & de l'autre seront des monuments.

Le premier, quoique parlant ici en Prose, paroît suivre la métho-

de de Pindare, l'homme de l'Antiquité qui a le plus fait d'éloges sur une même matiére. Ce Poëte, toujours déterminé à célébrer ceux qui avoient remporté le prix dans les jeux de la Grece, ne manqua jamais de soutenir ses compositions lyriques par le détail de quelques points Littéraires. Ainsi, par exemple, dans la premiére Ode des jeux Pythiens, il associe aux louanges de *Hieron* un morceau magnifique sur les caractéres de l'harmonie; il montre par quels charmes elle a le pouvoir d'éteindre la foudre de Jupiter, d'enlever au Dieu Mars ses armes terribles, de calmer les inquiétudes des mortels.

M. de Voltaire distribue les éloges avec autant de noblesse que Pindare, & il a de plus beaux sujets à traiter. M. le Président Bouhier son prédécesseur; les Académiciens dont il devient le confrere; le Cardinal de Richelieu Fondateur de ce Corps illustre; le neveu de ce Fondateur, Académi-

ien poli & guerrier intrépide ; les rotecteurs de l'Académie, surtout es deux Monarques Louis XIV. & Louis XV. qui ont bien voulu jouter ce titre à tant d'autres que a majesté du Trône & le mérite personnel leur donnerent ; tels ont les grands objets qui se présentent aux yeux du nouvel Académicien. Il les prend en détail, l les peint tous suivant leur caractére, il répand sur chacun d'eux es traits de lumiéres qui relévent i bien les qualités de l'ame & de 'esprit.

Mais au milieu de tant de portraits, l'Orateur sçait placer ses *discussions Littéraires*, & comme Pindare, il s'attache aussi à l'harmonie. Sa premiére observation est que ce sont les grands Poëtes qui déterminent le génie des Langues. « Les Grecs n'écrivirent „ l'Histoire que quatre cents ans „ après Homere. La Langue Grec- „ que reçût de ce grand Peintre „ de la nature la supériorité qu'elle

» prit chez tous les Peuples de
» l'Asie & de l'Europe. C'est Te-
» rence qui chez les Romains
» parla le premier avec une pure-
» té toujours élégante. C'est Pe-
» trarque qui après le Dante,
» donna à la Langue Italienne cet-
» te amenité & cette grace qu'elle
» a toujours conservées. C'est à
» Lopez de Vega, que l'Espagnol
» doit sa noblesse & sa pompe.
» C'est Shakespear, qui tout bar-
» bare qu'il étoit, mit dans l'An-
» glois cette force & cette énergie
» qu'on n'a jamais pû augmenter
» depuis sans l'outrer, & par con-
» séquent sans l'affoiblir. D'où
» vient ce grand effet de la Poë-
» sie, de former & de fixer enfin
» le génie des Peuples & de leur
» Langue? La cause en est bien
» sensible: les premiers bons Vers,
» ceux mêmes qui n'en ont que
» l'apparence, s'impriment dans
» la mémoire à l'aide de l'harmo-
» nie. Leurs tours naturels & har-
» dis deviennent familiers; les

„ hommes qui sont tous nés imi-
„ tateurs, prennent insensible-
„ ment la manière de s'exprimer
„ & même de penser des premiers
„ dont l'imagination a subjugué
„ celle des autres. Me désavouerez
„ vous donc, Messieurs, quand je
„ dirai que le vrai mérite & la ré-
„ putation de notre Langue ont
„ commencé à l'Auteur du *Cid* &
„ de *Cinna?* „

M. de Voltaire fait remarquer ensuite que la Langue Françoise est devenue comme la Langue universelle; qu'elle est cherie & cultivée dans toutes les Cours de l'Europe; Rome, Berlin, Stockolm, Petersbourg forment ici la preuve. Quelques avis sur la décadence qui menace notre Littérature se trouvent aussi placés très à propos dans ce discours. La qualité d'Académicien est une sorte de Magistrature par rapport au goût & à la langue. Les Ediles de l'ancienne Rome ne durent pas conserver avec plus de soin l'ordre Public, les

Censeurs ne durent pas plus veiller sur les mœurs des Citoyens, que la premiére Académie de ce Royaume doit empêcher la barbarie de s'introduire dans nos maniéres de penser, de parler & d'écrire.

La réponse de M. l'Abbé d'Olivet est dans ce goût mâle, sain, épuré dont tous les Ouvrages de cet Académicien portent l'empreinte. Il parcourt les divers talens de M. de Voltaire, il reconnoît les soins précoces que prirent les Muses de cultiver ce beau génie : la Tragédie d'Œdipe, fruit, pour ainsi dire, de son enfance, le mit presque de niveau avec Sophocle & Corneille. La Henriade bientôt aprés le rendit *rival d'Homere*; elle le rendit même absolument l'*Homere* François, puisque c'est le seul Poëme Epique dont la France puisse se faire honneur.

L'Histoire voulut aussi se l'attacher : M. de Voltaire essaya ses forces sur la vie d'un Héros, pour se

préparer à écrire celle d'un Roi : c'eſt-à-dire, qu'il commença par Charles XII, & qu'il entre dans l'Académie déja honoré du titre glorieux d'Hiſtoriographe de Louis XV.

« Mais que vois je, continue M. » l'Abbé d'Olivet ? le Cylindre » d'Archimède dans ces mêmes » mains, qui ne paroiſſoient faites » que pour la Lyre d'Orphée ! Peu » s'en faut que dans un lieu con- » ſacré à la Poëſie & à l'Eloquen- » ce, je ne me récrie contre le » projet d'unir avec leurs char- » mes, les ſpéculations de la Phy- » ſique & de la Géométrie. Je ſe- » rois plus hardi, n'en doutez » point, ſi ce lieu même n'offroit » à mes regards le célébre Fonte- » nelle. Oſons ne le pas traiter au- » trement, que comme feront nos » derniers neveux. Vous avez vou- » lu, Monſieur, par une émula- » tion qui vous honore l'un & » l'autre, lui enlever la gloire » d'être un homme unique. Tous

» les deux vous faites voir qu'il » étoit réſervé à notre ſiécle de » joindre l'univerſalité des con- » noiſſances à celle des talents. »

Ce mot rappelle à l'Académicien le mérite rare de M. le Préſident Bouhier. Il jette ſur le tombeau de ce Magiſtrat, ſon confrere & ſon ami, des fleurs bien naturelles & bien méritées; il nous le repréſente ſur les lis de la Juſtice, comparable aux Budez & aux Bignons; dans la République des Lettres, allant de pair avec ce que nous ayons eu de plus ſçavant; Dans le commerce de la Société, faiſant les délices de ceux qui avoient des rapports avec lui. Comme les devoirs de ſa Charge le mirent hors d'état de ſuivre les exercices de l'Académie, M. l'Abbé d'Olivet en prend occaſion d'exhorter M. de Voltaire ſon ſucceſſeur à dédommager la Compagnie de cette perte. « Tout doit, » Monſieur, vous attirer ici: des » exercices qui tendent à épurer

» la langue & le goût ; des efforts
» unanimes pour avancer le pro-
» grès des beaux Arts ; une estime
» réciproque & une parfaite union ;
» des talens plutôt divers qu'iné-
» gaux ; & nulle dispute, si ce n'est
» à qui marquera le plus de zele
» pour la gloire de notre Auguste
» protecteur. »

Le sieur Jacques-Philippe *le Bas*, Graveur du Cabinet du Roi, connu par une grande quantité d'Ouvrages, applaudis des personnes de goût, & surtout par plusieurs morceaux gravés d'après les Tableaux du célébre David Teniers, vient de mettre au jour cinq Estampes d'après ce Peintre, Nº. 37, 38, 39, 40 & 41.

La premiére est une tentation de S. Antoine, de l'inventaire de feue Madame la Comtesse de Verruë, étant actuellement au Cabinet de M. le Duc de Valentinois.

La seconde est un grand Port de Mer, dédié à M. le Comte de

Maurepas, du même inventaire, & dans le Cabinet de M. l'Empereur. Cette Estampe est haute de 19 pouces sur 25.

La troisiéme est le Portrait de Teniers & de sa Famille; elle est dédiée à M. le Duc de la Valliére.

La quatriéme est un Paysage, dédié à M. Blondel d'Azaincourt, Capitaine Aide-Major au Régiment de Normandie, & Chevalier de l'Ordre de S. Louis.

La cinquiéme est un Paysage & le pendant de celui ci-dessus, il est dédié à M. Charles-Renard Berch, Sécrétaire des Commandemens du Roi de Suéde à la Cour de France.

Le sieur le Bas a fait relier en veau très-proprement, sur le plus beau papier du grand Aigle, son Recueil, composé d'environ 150 Estampes gravées d'après les meilleurs Maîtres, tels que Teniers, Berghem, Wouvremans, Boott, Parocel, Van-Falens, Salvator Rosa, Van-loo, Boucher, Coypel,

Oudry, & autres. Ce Livre, où l'on a fait choix des premiéres épreuves, eſt très-propre à être placé dans les Bibliothéques les plus curieuſes, & il eſt demandé avec empreſſement par les amateurs François & Etrangers.

Les perſonnes qui voudront faire mettre leurs armes en or ſur les deux côtés du volume, auront ſoin de les envoyer au ſieur le Bas en affranchiſſant le port. Ce Recueil relié en veau, ſe vend 160 liv. & en blanc 135 liv. A Paris chez l'Auteur, rue de la Harpe, & chez le ſieur de Leſpine, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roi, rue S. Jacques au Palmier. A Amſterdam, chez le ſieur Pierre Yver, Marchand d'Eſtampes.

A la ſuite de cette annonce qui concerne les Ouvrages d'un grand Maître, nous pouvons bien préconiſer encore le projet des Ecoles gratuites de deſſein, auquel M. Ferrand de Monthelon, célébre

Peintre de Paris se préte si volontiers. Nous l'avons exposé dans un volume de nos Mémoires. La perfection des Arts, l'intérêt de la Religion, l'utilité des Familles, trois motifs qui concourent à faire estimer cette bonne idée, à faire souhaiter qu'elle soit mise en exercice. Nous avons déja parlé des rapports que cette éducation pourroit avoir à la perfection des Arts; nous avons indiqué les bons effets qu'elle auroit par raport à la conduite des jeunes Ouvriers.

Il faut ajouter à cela, que les enfans qu'on enverroit aux Ecoles de dessein, continueroient d'y être instruits dans la piété; la plûpart sortant trop jeunes des Ecoles de Charité, oublient bientôt les principes de la Religion. Les passions se mêlent à l'ignorance; & il ne résulte de là qu'un libertinage qui détruit les Mœurs & qui affoiblit les Arts.

Enfin une considération importante & qui touche l'intérêt des

Familles peut trouver sa place ici. L'expérience apprend que les Ouvriers qui sçavent un peu de dessein, gagnent plus chez les Maîtres que ceux qui n'en sçavent point : les parents qui auroient des enfans instruits suivant le projet, se trouveroient donc à portée de recevoir d'eux de plus grands secours, & de les recevoir plutôt que s'ils ne les eussent point envoyés à ces Ecoles gratuites. Mais cette raison n'engageroit-elle pas les enfans eux-mêmes à tirer tout l'avantage qu'ils pourroient d'une telle éducation ; sans compter l'amusement & le petit plaisir qu'ils éprouveroient à tracer méthodiquement des figures qu'ils aiment tant à imiter d'eux-mêmes & comme par un instinct naturel ? On dit que le premier dessinateur fut un petit Berger qui traça le contour d'une brebis avec le bout de sa houlette ; cette inclination de tirer des lignes, de barbouiller, si l'on veut, est née avec les enfans ; pourquoi ne la pas cultiver ?

Pour l'intérêt des Arts & l'utilité du Public, nous indiquons ici les témoignages qui nous ont été communiqués en faveur du ſpécifique de M. Arnoult contre l'Apoplexie. 1°. Une lettre de M. Larchevêque, célébre Médecin de Rouen, en datte du 18 d'Octobre 1745. 2°. L'atteſtation de M. Chabert, Médecin de Grenoble. 3°. La guériſon du P. Tardivi, Religieux Obſervantin réſidant en Provence. Nous avons vû les écrits originaux qui contiennent ces preuves, & l'on ne peut y préſumer ni fraude ni induſtrie.

Chez Chardon rue Galande : *Le chemin de l'Amour Divin, Deſcription de ſon Palais & des beautés qui y ſont renfermées.* 1746. *in*-12.

Il ne faut pas juger de ce Livre par le titre, qui a quelque choſe de figuré & d'antique. L'exécution eſt bonne & capable d'édifier bien des perſonnes : l'apologue y do-

mine ; on a peint ſous des images les ſentimens d'un cœur qui aime Dieu & qui veut l'aimer davantage. Oſerions nous dire que c'eſt un Poëme ſpirituel & myſtique, écrit en Proſe ? Il y a quelque tems qu'il parut un très-petit Livre imprimé à *Rennes* ; nous ne ſçavons ſi celui-ci n'eſt point le même ſujet en grand ; des deux côtez bien du zéle, de l'induſtrie, de la dévotion.

Chez David le jeune : *La Science de la Guerre, diviſée en deux Livres, le premier traite des Fortifications ; le ſecond des Opérations d'une Armée en Campagne, &c.* in-8°. 2. vol. avec figur. 7 liv. relié.

Chez le même : *Nouvelle édition du Traité de l'éducation des Enfans par M. Locke.* in-12. 2 vol.

Chez Jean de Nully, Grand'-Salle du Palais : *Second tome des Teſtamens, Codiciles,* &c. par M. Furgole, *Avocat au Parlement de Toulouſe.* Ce volume ſera ſuivi de deux autres ; & la matiére teſtamentaire ſe trouvera traitée à fond dans ces quatre volumes.

Chez le Mercier rue S. Jacques : *Manuel des Marchands pour les négociations en change, soit en fournissant, soit en prenant des lettres de France sur l'Etranger, & de l'Etranger sur la France*, &c. in-12.

Chez le Clerc Quai des Augustins : *Nouvelle édition des Mémoires de Montecuculli, Généralissime des Troupes de l'Empereur*. in-12.

TABLE DES ARTICLES du mois de Juin 1746.

ART. LXI. ΔΙΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ, &c. *Diodori Siculi Bibliotheca Historica*, &c. 1157

ART. LXII. *Le Neptune Oriental, ou Routier Général des Côtes des Indes Orientales & de la Chine.* Par M. d'Après de Mannevillette, &c. 1172

ART. LXIII. *Lettres d'un François*, &c. Suite de l'Art. LVIII. au mois de Mai. 1185

des Sciences & des beaux Arts. 1355
ART. LXIV. *Bibliothéque Françoise.* Tomes VII. & VIII. 1219
ART. LXV. *Extrait d'une Lettre de M. Gouye de Longuemare aux Auteurs des Mémoires de Trévoux.* 1251
ART. LXVI. *La vérité de la Religion Catholique, démontrée contre les Protestants,* &c. 1264
ART. LXVII. *Les Conseils de l'amitié.* 1278
ART. LXVIII. *Réponse à la Dissertation de l'Anonime qui a prétendu réfuter l'Auteur des Lettres sur l'imagination des femmes enceintes.* 1295
ART. LXIX. *Lettre & Mémoire sur l'Electricité.* 1309
ART. LXX. Nouvelles Littéraires. 1339

Errata pour le mois de Mai 1746.

PAge 1005, ligne 24 Pintcado, *lisez*, Pinteado.
1006. lig. 6. même faute.
1007. lig. 9 les Villes de Samma, *lisez*, la Ville de Samma.

Juin 1746.

1106. lig. 5. ceux, *lisez*, à ceux.
1144. lig. 1. Transylvalnie, *lisez*, Transylvanie.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4627